

HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
D'ESPAGNE,

Depuis la destruction de l'Empire des Goths, jusqu'à l'entiere & parfaite réunion des royaumes de Castille & d'Arragon en une seule monarchie.

Par le P. D'ORLÉANS, *revue, continuée & publiée par les PP.* ROUILLÉ & BRUMOY.

TOME TROISIEME.

SIXIEME ÉDITION.



A PARIS,
Chez ROLLIN, Fils, Quai des Augustins;
Et se trouve à LIEGE,
Chez LEMARIÉ, Libraire de *SON ALTESSE*, & Imprimeur, proche l'Hôtel-de-Ville.

M. DCC. LXXXVII.



SOMMAIRE
DU CINQUIEME LIVRE.

CAracteres de Pierre IV, roi d'Arragon, & de Pierre, roi de Castille. Le premier enleve à Jacques, son beau-frere, le royaume de Majorque. Il lui suppose un crime pour avoir un prétexte de le dépouiller des terres qu'il possédoit en France. Quels étoient les droits du roi de France sur la seigneurie de Montpellier, que le roi d'Arragon réunit à sa couronne. La France & la cour de Rome compatissent aux malheurs du roi de Majorque. Procédés iniques du roi d'Arragon à l'égard de son frere dom Jacques, comte d'Urgel. Le comte forme une faction redoutable. Mort de Marie de Navarre, reine d'Arragon. Un second mariage de Pierre IV avec Éléonore, infante de Portugal, est pour les factieux un nouveau prétexte de lever l'étendard de la rebellion. Guerre civile en Arragon. Mort imprévue du comte d'Urgel. Fureur des rebelles à la nouvelle de cette mort. Habileté de Pierre IV pour dissiper cet orage. Il réduit les factieux au

devoir. Défaite & mort du roi de Majorque. Captivité de son fils. Guerres entre le roi d'Arragon & les Génois, au sujet de la Sardaigne. Négociations de ce prince au sujet de la seigneurie de Montpellier. Son alliance avec Charles le Mauvais, roi de Navarre. Son troisieme mariage avec Constance de Sicile, qui lui donna le prince Jean. Pierre le Cruel, roi de Castille, commence son regne par des crimes malheureux qui le rendent odieux à ses peuples, & le conduisirent à sa perte. Éléonore de Gusman est sacrifiée aux fureurs de la reine douairiere de Castille. Précautions de Henri de Trastamare, fils naturel d'Alphonse, pour échapper avec ses freres aux malheurs dont ils sont menacés. Suite du regne de Pierre le Cruel. Son mariage avec Blanche de Bourbon. Traitemens indignes qu'il fait à cette princesse. Ses amours avec Marie Padilla. Factions & guerres civiles fomentées par les rois de France, d'Arragon & de Portugal. Henri, comte de Trastamare, se met à la tête des confédérés. Exécutions sanglantes, événemens tragiques, & massacres dans la Castille. Mouvemens parmi les Maures. Mort cruelle de la reine de Castille, Blanche de Bourbon. Mort

de Marie Padilla. Circonſtances de ces deux morts. Guerre de Grenade. Inſigne perfidie du roi de Caſtille à l'égard des vaincus. Il rallume le feu de la guerre dans les royaumes chrétiens d'Eſpagne. Il engage dans ſon parti Charles le Mauvais, roi de Navarre. Ce dernier ſe rend odieux par une longue ſuite de crimes & de trahiſons. Honneurs rendus à Marie Padilla par Pierre le Cruel. Dom Alphonſe, dernier fruit de leur adultere, eſt déclaré héritier préſomptif de la couronne de Caſtille. Ligue offenſive & défenſive entre Pierre, roi de Caſtille, & Charles le Mauvais, contre le roi d'Arragon. Succès de cette guerre, favorable au Caſtillan. Traité de paix entre la Caſtille & l'Arragon. Horribles conditions de ce traité. Henri de Traſtamare échappe aux pieges que lui tend le roi d'Arragon pour le faire périr. La guerre ſe renouvelle contre le roi de Caſtille. Bernard Cabréra eſt condamné injuſtement au ſupplice, & pourquoi. Conduite hypocrite de Pierre le Cruel. Avantages du roi de Caſtille, contrebalancés par ceux du roi d'Arragon. Henri de Traſtamare entre en Caſtille ſecondé du fameux Bertrand du Gueſclin. Les Malandrins, troupes fameuſes par leurs brigandages

ſuivent Henri de Traſtamare, & Bertrand du Gueſclin en Eſpagne. Nouvelle confédération du roi d'Arragon avec Henri. Conditions du traité. Preſque toutes les villes de Caſtille ouvrent leurs portes au comte de Traſtamare. Il eſt déclaré & reconnu roi de Caſtille. Fuite de Pierre le Cruel. Il laiſſe ſur ſa route des marques de ſon naturel féroce. Il ſe rend à Bourdeaux, où il implore la protection du prince de Galles. Éloge & caractere de ce prince. Il paſſe en Caſtille à la tête d'une nombreuſe armée, & rétablit ſur le trône Pierre le Cruel. Henri prend le parti de ſe retirer en France. Bertrand du Gueſclin eſt forcé de ſe rendre au vainqueur. Indignes procédés de Pierre le Cruel à l'égard du prince de Galles. Honteux perſonnage que joua Charles le Mauvais pour tromper les deux compétiteurs. Pierre le Cruel donne une libre carriere à ſa vengeance dans tous les lieux de ſon paſſage. Henri raſſemble des troupes, & entre dans la Caſtille. Il eſt joint par Bertrand du Gueſclin, à qui le prince de Galles avoit rendu la liberté. Progrès rapides de Henri. Mort tragique de Pierre le Cruel.

SOMMAIRE
DU SIXIEME LIVRE.

LA plupart des villes se soumettent à Henri, reconnu roi de Castille. Plusieurs princes chrétiens, entr'autres Ferdinand IV, roi de Portugal, lui disputent la couronne. Ce dernier fait valoir ses droits les armes à la main. Fondement de ses prétentions. Détail des guerres que le nouveau roi est contraint de soutenir contre les ennemis du dedans & du dehors pour se maitenir sur le trône. Il gagne les peuples par sa douceur & par son caractere bienfaisant. Sa générosité & sa reconnoissance envers Bertrand du Guesclin. Suite de la guerre de Portugal. Siege & prise de Carmone, défendue par le gouverneur, partisan de Pierre le Cruel. Paix entre la Castille & le Portugal. Conditions de cette paix. État des affaires de France, d'Angleterre, d'Arragon & de Navarre. Services importans que le roi Henri II rendit à la France. Prétentions du comte d'Alençon & de Marie de la Cerda sa femme, à la seigneurie de la Biscaye. Propositions du

roi Henri à ce sujet. Tout réussit au gré de ce monarque. Dans cette heureuse situation il meurt. Soupçons & conjectures sur sa mort. Il laisse le trône à dom Juan son fils premier du nom. Caractere de ce prince ; ses liaisons avec la France. Le roi de Portugal, le duc de Lancastre & le comte de Cambridge se liguent contre dom Juan. Motifs de cette ligue. Succès de la guerre qui s'alluma entre les deux couronnes. Les deux puissances se réunissent par un traité de paix. Charles, roi de Navarre, porte la peine de ses crimes, & en commet de nouveaux. Situation des affaires d'Arragon, de la Sardaigne, de la maison d'Anjou, & de celle de Majorque pendant les révolutions de Castille. Nouvelle rupture entre la Castille & le Portugal. Sujet de la querelle. Dom Juan, frere naturel du roi de Portugal, se conduit si habilement, qu'il est placé sur le trône où il aspiroit à l'exclusion du roi de Castille, son concurrent. Mouvemens dans les deux royaumes, & guerres opiniâtres entre les deux couronnes. Affronts que la reine douairiere de Portugal essuie au milieu de ces divisions. Bataille d'Aljubarotta contre le roi de Castille, qui décide en faveur de dom Juan, déja proclamé roi

de Portugal. Traité conclu entre le nouveau roi & le duc de Lancaſtre contre la Caſtille. Courage & dextérité du monarque Caſtillan, pour déconcerter les meſures de ſon ennemi. Le duc de Lancaſtre ſe laiſſe gagner par les offres avantageuſes qu'il lui fait. Charles le Noble, fils & ſucceſſeur de Charles le Mauvais, roi de Navarre, renouvelle ſon alliance avec Jean, roi de Caſtille. Celui-ci réforme les abus de ſon royaume par de ſages réglemens. Il forme de nouveaux projets pour ſe faire reconnoître roi de Portugal. Il meurt d'une chûte de cheval. Henri III du nom, encore en bas-âge, ſuccede à dom Juan ſon pere. Succès des armes du roi d'Arragon, dans les duchés d'Athenes & de Patras. Intrigues du roi d'Arragon pour acquérir le royaume de Sicile. Obſtacles qu'il trouve au ſuccès de ſes deſſeins. Mort de ce prince. Dom Juan ſon fils monte ſur le trône. Il perſécute ſans ménagement la reine douairiere d'Arragon ſa belle-mere. Sa vie molle & indolente le rend mépriſable à ſes ſujets. Les grands cabalent contre lui. Il leur accorde tout pour éviter de plus grands maux. Défaite de Bernard d'Armagnac par les troupes d'Arragon. Conquête de la Sicile

par Martin, duc de Montblanc, frere du roi d'Arragon. Détail de cette expédition. Mort du roi d'Arragon. Le duc de Montblanc lui succede après avoir fait reconnoître son fils pour roi de Sicile. Prétentions de la comtesse de Foix. Son mari est forcé de repasser les Pyrénées. Heureux commencemens du regne de Martin, & sagesse de son gouvernement. Divers événemens qui l'affligerent au milieu de ses prospérités. Divisions parmi les grands du royaume. Martin, roi de Sicile, est reconnu héritier présomptif du royaume d'Arragon. La mort inopinée de ce prince réveille l'esprit de parti parmi les seigneurs prétendans au trône d'Arragon. Infirmités de dom Martin. Son mariage avec Marguerite de Prades. Éclaircissement historique & critique sur les loix d'Arragon, qui mettoient des bornes à l'autorité du souverain. Histoire détaillée de la minorité de Henri III, roi de Castille. Sa majorité. Sa fermeté pleine de sagesse au milieu des affaires épineuses que lui suscitent l'inquiétude & l'ambition des grands. Son application à réparer le désordre de ses finances Il fait trembler les grands par une action de vigueur. Ses infirmités. Sa maladie & sa mort. Jean II lui succede. His-

toire de la minorité de ce prince ſous la régence de ſon oncle Ferdinand. Mort de dom Martin, roi d'Arragon. Trouble & confuſion à Barcelone. Interregne de deux ans & quelques mois. Les états de Catalogne, d'Arragon & de Valence, pourvoient à la tranquillité du royaume par des réglemens pleins de modération & de ſageſſe. Droits & qualités des prétendans à la couronne d'Arragon. De quelle maniere on procéda à l'élection d'un roi dans les états d'Arragon, de Valence & de Catalogne. Divers événemens que firent naître les factions de chaque concurrent. Ferdinand, infant de Caſtille, eſt proclamé roi d'Arragon. Cérémonies & circonſtances ſingulieres qui précéderent & accompagnerent cette fameuſe élection. Députation ſolemnelle faite au nouveau roi. Son départ. Son entrée triomphante à Sarragoſſe. Par la ſageſſe de ſes démarches, il rend le calme & l'abondance à ſes états, & ſe précautionne contre les ennemis du dehors. Son zele pour l'extinction du fameux ſchiſme qui déſoloit le monde chrétien. Sa mort & ſon éloge. Suite du regne de Jean II, roi de Caſtille, ſous la tutelle de Catherine de Lancaſtre ſa mere. Diviſions & guerres ſanglantes qui condui-

ſent inſenſiblement à la grande révolution qui réunit les royaumes de Caſtille & d'Arragon. Révolutions différentes qui agiterent pour lors les royaumes de Caſtille, d'Arragon, de Navarre, de Naples, de Sicile & de Sardaigne.



HISTOIRE



HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS D'ESPAGNE

LIVRE CINQUIEME.

ANNEES de J. C. 1350, & ſuiv.

DIeu avoit élevé en même temps ſur les trônes de Caſtille & d'Arragon, deux de ces rois, qu'il donne dans ſa colere aux peuples, dont il veut punir les péchés. Ils portoient l'un & l'autre le même nom. Tous deux ils étoient injuſtes & cruels ; mais avec cette différence, que Pierre IV, roi d'Arragon, n'exerça d'injuſtices & de cruautés, qu'autant qu'il les jugea néceſſaires à faire réuſſir les deſſeins que lui inſpira ſon ambition ; & que Pierre, roi de Caſtille, commit celles qui lui ont acquis le ſurnom de Cruel, par la férocité d'un

ANNÉES de J. C. 1350, & suiv.

tempérament naturellement sanguinaire. Ils eurent tous deux au reste beaucoup de ces bonnes qualités qui contribuent à faire les grands rois, de l'esprit, de la valeur, de l'activité. De plus, le Castillan étoit bel homme. Il avoit le teint blanc, les traits réguliers, les cheveux blonds, la taille haute, & un air de grandeur, qui sans le secours de l'appareil le faisoit aisément connoître. L'Arragonois étoit fort laid, d'un regard farouche, de petite taille : mais il suppléoit à ces défauts par la précaution qu'il avoit de ne se faire voir en public, qu'avec la pompe qui donne de la majesté, & de ne dispenser personne des cérémonies établies, pour tenir dans le respect dû aux rois, ceux qui leur parlent, ou qui les approchent, delà le surnom de *Cérémonieux*, qu'on lui donna. Le Castillan parut avoir un plus grand talent pour la guerre : mais l'Arragonois savoit mieux que lui l'art de se la rendre utile, & ne la faisoit que pour en tirer avantage ; au-lieu que l'autre ne l'entreprenoit que pour satisfaire sa vengeance, & n'en recueilloit guere d'autres fruits que le plaisir de répandre le sang de ses ennemis. Ils eurent tous deux l'esprit dur, impérieux, hautain. Leur ambition & leur caprice leur tenoit lieu de loi.

Mais comme le roi d'Arragon avoit toujours en vue quelque intérêt ſolide, ſa conduite étoit meſurée, politique, & aſſez modérée pour n'employer le crime qu'au défaut des autres moyens. Au contraire, le roi de Caſtille, ſuivant toujours le torrent de ſa paſſion ſans autre but que de la ſuivre, ſouilla ſa vie de tous les crimes qu'inſpire une lubricité effrénée, & la cruauté la plus barbare. Pour définir en un mot ces deux princes, l'un fut le Néron de la Caſtille, l'autre le Tibere de l'Arragon. ANNÉES de J. C. 1350, & ſuiv.

Ces mauvais rois furent punis d'en-haut, inégalement toutefois. Le moins méchant fut un inſtrument, dont Dieu ſe ſervit pour punir le plus coupable, le malheur de celui-ci produiſit même quelque amendement dans celui-là. Mais ils éprouverent tous deux que les rois comme le peuple ont un juge qui ne laiſſe aucun crime impuni. Après avoir chacun de leur côté troublé le repos & verſé le ſang de leurs ſujets, ils tournerent leurs armes l'un contre l'autre; un tiers profitant de la conjoncture, fondit ſur le Caſtillan, le détrôna, lui ôta la vie dans la force de l'âge. L'Arragonois qui avoit déja joint une nouvelle couronne aux ſiennes, vécut aſſez pour mettre ſes enfans en état d'y en joindre une ſe-

ANNÉES de J. C. 1350, & ſuiv.

conde : mais par un châtiment réſervé aux crimes que lui avoit fait commettre ſon ambition, bientôt après la mort ayant enlevé le dernier prince de ſa maiſon, le ſceptre d'Arragon fut transféré à un des deſcendans de celui qui avoit conquis la Caſtille. On verra dans la ſuite de cette hiſtoire, les deux royaumes ſe réunir en une ſeule monarchie, telle que nous la voyons aujourd'hui ſoumiſe à la domination d'un ſeul maître.

Il y avoit environ 14 ans que Pierre, roi d'Arragon, étoit ſur ſon trône, lorſque Pierre, roi de Caſtille, monta ſur le ſien dans le ſeizieme de ſon âge. C'étoit un mauvais exemple pour le jeune roi de Caſtille, qu'un voiſin tel que le roi d'Arragon, déja fameux pour s'être défait d'un frere & d'un beau-frere incommodes à ſon ambition. Jacques, roi de Majorque, qui avoit épouſé ſa ſœur, & d'ailleurs prince de ſon ſang, fut la premiere victime qu'il immola. Pierre n'avoit pu voir le royaume de Majorque en d'autres mains que dans les ſiennes ; le Rouſſillon & le comté de Cerdagne donné en ſupplément de partage à cette branche, cadette de ſa maiſon, lui avoient paru trop à ſa bienſéance, pour ſouffrir qu'ils demeuraſſent plus long-temps démembrés de ſa couronne. Jac-

ques ne lui avoit semblé que trop riche par la possession de Montpellier, & des autres terres qu'il avoit en France. Ce prince lui avoit fait hommage pour le royaume de Majorque, pour le Roussillon & pour le comté de Cerdagne, mais il n'avoit paru le faire que contraint par la loi du plus fort, & sans renoncer à l'indépendance que son grand-pere avoit prétendue de tout ce qui étoit entré dans son partage. Pierre avoit cherché un prétexte de le dépouiller tout-à-fait, & il l'avoit enfin trouvé. Une contestation de Jacques avec Philippe de Valois, roi de France, pour la souveraineté de Montpellier, en fut l'occasion.

ANNÉES de J. C. 1344, & suiv.

Depuis le temps que les rois de France avoient négligé les droits souverains, que Charles-Martel & ses descendans avoient acquis par leurs conquêtes sur divers états & sur diverses terres en delà & en deçà des Pyrénées, la seigneurie de Montpellier avoit relevé de l'évêché de Maguelonne, transféré depuis dans la ville même de Montpellier ; & les évêques s'étoient mis en possession de ne relever de personne. Depuis que cette principauté étoit tombée dans la maison des rois d'Arragon, ces princes s'étoient affranchis de l'hommage rendu aux évêques par les sei-

ANNÉES de J. C. 1344, & suiv.

gneurs particuliers, & s'étoient mis à leur tour en possession de la souveraineté du pays, qui leur avoit été foiblement contestée jusqu'au temps de S. Louis, & de son accommodement pour celle de la Catalogne, avec Jacques, premier roi d'Arragon. La contestation même alors avoit été assez légere de la part de ces deux rois qui se ménageoient l'un l'autre, & ne vouloient pas se brouiller. Montpellier, sous le regne suivant, étant échu aux rois de Majorque, cadets de la maison d'Arragon, qui s'étoient attachés à la France, l'affaire étoit demeurée assoupie, & ne s'étoit renouvellée qu'entre Philippe de Valois & Jacques, roi de Majorque, dont je parle. Philippe, seigneur suzerain de Montpellier, en vertu des droits cédés volontairement à ses ancêtres depuis 50 ans par les évêques de Maguelonne, avoit sommé le roi de Majorque de rendre hommage à la couronne de France. De plus, le monarque François avoit prétendu que les causes qui se jugeoient à Montpellier, iroient par appel à Paris, pour y être jugées en dernier ressort comme au tribunal souverain. Jacques s'y étoit vivement opposé, sous prétexte qu'on ne devoit pas décider du droit de la couronne de France sur de vieux titres, mais sur l'usage reçu &

conſtamment obſervé, depuis que les rois d'Arragon, & après eux les rois de Majorque étoient en poſſeſſion du comté de Montpellier. On en étoit venu aux armes. Philippe s'étoit déja ſaiſi des environs de cette ville, & de toutes les terres que le roi de Majorque poſſédoit en France. Jacques avoit eu recours au roi d'Arragon ſon beau-frere, & lui avoit demandé du ſecours après lui avoir repréſenté, qu'il étoit de ſon intérêt de défendre un prince de ſon ſang & ſon vaſſal. Mais au-lieu d'être ſecouru, ayant été attiré ſous de belles promeſſes à une conférence avec dom Pierre, celui-ci dont l'ambition n'avoit point de bornes, réſolut de s'emparer de ſes états, & de profiter de ſon embarras pour le dépouiller de ſon héritage. Dans ce deſſein il prit le parti de lui faire un procès criminel, où entr'autres crimes qu'on lui impoſa, il fut accuſé d'avoir tramé une conſpiration contre la vie du roi ſon beau-frere. On prétendoit que la reine, épouſe du roi de Majorque, inquiete pour la vie du roi d'Arragon ſon frere, qu'elle aimoit tendrement, avoit découvert elle-même le complot. Soit que le crime dont on chargeoit le roi de Majorque eût été ſuppoſé, ſoit qu'il ſe fût rendu ſuſpect par une conduite trop peu

ANNÉES de J. C. 1344, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1344, & suiv.

mesurée, il fut contraint de se retirer dans son isle pour s'y mettre en sûreté. Pierre qui le voyoit destitué de tout secours, l'ayant laissé passer sans obstacle, le suivit avec une armée, s'empara de son royaume, & le força d'en sortir comme un malheureux fugitif. Le roi d'Arragon ne s'en tint pas là, il le poursuivit en Roussillon. Toute la province, à l'exception de Perpignan, avoit suivi la loi du plus fort, lorsque par un mauvais conseil, Jacques demanda un sauf-conduit pour venir implorer en personne la clémence du vainqueur, sous l'espérance qu'on lui avoit donnée, que s'il faisoit cette démarche, il seroit rétabli dans ses états. Ce prince infortuné ne tarda pas à s'appercevoir qu'il avoit été trompé. Il fut déclaré déchu de la dignité royale. Le royaume de Majorque, le comté de Roussillon & celui de Cerdagne furent réunis à la couronne d'Arragon pour n'en être plus séparés. On lui assigna une pension, & on lui permit d'aller vivre dans les terres qu'il avoit en France. Il étoit si dépourvu de tout, qu'il pensa mourir de froid en passant les Pyrénées. La mélancolie le saisit, & on eut peine à empêcher que par un mouvement de désespoir, peu digne d'un homme courageux, & moins encore d'un prince chré-

tien, il n'abrégeât lui-même une vie dont la suite ne fut qu'un tissu de malheurs. Il ne fut pas arrivé en France, qu'il eut de grands sujets d'espérer que sa fortune changeroit. Le pape Clément VI, qu'il vit à Avignon, lui promit de le protéger, & le roi de France, qu'il avoit offensé contre les regles de la politique, s'engagea généreusement à le secourir. Avec de tels appuis, le roi détrôné se flatta d'un rétablissement d'autant plus prompt, qu'il apprenoit en même temps qu'une nouvelle injustice du roi d'Arragon, venoit d'allumer la guerre civile dans ses états. Un autre Jacques, frere de ce roi, né de même mere que lui, qui portoit le titre de comte d'Urgel, & avoit été déclaré lieutenant-général du royaume, en étoit considéré, comme l'héritier présomptif, suivant les loix fondamentales de l'état. Le roi n'avoit point d'enfans mâles, & les filles étoient exclues de la succession à la couronne, par un décret porté du temps du premier comte de Catalogne, qui l'avoit mise dans sa maison. Un successeur collatéral est rarement agréable aux yeux du prince, à qui il doit succéder. Un fils trop avancé fait souvent ombrage, à plus forte raison un frere, qui peut d'autant plus aisément être tenté d'impatience, qu'il n'est sûr de

ANNÉES de J. C. 1345, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1345 & suiv.

la couronne que quand il la porte. Pierre étoit d'un caractere d'esprit tout propre à se laisser prévenir de telles pensées. Il crut même avoir quelque raison particuliere de soupçonner Jacques, sur ce que ce prince avoit témoigné de la compassion pour le roi de Majorque, & peut-être désapprouvé l'injustice qu'on lui faisoit. Il n'en falloit pas tant pour être coupable de plus d'un crime auprès du roi d'Arragon. L'infant sentit bientôt sa disgrace par toutes les marques que le monarque lui put donner de son aversion. Il le déposa de la charge de lieutenant-général du royaume, & pour lui faire encore mieux entendre qu'il n'en devoit pas être héritier, il fit reconnoître Constance, l'aînée de ses filles, pour princesse d'Arragon, qualité qui porte avec soi un titre sûr pour la succession.

Pierre ne trouva pas le comte d'Urgel aussi aisé à opprimer qu'avoit été le roi de Majorque. Loin d'acquiescer à cette disposition, l'infant leva hautement le masque, & eut en peu de temps trouvé un assez grand nombre de partisans zélés, pour former une faction redoutable au roi son frere. Celle de l'union presque éteinte sous les deux regnes précédens se réveilla, & reprit de nouvelles forces pour soutenir les droits de dom Jacques;

& comme assez peu prudemment, le roi venoit de donner atteinte à ceux du *Justice* d'Arragon, que toute la nation regardoit comme l'appui le plus solide de ses privileges contre les entreprises des rois, le parti de l'infant fut regardé comme celui des loix & de la liberté publique. Pierre crut quelque temps être délivré de l'embarras que lui causoit ce soulevement de ses peuples par la naissance d'un fils, qu'il eut de Marie de Navarre sa femme : mais cet événement qui le rassura d'abord, augmenta bientôt son appréhension par la mort de l'enfant & de la mere. Cette princesse, une des plus vertueuses de son siecle, mourut cinq jours après être accouchée d'un prince qui ne vécut qu'un jour. Le roi d'Arragon pensa bientôt à se remarier le plus promptement qu'il lui fut possible, & ce second mariage lui fit de nouveaux ennemis. Dom Ferdinand son frere de pere, l'aîné des deux fils d'Éléonore de Castille, qu'on nommoit marquis de Tortose, avoit fait demander en mariage Éléonore, infante de Portugal, & le traité étoit presque conclu, lorsque le roi d'Arragon le rompit, en faisant demander l'infante pour lui. Il l'emporta ; mais en même temps il s'attira de nouveau ses freres & le roi de Castille. Al-

ANNÉES de J. C. 1345, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1345, & suiv.

phonse, oncle des deux infans, qui se retirerent avec leur mere pour la seconde fois auprès de lui. Ce prince étoit trop occupé de son entreprise contre les Maures, pour rompre ouvertement avec l'Arragonois ; mais il ne laissa pas d'appuyer sous-main le parti de ses neveux, en permettant à ses sujets de les assister & de les suivre.

Les villes & les provinces entieres entrerent dans cette faction, sur-tout Sarragosse & Valence. Le roi de Majorque ne trouva pas en France tout le secours qu'il en attendoit, tant à cause de la guerre déclarée contre Philippe de Valois, par Édouard III, roi d'Angleterre, que parce que le roi d'Arragon avoit su mettre dans ses intérêts une grande partie des seigneurs François. Comme Philippe néanmoins avoit donné des paroles au roi de Majorque, il lui laissa armer des vaisseaux & assembler ce qu'il put de troupes, il acheta même de lui la seigneurie de Montpellier, que ce prince lui donna pour 100,000 écus, afin de hâter son armement. Ainsi le roi de Majorque étoit à craindre pour le roi d'Arragon dans la conjoncture. On est fécond en expédiens quand on a la conscience à l'épreuve de l'horreur que cause le crime. Pierre voyant l'orage grossir, &

craignant d'en être accablé, mit en œuvre pour le conjurer, la ruse au défaut de la force. Après quelques tentatives qui ne lui réussirent pas, ayant convoqué les états généraux à Sarragosse, & y trouvant une opposition insurmontable à ses desseins, il feignit de se relâcher, & commença par confirmer les privileges de l'union, tels que les avoit accordés Alphonse III son bisaïeul, parmi lesquels il y en avoit un qui faisoit la sûreté de tous les autres, & qui consistoit en ce que les chefs de cette confédération auroient en dépôt 16 places, qu'il leur seroit permis de rendre à tel autre roi qu'il leur plairoit, en cas que dom Pedre leur souverain contrevînt aux loix fondamentales de l'état. Peu de temps après ayant harangué pour la conclusion des états, il rendit à l'infant dom Jacques la lieutenance générale du royaume, & déclara nul tout ce qui avoit été fait à son préjudice. Le comte d'Urgel y fut déclaré dans les états, du consentement même de Pierre, légitime successeur & l'héritier présomptif de la couronne d'Arragon.

ANNEES de J. C. 1345, & suiv.

Ces démarches du roi pour la paix avoient désarmé les plus échauffés, & la ligue n'avoit plus d'ame, l'infant ne la soutenoit plus depuis que l'union l'avoit

ANNEES de J. C. 1346, & suiv.

abandonné. Aussi-tôt que les états de Sarragosse furent finis, le roi qui avoit un empressement extrême de conclure son mariage, se rendit à Barcelone, où il avoit ordonné que l'on conduisît l'infante de Portugal pour la cérémonie de ses noces. Il y fut suivi du comte d'Urgel. Mais peu de jours après son arrivée, le bruit se répandit que ce seigneur étoit mort, lorsqu'on s'y attendoit le moins, & ce bruit n'étoit que trop vrai. On crut dom Jacques empoisonné, & ce soupçon parut d'autant mieux fondé, qu'on avoit assez mauvaise opinion du roi pour le croire capable d'un crime atroce. La conjoncture du temps, le tour des affaires, le subit changement du roi naturellement peu flexible & encore moins condescendant, ne laissa pas lieu d'en douter, au moins à ceux qui pour croire le mal n'ont pas besoin de conviction. Les grands & le peuple indignés d'une si noire perfidie, se liguerent tout de nouveau. Les princes dom Ferdinand & dom Juan, freres de dom Jacques, revenus en Castille, après les états de Sarragosse, n'eurent pas plutôt appris sa mort, qu'ils se rendirent à Madrid pour conférer avec la reine leur mere, & le roi de Castille leur oncle, sur le parti qu'ils avoient à prendre dans les conjonctures présentes. Comme

ils entroient dans tous les droits du comte d'Urgel, ils résolurent de faire valoir leurs prétentions, & se mirent à la tête des mécontens du royaume. Le roi de Castille leur donna 800 chevaux. Le prince dom Ferdinand se rendit à Valence avec un corps d'infanterie, & 400 hommes de cheval. Dom Juan de son côté s'avança vers Sarragosse, où une grande partie de la noblesse d'Arragon vint lui offrir ses services. Le trouble qui n'étoit pas encore appaisé dans le royaume de Valence y devint plus grand que jamais, & les troupes du roi y furent défaites aux environs de Xativa, par celles des confédérés. Les habitans de Sarragosse porterent un étendard à l'église, le firent bénir, l'éleverent, & engagerent à se ranger sous cette banniere, ceux qui aimoient assez leur patrie, pour en défendre les loix & la liberté. L'insolence des factieux de Sarragosse redoubla, à la nouvelle qu'on apprit en même temps d'une seconde bataille, donnée dans le royaume de Valence, entre les royalistes & les ligués, où ceux-ci étoient demeurés encore une fois victorieux. Le roi y marcha en personne, & y fut fort embarrassé. L'infant dom Ferdinand son frere, revenu de Castille à la tête d'un corps de troupes, avoit été dé-

ANNÉES de J. C. 1347, & suiv.

claré chef de tous les confédérés du pays.
Années de J. C. 1347, & suiv.
Cette guerre civile devenoit d'autant plus fâcheuse, que le roi de Majorque étoit en mer, & que d'un autre côté dom Pedre couroit risque de perdre la Sardaigne, depuis les troubles qu'y avoient excités les Doria & d'autres Génois. Le roi vint cependant à Valence : mais les insultes & les outrages dont on le chargea en diverses rencontres, l'obligerent d'en sortir. Encore fallut-il qu'il usât d'artifice pour se tirer d'entre les mains des rebelles qui le tenoient comme prisonnier. Ne perdant pas néanmoins courage ; quand il se vit en liberté, il prit en prince prudent les mesures nécessaires pour vaincre l'orage, ou pour céder au torrent sans se perdre. Suivant cette résolution il fit deux choses. Les secours considérables que ses freres tiroient des états du roi de Castille, lui étoient fort préjudiciables ; il s'en plaignit ; il représenta qu'étant en paix avec ce prince, il étoit injuste qu'il lui fît la guerre contre la foi de leurs traités, & demanda qu'on rappellât les Castillans qui suivoient ses freres. Sa demande étoit juste, & d'ailleurs le roi de Castille avoit toujours les mêmes raisons de ne pas rompre ouvertement avec lui ; il s'excusa néanmoins de rappeller ses sujets, craignant, disoit-

il, de n'être pas obéi, & de commettre son autorité; mais pour montrer qu'il vouloit garder une neutralité parfaite, il permit à l'Arragonois de lever des troupes dans ses états: Pierre accepta l'offre. Il lui vint de Castille un renfort de 600 chevaux, conduits par dom Garcie Albornoz, qui se joignirent fort à propos à l'armée de dom Lope de Luna, général des troupes du roi d'Arragon, dans le royaume de Valence. Cependant cet habile prince, à tout événement, négocioit avec le roi de Castille un nouvel accommodement, dont il lui fit entrevoir de grands avantages. Par-là, il se préparoit un moyen favorable de pacification, en cas que la guerre qu'il avoit à soutenir contre les rebelles ne lui reussît pas. Elle lui fut plus heureuse qu'il n'eût osé espérer. On peut dire que la foiblesse de ses troupes & l'habileté de leur général, contribuerent également à ce succès. Dom Ferdinand qui commandoit l'armée confédérée de Valence, crut être assez supérieur en nombre pour assiéger Épila à la vue de l'armée royale. Il mit en effet le siege devant cette ville, située sur les bords de la riviere de Xalon; mais ce fut à son dommage. A peine l'eût-il formé, que dom Lope parut à la tête de sa petite armée, qui venoit d'être jointe par quel-

Années de J. C. 1347, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1347, & suiv.

ques troupes Castillanes. Dom Ferdinand n'attendit pas qu'on le vînt attaquer dans son camp. Étant sorti au-devant de Lope de Luna, & l'ayant rencontré dans une plaine entre Épila & le Xalon, la bataille se donna, l'infant fut défait & blessé, & ayant été pris, il seroit tombé entre les mains du roi son frere, s'il n'eût eu le bonheur d'être pris par les Castillans de dom Garcie d'Albornoz, qui le laisserent échapper, & lui donnerent moyen de se retirer en Castille. Dom Ximénès Urrea, le plus zélé des partisans de l'union, fut tué dans cette bataille avec beaucoup d'autres grands seigneurs.

Le roi profita de cette victoire, alla joindre ses troupes, & il les mena sans perdre de temps à Sarragosse, capitale de ses états, pour punir cette ville rebelle, & pour la faire servir d'exemple aux autres. Les habitans craignoient tout d'un prince justement irrité & naturellement cruel. Ils en furent néanmoins traités avec plus d'indulgence qu'ils ne l'espéroient. Quelques-uns des plus séditieux furent condamnés à la mort; mais le nombre n'en fut pas aussi grand qu'on avoit sujet de l'appréhender. Le roi se voyant en état de recueillir un fruit plus solide de sa victoire, que le plaisir de se venger, convoqua incessamment les

états, & s'y trouvant tout-à-fait le maître, il y fit abolir l'union avec tous les privileges populaires que ses prédécesseurs y avoient attachés, & qu'il avoit confirmés lui-même quelque temps auparavant. Il fit ordonner de plus, que la charge de gouverneur du royaume, qui faisoit ombrage aux rois, ne seroit plus exercée par les seigneurs, non pas même par ceux du sang royal. Il releva en quelque chose les prérogatives du *Justice*, ou du conseil suprême d'Arragon, que la puissance de l'union avoit insensiblement dégradé : mais aussi il lui donna des bornes bien plus étroites que celles de son institution. Je ne puis être de l'opinion de ceux qui attribuent l'érection de ce tribunal à ce prince, contre le témoignage exprès de tant d'historiens du pays, parmi ceux-mêmes qui ont recherché avec soin les anciens monumens. Il en put être le restaurateur, ou plutôt le réformateur : mais trop de raisons me persuadent qu'elle a précédé de long-temps son regne, pour croire qu'il en soit l'auteur. Blanca, historien Arragonois, dit qu'à cette occasion ce prince fit rechercher toutes les chartres des privileges populaires, & en brûla autant qu'il pût, à quoi cet écrivain attribue la confusion qu'on voit aujourd'hui dans l'histoire de sa nation.

ANNEES de J. C. 1348, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1348, & fuiv.

Le roi n'oublia pas qu'il devoit tant de fuccès à la valeur de dom Lope de Luna. Il le fit comte héréditaire de la terre qui porte ce nom, & c'eft le premier de ces fortes de titres qui ait paffé du pere aux enfans dans la monarchie d'Arragon, hors de la maifon royale.

Le roi ayant ainfi pris le deffus, ne trouva plus rien de difficile. Les troubles du royaume de Valence lui donnerent encore quelque peine à calmer. Il fut obligé d'affiéger la capitale, qui fe défendit opiniâtrément ; mais contrainte enfin de fe rendre à la difcrétion du vainqueur, peu s'en fallut qu'elle ne payât cher fa révolte. Le monarque irrité de fa réfiftance & de fa longue rebellion, fe laiffant aller au premier mouvement de fon tempérament féroce, avoit réfolu de la détruire, de la brûler, d'y faire paffer la charrue, & d'y faire femer le fel. On eut peine à le détourner de cette vengeance barbare. On le fléchit néanmoins à force de prieres & de raifons : ainfi il fe contenta du fupplice de quelques-uns des plus féditieux, & de quelques taxes pécuniaires qui furent impofées aux bourgeois.

Le roi de Majorque avançoit cependant l'armement qu'il avoit projeté. Après l'avoir achevé, il fe mit en mer, &

alla faire descente dans son isle avec d'assez bonnes troupes commandées sous ses ordres par Charles Grimaldi, seigneur de Monaco. Ils marchoient vers la capitale dans l'intention de l'assiéger, lorsqu'ils rencontrerent en chemin dom Gilbert Cruillias, gouverneur des isles, établi par le roi d'Arragon, & dom Raymond de Corbéra, capitaine expérimenté. On en vint aux mains. Le roi fut défait & tué combattant en brave homme : son fils dom Jacques y demeura prisonnier, après avoir donné des preuves d'un courage aussi intrépide, mais aussi malheureux que celui de son pere. Par cette victoire le royaume de Majorque demeura uni pour toujours à la couronne d'Arragon : car depuis, ni l'infant prisonnier, lequel échappa néanmoins, ni aucun autre de cette famille, ne se put mettre en état de rien disputer à Pierre & à ses successeurs.

Années de J. C. 1348, & suiv.

La guerre s'allumoit tous les jours plus violemment en Sardaigne, entre les troupes du roi d'Arragon, & celles qu'y envoyoient les Génois pour soutenir les Doria, qui y avoient occupé des places. Cette conquête étoit en danger, si les Vénitiens & les Génois ne se fussent brouillés en ce temps-là, & n'eussent donné moyen au roi de défendre cette isle contre les Génois, par l'alliance qu'il

ANNÉES de J. C. 1348, & suiv.

fit avec les Vénitiens, de faire valoir même la prétention qu'il avoit sur l'isle de Corse, possédée par les Génois, & de soutenir que cette derniere étoit de la dépendance de l'autre.

Il traita le reste de ses affaires par la voie de la négociation. Il convint avec la France que la seigneurie de Montpellier demeureroit à cette couronne, à condition que ce qui restoit à payer du prix de la vente, qu'en avoit faite le roi de Majorque, reviendroit au roi d'Arragon. Il fit alliance avec Charles le Mauvais, nouvellement roi de Navarre. Ses démêlés avec ses freres, qui s'étoient retirés pour la troisieme fois en Castille, lui causerent moins d'embarras qu'il n'avoit sujet de le craindre. Alphonse leur oncle avançant toujours sur les Maures d'Andalousie, qu'il vouloit chasser tout-à-fait d'Espagne, n'agissoit plus que mollement pour les intérêts de ses neveux, & pour ceux de la reine sa sœur. L'affaire se traita lentement. Alphonse rendit toute cette négociation sans effet, & l'Arragonois pour comble de bonheur, après la mort de sa seconde femme Éléonore de Portugal, épousa en troisiemes noces Constance de Sicile, qui lui donna un prince, nommé Jean, reconnu pour légitime successeur de Pierre. Dès le mo-

ment de sa naissance, il fut créé duc de Gironne, titre qui fut depuis affecté aux héritiers présomptifs de la couronne.

ANNÉES de J. C. 1348, & suiv.

Pierre IV, roi d'Arragon, avoit déja fait tout ce chemin dans la carriere que son ambition s'étoit ouverte par des crimes que sa politique lui rendit utiles, lorsque cet autre Pierre, roi de Castille, qui fut surnommé le Cruel, commença son regne par des crimes malheureux, qui d'abord inspirerent de la crainte, mais qui bientôt le rendirent odieux à ses peuples. L'extrême vigueur avec laquelle il soutint cette haine publique, au-lieu de penser à l'adoucir, le précipita enfin dans l'abîme que lui creuserent tant de mains. On croit que les vices de ce prince n'eussent pas été incorrigibles, s'ils eussent été réprimés de bonne heure; & si les factions puissantes, qui abuserent de sa jeunesse pour se saisir de son autorité, ou pour se défendre de ceux qui s'en emparoient, n'eussent fomenté sa mollesse, ou irrité ce naturel féroce, qui le porta dans la suite aux plus grands excès.

Alphonse XI avoit laissé en mourant sa cour divisée en deux grands partis, pleins de haine l'un contre l'autre, & animés des plus vifs mouvemens, que le ressentiment, l'envie, la crainte, l'am-

ANNÉES de J. C. 1350, & suiv.

bition, l'intérêt inspirent à des courtisans ou concurrens ou ennemis. Marie de Portugal, reine de Castille, étoit à la tête de l'un, & Éléonore de Guzman, maîtresse du roi, soutenoit l'autre de ses conseils & de son crédit. Ce dernier avoit prévalu, & le premier ne s'étoit soutenu qu'autant qu'Alphonse n'avoit pas jugé à propos de le laisser tout-à-fait opprimer. Ce prince n'eût pas plutôt expiré que les affaires changerent de face. La faction de la reine prit tout d'un coup le dessus, & celle de la maîtresse se trouva exposée à toutes les fureurs de cette princesse vindicative. Le nouveau roi étoit à Séville quand son pere mourut à l'armée. La reine étoit avec son fils, qu'elle regardoit comme son appui contre les entreprises de sa rivale, & comme un instrument propre à se venger d'elle, si elles survivoient l'une & l'autre au roi. Elle avoit fait une étroite liaison avec le gouverneur du prince, dont Alphonse faisoit grand cas, & qui par une conduite mêlée de vice & de vertu, avoit tellement gagné son pupille, qu'il étoit devenu son favori. Dom Juan Alphonse d'Albuquerque, ainsi se nommoit ce seigneur, étoit né d'un fils naturel de Denis, roi de Portugal. Il s'étoit attaché au roi de Castille, & avoit fait auprès de lui une fortune

fortune qui le rendoit supérieur en richesses & en crédit, à la plupart des grands du royaume. Elle étoit proportionnée à sa naissance, & n'étoit point au-dessus de son mérite. C'étoit un de ces hommes capables de tout, également propre pour le cabinet par beaucoup de capacité, & pour la guerre par une grande valeur, & une conduite sur laquelle un roi pouvoit se reposer du gouvernement de son état. Il étoit né droit & vertueux, & personne n'étoit plus propre que lui à cultiver ce que le prince avoit de bonnes qualités, si l'ambition & l'intérêt qui inspirerent à dom Alphonse des complaisances criminelles pour les vices de dom Pedre, n'eussent fomenté dans l'éleve des défauts, dont il ne se corrigea point, & fait commettre des fautes au gouverneur, dont il se corrigea trop tard.

ANNÉES de J. C. 1350, & suiv.

Quelque puissante que fût devenue cette faction dans le nouveau regne, celle qui lui étoit opposée n'étoit pas tellement abattue, qu'elle ne fût encore redoutable. Éléonore avoit du feu roi sept fils vivans & une fille, la plupart richement établis, parmi lesquels dom Henri, comte de Trastamare, dom Frédéric, grand-maître de S. Jacques, dom Tello, seigneur d'Aguilar, dom Ferdi-

ANNÉES de J. C. 1350, & suiv.

nand, seigneur de Ledesma, tenoient un grand rang dans l'état, & y étoient assez puissans pour y exciter de grands troubles : les Guzmans, les Ponces de Léon leur étoient étroitement attachés par le sang & par l'intérêt, & pour peu que certains seigneurs qui observoient le mouvement des affaires, prêts à embrasser le parti le plus convenable à leur ambition se déclarassent pour celui-ci, il devoit contrebalancer l'autre, & il n'étoit pas impossible qu'avec le temps il ne l'emportât. Dom Henri en particulier étoit un adversaire à craindre pour la faction dominante. Le roi apprit par son expérience qu'il ne l'avoit pas assez craint. C'étoit un prince plein de feu, agissant, entreprenant, ambitieux, assez modéré néanmoins pour dissimuler, pour plier, pour temporiser à propos, souple à s'accommoder au temps, attendant les occasions sans impatience, & ne perdant pas un moment favorable à en profiter ; libéral, populaire, affable, bon ami pour les amis sinceres, & adroit à donner le change à ceux qui le vouloient tromper. Il n'eut de vices que ceux que font naître dans les cœurs les plus naturellement vertueux, si la religion ne les corrige, une vaste ambition, de grands intérêts, & la corruption de la cour dans les tempéra-

mens sensibles aux amorces de la volupté. Il n'y eut point de son temps de guerrier plus brave, & peu de capitaines surent mieux la guerre. Il n'y fut pas toujours heureux : mais dans ses disgraces, loin de s'abattre, loin de se plaindre inutilement de l'inconstance de la fortune, il sut mieux que nul homme du monde l'art de se ménager des ressources, non-seulement pour réparer ses pertes, mais pour les faire même servir à l'avancement de ses desseins.

ANNÉES de J. C. 1350, & suiv.

Il prévit bien le changement qui alloit arriver dans sa fortune & dans celle de sa famille, quand le roi son pere mourut. Sa mere & ses freres étoient avec lui dans le camp devant Gibraltar, où tout leur devenant suspect, ils se retirerent avec leurs amis en des places de sûreté, dans lesquelles ils espérerent pouvoir conserver malgré la faction dominante, assez de crédit & de partisans pour se faire ménager en se faisant craindre. Éléonore de Guzman s'alla renfermer dans Médina-Sidonia, une des plus fortes places de l'Andalousie, dont le feu roi l'avoit mise en possession. Le comte de Trastamare se réfugia dans Algézire, les grands-maîtres de S. Jacques & d'Alcantara, dom Alphonse de Guzman & deux freres du nom de Ponce de Léon se reti-

ANNÉES de J. C. 1350, & suiv.

rerent en d'autres forteresses de leur domaine : tant de personnes puissantes ne croyoient pas qu'on pût si-tôt lever assez de troupes pour les forcer en tant de différens endroits, sur-tout depuis que la meilleure partie de l'armée royale qui avoit assiégé Gibraltar, avoit péri par la contagion. La haine de la reine contre sa rivale rendit ces mesures inutiles. Albuquerque la servit si bien & avec tant de diligence, que ni la mere ni les enfans ne purent se mettre en état de résister aux armes du roi, plutôt prêtes qu'ils ne l'avoient cru. Ainsi Éléonore fut obligée de se rendre à Séville à la suite de la cour, pour éviter les risques d'un siege dont elle étoit menacée. Dom Henri ne put se dispenser de faire sa paix, ses freres & ses partisans furent réduits à se cacher ou à se soumettre.

A peine Éléonore de Guzman fut-elle à Séville qu'elle fut arrêtée prisonniere sans aucun égard pour ses enfans. En vain Henri, comte de Trastamare, tâcha d'obtenir du jeune roi la liberté de sa mere. La reine avoit trop de crédit pour laisser échapper la victime qu'elle vouloit immoler à sa vengeance. Le courageux comte dans le désespoir où il étoit d'inspirer de la compassion, voulut encore une fois donner de la crainte. Il avoit fait

demander en mariage la sœur de dom Fernand Emmanuel, l'un des plus riches seigneurs de la cour, à qui le sang royal de Castille donnoit & beaucoup de relief & beaucoup de crédit parmi les grands. Le traité étoit fait : mais la mort du roi en avoit retardé la conclusion, & l'on avoit sujet de croire que le nouveau prince y mettroit obstacle. Pour éviter cet embarras, les futurs beaux-freres cherchant à se faire un appui l'un de l'autre contre la faction dominante, de laquelle les grands qui n'en étoient pas, commençoient à prendre ombrage, résolurent de célébrer le mariage à l'insu du roi. Aussi-tôt après le comte de Trastamare devoit se retirer avec sa femme en Asturie, d'où il pourroit tenir en bride par l'inquiétude qu'il donneroit, ceux qui voudroient perdre sa mere. Le projet réussit d'abord. Quelqu'impatience qu'eût la reine de faire périr sa rivale, on ne crut pas qu'il fût encore temps, on l'envoya sous bonne garde au château de Talavéra : mais la reine fut contrainte d'attendre une conjoncture plus favorable à pousser plus loin la persécution. Le roi cependant tomba malade, & fut quelque temps en si grand danger, que l'on parla assez hautement parmi les grands & parmi le peuple de lui

ANNÉES de J. C. 1350, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1350, & suiv.

chercher un successeur. Les uns nommoient Ferdinand d'Arragon, marquis de Tortose, comme le plus proche héritier, étant fils d'une tante du roi ; les autres proposoient dom Juan de Lara comme Castillan naturel, & d'ailleurs issu par les femmes, aussi-bien que Ferdinand du sang royal ; d'autres enfin vouloient dom Fernand Emmanuel, venant en ligne masculine & légitime du grand roi Ferdinand III. La convalescence du roi mit fin à ces discours imprudens ; mais en matiere de discours, la discrétion doit empêcher de les faire : inutilement la prudence les fait cesser quand on les a faits ; les mal-intentionnés les relevent, & les intéressés ne les pardonnent pas. L'ombrage qu'on prenoit d'Albuquerque & de la puissance excessive où le faisoit monter sa faveur, avoit fait déclarer durant la maladie du roi, bien des gens, qui jusques-là avoient caché la jalousie que leur donnoit ce favori, & il n'en fut que trop averti pour le repos de ses envieux. Il leur rendit en mauvais effets, ce que leur mauvaise volonté leur avoit fait former de vœux contre lui. Le roi sut tout ce qui s'étoit dit, les successeurs qu'on lui avoit donnés, les projets que l'on avoit faits pour réformer son gouvernement s'il fût mort. Personne n'aime à

voir par avance son héritage contesté de son vivant par ses héritiers ; on trouve mauvais leur empressement, & on craint leur impatience : les rois encore plus délicats sur ce point que les autres hommes, en sont encore plus offensés, & Pierre étoit plus susceptible de ces ombrages qu'un autre roi. L'infant d'Arragon eut moins de part au ressentiment qu'il en témoigna, que les deux seigneurs Castillans, soit qu'il eût parlé plus modestement, soit qu'étant étranger, on le craignît moins dans un pays où il n'avoit ni beaucoup de bien, ni un grand nombre de partisans, étant toujours mal avec le roi d'Arragon son frere, & faisant actuellement de nouveaux préparatifs pour l'aller troubler dans ses états. Emmanuel & Lara ne s'apperçurent que trop tôt qu'ils étoient mal dans l'esprit du prince Castillan. La hauteur du ministre envers eux & leur chagrin contre lui en augmenta. Albuquerque les ménagea d'autant moins qu'il s'étoit mis en état de peu craindre leur union avec Henri, dont la mere toujours captive étoit à la cour un ôtage, que ses enfans qui lui devoient tout, ne se résoudroient jamais à sacrifier. Lara, esprit fier & bouillant, ne put dissimuler son ressentiment, qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour quitter sû-

ANNÉES de J. C. 1350, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1350, & suiv.

rement la cour. Il se retira vers Burgos, où il avoit des forteresses & des amis fort attachés à sa personne & à sa maison. Il ménageoit un soulevement, lorsqu'une mort inopinée arrêta le cours de ses projets en tranchant le fil de ses jours. Pour comble de bonheur, dom Juan Emmanuel, que la cour ne craignoit pas moins, quoiqu'il fût plus lent à agir, ne survécut guere à Lara. Le premier ne laissoit qu'une fille qui mourut aussi-tôt après; le second un fils au berceau, & deux filles dont le roi étoit maître.

Deux événemens si heureux causerent une grande joie au ministre, qui se vit délivré par-là de deux de ses plus puissans ennemis. La reine n'en ressentit pas moins, dans l'espérance que le parti d'Éléonore & de ses enfans, perdant deux si puissans appuis, ne seroit plus assez redoutable pour être un obstacle à sa vengeance, comme il l'avoit été jusques-là. Elle attendit pour la demander, que le roi son fils fût parti de Séville pour s'aller mettre en possession des terres de la maison de Lara, & de celles de dom Juan Emmanuel, qu'il regardoit comme dévolues à la couronne par leur mort. Ce fut dans ce voyage que la reine demanda enfin au roi son fils la tête d'Éléonore de Guzman, & qu'elle fit goûter la pre-

miere fois le plaisir de verser du sang humain à ce jeune tigre, qui s'y accoutuma tellement, qu'il en fut toute sa vie altéré. L'infortunée Éléonore perdit la vie à Talavéra par ordre du roi, & à la requête de son impitoyable mere. Talavéra appartenoit à Éléonore, la reine en eut la confiscation, & c'est par cette aventure qu'on a donné à cette ville le nom de Talavéra de la Reine. Depuis ce premier meurtre, le cruel Pierre sembla s'être entiérement dépouillé de ce sentiment naturel, qui donne aux hommes horreur du sang. A peine fut-il à Burgos qu'il fit massacrer dans son palais, Garcie Lasso de la Véga Andelantado de Castille, & avec lui plusieurs bourgeois, que leur attachement à Lara rendoient suspects d'avoir trempé dans son projet de rebellion. On cherchoit le fils de Lara, mais le courage de sa gouvernante lui conserva la liberté, & lui sauva peut-être la vie, l'ayant emmené en Biscaye, où il pouvoit trouver de l'appui. Une mort prématurée épargna à son enfance les persécutions de l'avare roi, qui se disposoit à le suivre, & qui s'empara de ses biens comme de ceux de dom Juan Emmanuel.

ANNÉES de J. C. 1350, & suiv.

Si la faction des bâtards fut affoiblie par la mort de ces deux hommes qui se disposoient à les seconder, la colere leur

ANNÉES de J. C. 1351, & suiv.

donna de nouvelles forces. Les partisans même des deux morts y attirerent un grand nombre de seigneurs, qui craignant le sort de Véga, leverent l'étendard en Andalousie, pendant que Henri, comte de Trastamare, tâchoit à soulever l'Asturie. Dom Tello de son côté secondoit l'animosité du comte dans les places frontieres voisines du roi d'Arragon, qui étoit toujours mécontent de l'appui que ses freres trouvoient en Castille, & du secours qu'ils en tiroient pour l'inquiéter par des tentatives qui ne leur réussissoient point, mais qui ne laissoient pas d'entretenir toujours quelque trouble dans ses états. Ainsi l'on vit le feu s'allumer en divers endroits de l'Espagne, & cet incendie menaçoit d'envelopper le Castillan : on crut qu'un jeune roi déja haï de la plupart de ses sujets, auroit de la peine à l'éteindre. Ce fut-là qu'on reconnut, que si ce prince fût né bon, comme il étoit né courageux, peu de rois l'eussent égalé. On regretta à cette occasion, qu'un grand talent pour la guerre fût déshonoré par des vices si funestes aux peuples durant la paix. Pierre parut presque en même temps aux portes de Gijon en Asturie, où il força le comte de Trastamare à se ménager pour la seconde fois une amnistie en se soumettant ;

& à Montagudo vers l'Arragon, où il obligea dom Tello de se retirer hors du royaume, & d'employer l'Arragonois à faire son accommodement, à l'occasion de celui que moyenna le Castillan entre ce roi & ses freres. On le vit bientôt en Andalousie, où il assiégea dom Alphonse Fernandez Coronel, chef des rebelles de ce pays-là, dans Aguilar qui tint quatre mois. Il tenoit cette place de la libéralité du feu roi qui lui en avoit accordé l'investiture, en récompense de son zele & de sa fidélité. Alphonse avoit envoyé en Afrique dom Juan de la Cerda son gendre pour lui en amener du secours: mais dom Juan n'ayant pas trouvé les Africains disposés à lui en accorder, s'étoit retiré en Portugal. La négociation de Coronel ne fut pas plus heureuse auprès du roi de Grenade; ce prince infidele lui refusa le secours qu'il demandoit, sous prétexte que la treve conclue entre lui & le roi de Castille n'étoit pas expirée. Cependant Aguilar fut forcé malgré la vigoureuse résistance des assiégés. Coronel entendoit la Messe, lorsqu'on lui apporta la nouvelle que l'armée royale entroit dans la ville; il attendit sans s'émouvoir qu'on eût achevé le Sacrifice, après quoi s'étant enfermé dans une tour de sa forteresse avec quelques-

Années de J. C. 1351, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1352, & suiv.

uns des siens, il fut forcé, pris, condamné, & puni du dernier supplice; cinq autres seigneurs, compagnons de sa révolte, qui furent pris avec lui, eurent le même sort, & perdirent la tête sur un échafaud. Le roi ordonna que la ville fût démantelée, mais il pardonna aux habitans, & se contenta de la punition des principaux chefs. La Cerda ayant rencontré heureusement en Portugal dom Juan d'Albuquerque, envoyé par le roi en cette cour pour y faire quelque traité, revint avec lui, & obtint son pardon par son entremise.

Albuquerque avoit jusques-là conduit ses affaires & celles de son maître, avec une dextérité qui sembloit les mettre tous deux à couvert de tout ce qui peut donner atteinte à l'autorité d'un roi & à la fortune d'un favori : mais à peine fut-il parvenu à ce point de prospérité, où l'on se croit au-dessus des orages, qu'il reconnut que la politique qui emploie le crime avec la vertu, rend souvent la vertu inutile, & ne recueille que le fruit du crime. Connoissant le penchant du roi, autant porté à la volupté qu'à la cruauté & au sang, il lui avoit lâché la bride, quand son ambition & son intérêt avoient eu besoin de cette condescendance pour le conduire où il aspiroit. Il n'y fut pas

plutôt arrivé, que prenant un chemin contraire, & plus conforme à ses sentimens droits d'eux-mêmes & vertueux, il n'omit rien pour corriger les vices d'un tempérament qu'il avoit contribué à corrompre. Ce fut trop tard, il n'étoit plus temps de redresser le pli d'un homme qui faisoit tout plier sous lui. Durant l'expédition d'Asturie, ce prince étoit devenu amoureux d'une demoiselle Espagnole, nommée Marie de Padilla, belle & jeune, & de ces femmes propres à rendre esclaves de toutes leurs passions les hommes qui ont de l'amour pour elles. Jean de Hinestrosa, oncle de Marie, fut le premier entremetteur de ce commerce criminel. Il engagea sa niece à se rendre aux empressemens du roi de Castille, & ménagea les visites secrettes & les premiers entretiens de l'un & de l'autre. Elle étoit alors à la suite d'Isabelle de Ménésez, femme de dom Alphonse d'Albuquerque, lequel ayant eu la foiblesse de faciliter à son maître cette nouvelle sorte de conquête, eut bientôt plus d'une raison de se repentir d'une politique si honteuse. Sa conscience étourdie par son ambition avoit été d'autant moins effarouchée de cette action, quoiqu'infame, qu'il avoit déja pris des mesures pour donner au roi un contre-

ANNÉE de J. C. 1352, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1352, & suiv.

poiſon contre ces amours d'aventure, en lui ménageant une femme capable de l'en dégoûter par des qualités ſupérieures à celles des plus belles maîtreſſes. Il y avoit déja du temps, qu'en ayant conféré avec la reine aux états tenus à Valladolid, il avoit été réſolu de concert avec dom Vaſco, évêque de Palence, & grand-chancelier du royaume, qu'on envoyeroit demander en France le choix d'une des ſix princeſſes, filles de Pierre I, duc de Bourbon, qui n'étoient point encore pourvues. Dom Juan de Royas, évêque de Burgos, & dom Alvare Garcie d'Albornoz, avoient été choiſis pour cette ambaſſade. Le duc de Bourbon accepta avec joie la demande que le roi de Caſtille lui faiſoit de ſon alliance; on avoit accordé aux ambaſſadeurs, Blanche, l'aînée des ſix princeſſes, & cadette de Jeanne, reine de France, femme de Charles V. Blanche étoit une princeſſe accomplie, d'une grande beauté, d'une humeur aimable, & qui avec une vertu ſévere avoit une douceur charmante. Alphonſe d'Albuquerque ne douta point ſur le portrait qu'on lui en fit, que ce ne fût un remede ſûr pour guérir le mal qu'il avoit fait, & que ſa conſcience & ſa politique lui reprochoient également. Car Marie Padilla avoit en peu de temps

fait de si grands progrès dans le cœur du roi de Castille, qu'Albuquerque avoit tout sujet de craindre, que pour y régner seule elle ne l'en exclût. L'arrivée de la reine amenée en Espagne par le vicomte de Narbonne l'an 1353, le rassuroit contre ces craintes, lorsqu'elles furent renouvellées par l'embarras où se trouva le roi, quand il fut question des noces. Blanche étoit à Valladolid, où s'en devoit faire la cérémonie, & il étoit encore incertain par la répugnance que le roi témoignoit à ce mariage, s'il se résoudroit à le conclure. La reine-mere l'en pressoit; Albuquerque lui représentoit les qualités que toute l'Espagne voyoit avec admiration dans celle qu'on lui destinoit pour épouse. Il alléguoit les raisons d'honneur, de politique, de conscience, les plus propres à frapper le prince, & à lui dessiller les yeux. Quelquefois même il élevoit la voix avec ce ton d'empire qu'il avoit pris étant gouverneur, & dont le roi ne l'avoit pas encore tout-à-fait désaccoutumé. Pierre avoit trop d'esprit pour ne pas voir ce que la raison vouloit qu'il fît : mais sa raison étoit bien foible pour résister à sa passion. Padilla craignoit Blanche, & peut-être ne désespéroit-elle pas, que si elle la pouvoit exclure une fois, elle ne pût

Années de J. C. 1353, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1353, & suiv.

avec le temps occuper sa place sur le trône, par l'extraordinaire ascendant qu'elle avoit pris sur l'esprit du roi. Ainsi elle n'omettoit rien de tout ce qu'elle croyoit capable de le dégoûter de la princesse, & ses parens déja en crédit, mettoient tout en œuvre pour la seconder.

La cour étoit à Torjios, près de Tolede, où le roi avoit fait une fête pour la naissance d'une fille que lui avoit donnée sa maîtresse. Il y avoit été blessé à la main dans un tournoi, & sa blessure avoit été dangereuse; il en étoit guéri, mais la plaie qu'il portoit au cœur ne guérissoit point. Un reste de honte néanmoins l'obligea de partir pour Valladolid, où se fit sans beaucoup de pompe son mariage, plus semblable à des funérailles qu'à une noce. Il n'y demeura pas long-temps. A peine la cérémonie étoit faite, qu'il prit secrétement des mesures pour quitter la nouvelle reine, & aller retrouver sa maîtresse qui l'attendoit à Montalban, château situé sur les bords du Tage. La reine-mere fut avertie assez à temps de son dessein pour lui en représenter les suites; la reine d'Arragon sa tante se joignit à sa belle-sœur, pour tâcher de le persuader; elles n'eurent ni l'une ni l'autre assez d'éloquence. Il leur dit froidement qu'il n'avoit pas cette pen-

ſée, & partit ſans leur dire adieu, non plus qu'à ſa nouvelle épouſe, qu'il laiſſa dans une déſolation qu'on peut aiſément ſe figurer.

Ce départ ſubit du roi partagea la cour, dont une partie demeura avec les reines & avec Albuquerque à Valladolid, l'autre ſuivit le prince à Montalban, & l'accompagna à Tolede, où il emmena Padilla. Le comte Henri de Traſtamare & ſes freres, s'étoient trouvés au mariage, & la ſageſſe de leur conduite avoit fort adouci le roi. Ils ſuivoient le mouvement de la cour, ſans trop entrer dans les affaires, où ils ne voyoient rien alors dont ils puſſent tirer plus de fruit, que de paroître attachés au roi qui commençoit à les bien traiter; ſuivant ce plan, ils furent de ceux qui l'accompagnerent à Tolede, où uniquement occupés à obſerver ce qui ſe paſſoit, ils attendoient que le mouvement dans lequel ils voyoient les affaires, produisît quelque événement dont ils puſſent profiter. Cependant les deux reines Eſpagnoles, encouragées par Albuquerque, ne ceſſoient d'écrire & de négocier pour faire rentrer le roi en lui-même, & l'obliger de retourner prendre ſon épouſe à Valladolid. Ils gagnerent ſur lui de la venir voir: mais à peine eût-il été deux jours avec

ANNÉES de J. C. 1353, & suiv.

la jeune reine, que ne pouvant plus surmonter l'aversion qu'il sentoit pour elle, il alla retrouver Padilla, & depuis ce temps on eût dit qu'il eût oublié son mariage, si les mauvais traitemens qu'il fit à sa femme n'eussent montré qu'il s'en souvenoit.

Ce second départ consterna les reines, & beaucoup plus encore Albuquerque, qui ne s'étoit que trop apperçu, que le roi qui l'avoit aimé pendant qu'il avoit favorisé son libertinage, ne le regardoit plus de même œil, depuis qu'il avoit contribué à contraindre sa liberté. Ce favori disgracié, connoissoit trop bien son maître pour ne pas s'appercevoir où sa haine étoit capable de le porter. Résolu d'en prévenir les effets, il se retira d'abord dans ses terres, où quoiqu'il prît soin de munir des forteresses d'assez bonnes défenses, ne se croyant pas en sûreté dans un royaume où on l'accusoit d'avoir formé un mauvais roi, & où pour faire une grande fortune il s'étoit fait de grands ennemis, il se retira en Portugal. La jeune reine demeura seule exposée à toute la fureur de son tyran. La reine-mere l'avoit menée pour dissiper un peu ses chagrins à Médina del Campo : mais elle n'y fut pas long-temps, que le roi ayant pris ombrage de l'union de ces deux

princesses, envoya Blanche à Arévalo, où il lui défendit tout commerce même avec sa belle-mere, lui donnant dom Pedre Gudiel, évêque de Ségovie, pour son aumônier, & dom Tello de Palomeque, avec des soldats pour la garder. On chercha des causes secrettes d'une si étrange fureur contre une princesse d'elle-même aimable, & que le sang de tant de rois eût dû rendre respectable aux plus barbares. Le bruit courut parmi le peuple qu'il y avoit du sortilege, & que la reine ayant apporté de France une riche écharpe à son mari, un magicien juif l'avoit enchantée à la sollicitation de Padilla: de sorte que quand le roi avoit voulu se parer de cet ornement, il avoit cru en le mettant se ceindre d'un horrible serpent. Tout ridicule qu'étoit ce conte, il étoit encore moins vraisemblable, que ce qu'une malignité téméraire fit conjecturer à quelques-uns, que le roi soupçonnoit la reine d'une intrigue amoureuse avec dom Frédéric, grand-maître de S. Jacques son frere, qui étoit allé la recevoir. Et il est assez étonnant, que la vanité ait porté une des grandes maisons d'Espagne, à vouloir être redevable de son origine à une fable, que toute l'histoire traite non-seulement de calomnie noire, mais d'extravagance imprudente:

ANNÉES de J. C. 1353, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1355, & suiv.

ainsi en parle Mariana, qui insinue adroitement l'origine de cette maison, issue en effet de dom Frédéric & d'une Juive, nommée *Palomba* ou *Colombe*, laquelle passa pour n'être que nourrice de son propre fils dom Henri, reconnu pour être la tige de l'illustre famille des Henriqués. Cet auteur ajoute de fort bon sens, qu'il ne falloit point chercher d'autre cause de l'aversion du roi pour sa femme, que son amour pour sa maîtresse : philtre funeste, qui en même temps fait aimer ce qu'on doit haïr, & haïr ce qu'on doit aimer, tant il cause d'aveuglement. Celui de ce prince fut tel, qu'il n'en fut pas plutôt frappé qu'il se précipita sans s'en appercevoir dans un abîme de crimes énormes, qui le conduisirent aux derniers malheurs.

Depuis que le cruel monarque eût dépouillé ce qui lui restoit de sentimens d'humanité, en traitant une princesse illustre comme la plus vile coupable, il ne ménagea plus personne de ceux qui ne flatterent pas ses déréglemens ; dom Alphonse Albuquerque qu'il avoit aimé, tandis qu'il les avoit fomentés, devint l'objet de sa fureur, dès que par un repentir louable, il avoit voulu y mettre une digue. Il commença par déposer ceux que ce ministre avoit mis dans les charges, qu'il remplit de tous les Padilles &

de ceux qui leur étoient attachés. La maison de Mendoze, une des plus anciennes d'Espagne, doit son élévation à la liaison que prit avec eux dom Pierre Gonzalve, qui en étoit issu. Les freres naturels & dom Juan de la Cerda, que les Padilles voulurent gagner, profiterent de leur faveur en attendant l'occasion de les détruire. Le prince dom Tello épousa par leur moyen une des héritieres de Lara, qui lui porta en dot la Biscaye; le comte de Traſtamare son frere, le grand-maître de S. Jacques, dom Juan de la Cerda & leurs amis, eurent des emplois honorables. On poursuivit cependant Albuquerque, ses créatures & ses partisans. Le grand-maître de Calatrava, dom Juan Nugnez de Prado, s'étoit retiré en Arragon. Il étoit revenu à Almagro, la principale ville de l'ordre, sur des lettres que le roi de Castille lui avoit écrites : on le croyoit en sûreté, lorsqu'on apprit qu'ayant été resserré dans une étroite prison, il avoit été massacré dans la forteresse de Maquéda, où il avoit été transporté. Dom Juan de la Cerda qui étoit alors dans les bonnes graces du roi, fut le lâche ministre de sa cruauté. Dom Pierre en témoigna du chagrin, comme si cette exécution eût été faite sans son ordre: mais le peu de perquisition qu'on

ANNÉES de J. C. 1354, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1354, & suiv.

fit des auteurs de ce meurtre, confirma les justes soupçons des grands & du peuple avec d'autant plus de raison, que le roi de sa propre autorité, & sans avoir fait assembler le chapitre de Calatrava, fit donner la grande maîtrise à dom Diegue de Padilla, l'un des freres de sa maîtresse. Le seul grief du roi de Castille contre dom Nugnez de Prado, fut le zele qu'il fit paroître pour les intérêts d'Alphonse d'Albuquerque, & sur-tout de la reine Blanche. Cependant les troupes de Pierre assiégeoient par tout les maisons du ministre disgracié qu'on accusoit de péculat, & que l'on envoya citer jusques dans la cour de Portugal à venir comparoître en Castille, pour répondre aux accusations que l'on y intentoit contre lui. Ceux qui firent cette citation, prierent en même temps le roi de Portugal de leur mettre entre les mains dom Alphonse d'Albuquerque ; mais ce prince s'en excusa, & dom Alphonse répondit après avoir offert le cartel à quiconque osoit l'accuser, qu'il étoit prêt de rendre compte, pourvu que ce fût sans sortir de son asyle. On prenoit cependant ses places & l'on s'emparoit de ses biens, sans qu'il vît aucune apparence de pouvoir arrêter le torrent qui détruisoit sa fortune ; lorsque contre son espérance, il se vit ouvrir une

voie par où il crut réparer ses pertes & se venger de ses ennemis. Le roi étoit allé en Andalousie, d'où il avoit envoyé ordre d'assiéger la forteresse d'Albuquerque, assez proche de Badajox ; on n'avoit pu prendre Albuquerque, & l'on craignoit que la garnison qui l'avoit si bien défendue ne s'emparât de Badajox, quand le roi, que d'autres affaires obligeoient de retourner en Castille, ne seroit plus sur les lieux. Pour suppléer à sa présence, il avoit laissé dans cette ville le comte de Trastamare, & le prince Frédéric, grand-maître de S. Jacques. C'est imprudemment qu'on se fie à ceux qu'on a beaucoup offensé. Ces deux seigneurs n'avoient pu oublier l'injure qu'on leur avoit faite dans la personne de leur mere. Le peu de ménagement qu'on avoit pour ceux qui n'étoient pas dévoués à toutes les passions du roi & à celles de sa maîtresse, leur faisoit craindre qu'en contribuant à affermir l'autorité d'un prince sans modération, & la puissance d'une femme impérieuse, ils n'en fussent à leur tour la victime. Peut-être qu'Henri pensoit déja qu'étant fils d'Alphonse onzieme, il ne seroit pas impossible que la couronne venant à tomber de dessus la tête d'un roi qui faisoit tout ce qu'il falloit pour s'attirer sur les bras la France,

ANNÉES de J. C. 1354, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1354, & suiv.

qui aliénoit de lui la Castille, & ne ménageoit pas trop l'Arragon, il ne se trouvât à portée de profiter de son débris. Dans ces vues, les deux freres résolurent de se réconcilier avec Albuquerque, & de prendre des liaisons avec lui pour former le dessein d'une ligue contre le nouveau gouvernement. Le voisinage de Portugal favorisoit la négociation. Ils députerent un homme affidé, qui alla trouver Albuquerque, & l'attira à une conférence entre Badajox & Elvas, où se virent ces trois seigneurs. Ils ne traiterent pas longtemps sans conclure à se confédérer, chacun en avoit ses motifs secrets ; mais celui qui parut à tous le meilleur à donner au public, fut l'injuste oppression de la reine, & les maux qu'en souffroit l'état. On se sépara pour se faire des partisans, & on y réussit assez. Dans ces commencemens néanmoins, la ligue n'étant pas encore assez forte pour se déclarer, on essaya à y attirer dom Pedre, prince de Portugal, par l'espérance qu'on lui donna, que sortant du sang de Castille, il lui seroit aisé de joindre les deux couronnes sur sa tête. Le roi son pere ne voulut pas qu'il s'engageât dans cette guerre : mais au défaut de cet ennemi, le Castillan s'en fit lui-même un autre qui le remplaça. Quelqu'attaché que fût par le cœur à sa Padilla

dilla le voluptueux Pierre, il n'étoit pas toujours insensible à la beauté des autres femmes, celle de Jeanne de Castro le toucha vivement ; elle étoit veuve de domDiegue de Haro, & aussi sage qu'elle étoit belle. Son nom ne la rendoit pas indigne d'être reine, & elle déclara au roi que ne pouvant l'être, elle se croyoit de trop bonne maison pour devenir sa maîtresse. Le monarque aussi emporté dans ses amours qu'il étoit furieux dans ses haines, lui dit, qu'il ne voyoit point l'obstacle qui la pût empêcher d'être sa femme ; que celle qui passoit pour l'être ne l'avoit jamais été en effet ; que son mariage étoit nul, & qu'il n'y avoit jamais consenti. Il produisit des témoins apostés ; il trouva deux prélats courtisans, dom Sanche, évêque d'Avila, & dom Juan, évêque de Salamanque, assez indignes de leur caractere pour juger l'affaire en sa faveur. Après un jugement inique, porté par ces lâches ministres de la passion du roi, il se maria, abusa indignement de l'ambitieuse facilité de celle qu'il fit semblant d'épouser, & la quitta peu de jours après ; quelques-uns disent dès le lendemain, la laissant grosse d'un fils qui fut nommé Jean, & parée d'un vain titre de reine qu'elle s'opiniâtra à retenir, & que personne ne lui donna de-

ANNÉES de J. C. 1354, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1354, & suiv.

puis cet événement, que ses domestiques; dom Fernand de Castro, frere de Jeanne, ne put souffrir cet affront fait à sa famille. Il en méditoit la vengeance, lorsqu'il apprit qu'il se tramoit entre Albuquerque & les freres du roi, une ligue contre ce prince, pour réprimer ses déréglemens. Il ne délibéra pas long-temps sur le parti qu'il avoit à prendre, & la ligue se déclara avec d'autant plus de chaleur, que les villes de Cordoue, de Tolede, de Jaën, de Cuença, de Talavéra, parurent disposées à se soulever pour venger la nouvelle injure que Pierre venoit de faire à la reine, laquelle sans y être autrement connue, que par la réputation de sa vertu, y étoit en vénération. Tout ce gros parti s'étant joint, bientôt les infans d'Arragon jusques-là attachés au roi y entrerent ouvertement; dom Juan de la Cerda les suivit, & il n'y eut pas jusqu'aux reines douairieres de Castille & d'Arragon qui ne le favorisassent sous main, tant l'Espagne entiere avoit en horreur la conduite de ce mauvais roi. Il se soutint à son ordinaire, en homme courageux & en grand guerrier, & s'il eût usé de ses avantages avec quelque modération, s'il n'eût point ôté aux rébelles toute espérance de pardon, s'il n'eût versé de sang qu'à la guerre, il se

vit plus d'une fois en état de la finir avec honneur, & de faire plier sous ses loix des gens que son courage eût lassé, pour peu que sa clémence eût laissé d'ouverture à la réconciliation. Mais si sa valeur le fit souvent vaincre, sa cruauté lui fit toujours perdre le fruit de sa valeur : le désespoir rendoit les vaincus ingénieux à lui susciter continuellement de nouvelles guerres, jusqu'à ce qu'il eût perdu la couronne & la vie.

ANNEES de J. C. 1354, & suiv.

Pierre n'eût pas plutôt entendu le bruit des armes que les ligués avoient prises contre lui, qu'il résolut la perte de l'infortunée reine Blanche, parce qu'elle étoit l'occasion innocente des complots qui se formoient contre sa personne. Comme il n'étoit pas encore informé de ce qui se tramoit à Tolede, il la fit conduire dans cette ville avec ordre de l'enfermer dans le château. Cependant sans perdre de temps, il alloit assiéger Ségura, dont le grand-maître s'étoit emparé pour les ligués, lorsqu'il apprit qu'à l'arrivée de la reine sa femme, à Tolede, cette ville s'étoit déclarée pour elle, que cette princesse ayant passé devant la cathédrale pour aller au château, avoit obtenu de son conducteur de descendre dans cette église pour y faire sa priere ; qu'elle y avoit voulu demeurer, qu'elle avoit em-

ANNÉES de J. C. 1354, & suiv.
braffé les autels comme l'afyle de fon innocence; que les bourgeois, touchés de fes malheurs, avoient pris les armes pour l'y défendre, & avoient appellé le grand-maître dom Frédéric pour les commander. Le roi avoit trop peu de troupes pour pouvoir afliéger Tolede, & l'entreprife de Ségura n'étoit pas affez décifive pour y occuper fon armée dans la conjoncture préfente. Ainfi il rebrouffa chemin, vint à Ocagna, où fe fuivant toujours lui-même, il fit élire d'autorité en la place du prince dom Frédéric fon frere, dom Juan de Padilla, grand-maître de S. Jacques, quoiqu'il fût marié, chofe jufques-là fans exemple, & qui paffa depuis en ufage fans égard aux anciennes conftitutions de l'ordre. Delà le roi vint à Tordéfillas, où étoit la reine fa mere, dans le deffein d'aller groffir fes troupes du côté de Burgos. Mais lorfqu'il s'y attendoit le moins, il fut invefti de celles des confédérés, que les feigneurs qui les commandoient avoient difperfées aux environs, jufqu'à ce qu'il fe préfentât une occafion de les affembler à propos. Le comte de Traftamare, Albuquerque, la reine & les infans d'Arragon, dom Fernand de Caftro, dom Guttiere de Tolede, & un grand nombre d'autres feigneurs étoient à la tête de l'armée li-

guée. La reine d'Arragon n'y paroissoit faire que l'office de médiatrice : on la pria de se charger d'aller faire au roi des propositions, que la plus grande partie jugeoient bien qu'il n'étoit pas homme à accepter. Ces propositions se réduisoient à obliger ce prince de bannir pour toujours Padilla, de rappeller la reine sa femme, d'éloigner des charges les parens de sa maîtresse ; avec promesse, que s'il vouloit donner à ses peuples cette satisfaction nécessaire à sa gloire & à leur repos, il trouveroit dans les ligués toute la soumission qu'il pouvoit attendre de sujets fideles & affectionnés, qu'autrement ils ne croyoient pas se pouvoir dispenser en honneur de prendre les armes pour le bien commun du royaume, pour défendre l'innocence d'une princesse dont ils connoissoient la vertu, pour le salut de leur patrie, & pour le délivrer lui-même de l'indigne captivité où le tenoient les tyrans publics. L'ambassade fut mal reçue, & il ne falloit rien moins qu'une reine pour mettre à couvert le droit des gens. Le roi ne le pardonna jamais à sa tante, la reine douairiere d'Arragon, & peu s'en fallut que dès-lors elle n'éprouvât les effets de la colere de ce prince féroce. Il étoit toujours bloqué cependant, & n'avoit que fort peu de troupes ;

Années de J. C. 1354, & suiv.

Années de J. C. 1354, & suiv.
mais il trouva moyen d'échapper & de faire sans risque, avec un peu d'art, ce qu'il étoit trop dangereux de vouloir tenter par la force. La reine-mere se retira à Toro, & les ligués ne s'apperçurent de l'évasion du roi que quand il ne fut plus temps de l'empêcher. N'ayant pu se saisir de sa personne, ils allerent attaquer les villes qui tenoient encore pour lui : ils manquerent Valladolid, mais ils prirent Médina del Campo, où se trouvant tous rassemblés par l'arrivée du grand-maître de S. Jacques, qui étoit venu de Tolede pour conférer avec les autres, ils apprirent par la mort inopinée de dom Juan Alphonse d'Albuquerque, que la cour avoit d'autres armes pour les détruire que l'épée. Ce seigneur mourut du poison, que lui donna un médecin Romain qu'on avoit corrompu par argent. Sa mémoire fut en vénération aux peuples, qui peu de temps auparavant le regardoient avec horreur comme l'auteur de tous leurs maux. Il avoit mérité les malheurs, dont la fin de sa vie fut traversée ; mais la cause de sa disgrace avoit assez expié les fautes que la prospérité lui avoit fait commettre. Il ordonna en mourant qu'on n'enterrât point son corps que l'on n'eût rétabli la reine, & chassé ceux qui troubloient l'état, comme on se l'étoit pro-

posé ; & les confédérés jurerent l'exécution de ce testament. ANNÉES de J. C. 1354, & suiv.

Ils crurent être quitte de leur serment, lorsqu'après quelques conférences dans un village, près de Toro, le roi les eût endormis par des promesses spécieuses qu'il étoit résolu de ne pas tenir. Mais ils ne tarderent pas à se convaincre que le roi ne cherchoit qu'à les tromper, lorsqu'ils le virent reprendre le chemin de Toro, où sa maîtresse Marie Padilla, la cause principale de tous les troubles, l'attendoit avec cette inquiétude que donnent la crainte & l'amour.

La reine douairiere de Castille fut outrée de cette nouvelle démarche. Elle conçut que le mauvais caractere du roi son fils ne lui laissoit plus aucune espérance de retour. Elle envoya donc inviter les principaux seigneurs ligués à se rendre incessamment dans la ville de Toro, où elle se trouvoit alors, & leur livra cette place, dont ils se rendirent maîtres avant l'arrivée du roi de Castille. Ce prince en étoit parti depuis peu suivi de sa maîtresse. A la nouvelle qu'il apprit de ce qui venoit de se passer, il appréhenda un soulevement général. Pour prévenir des suites si funestes, il retourna aussi-tôt à Toro & se rendit chez la reine sa mere, accompagné de dom Juan Fer-

ANNÉES de J. C. 1354, & suiv.

nandez de Hineſtroſa, oncle de Marie Padilla, & d'un Juif, nommé Samuel Lévi, qu'il avoit fait ſon grand-tréſorier ou ſurintendant de ſes finances. Ces deux hommes avoient la plus grande part à ſa confidence, & gouvernoient le royaume avec une autorité preſque abſolue. La reine-mere reçut ſon fils avec de grandes démonſtrations de tendreſſe; mais elle s'aſſura de ſa perſonne, changea de concert avec les ſeigneurs ligués les officiers de ſa maiſon, chaſſa de la cour les Padilles, & donna les premieres charges aux chefs du parti oppoſé. Le roi priſonnier dans ſa propre cour, n'avoit plus qu'une vaine ombre d'autorité. Sous prétexte de lui faire honneur, on l'accompagnoit par tout, & il n'avoit pas la liberté d'être un moment ſeul. La néceſſité obligea Pierre à contraindre ſon tempérament emporté. Il diſſimula cette fois; & cette diſſimulation jointe aux promeſſes, ayant touché quelques ſeigneurs qui n'étoient engagés dans l'affaire que parce qu'ils y croyoient trouver leur intérêt, & qui ſe flattoient de le trouver encore plus ſûrement à gagner le roi, favoriſerent ſon évaſion, que la liberté qu'il avoit de ſe divertir à la chaſſe rendit facile à lui & à eux. On fut étonné que dom Tello eût quitté ſes freres pour le ſuivre,

ANNÉES de J. C. 1354 & suiv.

& plus encore quand on apprit, qu'étant de garde ce jour-là pour empêcher qu'il ne s'écartât du lieu qu'on lui avoit marqué pour chasser, il avoit lui-même ménagé sa retraite. Les autres chefs de la ligue reconnurent trop tard leur imprudence ; ils avoient cru le roi changé, ils l'avoient gardé négligemment, ils avoient fait rendre au corps d'Albuquerque les honneurs de la sépulture. Ils se trouverent loin de leur compte, lorsque le roi s'étant retiré à Ségovie, indiqua les états à Burgos. Aussi-tôt qu'il fut libre il parut fier ; on le craignit, & quand il étoit craint il l'étoit beaucoup plus qu'un autre. La ligue en fut déconcertée. Plusieurs chercherent à faire leur paix, & quoiqu'une paix ne fût sûre avec un prince qui n'oublioit les injures qu'autant de temps qu'il en falloit pour s'en venger plus à propos ; le péril présent fit risquer le futur. La reine d'Arragon & ses fils se retirerent d'abord à Roa, ville dont elle avoit obtenu la souveraineté du roi de Castille, pendant qu'il étoit comme retenu prisonnier au milieu de ses courtisans. Ils s'y fortifierent, & s'étant mis en état de ne recevoir la loi de personne, ils surent du lieu de leur retraite ménager leur réconciliation avec le roi leur cousin, après quoi ils allerent

Années de J. C. 1354, & suiv.

le trouver à Burgos. Dom Juan de la Cerda prit le même parti, & se rendit à Ségovie auprès de dom Pierre; dom Fernand de Castro se retira en Galice, pays originaire de sa maison, & peu de temps après ayant fait sa paix, il s'attacha tellement au roi, qu'il devint son meilleur ami, & ne l'abandonna qu'à la mort. La reine-mere, dom Henri, comte de Trastamare, & le grand-prieur de S. Jacques se trouverent presque les seuls à soutenir les restes chancelans de la confédération, à laquelle revint néanmoins dom Tello peu de temps après. Celui-ci n'avoit pas recueilli tout le fruit qu'il avoit espéré de sa désertion. Ainsi il quitta aussi aisément le roi, qu'il avoit abandonné la ligue, avec laquelle il se réconcilia, après quoi il se retira en Biscaye pour appuyer son parti de ce côté-là.

Le roi cependant étoit maître à Burgos, où s'étant plaint aux états du royaume, de l'insolence de ceux qui s'étoient ligués contre lui, & qui avoient comblé ce crime par un attentat sur sa liberté, il obtint de l'argent pour payer ses troupes & pour en lever de nouvelles. Quand il eut congédié l'assemblée & formé une armée complette, après avoir fait perdre la tête à dom Ruis de Villégas, grand-

sénéchal ou gouverneur de Castille, & à dom Ruis Sanche de Rojas, tous deux personnes de qualité qui lui étoient devenues suspectes; il résolut de commencer ses expéditions militaires par aller soumettre Tolede, où une partie des habitans étoient déja gagnés pour lui. Le comte de Trastamare & le grand-maître instruits de son dessein, le prévinrent & arriverent à Tolede avant lui, avec quelques troupes liguées qu'ils assemblerent à Talavéra. Ils eurent de la peine à entrer. Les Tolédains du parti du roi, les arrêterent au pont de S. Martin; mais ils furent admis par ceux qui tenoient encore pour la reine à la porte d'Alcantara. Ils n'y avoient pas demeuré long-temps que le roi parut avec son armée. Les efforts que fit son parti lui faciliterent l'entrée de la ville, les forces des ligués devinrent alors beaucoup inférieures à celles du prince. Heureusement le comte & le grand-maître s'échapperent pour ne pas s'exposer à sa vengeance. La reine seule, sans défense & sans protecteurs, demeura abandonnée à la fureur de son tyran. Il l'envoya à Siguença dans une prison encore plus étroite que celles où elle avoit été confinée jusqu'alors, il punit ceux que la compassion de ses malheurs lui avoit at-

ANNEES de J. C. 1354, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1354, & fuiv.

tachés. Dom Pedre Barrofo, citoyen de Tolede & évêque de Siguença, l'un des bons canoniftes de fon temps, fut arrêté malgré fon caractere, & ne fortit de captivité que par l'autorité d'un légat, inutilement envoyé pour pacifier les troubles de Caftille, & pour obliger le roi à vivre avec fa femme en bon mari. On fit mourir quelques gentilshommes, & avec eux vingt-deux bourgeois, parmi lefquels le fils d'un orfevre, âgé d'environ dix-huit ans, s'offrit par un courage au-deffus de fa condition, à fouffrir la mort pour fon pere, qui en avoit environ quatre-vingt. Le barbare roi accepta l'offre, & ne fut point touché de cet exemple d'une piété qu'il ne connoiffoit pas.

Tolede étant ainfi foumife, Pierre crut que Cuença ne tiendroit pas : mais la fituation de la place, d'ailleurs bien fortifiée & bien défendue, lui fit juger que le temps qu'il employeroit à l'affiéger, feroit plus utilement employé à forcer les chefs de la ligue qui étoient raffemblés dans Toro, il y marcha avec diligence & l'attaqua vigoureufement. On s'y défendit bien : mais que peut contre la puiffance royale une troupe de particuliers, que le châtiment intimide, & qu'aucune récompenfe n'anime ? La reine, parce qu'elle étoit

mere, se croyant plus à couvert que les autres de la colere de son fils, & ne faisant pas réflexion qu'elle étoit mere d'un nouveau Néron, s'obstina à pousser la défense jusqu'à la derniere extrêmité. Henri & Frédéric son frere qui risquoient tout, & qui d'ailleurs n'avoient pas sujet de sacrifier leur vie pour une princesse, qui s'étoit sacrifiée à elle-même celle dont ils l'avoient reçue, crurent après une résistance qui ne leur attiroit point de secours, avoir satisfait à leur gloire, & résolurent l'un de faire sa paix, l'autre d'aller attendre ailleurs une nouvelle occasion de faire la guerre. Le roi avoit frayé le chemin de la réconciliation au grand-maître, n'ayant point voulu qu'on donnât un successeur à dom Juan de Padilla, tué depuis peu dans un combat. Dom Frédéric attiré par cette amorce, & trouvant un grand avantage à être grand-maître sans concurrent, ferma les yeux sur l'avenir, fit demander un sauf-conduit, alla trouver le roi & en fut bien reçu. Henri qui avoit des vues plus profondes, jugea que Pierre, du caractere dont il étoit, se feroit assez d'ennemis pour n'être pas long-temps sans guerre. Il passa les monts & vint en France, d'où il espéra que les traitemens qu'on faisoit à Blanche de Bourbon en Castille y attireroient

Années de J. C. 1354, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1355, & ſuiv.

bientôt un nouvel orage, & s'attacha pour en profiter, au ſervice du roi Jean. Il ne ſe trompa que ſur le temps. La bataille de Poitiers où il ſe trouva, & où il ſignala ſa valeur, mit la France pour pluſieurs années hors d'état de penſer à autre choſe qu'à réparer ce qu'elle y avoit perdu. Le roi y avoit été pris; Pierre de Bourbon, pere de Blanche, y avoit péri avec la fleur des princes & de la nobleſſe Françoiſe; & pour comble de malheur, le dauphin ne ſe fût pas plutôt mis en devoir de ſauver les débris du royaume après le naufrage du roi, qu'il vit ſes deſſeins traverſés par Charles le Mauvais, roi de Navarre, qui lui cauſa mille embarras. Mais ſi Henri ne put ſi-tôt profiter du reſſentiment qu'avoient les François de l'outrage fait en Caſtille au ſang de France, un autre ennemi, que s'attira imprudemment l'inquiet dom Pierre, prépara les voies aux François pour aller en ſon temps mettre Henri ſur le trône de Caſtille.

Ce ſeigneur & le grand-maître ſon frere ayant abandonné Toro, la reine-mere fut trahie par un bourgeois qui gardoit une porte, & qui l'ayant ouverte au roi, le rendit bientôt maître de la ville. Ce prince accourant au palais, fit maſſacrer aux yeux de ſa mere dom

Pedre Estevanez Castanéda Carpintero, Dom Ruiz Gonzalez Castanéda, & les plus considérables de ses partisans, elle ne put soutenir ce spectacle, elle tomba évanouie; on crut qu'elle alloit expirer ou de colere ou de frayeur; & quand elle en fut revenue, ne pouvant plus vivre en Castille, quoiqu'elle y eût des habitudes, si nous en croyons l'histoire Espagnole, capables de l'y arrêter, elle se retira en Portugal.

Années de J. C. 1356, & suiv.

Elle ne changea point de mœurs pour avoir changé de pays; en Portugal comme en Castille elle contracta des attachemens qui éclaterent à son déshonneur; celui qu'elle eut pour Martin Tello Fidalque, Portugais, qu'elle aima, parut au roi de Portugal, dom Pedre son propre frere, si outré & si scandaleux, que par une sévérité encore plus outrée, il la fit mourir par le poison; quelques-uns mêmes ont attribué la mort violente de cette reine au roi Alphonse son pere; & si la chronologie le permettoit, il y auroit en effet plus d'apparence qu'il en fut l'auteur, que son fils dont il avoit fait tuer la maîtresse, la célebre Ynez de Castro, que dom Pedre avoit épousée, & de laquelle quand il fut roi, il fit déclarer les enfans capables de lui succéder. De quelqu'une de ces deux mains que soit

ANNÉES de J. C. 1356, & suiv.

morte Marie de Portugal, reine douairiere de Castille, elle mourut par un crime qui servit au ciel d'instrument pour punir les siens. Princesse dont la catastrophe doit apprendre aux peres & aux meres qu'inutilement ils s'efforcent de corriger dans leurs enfans les vices dont ils leur donnent l'exemple.

La prise de Toro fut bientôt suivie de la soumission des autres villes liguées, & de la dissipation de la ligue qui n'avoit plus de chefs que dom Tello, qui après l'avoir soutenue quelque temps avec avantage en Biscaye, fit son traité avec le roi dom Pedre.

Toute l'Espagne alloit être en paix, si le turbulent roi de Castille eût pu en laisser jouir ses sujets, ne point troubler celle de ses voisins, & se la donner à lui-même. Louis d'Évreux, prince politique, maintenoit la tranquillité en Navarre, pendant que le roi de Navarre son frere étoit en France pour la troubler. Alphonse IV, roi de Portugal, & le prince dom Pedre son fils, aimoient le repos l'un & l'autre. L'affaire d'Ynez de Castro les avoit brouillés ; mais après quelques mouvemens, leur inclination naturelle les avoit portés à la paix. Les Maures de Grenade, vassaux de Castille, n'étant plus soutenus des Africains, extrêmement di-

visés entr'eux, & n'ayant presque plus rien en Espagne, payoient tranquillement le tribut, & se mêloient peu des querelles qui naissoient entre les Chrétiens. Les armes d'Arragon ne troubloient que la mer, où les démêlés du roi avec les Génois pour les isles de Sardaigne & de Corse avoient excité de grands orages; mais dont le corps de la monarchie étoit assez à couvert. Ce prince s'étant ligué avec les Vénitiens, avoit soutenu cette guerre parmi divers événemens, sans rien risquer de fort essentiel pour le repos de ses états. Il s'étoit donné une bataille à la vue de Constantinople, où l'empereur Jean Paléologue, ennemi juré des Génois, s'étoit joint pour les accabler aux Arragonois & aux Vénitiens; la valeur des Génois commandés par Marin Grimaldi, avoit été telle qu'ils avoient remporté la victoire, quoiqu'en dise l'histoire Espanole qui l'attribue faussement aux siens: la Vénitienne est plus sincere. Les confédérés avoient gagné l'année d'après une autre bataille, dont le succès ne leur est point contesté. Dom Bernard Cabréra, l'un des grands hommes qu'ait eu la monarchie d'Arragon, soit pour la politique, soit pour la guerre, commandoit la flotte de sa nation; les Doria cependant conti-

ANNÉES de J. C. 1354, & suiv.

nuoient à faire la guerre en Sardaigne, & les Arboréa s'étoient joints à eux. La conquête étoit en danger, si ce même général n'eût passé dans l'isle, où il avoit défait les ennemis. Ils s'étoient pourtant encore soutenus, & avoient assez réparé leurs pertes, lorsque le roi y ayant mené une nouvelle armée en personne, les avoit réduits à traiter, contraint à la vérité lui-même, par la maladie contagieuse qui s'étoit mise dans ses troupes, d'en venir à une négociation qui n'avoit pas assez solidement établi la paix. La faction Génoise, quoique soumise, demeura encore trop puissante pour ne plus tenter l'indépendance; mais au moins il avoit mis l'isle en état d'être secourue plus aisément & à moindres frais, en cas que la faction Génoise y causât de nouveaux mouvemens. Du reste il étoit maître chez lui, ses deux freres étant demeurés attachés à la cour de Castille, où ils entretenoient le trouble.

ANNÉES de J. C. 1356, & suiv.

Le repos d'Arragon étoit un effet de ce trouble domestique de la Castille. L'ardent Castillan n'eût pas plutôt dompté ses sujets rébelles, que fier du succès de ses armes, sur une assez médiocre offense, il déclara la guerre à l'Arragonois, qui n'étant pas moins fier que lui, ne fit pas toutes les démarches

qu'il eût dû faire pour l'éviter. Ces deux princes n'étoient en paix, que parce que jusqu'au temps dont je parle, ils n'avoient été en état ni l'un ni l'autre de faire la guerre. Ils se regardoient avec jalousie, & insensiblement la jalousie avoit dégénéré en haine; ils faisoient par nécessité des traités publics de paix, & se faisoient sous main par émulation, aux combats & aux sieges près, tout le mal qu'on se fait en guerre. Tous les rébelles de Castille trouvoient un asyle en Arragon, & ceux d'Arragon en Castille. Depuis l'accommodement de l'Arragonois avec les deux infans ses freres, l'aîné poussé par le Castillan, avoit mis garnison Castillane dans Alicante & dans Orighuela, qui étoient de son appanage, mais de la domination d'Arragon. L'Arragonois en revanche avoit empêché dans une famine, dont l'Andalousie avoit presque été désolée, que l'on n'y transportât des bleds. Par ces offenses mutuelles, & d'autres à peu-près semblables, l'esprit des deux rois étoit déja aigri; une aventure imprévue acheva de les irriter l'un contre l'autre, & alluma entr'eux une guerre, dont l'événement parut un effet d'autant plus visible d'une cause supérieure, qu'il attira sur le plus fort les malheurs, que l'on avoit cru de-

ANNÉES de J. C. 1356, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1356, & suiv.

voir tomber sur le plus foible. Elle fut si vive, si meurtriere, si acharnée, si tumultueuse, qu'il est arrivé à ceux qui l'ont décrite, ce qui arrive à ceux qui décrivent les batailles, que de tous les détails qu'ils en ont faits, il n'en résulte qu'une image confuse qui ne laisse dans l'esprit du lecteur rien de net, que l'événement, ou tout au plus quelques circonstances sans suite & sans arrangement. Ainsi cette guerre cruelle pendant huit ans qu'elle dura, fut un combat presque continuel, que la rigueur des plus rudes hivers obligea rarement d'interrompre. Elle commença en l'année 1356. Voici quelle en fut l'occasion. Le roi de Castille étoit à Séville dans la saison qu'on pêche le thon. Il avoit voulu voir cette pêche, dont les habitans du pays tirent un profit considérable, & la voyoit d'une galere qu'on lui avoit préparée exprès à San Lucar de Baraméda, lorsqu'une flotte Catalane qui avoit passé le détroit pour venir au secours du roi de France contre les Anglois, vint à paroître inopinément. Dom François Perillos qui la commandoit, s'étant avancé pour reconnoître le port, y vit deux galeres Génoises qu'il fit attaquer brusquement, & qu'il enleva à la vue du roi de Castille. Ce prince irrité de cette insolence, après

en avoir inutilement fait demander ſatisfaction à cet officier du roi d'Arragon, envoya dom Gilles Velaſquez en faire ſes plaintes au maître même. La plainte étoit juſte, & l'Arragonois d'ailleurs aſſez peu en état de s'engager dans une guerre à laquelle il ne s'attendoit pas, répondit d'abord à l'ambaſſadeur avec aſſez de civilité. Mais Vélaſquez parla d'un ton ſi aigre & ſi impérieux, que le roi d'Arragon, prince jaloux plus qu'un autre de la gloire du diadême, craignit de le trop avilir en accordant au Caſtillan avec une facilité qu'on auroit pu prendre pour foibleſſe, une ſatisfaction exceſſive qu'il demandoit avec une hauteur qui tenoit du commandement. Il offrit beaucoup, mais ne croyant pas qu'il fût de ſa dignité de tout accorder, il ſe réſolut à la guerre que Vélaſquez lui déclara, avec les formalités qui étoient alors en uſage.

ANNÉES de J. C. 1356, & ſuiv.

Elle commença dès qu'elle fut déclarée, & la longueur du temps qu'elle dura ne fit rien relâcher de l'ardeur avec laquelle elle avoit commencé. Tout contribua à la rendre vive, ce fut une guerre étrangere, qui eut toute l'horreur des guerres civiles, les affaires des deux monarchies ſe trouvant tellement diſpoſées, qu'on vit le frere armé

contre le frere, & le pere contre le fils. Il y eut dans les deux partis de bonnes troupes & de bons chefs. Le prince dom Frédéric, grand-maître de S. Jacques, dom Tello son frere, dom Juan de la Cerda, les infans d'Arragon, les Castro, les Guzmans, les Toledes, les Ponces de Léon, & d'autres soutinrent dans les armées Castillanes l'honneur de leur nation; dans les Arragonoises, dom Alphonse d'Arragon comte de Denia, dom Lope de Luna, dom Bernard Cabréra, dom Pedre d'Exérica, les Moncades, les vicomtes de Cardonne & d'Offone, firent tout ce qu'on peut attendre de la conduite & du courage de capitaines expérimentés, les deux rois en donnerent l'exemple. La valeur & l'activité brillerent plus dans le Castillan, le sang-froid & le stratagême furent plus remarquables dans l'Arragonois. Une grande partie de l'Europe entra dans cette fameuse guerre, les seigneurs de Foix & d'Albret furent les premiers qui s'y engagerent avec leur famille & leurs amis, la maison de Foix pour l'Arragon, celle d'Albret pour la Castille. La France, l'Angleterre, la Navarre, le Portugal même, quoique gouverné en ce temps successivement par deux rois pacifiques, prirent part à ce démêlé. A

Annees de J. C. 1357, & suiv.

la honte du Christianisme, & malgré les remontrances du pape, les Mahométans furent appellés au secours des uns & des autres, & se partagerent pour aider les Chrétiens à détruire leur pays. Mais rien n'anima tant cette guerre, & ne mit plus les affaires dans ce mouvement qui produit les révolutions, que l'arrivée du brave Henri, comte de Trastamare, dans le camp Arragonois. Depuis la disgrace des François à la bataille de Poitiers, les affaires de France avoient pris un tour qui ne lui pouvoit plus donner que de foibles espérances de rétablir par leur moyen son parti détruit en Castille, lorsqu'il apprit que la fortune lui ouvroit un nouveau chemin, pour rentrer dans ce royaume à la tête des forces d'un puissant roi. Il apprit d'abord cette nouvelle par le bruit qui se répandit de la guerre dont nous parlons, déja commencée en divers endroits. Dom Diegue de Padilla, grand-maître de Calatrava, étoit entré du côté de la mer dans le royaume de Valence, & y avoit pris quelques places. Le comte de Luna avoit fait irruption en Castille du côté de Molina, & il s'étoit déja donné un assez important combat entre dom Guttiere de Tolede & lui, où dom Guttiere avoit perdu son fils ; ce bruit causa de la joie à Henri, & plus

ANNÉES de J. C. 1357, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1357, & suiv.

encore l'invitation que lui fit le roi d'Arragon de joindre ensemble leurs intérêts contre leur ennemi commun, de prendre le commandement de la meilleure partie de ses troupes, moyennant quoi il l'assuroit d'un établissement dans son royaume, qui le dédommageroit avantageusement de ce qu'il pourroit perdre en Castille, où il ne devoit plus se flatter de conserver d'honneurs & de biens, qu'en exposant sa vie au ressentiment d'un roi qui ne pardonnoit point. Ces propositions étoient trop du goût de celui à qui on les faisoit pour n'être pas agréablement reçues. Henri fit son traité en homme qui entendoit ses intérêts. Il accourut en Arragon, où en même temps il fut mis à la tête d'un bon corps de troupes, & en possession de tout l'appanage rendu à l'infant Ferdinand par son dernier accommodement, à la réserve d'Albarazin, que le roi voulut retenir. Alors la guerre devint furieuse, & on ne vit jamais coup sur coup plus de sanglantes expéditions. Les Arragonois reprirent Alicante; les Castillans se rendirent maîtres des places de Bordalva & d'Embité. Leur roi ayant assiégé en personne la forte ville de Tarrassone, la prit & jeta l'épouvante jusques dans la capitale de l'Arragon. Le comte de Trastamare entrant en Castille

tille y fit une excurſion fort vive, il manqua Alcaçar, mais il s'en dédommagea par d'autres conquêtes à ſa bienſéance. Les armées Caſtillanes faiſoient cependant des progrès conſidérables, Pierre le Cruel forma le deſſein d'attaquer les places maritimes pour envelopper l'Arragonois. Dans cette vue ayant paſſé d'une extrêmité de ſon royaume à l'autre, il alla s'embarquer ſur ſa flotte qui l'attendoit en Andalouſie, & à laquelle s'étoit jointe une eſcadre de vaiſſeaux Génois. Après avoir paſſé le détroit, les caps de Gata & de Palos, il fit deſcente à Guardamar, prit la ville, & ſans un orage qui ruina une partie de ſa flotte, & l'obligea de ſe retirer avec ce qui lui en reſtoit, il auroit pris la fortereſſe. Ayant recueilli ſes débris, & Mahomad, roi de Grenade, lui ayant renvoyé un renfort de vaiſſeaux de guerre & de charge, il retourna à Guardamar, aſſiégea de nouveau la fortereſſe, la prit, & ſans perdre de temps à faire de petites conquêtes, il mena ſa flotte à Barcelone, qu'il ſe crut en état d'aſſiéger. Il y ſurprit d'abord une eſcadre de vaiſſeaux du roi d'Arragon, qu'il défit ſans grand embarras. Mais ce prince étant accouru avec une promptitude incroyable défendit la place, & donna par toute la côte de ſi

ANNÉES de J. C. 1357, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1357, & fuiv.

bons ordres, qu'après diverſes tentatives, divers combats, divers ſuccès, le Caſtillan déſeſpérant de pouvoir prendre Barcelone, alla tomber ſur les iſles Pytieuſes, apparemment dans le deſſein de ſe rendre maître des Baléares. Yvica, la capitale des Pytieuſes, ſoutint le ſiege aſſez long-temps, pour donner au roi d'Arragon le temps de paſſer à Majorque, où ſe voyant aſſez en état de ſecourir la place aſſiégée, il voulut lui-même commander ſa flotte, comme le roi de Caſtille commandoit la ſienne : mais les grands qui l'accompagnoient, lui repréſenterent ſi fortement le danger où il expoſoit dans la conjonƈture du temps la monarchie avec ſa perſonne, qu'il conſentit d'attendre à Majorque l'événement de l'expédition. Cabréra, amirante d'Arragon, & le comte d'Oſſonne ſon fils, conduiſirent l'armée navale ; les Caſtillans quitterent le ſiege pour ſe diſpoſer au combat. Les vents empêcherent qu'ils ne ſe joigniſſent : chacun ſe retira dans ſes ports, & on ne penſa plus qu'à pouſſer chacun de ſon côté les entrepriſes de terre.

Juſques-là le roi de Caſtille avoit l'avantage ſur ſon ennemi, qui ſe ſoutenoit avec peine. Car faute de troupes l'Arragonois avoit abandonné Alicante,

il avoit perdu Jumilla, ville que le prince dom Frédéric, grand-maître de S. Jacques, avoit conquise pour le Castillan. Ainsi le royaume de Valence se trouvoit fort entamé de ce côté-là, & dom Ferdinand d'Arragon y avoit fait d'autres brêches ailleurs. Le voisinage de Tarazone incommodoit l'Arragon même, & Sarragosse craignoit de voir bientôt le Castillan sous ses murs. L'Arragonois s'étoit trouvé si pressé, qu'il en étoit venu jusqu'à proposer sous prétexte d'épargner le sang espagnol, un combat particulier à son adversaire, mauvaise ressource des plus foibles, qui dans les personnes de ce rang a toujours été regardée moins comme un effet de valeur, que comme un mouvement de désespoir, qui pronostiquoit une chûte prochaine. Le Castillan en avoit jugé ainsi, & s'étoit moqué de ce cartel: heureux si toute sa conduite eût répondu à cette action de sagesse. Il goûtoit ses succès avec d'autant plus de plaisir, que sa maîtresse, qui jusques-là ne lui avoit donné que des filles, lui donna l'an 1359, un fils qu'il fit nommer Alphonse, & dont il eut dessein dès-lors de faire son successeur, lorsque le comte de Trastamare lui fit connoître par une victoire qu'il remporta sur lui en Castille, qu'il n'étoit rien moins qu'en

ANNÉES de J. C. 1358, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1358, & suiv.

état de disposer de sa succession ; ce fut dans la plaine d'Araviane, sous la montagne de Moncayo, que se donna cette bataille. Hinestrosa, oncle de Marie Padilla, commandoit l'armée Castillane, dom Ferdinand de Castro, & grand nombre d'autres des plus grands seigneurs du pays suivoient cet homme de faveur, Henri n'avoit pas moins de gens d'une haute naissance parmi ses troupes ; la bataille fut disputée, mais le comte enfin la gagna. Hinestrosa & beaucoup d'autres demeurerent étendus sur la place, plusieurs furent faits prisonniers, le reste chercha son salut dans la retraite ou dans la fuite, & Castro fut assez heureux pour être de ceux qui échapperent la captivité ou la mort. En ce même temps Tarazone revint au roi d'Arragon par la trahison du gouverneur, & Henri poussant sa victoire, entra si avant dans la Castille, qu'il pénétra jusqu'à la Rioja, où il prit Haro & Najarre avec d'autres places de moindre nom.

Le roi de Castille avoit assez de valeur pour se relever des disgraces qui viennent des caprices de la fortune ; mais il n'avoit pas assez de sagesse pour prévenir celles où le précipitoient les vices de son tempérament. Il usa de tant de diligence, que le comte n'eut pas le loisir de

ſe fortifier dans ſa conquête ; le roi ayant aſſemblé en peu de temps des troupes fort ſupérieures aux ſiennes, l'obligea de ſe retirer, & il ne ſe retira pas même ſans perte. Aiſément Pierre auroit repris l'aſcendant ſur ſes ennemis, s'il l'eût pu prendre ſur lui-même & ſur ſon naturel féroce, qui fournit au roi d'Arragon des armes pour balancer ſa puiſſance, & au comte de Traſtamare des inſtrumens pour la détruire. Années de J. C. 1358, & ſuiv.

Dès le commencement de la guerre l'Arragonois avoit compris qu'un moyen ſûr d'affoiblir ce prince, étoit de ſavoir profiter du peu de ménagement qu'il avoit pour les grands de ſon royaume qui lui déplaiſoient. Ainſi toujours attentif aux occaſions de lui révolter ſes ſujets, il y avoit toujours trouvé des diſpoſitions favorables dans les injuſtices qu'il leur faiſoit, & dans la continuelle crainte que ce prince capricieux & cruel inſpiroit même à ſes amis. Par-là il lui avoit débauché un grand nombre de bons officiers, ou qui avoient changé de parti, ou qui ayant été ſoupçonnés d'en vouloir changer, avoient expié par leur ſang des projets de révolte trop lents à être mis en exécution. A peine les deux monarchies avoient mis leurs troupes en campagne, que le voluptueux Caſtillan étant

Années de J. C. 1358, & suiv.

devenu amoureux d'Alphonsine Coronel, femme d'Alvare Perez de Gusman, & belle-sœur de la Cerda, il l'enleva à son mari. Le roi d'Arragon en fut averti, & fit solliciter sous-main ces seigneurs offensés de se joindre à lui. Ils l'écouterent, & souleverent une partie de l'Andalousie ; mais ils ne furent pas heureux, le roi fut bien servi, ils furent défaits, Gusman échappa & trouva moyen de se retirer en Arragon. Dom Juan de la Cerda fut pris, & perdit la tête avec laquelle tomba sa maison, l'une des plus illustres, mais des plus malheureuses que l'on eût vues depuis long-temps. Il avoit à la cour de France un oncle d'un fort grand mérite, qu'on y nommoit Charles d'Espagne ; ce prince étoit aimé du roi Jean qui l'avoit fait comte d'Angoulême, & jugé digne de l'épée de connétable. Sa faveur lui ayant attiré la haine du roi de Navarre, ce méchant prince étoit allé l'assassiner jusques dans sa maison. De sorte qu'il ne resta plus du sang royal de la Cerda après la mort de Jean dont je parle, qu'une fille nommée Isabelle, qui porta dans une autre famille, comme nous le dirons en son lieu, ce grand nom avec de grands biens.

Une exécution si sévere effraya les plus assurés. La reine douairiere d'Ar-

ragon & les deux infans ses fils ne se tinrent pas à couvert de la fureur d'un roi peu sensible aux plus étroites liaisons du sang. On les sollicita secrétement d'aller reprendre dans leur pays le rang & les établissemens que leur donnoit leur naissance. La reine apparemment fut d'avis que ses enfans se partageassent, afin qu'on les ménageât davantage dans l'un & dans l'autre parti. Ainsi le cadet demeura en Castille, où il avoit d'ailleurs des espérances qui l'attachoient assez fortement; la reine y vouloit rester avec lui, pendant que l'aîné après avoir fait son traité avec le roi son frere, & lui avoir livré Jumilla, se rendit à la cour d'Arragon.

ANNEES de J. C. 1359, & suiv.

Le grand-maître de S. Jacques & dom Tello, freres du comte de Trastamare, faisoient grande figure en Castille: mais comme l'intérêt les y attachoit contre leur inclination, il ne fut pas difficile au roi d'Arragon de les gagner, en leur proposant des dédommagemens pareils à ceux de leur aîné. Ils entrerent en négociation, mais trop lents à conclure, ils se rendirent suspects. Le grand-maître de S. Jacques avoit cru en imposer au roi de Castille en reprenant Jumilla sur les Arragonois. Il étoit revenu à la cour, qui étoit alors à Séville, croyant que ce nouveau service empêcheroit qu'on ne

ANNÉES de J. C. 1359, & suiv.

découvrit ses intrigues avec l'étranger. Il présuma trop de sa politique, beaucoup moindre que sa valeur. Soit que le roi agît sur le soupçon qu'on lui avoit donné de lui, soit qu'il eût appris quelque chose de positif touchant sa conduite; il le fit tuer par ses gardes dans le palais même, & en sa présence. Après cette action sanglante, quittant assez brusquement Séville, il s'achemina en Biscaye, où il savoit que dom Tello n'attendoit qu'un moment favorable pour se déclarer à propos; le roi s'étoit défait trop tôt d'un des deux freres pour surprendre l'autre. Tello averti de sa marche s'embarqua pour passer en France, & gagner sûrement l'Arragon. Le roi sut se dédommager de cette tête manquée par une autre qu'il ne laissa pas échapper. Il avoit amusé à Séville le cadet des infans d'Arragon, par la promesse qu'il lui avoit faite de l'investiture de la Biscaye, après en avoir dépouillé dom Tello. L'infant qui l'avoit suivi dans ce voyage voyant dom Tello disgracié, pressa le roi de lui tenir parole, & l'en pressa même un peu trop vivement. Le prince furieux se mit en colere, & sa colere s'altérant toujours du sang de ceux qui l'excitoient, outre qu'il n'avoit pas oublié que l'intérêt seul retenoit l'infant d'Ar-

ragon en Castille, il le fit tuer sur le champ, s'il ne le tua pas lui-même, comme un historien l'a écrit; il fit jeter son corps par la fenêtre, criant au peuple de Bilbao, où se fit cette exécution : *Voilà celui qui vouloit être votre maître.* Non content de cette cruauté, le corps du mort ayant été porté à Burgos, il défendit qu'on lui rendit les honneurs de la sépulture, & ordonna qu'on le jetât ignominieusement dans la riviere. La reine, mere de l'infant, & Isabelle de Lara sa femme étoient à Roa, quand elles apprirent la scene tragique qui s'étoit passée en Biscaye; elles n'eurent pas le temps de pleurer sa mort, elles se virent bientôt réduites à pleurer pour elles-mêmes. Elles furent arrêtées, & on les conduisit à Castroxeris, où on les retint prisonnieres, & où on leur donna pour compagne Jeanne de Lara, sœur d'Isabelle & épouse de dom Tello. Il ne se passa pas bien du temps que le roi ne trempât ses mains dans le sang de la reine sa tante, il la fit mourir dans sa prison même. Jeanne de Lara éprouva bientôt le même sort à Séville, & Isabelle sa sœur à Xérès de la Frontéra, où elle fut alors conduite pour être à Blanche de Bourbon, que l'on y avoit transférée, & avec qui elle demeura quelque temps, un pronostique

ANNÉES de J. C. 1357, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1359, & suiv.

de sa malheureuse destinée. La bataille d'Araviane coûta la vie à deux jeunes princes qui n'y étoient pas, seulement parce qu'ils étoient freres du comte de Trastamare, qui l'avoit gagnée. Pierre étoit si accoutumé à verser le sang de ses proches, qu'on ne s'étonna de ce nouveau fratricide, que par l'âge & par l'innocence des deux freres qu'il fit mourir, dont l'un n'avoit que dix-huit ans, l'autre à peine en avoit quatorze. Dom Nugnez de Gusman, grand-sénéchal, ou gouverneur de Léon, n'auroit pas échappé à la fureur de Pierre le Cruel, s'il n'avoit été prévenu par un de ses domestiques, des desseins que ce prince avoit formés de le sacrifier à ses soupçons. Ce seigneur averti à temps du danger qu'il couroit, se sauva en Portugal. Dom Pedre Alvare Ozorio n'eut pas le même bonheur. Invité par dom Diegue Garcie de Padilla, grand-maître de Calatrava, à un repas, il fut poignardé à table, par deux meurtriers que le roi avoit apostés. Le grand-archidiacre de Burgos, dom Diegue Arias Maldonad, devint suspect, parce qu'il avoit reçu des lettres du comte Henri de Trastamare. Il fut la victime des soupçons de Pierre, qui le fit inhumainement assassiner. Dom Fernand de Tolede, grand-maître de la garde-robe,

seigneur aussi recommandable par sa probité, que par les services importans qu'il avoit rendus à l'état, dom Pedre Nugnez de Gusman, dom Gomez Carillo, furent en divers temps immolés, ou aux caprices, ou aux fureurs de ce prince sans humanité. Dom Guttiere Gomez de Tolede, grand-prieur de S. Jean, & dom Diegue Gomez son frere, outrés de la mort de dom Fernand leur oncle, craignirent pour eux-mêmes un semblable sort, & se réfugierent en Arragon. Le roi n'apprit leur évasion qu'avec des transports de rage, dont il fit ressentir les effets à dom Vasco, archevêque de Tolede leur oncle, & frere du grand-maître de la garde-robe. Il lui ordonna de sortir sur le champ du royaume. L'ordre fut exécuté avec tant de précipitation, qu'on ne laissa pas au prélat le temps de se fournir des choses nécessaires à la vie. Ce grand archevêque, que ses éminentes vertus rendoient cher à son troupeau, parut coupable aux yeux de Pierre le Cruel, parce qu'il avoit donné des larmes à la mort d'un frere qu'il aimoit tendrement. Dom Vasco se retira à Conimbre, dans le monastere des Dominicains, où il acheva saintement son exil & sa vie.

ANNÉES de J. C. 1359, & suiv.

Tandis que le roi de Castille répandoit la terreur dans toutes les villes de

ANNÉES de J. C. 1359, & suiv.

son royaume par des scenes si tragiques, le roi d'Arragon envoyoit au secours du roi de Trémésen son allié, quatre galeres bien armées, pourvues de munitions & de vivres. Par malheur elles rencontrerent à leur passage cinq galeres Castillanes. Après un combat assez opiniâtre, les Arragonois furent contraints de se rendre, & leurs quatre galeres furent amenées en triomphe au port de Séville. Le roi de Castille fit massacrer impitoyablement les vaincus, sans épargner dom Matthieu Mercero qui les commandoit, & dont Pierre lui-même avoit reconnu autrefois la valeur au siege d'Algézire.

Le Juif Samuel Levi, grand-trésorier du royaume, avoit eu jusques-là le plus de part dans l'administration des affaires, & dans la confiance de son maître, dont il gouvernoit les finances avec une autorité absolue. Cependant il ne put se garantir des fureurs de dom Pierre. Accusé de plusieurs crimes par les grands, jaloux de sa fortune & de son crédit, il trouva dans le roi un ennemi encore plus redoutable. Par son ordre, on lui donna la question d'une maniere si cruelle, qu'il expira au milieu des tourmens. Pierre profita séul des biens immenses que ce malheureux avoit accumulés dans l'espace de dix ans.

L'hiſtoire avoue, qu'on ne peut compter les perſonnes que ce prince fit mourir en divers lieux ; à peine a-t-elle pu nous donner un détail exact des têtes illuſtres que ce nouveau Néron fit tomber. Le ſang étranger qu'il verſoit à la guerre, loin de l'aſſouvir, l'altéroit, & il ne fut jamais plus cruel que durant ce temps envers ſes ſujets. Par-là il en perdit un grand nombre, & la Caſtille enfin ſe trouva dans l'état où eſt réduit un corps qui perd ſes forces par les ſaignées fréquentes qu'ordonne un médecin imprudent. Outre ce que de ſi ſanglantes exécutions lui enlevoient de meilleurs guerriers, la crainte ou le deſir de vengeance en faiſoit paſſer tous les jours un grand nombre chez ſes ennemis.

Ce ne fut pas le ſeul ſtratagême dont l'Arragonois ſe ſervit pour affoiblir un adverſaire auquel il n'étoit pas égal. Le pape Innocent ayant envoyé en Eſpagne dès la ſeconde année de la guerre, le cardinal Guillaume le Juge, pour moyenner la paix entre ces deux rois, on étoit convenu d'une ſuſpenſion d'armes, & de mettre de part & d'autre les places conquiſes entre les mains du cardinal médiateur. Le roi de Caſtille n'ayant pas tenu parole, le roi d'Arragon avoit ménagé avec ſon habileté ordinaire une

ANNÉES de J. C. 1360, & suiv.

occasion si favorable, de mettre le légat dans ses intérêts, & de le brouiller avec le pape. Dans cette vue, il avoit affecté une aveugle déférence pour le légat, & l'ayant gagné par cette conduite, il s'étoit cru en droit de le presser d'excommunier le Castillan, & de mettre son royaume en interdit. Le cardinal le Juge avoit donné dans ce piege avec une précipitation qui avoit été blâmée du pape même. Il avoit été révoqué, mais les censures n'avoient pas été levées pour cela, & le roi d'Arragon en avoit tiré tout l'avantage qu'il s'en étoit promis dans des circonstances, où le parti du roi de Castille devenoit de jour en jour odieux à ses sujets, qu'il n'alliénoit déja que trop par ses cruautés. Le pape toutefois ne discontinua pas d'employer tous ses soins à pacifier l'Espagne. Dans ce dessein, il envoya Guy de Bologne, frere du comte de ce nom, qu'une naissance si illustre, de grands emplois, une grande vertu ne rendoient pas moins respectable que la pourpre de cardinal. Ce nouveau légat avoit long-temps aussi inutilement travaillé que son prédécesseur. Le roi de Castille éludoit toujours toutes propositions de paix ; il y avoit montré tant d'opposition, que pour en ôter toute espérance, il avoit fait faire

juridiquement le procès au comte de Trastamare, à dom Tello, & à d'autres de ses sujets engagés dans le parti d'Arragon, qu'il avoit fait condamner à Almazan comme criminels de leze-majesté. ANNÉES de J. C. 1360, & suiv.

Malgré sa résolution néanmoins, la bataille d'Araviane, la continuation de ses cruautés, les censures apostoliques, la désertion fréquente des grands avoient affoibli son parti; il commença donc à écouter les remontrances du légat avec plus de docilité. Le roi d'Arragon vouloit toujours la paix, & quoique la guerre commençât à lui devenir plus heureuse, son adversaire avoit des ressources dans ses états qu'il ne trouvoit pas dans les siens, beaucoup moins étendus en Espagne, & dont les conquêtes étrangeres épuisoient plutôt les forces, qu'elles ne les augmentoient. D'ailleurs la division s'étoit mise entre deux de ses principaux chefs; dom Ferdinand d'Arragon son frere & le comte de Trastamare aspiroient également à la couronne de Castille. Le premier parce qu'il étoit le plus proche parent légitime, le second parce que quoique bâtard, il étoit après le roi son frere, l'aîné des enfans d'Alphonse onzieme. De plus, il étoit persuadé, qu'étant né Castillan, il seroit préféré à

ANNÉES de J. C. 1360, & suiv.

un étranger. Les Castillans transfuges étoient partagés entre ces deux concurrens, qui ne se cachoient presque plus de leurs prétentions à un trône où ils ne désespéroient pas de monter, même avant la mort de celui qui en étoit en possession. Ils comptoient que la haine des peuples contre le roi de Castille, leur frayeroit le chemin du trône. Aussi travailloient-ils chacun de leur côté à se faire des partisans.

Les Arragonois se partageoient entre ces deux partis; le roi d'Arragon en étoit embarrassé, & les avoit souvent vus sur le point de tourner leurs armes l'un contre l'autre. Il avoit suspendu leur fureur, mais il ne pouvoit se promettre de les réunir. La crainte d'une guerre civile lui faisoit desirer la paix étrangere, ainsi le légat n'eut de peine qu'à y porter le roi de Castille, qui y condescendit enfin de mauvaise foi néanmoins, sans intention d'en accomplir les conditions, qu'autant qu'il seroit de son intérêt de le faire, & dans le dessein de recommencer la guerre, quand une raison secrette qui l'engageoit à donner les mains à la paix auroit cessé.

Les princes Mahométans s'étoient partagés entre ces deux couronnes chrétiennes. Le roi de Tréméfen avoit em-

braſſé le parti Arragonois, le roi de Maroc ſe déclaroit pour le parti Caſtillan, Mahomad Lagus, roi de Grenade, s'étoit attaché au dernier, parce qu'il étoit tributaire de cette monarchie. Il venoit d'être chaſſé de ſon trône par Mahomad Alhamar, ſurnommé le Roux, & s'étoit retiré à Ronda, ville de la domination de Maroc. Comme ces princes Maures cherchoient l'un & l'autre de l'appui, Lagus pour rémonter ſur le trône, Alhamar pour s'y affermir, ils envoyerent tous deux à Maroc, Lagus pour demander du ſecours, Alhamar pour propoſer au roi Africain de venir joindre ſes forces aux ſiennes, & profiter de l'occaſion qui ſe préſentoit de reconquérir l'Eſpagne. En attendant le ſuccès de cette négociation, Alhamar voulut s'aſſurer d'une autre alliance dont il ſe promettoit un ſecours plus prompt. Il traita avec l'Arragon, & l'on y écoutoit ſes propoſitions, lorſque le roi de Caſtille apprit ſes intrigues, & en craignit l'événement. Un ennemi de plus, & un ennemi ſi voiſin, lui parut redoutable dans la conjoncture où ſe trouvoient alors ſes affaires, & quoique le roi de Maroc eût refuſé d'entrer dans la ligue qu'Alhamar lui avoit propoſée, le roi de Caſtille crut qu'un prince chrétien ne devoit

Annees de J. C. 1361, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1361, & suiv.

pas tellement compter ſur l'amitié d'un Mahométan qu'il n'y dût craindre du changement. Ce fut dans cette vue que Pierre le Cruel, étant réſolu de chaſſer Alhamar & de rétablir Lagus, conſentit à la paix d'Arragon. Les principales conditions furent, que chacun rentreroit dans ſes places; que l'infant dom Fernand quitteroit la cour, & ſe retireroit dans les terres qu'il avoit en deçà de l'Ebre; que les Caſtillans ſeroient congédiés, & que leur roi leur accorderoit une ample amniſtie du paſſé. Cette paix fut publiée à Deza, le 18 mai de l'année 1361. Les cenſures furent levées, & les Caſtillans qui ignoroient les ſecrets deſſeins de leur roi, tournerent leurs penſées & leurs armes contre les Mahométans de Grenade; le peu de fidélité qu'eut ce prince à exécuter le traité de paix touchant l'amniſtie des transfuges, fit craindre une nouvelle rupture : mais on eut ſujet d'eſpérer que le légat médiateur vaincroit d'autant plus aiſément ſon opiniâtreté ſur ce point, que ces ſeigneurs s'étoient réſolus à ſuivre le comte de Traſtamare en France, où il paſſa une ſeconde fois. Il y avoit même apparence, que leur roi aimeroit mieux les rappeller, que de les mettre en néceſſité de s'attacher à ſon ennemi. Il n'en arriva pas ainſi;

quelqu'inſtance que fit le légat pour obtenir l'exécution de cet article du traité, il trouva l'eſprit de Pierre le Cruel obſtiné à la refuſer. Le ſage prélat prévit bien que cette obſtination troubleroit la paix. Le roi d'Arragon le preſſoit d'uſer de ſon autorité pour en faire obſerver les conditions. D'ailleurs il paroiſſoit, que les François & les Anglois en viendroient à quelqu'accommodement, qui mettroit la France en état d'armer pour Blanche de Bourbon, & pour ſeconder les deſſeins du comte de Traſtamare, qui commençoit à ne plus trop cacher ceux qu'il avoit ſur la royauté. Le cardinal croyoit important à l'Eſpagne, dont il prenoit à cœur le repos, de réunir les Eſpagnols pour ôter au comte & aux François la tentation de le troubler. Preſſé de ces motifs, il crut qu'un coup de vigueur & d'autorité, feroit rentrer Pierre le Cruel en lui-même, & l'obligeroit à ſe relâcher: dans cette vue, il déclara par un acte authentique & public, qu'en vertu du traité de paix, les transfuges Caſtillans étoient abſous du crime & des peines portées par la ſentence d'Almazan. Ces procédures fortes contre l'autorité des rois, réuſſiſſent rarement à la puiſſance eccléſiaſtique. Le roi de Caſtille ne fut que plus irrité de celle-ci, & ne preſſa la

Années de J. C. 1361, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1361, & suiv.

guerre de Grenade, que pour recommencer plutôt celle d'Arragon, si éloigné au reste d'entrer dans les sentimens du légat, sur ce qu'il craignoit des François, qu'il prit ce temps pour faire périr l'infortunée Blanche de Bourbon, qu'on avoit transférée de Xérez à Médina-Sidonia. C'est ainsi que courent à leur perte ceux qui se laissent aveugler par leurs passions.

Soit par un nouvel accès de fureur du barbare roi contre cette princesse, au passage du comte Henri & de ses partisans en France, comme l'ont cru quelques historiens; soit pour exécuter avec moins d'obstacle les desseins qu'il avoit formés pour la fortune de ses bâtards, comme il me paroît vraisemblable, la paix d'Arragon fut à peine conclue, que Pierre le Cruel étant allé en Andalousie pour avancer l'entreprise de Grenade, il donna des ordres secrets pour faire mourir l'innocente reine. Des auteurs dignes de foi ont écrit, qu'un jour le roi chassant près du lieu où on la tenoit renfermée, un berger d'une figure affreuse, d'un regard farouche, d'un visage décharné, ayant les cheveux hérissés, la barbe longue & négligée, se présenta inopinément à lui, & le menaça des derniers malheurs s'il ne traitoit mieux la

princesse, s'il ne la rappelloit auprès de lui, & s'il ne vivoit avec elle selon les loix sacrées de l'union conjugale. Ces écrivains ajoutent, que ce prince qui fit autrefois brûler un clerc pour avoir osé l'avertir, qu'il étoit menacé d'en haut de mourir de la main de son frere en punition de ses péchés, avoit fait arrêter le berger en attendant qu'on pût découvrir si la reine ne l'avoit point engagé à contrefaire le prophete, & qu'après une exacte recherche, on avoit été persuadé qu'elle n'avoit point de part à cette prophétie ; ce qui étonna d'autant plus, qu'on chercha en vain le prophete dans la prison où on l'avoit resserré. Il avoit disparu, & on ne le vit plus quelque perquisition que l'on eût faite pour le retrouver. Si ce prodige est vrai, il ne servit qu'à endurcir ce nouveau Pharaon. Blanche enfin fut sacrifiée à la haine de son tyran. On sait qu'elle mourut par son ordre, mais il est assez incertain de quel genre de mort elle mourut. L'histoire de Bertrand du Guesclin en fait un détail romanesque, qui ne paroît être fondé non plus que beaucoup d'autres choses qu'elle rapporte des affaires d'Espagne, que sur les bruits populaires du temps. Mariana dit qu'elle mourut de poison que lui donna un médecin par le commande-

Années de J. C. 1361, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1361, & suiv.

ment du roi. C'est ce qui paroît plus vraisemblable. Toute l'Espagne entiere frémit d'horreur à la nouvelle qui s'y répandit de cette tragique fin d'une reine à l'âge de vingt-deux ans, du plus auguste sang du monde, & en qui une si haute naissance étoit accompagnée de toutes les qualités personnelles, qui attirent même aux particuliers l'amour & la vénération publique. On plaint les malheureux ; mais on les oublie. Blanche eut cela de particulier, de laisser en France & en Espagne un desir de la venger, qui ne s'y éteignit que dans le sang de son meurtrier. Mais il manquoit encore quelque crime à la mesure de ce mauvais prince. La mort de l'impérieuse maîtresse qui lui en avoit fait tant commettre l'eût dû faire rentrer dans lui-même ; elle suivit de si près celle de la reine, qu'il ne pouvoit douter, pour peu qu'il y eût fait de réflexion, que l'une ne fût un châtiment de l'autre. Mais l'esprit est-il capable de réflexion quand on a le cœur occupé de ces sortes de passions ? L'aveugle prince ne pensa qu'à donner à sa Padilla des témoignages d'un amour constant, & à faire rendre à ses cendres des honneurs dont elle n'eût pas été indigne, si elle se les fût attirés par des voies moins criminelles. L'histoire con-

vient, que malgré sa naissance elle étoit assez au-dessus du sexe, pour n'être pas au-dessous du trône, si avec les qualités dignes du trône elle eût conservé la pudeur du sexe. Le roi lui fit faire des funérailles telles qu'on les célébroit pour les reines, & attendit, pour donner au public des marques encore plus éclatantes de son enchantement, que la guerre de Grenade fût finie.

ANNEES de J. C. 1361, & suiv.

Cette guerre commença de maniere à n'en pas faire espérer un trop bon succès. Le grand-maître de Calatrava fut défait & pris à Guadix. Il y perdit beaucoup des siens ; & si Alhamar eût été plus fier, la guerre lui réussissoit assez bien, pour lui donner sujet de se flatter qu'elle lui produiroit au moins la paix. Le desir de l'avoir trop tôt la lui fit échapper des mains. Il fut si honnête envers les prisonniers Castillans, que l'on crut qu'il se sentoit foible. On leva de nouvelles troupes, & l'on fit de si grands efforts qu'il eut peine à les soutenir. La fortune changea tout d'un coup pour lui. Pendant que l'armée Castillane prenoit ses villes & désoloit ses campagnes, une violente peste détruisoit son peuple. Un usurpateur n'est assuré sur le trône qu'autant que dure sa prospérité ; aussi-tôt qu'il cesse d'être heureux, ses partisans

ANNÉES de J. C. 1361, & suiv.

cessent de lui être fideles, l'intérêt & le devoir joints ensemble les rappellant au légitime roi, ils reviennent à lui avec d'autant plus de zele qu'ils ont plus d'empressement d'expier le crime de leur désertion. Alhamar s'apperçut bientôt qu'une grande partie de ceux-mêmes qui l'avoient élevé sur le trône pensoient à y remettre Lagus, se croyant en état d'y réussir. Après avoir délibéré sur le parti qu'il avoit à prendre, il prit le plus mauvais de tous par le conseil d'un de ses amis. Il avoit des trésors immenses. Il crut pouvoir en payer une paix, qu'il avoit résolu d'acheter, ne la pouvant avoir autrement. Peut-être y auroit-il réussi s'il n'eût voulu faire la convention lui-même. Il eut l'imprudence de s'aller livrer entre les mains du roi de Castille, par une affectation de franchise dont il crut que ce prince seroit touché. Il demanda un sauf-conduit : il l'obtint, il alla à Séville, il fit toutes les soumissions capables de gagner un roi qui eût eu de l'humanité. Pierre lui fit tout espérer, & Alhamar croyoit déja être au-dessus de ses affaires, lorsqu'étant un jour à souper chez le grand-maître de S. Jacques, il se vit chargé de fers, traîné ignominieusement en prison, d'où ayant été tiré quelques jours après, il fut revêtu de

de pourpre, mis sur un âne, conduit hors de la ville avec trente-sept Maures de ceux qu'il avoit amenés avec lui. Là, toute cette infortunée troupe périt par la main du bourreau. Quelques-uns disent, que le cruel Pierre en servit lui-même au roi Sarrasin, & qu'en le frappant, il lui dit, que c'étoit là le fruit de la ligue qu'il avoit faite avec le roi d'Arragon. Lagus n'eût peut-être pas profité de la mort de son adversaire, si la haine que le Castillan conservoit dans son cœur contre l'Arragonois, n'eût prévalu à l'intérêt de conquérir le royaume de Grenade. Par-là Lagus fut rétabli, & Pierre le Cruel ne pensa qu'à rallumer le feu mal éteint dans les royaumes chrétiens d'Espagne.

ANNÉES de J. C. 1362, & suiv.

La premiere chose qu'il fit, fut d'engager dans son parti un homme aussi méchant que lui. Charles le Mauvais, roi de Navarre, avoit été arrêté en France, pour avoir empoisonné le dauphin, qui régna depuis sous le nom de Charles V. Ce prince néanmoins avoit surmonté le mal par la force de la jeunesse & des remedes. Le Navarrois étoit échappé de sa prison par son industrie, & ayant gagné la Navarre, y attendoit l'occasion de commettre quelque nouveau crime. Pierre le Cruel le regardant comme un instru-

ment tout propre à servir des desseins injustes, lui fit proposer une conférence, sous prétexte de s'unir avec lui contre la puissance de France, dont ils étoient tous deux menacés, & lui donna rendez-vous à Soria, où Charles promit de se trouver. Avant que de partir de Séville, Pierre y assembla les états, où devenu le maître depuis sa victoire, il déclara que Marie Padilla, morte depuis peu, avoit été sa femme légitime, qu'il l'avoit épousée secrétement avant que d'avoir épousé Blanche de Bourbon, & produisit pour le prouver divers témoins aussi peu croyables que lui. Il trouva même des prélats assez lâches pour autoriser de leur témoignage une imposture si criante. Les états ne pouvoient avoir oublié qu'il avoit fait la même chose pour séduire Jeanne de Castro; mais on le craignoit trop pour oser le contredire. Il ordonna que Marie Padilla seroit dorénavant comptée parmi les reines de Castille; d'où il résultoit, que dom Alphonse, dernier fruit de leur adultere, devoit être considéré comme héritier présomptif de la couronne. Ayant congédié les états, il prit la route de Soria, où le Navarrois se rendit. Le prétexte de la conférence, qui étoit une ligue défensive contre les François, fut d'abord mis en délibéra-

ANNÉES de J. C. 1362, & suiv.

tion. On se ligua contr'eux : mais ce n'étoit pas le sujet qui amenoit le Castillan. Charles fut surpris quand il lui proposa une ligue offensive contre le roi d'Arragon, beau-frere de ce même Charles, & voisin d'ailleurs qu'il eût bien voulu ménager. Il balança : mais considérant que s'étant imprudemment engagé à conférer sur les terres de Castille, il étoit dangereux pour lui de résister aux volontés d'un roi qui étoit maître de sa liberté ; il donna les mains au traité, & convint de faire irruption sur les terres de l'Arragonois, qui étoient frontieres de la Navarre, pendant que le Castillan en feroit une autre sur celles qui confinoient avec la Castille. Le roi d'Arragon pris au dépourvu, pour s'être trop reposé sur la foi des traités, vit lorsqu'il s'y attendoit le moins ses états attaqués par deux endroits. Le roi de Navarre investit Sos, place située au-deçà de l'Ebre, pendant que le roi de Castille, entrant par l'autre côté de ce fleuve dans le pays de son ennemi, après s'être saisi des postes qui conduisent à Calatayud, alla mettre le siege devant cette ville avec une armée de trente mille hommes de pied, & d'environ dix mille chevaux. Sos tint moins long-temps que Calatayud, qui se défendit depuis le mois de juin jusqu'en sep-

ANNÉES de J. C. 1362, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1362, & suiv.

tembre de l'année 1362, mais Calatayud fut pris comme Sos, le roi d'Arragon n'ayant pu se mettre assez tôt en état de le secourir. En chemin faisant, le roi de Castille s'étoit emparé de la forteresse d'Hariza; Aréca, Cétina, Alhama, & quelques autres places des environs se rendirent à son approche. On donna quelque repos aux troupes. Dans cet intervalle le Castillan s'étant retiré à Séville, & ayant perdu son fils, le prince dom Alphonse, au commencement de l'hiver, crut devoir faire son testament, pour assurer sa succession aux filles qu'il avoit eues de Padilla, & à leur défaut à dom Juan, qu'il avoit eu de Jeanne de Castro. Par ce testament, il prit tant de soin d'exclure du trône non-seulement ses freres, mais les collatéraux même légitimes, qu'il ordonna, que si quelqu'une de ses filles épousoit le comte de Trastamare, ou Ferdinand d'Arragon son cousin-germain, dès-lors elle perdit le droit qu'il lui donnoit à la couronne. Pour autoriser cette disposition par des dehors de piété qui témoignassent qu'il l'avoit fait en prince consciencieux & chrétien, il marqua le lieu de sa sépulture dans une chapelle qu'il faisoit bâtir, où il vouloit qu'on l'enterrât revêtu de l'habit de S. François, entre Padilla & leur fils Al-

phonse, profanation d'un habit si saint que la Providence empêcha. Mariana infere delà, que ce prince avoit de la religion malgré ses désordres : je crois qu'on en peut mieux inférer, qu'il joignoit à ses autres désordres le sacrilege & l'hypocrisie. Il n'eût pas plutôt fait ce testament injuste, qu'au fort de l'hiver il rentre en campagne, & étant revenu sur ses pas du côté de Calatayud, pendant que le roi de Navarre poursuivoit ses conquêtes du côté d'Exéca & de Thiermas, proche de Sos, il s'empara de presque toutes les villes qui font les frontieres de l'Arragon, depuis la Navarre jusqu'au royaume de Valence ; Borgia, Aranda, Malvenda, Tarazone, Tervel, & d'autres subirent le joug du vainqueur. De Tervel, le roi de Castille étant entré dans le royaume de Valence, conquit avec la même rapidité Ségorbe, Exérica, Morviédro, & alla camper sous Valence même.

ANNÉES de J. C. 1362, & suiv.

La monarchie Arragonoise se sentit ébranlée à ce coup, & sa ruine parut d'autant plus inévitable, qu'il arrivoit tous les jours au roi de Castille de nouveaux secours étrangers. Louis de Navarre, frere de Charles, s'étoit rendu auprès de lui avec une troupe d'aventuriers ; dom Gilles Fernandez Carvailho,

ANNÉES de J. C. 1363, & suiv.

grand-maître de S. Jacques en Portugal, lui avoit amené trois cents chevaux; le roi de Grenade entretenoit six cents chevaux à son service. Le roi d'Arragon envoya par tout jusqu'aux Maures d'Afrique, il ne put rien obtenir. La France lui disposoit des troupes, mais dans la conjoncture où étoient les affaires de la monarchie depuis le malheur du roi Jean, l'état ne pouvoit se dessaisir de celles qu'il avoit sur pied; il falloit donc faire de nouvelles levées, que le comte de Trastamare rappellé par l'Arragonois, pressoit autant qu'il lui étoit possible, mais qu'il n'étoit pas aussi aisé de mettre sur pied que de promettre. Dans cette extrêmité, le comte qui n'avoit point perdu de vue le projet qu'il avoit formé de monter sur le trône de Castille, & qui n'étoit en France que pour y attendre la saison propre pour l'exécuter, assembla trois mille chevaux, en attendant que ses amis & les personnes intéressées à venger Blanche de Bourbon, lui amenassent un plus grand secours. Il se rendit à temps en Arragon, & se joignit au roi qui l'attendoit pour aller délivrer Valence. Le roi y marcha en personne, accompagné du brave comte, & l'un & l'autre eurent la hardiesse d'offrir la bataille à l'ennemi. Le Castillan, dont les conquêtes avoient fort

affoibli l'armée par le grand nombre de garnifons qu'il lui en avoit fallu détacher, ne voulant pas rifquer une action décifive, fe retira à Morviédro, où les Arragonois n'étant pas encore en état de le forcer, ni en affez grand nombre pour attaquer à fa vue les places qu'il avoit conquifes, fe retirerent de leur côté à Burriana pour l'obferver.

Années de J. C. 1363, & fuiv.

On en étoit là lorfqu'on apprit en Efpagne, que Jean, roi de France, étoit mort à Londres, que Charles V fon fils lui avoit fuccédé, & que la premiere chofe qu'il avoit faite, avoit été de dépoffféder le roi de Navarre des places qu'il àvoit en Normandie & aux environs de Paris; que Bertrand du Guefclin, capitaine Bréton, avoit avec l'armée de France défait Philippe, frere du Navarrois, dans une bataille où ce prince avoit été tué. A cette nouvelle, Charles de Navarre vit bien qu'il devoit fe tenir fur fes gardes, d'autant plus qu'il n'ignoroit pas qu'on préparoit en France un fecours à Henri, comte de Traftamare, pour venger, en appuyant fes deffeins, le fang de Blanche, reine de Caftille, que Pierre le Cruel avoit répandu. Dans cette vue changeant de perfonnage, de partial il devint médiateur. Il fe joignit à l'abbé de Fefcam, alors nonce du pape en Ef-

ANNÉES de J. C. 1363, & suiv.

pagne, proposa la paix & fut écouté. Le public crut l'affaire conclue, par deux mariages agréés également des deux côtés; l'une d'une fille du roi d'Arragon avec le roi de Castille, l'autre de la fille aînée du roi de Castille & de Marie de Padilla, avec dom Juan, prince d'Arragon. On se trompoit, le Castillan mettoit au traité pour conditions secrettes deux crimes si noirs, que quoique l'Arragonois n'eût pas la conscience tendre, la proposition lui fit horreur. On ne lui demandoit rien de moins, que de faire mourir l'infant dom Ferdinand d'Arragon son frere, & le comte de Trastamare, l'homme du monde à qui il étoit le plus essentiellement obligé. L'embarras où se trouva ce prince dans cette conjoncture fâcheuse où il avoit besoin de la paix, & où il ne la pouvoit obtenir qu'au prix de deux actions si honteuses, retarda la négociation; il délibéra, mais en homme accoutumé à ne conclure que sur des raisons d'intérêt. Si l'horreur du crime le retint, elle n'eut pas la force de l'arrêter, il y ferma enfin les yeux, & n'envisageant que l'utilité qui lui en pouvoit revenir, il pensa que dom Ferdinand avoit été plus long-temps pour lui redoutable ennemi que bon frere; que le comte de Trastamare ne lui pou-

voit servir en continuant la guerre, qu'à lui faire donner la paix qu'on lui offroit à moindres frais; que ces deux hommes aspirant tous deux également au trône de Castille, lui avoient déja causé beaucoup d'embarras; que tôt ou tard il se verroit dans la nécessité de perdre l'un pour conserver l'autre, & qu'il auroit pour ennemi celui qui se croiroit le moins de ses amis. Sur ces considérations, la mort de l'infant & du comte fut résolue. S'il est vrai ce que quelques écrivains disent, que le comte de Trastamare entra dans le complot qui fit périr dom Ferdinand, l'action du roi d'Arragon fut une double perfidie qui en augmente la noirceur, & le comte ne méritoit pas le bonheur qu'il eut de trouver un homme assez généreux pour lui sauver la vie en résistant à la volonté de deux rois conjurés à sa perte. L'Arragonois fit mourir son frere à Castellon, près de Burriana, & ayant donné rendez-vous au roi de Navarre à Uncastello, où ils avoient invité le comte, sous prétexte d'une conférence à dessein de s'en défaire, ils proposerent au gouverneur de la place, dom Juan Ramire d'Arellano, d'exécuter cette trahison. Ce brave homme le refusa, & protesta qu'il ne terniroit point sa réputation par une action si lâche. Les rois avoient peu

ANNÉES de J. C. 1363, & suiv.

Années de J. C. 1363, & suiv.

de monde avec eux, & le comte de Traſtamare avoit laiſſé aux portes de la ville huit cents chevaux de ſes meilleures troupes. Le gouverneur d'ailleurs riſquant tout, faiſoit entendre qu'il ne ſouffriroit pas qu'on attentât ſur la perſonne de Henri, dans un lieu où il commandoit une garniſon aſſez forte & aſſez attachée à lui, pour ſuivre le mouvement qu'il lui donneroit. Par-là ces princes manquerent leur coup. On ne ſait ſi Arellano avertit dans la ſuite le comte du riſque qu'il avoit couru ; il eſt probable qu'il le fit. Henri étoit ſon ami, & pouvoit donner imprudemment dans un ſecond piege, s'il eût ignoré le premier : mais s'il le ſut, il ne ſut pas moins habilement le diſſimuler, prendre ſes précautions, & n'engager pas deux rois, dont il pouvoit encore, tout perfides qu'ils étoient, faire un bon uſage, à ſe déclarer ouvertement contre lui. Il fit plus, il ſe ligua avec eux.

Le roi de Caſtille ne vouloit plus la paix, qu'il n'avoit peut-être jamais bien voulue, & le roi d'Arragon vit bien qu'il ne la devoit pas eſpérer, tandis qu'il auroit un voiſin ſi inquiet & ſi turbulent. Dans cette vue, ayant gagné le roi de Navarre, toujours diſpoſé à changer de parti & à manquer de fidélité, il convint

avec lui d'admettre dans une ligue qu'ils formeroient pour détrôner le Castillan, le comte de Trastamare, dont ils crurent qu'il étoit plus aisé de se servir, qu'il n'avoit été de le perdre. Le comte moins méchant, mais aussi fin qu'eux, dissimula qu'ils l'avoient voulu perdre, & ne pensa qu'à tirer avantage de la nouvelle confédération qu'on projetoit. Mais il prit ses mesures pour se trouver sans rien risquer à une conférence qu'ils eurent à Sos, où ils l'inviterent. Là on résolut qu'on employeroit les forces des deux nations avec ce que le comte en avoit, & en attendoit encore de France, à détruire le Castillan, dont on partagea par avance les états de telle maniere, que le Navarrois en devoit avoir la Biscaye & la vieille Castille, l'Arragonois, le royaume de Tolede & le royaume de Murcie, Henri le reste avec le titre de roi. Ce partage étoit chimérique, & si Pierre le Cruel n'eût point eu d'autres ennemis que ceux-là, le roi d'Arragon étoit plus en danger d'être détrôné par le roi de Castille, que le roi de Castille par le roi d'Arragon. La ligue n'étoit pas formée, que Pierre le Cruel étant entré dans le royaume de Valence par la Murcie, avoit déja pris Alicante, Muéla, Callosa, Denia, Gandie, Oliva, & les environs.

ANNÉES de J. C. 1363, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1364, & suiv.

Delà pénétrant plus avant, il avoit assiégé Valence avec une grosse armée de terre, & une flotte formidable d'environ vingt-quatre galeres, & de quarante-six gros vaisseaux. Dom Bernard Cabréra, sage vieillard, autrefois gouverneur du roi d'Arragon, depuis son ministre, & souvent général de ses armées, voyant la supériorité des forces du Castillan sur celles de son maître, avoit toujours été d'avis qu'on mît tout en œuvre pour avoir la paix, & s'étoit opposé à la ligue, soutenant qu'au-lieu d'irriter le vainqueur, il falloit le fléchir & le gagner. Ce conseil prudent, par rapport à ce que l'esprit humain peut prévoir, fut fatal à ce grand homme. Le roi de Navarre & le comte de Trastamare qui n'y trouvoient pas leur compte, rendirent Cabréra suspect à son roi, & comme la franchise de ce seigneur lui avoit fait beaucoup d'ennemis, la reine d'Arragon, le comte de Dénia & un grand nombre d'autres grands du royaume, étant entrés dans la cabale de ceux qui le vouloient faire périr, il fut pris, condamné au supplice, & exécuté publiquement à Sarragosse, comme criminel d'état : tant en toute saison les hauts rangs sont exposés aux grands orages!

Cependant on pressoit Valence, & le

roi de Navarre étoit immobile, aussi peu fidele au roi d'Arragon qu'il l'avoit été au roi de Castille. L'Arragonois pourtant ne perdit pas cœur. S'étant rendu à Burriana avec ce qu'il avoit de troupes, accompagné du comte Henri & de son petit camp volant, il partit hardiment pour Valence, & présenta encore une fois la bataille au roi de Castille, qui, pour ne pas risquer de perdre en un jour ce qu'il avoit conquis en plusieurs campagnes, ne la voulut pas accepter. Il fit même éloigner son armée, qu'il fit retrancher dans son camp, pendant qu'il monta sur sa flotte pour s'aller mettre à l'embouchure de la riviere de Culléra, où le vicomte de Cardonne étoit entré avec dix-sept galeres Arragonoises, dont le Castillan vouloit se saisir pour être plus maître de la mer. Une subite tempête empêcha le succès de cette entreprise. La flotte Castillane fut dissipée, & le roi même pensa périr. Il voulut encore paroître dévot à la sortie de ce danger. Une action de clémence l'auroit mieux persuadé, qu'un pélerinage qu'il fit les pieds nuds & la corde au cou, à une église de Notre-Dame, célebre dans ces quartiers là, où il est croyable que la piété eut moins de part à l'action de graces qu'il y alla rendre de son salut,

ANNÉES de J. C. 1364, & suiv.

que la vanité de faire penser que le Ciel s'intéressoit à sa conservation.

ANNÉES de J. C. 1365, & suiv.

Le roi d'Arragon soutint assez bien le reste de cette campagne & le commencement de la suivante. Il présenta une seconde fois la bataille au roi de Castille, qui l'évita comme la premiere; il prit Morviédro, ses troupes défirent & tuerent dom Guttiere de Tolede, grand-maitre d'Alcantara, qui y conduisoit un convoi. Dom Gomez de Porras, qui commandoit dans la place, au-lieu de se retirer après l'avoir rendue, mena au comte de Trastamare 600 chevaux de sa garnison. Ces avantages relevoient le courage aux Arragonois; mais outre qu'ils étoient contrebalancés par de nouvelles conquêtes, que le Castillan à la tête d'une nombreuse armée, continuoit de faire en divers endroits, ils avoient trop à reconquérir pour espérer que cette guerre, quelque heureuse qu'elle leur pût être, leur rendît le pays qu'ils avoient perdu. On en étoit là lorsqu'on apprit, qu'enfin les amis que le comte de Trastamare avoit en France, lui avoient trouvé une armée toute propre à exécuter l'entreprise qu'il méditoit.

Depuis que les couronnes de France & d'Angleterre étoient en paix, grand nombre de soldats congédiés s'étoient

attroupés sous des chefs accoutumés comme eux à vivre de pillage. Il étoit fâcheux de les souffrir, & dangereux de les pousser. Ils désoloient les campagnes, & les plus grandes villes à peine s'en pouvoient garantir. Ils avoient eu la hardiesse d'entreprendre sur Avignon, quoique le pape y fût en personne, & qu'il les eût excommuniés. Leurs compagnies étoient composées de François, d'Anglois, d'Allemans, de Gascons, de Bretons, de Navarrois, de Flamans, qui ne reconnoissoient presque plus de domination, que celle des capitaines qu'ils s'étoient choisis. Leurs brigandages leur avoient fait donner le nom de pillars, ils s'appelloient eux-mêmes les grandes compagnies, & le peuple les nommoit Malandrins. On étoit fort embarrassé à trouver les moyens de purger la France de cette espece de voleurs. Il falloit leur faire la guerre, ou leur en trouver une pour les employer. Ni l'un ni l'autre n'étoit aisé; toute guerre ne convenoit pas à des gens accoutumés à ne manquer de rien dans un pays riche & fertile; & il convenoit encore moins au roi de France d'occuper contre des voleurs ses forces, dont il prévoyoit bien qu'il auroit bientôt besoin contre les Anglois. Ce fut dans cette conjoncture que les amis du

ANNÉES de J. C. 1365, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1365, & suiv.

comte de Traſtamare, ayant remontré au monarque François, que l'Eſpagne étoit un pays qui pourroit tenter les pillars, & que puiſqu'il deſiroit envoyer des troupes à ce ſeigneur, il n'en pouvoit trouver de plus propres pour l'entrepriſe dont il s'agiſſoit; le roi chercha quelqu'un capable de leur mettre en tête cette expédition, & de les y conduire lui-même. Perſonne ne lui parut plus propre à exécuter ce deſſein que le brave Bertrand du Gueſclin. Ce conquérant de la Caſtille, & ce reſtaurateur de la France, n'étoit devenu grand capitaine que pour avoir été bon ſoldat. Il étoit d'une ancienne nobleſſe de Bretagne; mais dans ſa maiſon les biens n'égaloient pas les avantages de la naiſſance. Il étoit laid, mal fait, groſſier, & déplaiſoit ſi fort à ſes parens, que quoiqu'il fût l'aîné de ſes freres, il avoit été traité dans ſon enfance, comme s'il eût été leur valet. Ses mœurs dures & turbulentes l'avoient fait regarder comme un mauvais ſujet, qui déshonoreroit ſa famille par ſa violence & par ſa férocité. Il avoit paru n'avoir d'autre talent, que pour ſe battre contre ſes égaux, pour les commettre les uns contre les autres, & entretenir entr'eux une eſpece de guerre, où il y en avoit toujours quelqu'un de bleſſé. On voyoit

bien que son inclination étoit pour les armes, mais son pere prenant son courage pour un effet de brutalité, craignoit de lui donner une épée, dont il appréhendoit qu'il ne se servît plutôt pour lui attirer des affaires, que pour acquérir de l'honneur. Bertrand voyant que ses parens ne faisoient rien pour sa fortune, voulut en être l'artisan lui-même, & fit bientôt des actions qui firent connoître, qu'on s'étoit trompé dans le pronostic qu'on avoit fait de lui. La noblesse de Bretagne étoit alors divisée entre les partis de Blois & de Montfort, pour la succession au duché. Le jeune du Guesclin ayant oui dire, que celui de Blois, soutenu par la France, étoit plus juste que celui de Montfort, qui étoit appuyé par l'Angleterre, se jeta dans le premier sans autre examen, & s'y fit remarquer dès qu'il y parut. Sans chercher de commandement, il se vit bientôt à la tête de tous ses égaux, par une supériorité de génie pour la guerre, à laquelle chacun déféra. Par tout où il se trouvoit, il devenoit le chef & l'ame de toutes les entreprises, & ceux à qui le caractere donnoit le droit de commander, reconnoissoient en lui un droit supérieur, auquel sans peine ils se soumettoient. L'art au reste ne contribua rien à lui donner cette

ANNÉES de J. C. 1365, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1365, & suiv.

supériorité, ce fut un pur effet du génie. Du Guesclin ne devint jamais ni plus poli, ni plus politique que la nature l'avoit fait. La droiture de son esprit, la sincérité de son cœur, la fermeté de son courage, l'application à son métier, la fidélité à ses maîtres, l'attachement aux loix reçues parmi les braves gens à la guerre, la science des campemens, des postes, des champs de bataille, la prévoyance, l'activité, l'art de ménager les occasions, l'amour de la gloire, le mépris du danger, acquirent à ce grand capitaine l'ascendant qu'il prit, sans l'affecter, sur tous les guerriers de son parti, & le rendirent redoutable à ceux des partis opposés. Une parole de lui aux soldats avoit tous les effets de l'éloquence pour les persuader & pour leur donner tous les mouvemens qu'il vouloit : ils le suivoient aveuglément, & ne doutoient point de la victoire quand il les menoit au combat. Ce fut particuliérement ce talent qui le fit choisir de Charles V pour déterminer les aventuriers à l'entreprise de Castille. Aussi les eut-il bientôt persuadés. Il ne lui fallut que le temps de les aller trouver, & d'amener au roi leurs chefs, parmi lesquels Hugues de Caurelée, célebre Anglois, tenoit le premier rang. L'expédition

étant publiée, Jean de Bourbon, comte de la Marche, voulut être de la partie, pour venger Blanche sa parente des cruautés de son tyran. Sa naissance le fit déclarer général, mais sa jeunesse ne permettant pas qu'on lui confiât la conduite d'une si difficile entreprise, Bertrand du Guesclin fut chargé du commandement de l'armée & de la direction du chef. On ne sait pas même trop bien si le prince fit le voyage ; nos historiens François le disent, les Espagnols n'en conviennent pas : je vois des raisons de part & d'autre qui m'empêchent de décider. Il m'est également douteux si le maréchal d'Andrehem passa les monts avec du Guesclin, comme quelques écrivains l'assurent. Il est certain qu'un grand nombre de François, gens de qualité & de service, beaucoup de gentilshommes Bretons, parens ou amis de Bertrand, l'accompagnerent dans cette expédition, & eurent sous lui grande part au commandement de l'armée, qui si nous en croyons Froissard, montoit bien à 30,000 hommes. Le roi donna ordre à leur subsistance jusqu'à leur sortie du royaume. Et le pape qui avoit cru en être quitte pour donner aux Malandrins l'absolution des censures qu'ils avoient encourues, fut obligé pour s'en défaire

ANNÉES de J. C. 1365, & suiv.

Années de J. C. 1365, & suiv.

de leur donner encore de l'argent. Après que cette partie de l'armée fut réconciliée à l'église, tous prirent la croix, & de la couleur dont étoit celle qu'ils portoient, ils se firent nommer les compagnies blanches.

La joie fut grande en Arragon, lorsqu'on apprit qu'un tel secours venoit au comte de Trastamare. Le comte alla au-devant le plus loin qu'il put, & le roi s'avança jusqu'à Barcelone, pour y voir les seigneurs François. Ils en reçurent tout le bon accueil & toutes les caresses qu'ils en pouvoient attendre. Il fit de grandes largesses aux troupes, & donna même à du Guesclin, Borgia en titre de comté. Comme ce prince n'étoit pas homme à oublier ses intérêts, la premiere chose qu'il fit fut de renouveller avec le comte le traité déja fait entr'eux pour la cession de la Murcie, qu'il desiroit sur-tout avoir. Car pour le royaume de Tolede il paroît qu'il s'en désista, & qu'il ne demanda avec la Murcie que quelques places à sa bienséance du côté de la Sierra-Molina, qui donnoient une entrée trop facile aux Castillans dans ses états. Quelques-uns disent, que les François commencerent par lui reconquérir ce que le Castillan lui avoit pris : mais il me paroît plus probable, selon ce que

d'autres ont écrit, qu'il le recouvra par la néceſſité où ſe trouva Pierre le Cruel, de retirer ſes garniſons pour en renforcer ſon armée ; elles lui profiterent de peu ; la plupart ſe diſſiperent en chemin, & d'autres s'allerent joindre aux François, dont Alphonſe, comte de Dénia, couſin-germain du roi d'Arragon, avec une grande partie de la nobleſſe Arragonoiſe, avoit déja groſſi l'armée. Dans l'embarras où ſe trouva le roi de Caſtille en cette conjoncture, le ſeigneur d'Albret accouru à ſon ſecours par oppoſition au comte de Foix, qui s'étoit déclaré pour le parti contraire, lui donna un conſeil qu'il ne ſuivit pas, & qui étoit l'unique reſſource qui lui reſtât pour ſe conſerver. Ce ſeigneur lui repréſenta, que la plus grande partie de l'armée Françoiſe étant compoſée d'un ramas de vagabonds qui ne faiſoient la guerre que pour s'enrichir, il n'y avoit rien de plus facile à un prince opulent comme lui, & qui avoit beaucoup d'argent, que de les corrompre & de les débaucher, que leur fidélité n'étoit pas à l'épreuve du plus & du moins ; qu'il lui donnât de quoi les acheter, & qu'il les lui livreroit infailliblement ; qu'il avoit parmi eux des amis qui ſe chargeroient de la négociation, & qu'il lui répondoit du ſuccès. Dieu aveugle ceux

Années de J. C. 1366, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1366, & suiv.

qu'il veut punir : Pierre rejeta ce conseil, & quoiqu'il n'eût autour de lui qu'un foible débris de ses troupes, dont la plupart l'avoient abandonné, il prit le chemin de Burgos.

L'armée Françoise cependant étant partie de Sarragosse, où le roi d'Arragon s'étoit lié plus étroitement que jamais avec le comte de Trastamare, par le projet d'un mariage entre sa fille Éléonore, & Jean, alors fils unique du comte, s'avançoit vers Calahorra. Pour ne point perdre de temps, les François avoient laissé derriere eux Alfaro, dont la garnison eût été assez forte pour l'arrêter, mais qui ne l'étoit pas assez pour leur nuire. Calahorra ne se fit pas forcer. La haine qu'on y avoit pour le roi de Castille autant que la crainte des François, en ouvrit les portes à Henri. Dom Fernand Sanchez de Touar, qui y commandoit comme gouverneur, vint avec l'évêque du lieu sans attendre de sommation, lui en apporter les clefs. Il y entra comme en triomphe, & avec les mêmes acclamations du peuple que s'il eût été déja roi. Aussi ne fut-il pas long-temps sans l'être. On le pressa d'en prendre le nom, & du Guesclin étoit de ceux qui jugeoient à propos qu'il le prît. Il s'en défendit avec un air de modestie, qui al-

luma encore plus le zele de ceux qui lui en avoient fait la propoſition, & du Gueſclin prenant la parole : » Seigneur, lui dit-il, » pour donner conſeil dans une » entrepriſe importante, il faut conſidé- » rer deux choſes, la premiere ſi elle eſt » utile au bien public, la ſeconde ſi on a » les moyens de l'exécuter ſûrement. » Entreprendre contre le bien commun » pour ſes intérêts particuliers, c'eſt » injuſtice; entreprendre ſans avoir de » quoi exécuter ce qu'on entreprend, » c'eſt témérité. Par ces deux regles » rien ne vous manque de tout ce qui » vous peut porter à vous déclarer roi » de Caſtille. Ce n'eſt pas un roi que » vous venez détrôner, c'eſt un monſtre » altéré de ſang, dont vous venez déli- » vrer une nation floriſſante, votre » patrie, l'héritage de vos aïeux. Vous » ne pouvez ouvrir les yeux que vous » ne voyiez la nobleſſe avilie, perſécu- » tée, outragée, détruite, le peuple » épuiſé, opprimé, la monarchie en- » tiere ébranlée juſques dans ſes fonde- » mens, par un prince ſans équité, ſans » humanité, ſans religion. Toutes les » parties de l'état vous regardent com- » me le vengeur des maux qu'il leur a » fait ſouffrir, & comme le libérateur » que Dieu a accordé à leurs vœux,

Années de J. C. 1366, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1366, & suiv.

» pour faire cesser une tyrannie plus dure
» que ne fut à leurs peres celle des
» Maures qui les subjuguerent. Souve-
» nez-vous que vous êtes fils de ces
» Fernands & de ces Alphonses, qui ont
» exterminé ces premiers tyrans ; né de
» leur sang, ayez leur zele pour un pays
» qui leur fut si cher, détruisez le nou-
» veau tyran qui en opprime la liberté,
» qui en renverse toutes les loix, qui le
» remplit d'assassinats. Emparez-vous
» d'un sceptre qu'il déshonore. On ne
» vous l'aura pas plutôt mis en main,
» que Pierre n'aura plus de sujets. Nous
» n'aurons pas la peine de le pousser :
» il tombera de lui-même, haï & aban-
» donné, comme il est déja, de la plu-
» part des bons Castillans. Le reste n'at-
» tend qu'un chef pour le suivre, & vous
» n'aurez pas plutôt pris le nom de roi,
» que Pierre cessera de l'être. Vous
» avez ici une armée capable des plus
» grandes conquêtes : vous n'en aurez
» pas besoin, osez vous déclarer roi, &
» vous l'êtes «. A peine du Guesclin eût parlé, qu'il s'éleva une voix confuse, *Castille pour le roi Henri*. On leva l'étendard royal, & chacun rendit au nouveau monarque, qui s'étoit laissé aisément persuader ce qu'il souhaitoit avec ardeur, les hommages & les honneurs qu'on

qu'on rend à la souveraine puissance. Le premier usage qu'il en fit, fut de répandre & de donner, suivant en cela son inclination autant que les regles de la politique. Il rendit la Biscaye à Tello. Il donna Albuquerque à Sanchez avec le titre de comte, à Bertrand du Guesclin Trastamare, à Hugues de Caurelée Carrion, à dom Alphonse d'Arragon, comte de Dénia & de Ribagorce, Villéna qu'il érigea en marquisat. Il lui donna en même temps toutes les terres qu'avoit autrefois possédées dom Juan Emmanuel; enfin il n'y eut point d'officiers considérables dans l'armée qui ne reçussent de lui quelque récompense considérable, quelque château, ou quelque terre dans la Castille, pour eux & pour leur postérité.

ANNÉES de J. C. 1366, & suiv.

Après avoir fait ces présens, Henri profitant de l'ardeur de ses troupes, les mena droit à Burgos, où il savoit que le roi son frere s'étoit trouvé fort abandonné. Il prit en chemin Navarette, Briviesca, laissa Logrogno, qui auroit pu trop long-temps l'arrêter, & approchant de la capitale, il en trouva les députés qui venoient au-devant de lui. Pierre étoit sorti de leur ville désespérant de la pouvoir défendre, quoique les habitans lui eussent offert tout ce qui dépendoit d'eux pour la conserver. Il leur

Années de J. C. 1366, & suiv.

avoit même laiſſé la liberté d'admettre Henri, ſuppoſé qu'il ſe préſentât, & qu'ils ne ſe cruſſent pas en état de ſoutenir un aſſez long ſiege, pour attendre qu'on les ſecourût. Mais par un procédé bizarre, ne pouvant s'empêcher de verſer du ſang ſur le point de partir pour Tolede, il avoit fait mourir dom Juan Fernandez de Toüar, ſeulement parce qu'il étoit frere du gouverneur de Calahorra, qui avoit ouvert ſes portes à Henri. Cette action auſſi cruelle qu'imprudente & hors de ſaiſon, renouvella la haine publique contre ce prince incorrigible, pour qui le devoir & la compaſſion commençoient à inſpirer d'autres ſentimens. Les députés de Burgos inviterent le nouveau roi à venir chez eux prendre ſolemnellement la couronne, ne le traitant encore que de comte, mais l'aſſurant qu'apres cette cérémonie, il ſeroit traité comme roi. Il entra dans la ville aux acclamations du peuple, & fut couronné dans l'égliſe du monaſtere de las Huelgas, ſur la fin du printemps de l'année 1366. La plus grande partie de la vieille Caſtille ſuivit l'exemple de la capitale ; le royaume de Léon en fit autant, & en moins de vingt-cinq jours, le nouveau roi ſe vit reconnu par autant de provinces & de villes qu'il en reſtoit encore à l'ancien.

Il ne coûta que de s'avancer pour accroitre son empire. Tolede le reçut avec les plus vives démonstrations de joie ; il passa le Tage, & poursuivant plutôt le roi que la conquête de ses villes, qui ouvroient d'elles-mêmes leurs portes, il obligea ce malheureux prince, que tout le monde abandonnoit, à sortir enfin du royaume, emportant avec lui d'assez grands trésors, mais éprouvant que le plus grand trésor d'un roi est l'amour de ses sujets. Il se retira d'abord en Portugal, mais on lui refusa l'asyle qu'il demandoit. Il passa en Galice, & y laissant de nouvelles marques de sa cruauté, par la mort de dom Suéro, archevêque de Compostelle, & de dom Pedre Alvarez son archidiacre, tous deux de la maison de Tolede, il alla s'embarquer à la Corogne avec dom Fernand de Castro son ami fidele, & trois de ses enfans les plus âgés, dom Juan né de son faux mariage avec Jeanne, sœur de Castro, Constance & Isabelle, filles de Padilla, dont l'aînée Béatrix étoit morte. Avec ce triste débris d'une si haute fortune, Pierre le Cruel alla implorer le secours du prince de Galles, qui gouvernoit alors la Guyenne & les autres provinces Françoises, cédées à Édouard son pere, par le traité de Bretigny. Il prit terre à

Années de J. C. 1366, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1366, & suiv.

Bayonne, & y attendit des nouvelles du prince Anglois, qu'il envoya avertir à Bourdeaux du ſujet de ſon arrivée.

Pendant ce temps-là, Henri ſe vit ſi maître & ſi aimé des Caſtillans, que quoiqu'il prévît aſſez qu'il auroit la guerre, il crut la pouvoir ſoutenir ſans le ſecours des étrangers, qui étoient à la charge de ſes ſujets. Il les récompenſa magnifiquement, & les renvoya chargés de préſens, outre leur ſolde qu'il leur fit payer avec une exactitude dont ils furent contens. Le roi d'Arragon en arrêta une partie avec Hugues de Caurelée, dans le deſſein apparemment de les faire paſſer en Sardaigne, où les nouveaux troubles, qui ne ceſſoient de s'élever dans cette iſle, demandoient du ſecours. Les autres repaſſerent les monts, aſſez riches pour vivre chez eux en attendant que quelque nouvelle guerre les engageât à reprendre parti. Henri en retint 1500 chevaux avec Bertrand du Gueſclin, le Begue de Vilaine, le Bâtard de Foix, & quelques autres ſeigneurs François; ce nombre lui parut ſuffiſant avec le zele que les Caſtillans témoignoient avoir pour ſon ſervice, pour empêcher le roi exilé de remettre le pied dans le royaume, où le nouveau roi ſe crut ſi aſſuré, qu'il fit venir d'Arragon ſa femme, avec

l'infante Éléonore, destinée pour épouse à son fils, que les états tenus à Burgos, ensuite de la révolution, avoient déja reconnus pour prince & pour héritier de Castille. Trop de prospérité le trompa. Le prince de Galles avoit pris la protection du malheureux Pierre, & le prince de Galles n'entreprenoit rien dont il ne vînt sûrement à bout. C'étoit le plus grand capitaine, comme le plus honnête homme de son temps. Rien jusques-là n'avoit résisté à l'ascendant de ce génie, sous qui la France entiere avoit plié. Il avoit défait deux de nos rois en deux batailles signalées. Philippe lui avoit échappé à Crecy : mais Jean ne lui échappa pas à Poitiers, où avec toutes les forces de son royaume, il avoit succombé sous l'effort de ce héros encore tout jeune, & qui pouvoit à peine compter 10,000 hommes dans son armée. La gloire d'en avoir défait 50,000, & pris un grand roi prisonnier, avoit donné à ce vainqueur moins de lustre que sa modestie dans l'usage de sa victoire, & dans les honneurs qu'il rendit après la bataille au vaincu. Comme il n'avoit plus rien à desirer pour rendre sa mémoire immortelle, peut-être n'auroit-il plus rien entrepris si sa générosité n'eût été piquée, à la vue d'un roi fugitif & détrôné par ses

ANNÉES de J. C. 1366, & suiv.

Années de J. C. 1366, & suiv.

sujets, de l'honneur de le rétablir. On dit qu'à la générosité il se mêla de l'émulation, & qu'il eût été moins touché de la mauvaise fortune de Pierre, si la bonne fortune d'Henri n'eût pas été l'ouvrage des François. Quoi qu'il en soit, le prince de Galles ne fut pas plutôt averti que le roi de Castille étoit à Bayonne, qu'il l'invita à venir à Bourdeaux, où il le reçut avec tout le bon accueil & toute la magnificence possible. Avant néanmoins que de lui rien promettre, il voulut avoir l'avis de son conseil, & consulter le roi son pere. Le conseil fut fort partagé. Le roi son pere lui manda, que l'entreprise étoit digne de lui, s'il la pouvoit exécuter, mais que c'étoit à lui de voir s'il avoit assez d'hommes & d'argent. La princesse de Galles sa femme étoit du sentiment de ceux qui le détournoient de donner sa protection à un si méchant homme, & que toutes les nations regardoient comme l'horreur du genre humain. Après avoir tout entendu, le prince conclut en faveur de Pierre. » Il » est roi, il est malheureux, s'écria-t-il, » il faut le défendre. Il est mauvais roi, » l'adversité est une bonne école pour se » corriger, c'est à Dieu de connoître » de ses crimes, & à nous de l'aider » dans son malheur «.

Cette résolution étant prise, le prince fit ses préparatifs. Il assembla ses troupes, & rappella les Anglois qui étoient restés en Arragon. Il eut bientôt une grosse armée, & peu d armées ont eu de meilleurs chefs. Jacques, fils du feu roi de Majorque, s'étant échappé d'une cage de fer, où le roi d'Arragon son oncle, usurpateur de ses états, l'avoit longtemps tenu enfermé, après diverses aventures, avoit épousé Jeanne, reine de Naples, & voulant profiter de la guerre qu'il voyoit allumée en Espagne, pour rentrer dans ses biens paternels, s'étoit rendu en même temps que Pierre le Cruel à Bourdeaux, pour suivre le prince de Galles, & l'engager dans ses intérêts. Édouard envoya d'Angleterre le duc de Lancastre joindre son frere, Jean de Grailly Captal de Buch. Le seigneur d'Albret avec sa noblesse grossit l'armée moins qu'il n'eût voulu; le prince ayant pris quelque ombrage du grand nombre qu'il en amenoit, & l'ayant obligé d'en laisser une partie dans ses états; le comte d'Armagnac, le brave Chandos, Olivier de Clisson, le seigneur de Retz, Hugues de Caurelée, Thomas Felleton, & d'autres capitaines fameux, pour s'être trouvés à tant de batailles, & pour avoir eu part à tant de victoires,

ANNÉES de J. C. 1366, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1366, & suiv.

furent employés au commandement. On fut en peine des passages ; on avoit besoin du roi de Navarre, qui pouvoit occuper ses détroits, & arrêter la marche des troupes du côté des monts. La conjoncture n'eût pas paru favorable à lier avec ce prothée, si on eût moins connu son inconstance. Après avoir trompé par ses fourberies les rois d'Arragon & de Castille, craignant leurs ressentimens, si jamais ils venoient à faire la paix, il s'étoit réconcilié avec le roi de France ; il lui en avoit coûté Mantes & Meulan, & il avoit accepté Montpellier en échange de ses prétentions sur la Bourgogne & sur d'autres terres : mais il étoit au moins en repos, & pouvoit au besoin se répondre d'un grand secours de ses vassaux François, s'il étoit attaqué par les Espagnols. Il ne paroissoit pas naturel qu'il eût pu favoriser une entreprise si directement contraire à la France, contre le plus cher de ses alliés, si le prince de Galles n'eût su, que ni l'honneur, ni l'intérêt même ne prévaloient jamais longtemps sur la légéreté de ce roi. Dans cette vue, il l'invita à venir conférer à Bayonne avec le roi détrôné & lui, sous l'espérance qu'il lui donna de lui ménager de grands avantages dans un traité qu'il méditoit. Charles accourut ; ces

princes se virent, & il fut convenu entr'eux, que si Pierre étoit rétabli, il donneroit à l'Anglois la Biscaye, & lui rembourseroit l'argent qu'il auroit avancé pour la paie de ses troupes; qu'il céderoit au Navarrois moyennant le passage, les villes de Calahorra, de Navarette & de Logrogno, & que jusqu'à ce que le Castillan eût satisfait à ce traité, ses deux filles demeureroient en ôtage deçà les monts. Ces conventions faites on se sépara, & Charles ne fut pas plutôt de retour dans sa capitale, qu'étant sollicité par Henri de fermer ses détroits au prince de Galles, il s'y engagea aussi facilement, moyennant d'autres promesses, qu'il s'étoit engagé de les laisser libres. Le prince de Galles avançoit cependant avec une armée formidable, & le nouveau roi de Castille qui ne s'étoit pas endormi, en avoit une sur sa frontiere capable de l'arrêter. Il lui étoit venu du secours de France, & beaucoup de jeune noblesse s'y étoit jointe pour plaire au roi, qui les y avoit invités. Le marquis de Villéna & le comte de Rocabertin, & d'autres seigneurs Arragonois engagés dans ce parti, avoient attiré plusieurs guerriers d'Arragon. Les Castillans servirent fidélement celui qu'ils avoient choisi pour apporter remede aux

ANNÉES de J. C. 1367, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1367, & suiv.

maux que Pierre le Cruel leur avoit faits. Cette armée ne manquoit pas d'officiers d'expérience & de valeur, non plus que celle des Anglois. Henri & du Guesclin avoient peu d'égaux pour le commandement général. Dom Tello, dom Sanche, freres du roi, le Bâtard de Foix, Alphonse d'Arragon ne cédoient point aux plus habiles dans le métier. Entre deux partis si puissans, le déloyal roi de Navarre se trouva fort embarrassé. Il les craignoit également, ne pouvant deviner qui seroit vainqueur. Le plus sûr étoit d'empêcher le passage au prince de Galles: mais c'étoit un voisin puissant qu'il s'alloit attirer sur les bras, & dont il pouvoit avoir besoin dans le peu de disposition qu'il se sentoit à être constant à bien vivre avec Charles V, qu'il haïssoit toujours dans le fonds, & dont il étoit également haï. Dans cette perpléxité il crut se tirer habilement d'embarras, par une nouvelle fourberie qui ne trompa personne, qui pensa lui être fatale à lui-même, & dont l'heureux prince de Galles tira toute l'utilité. Olivier de Mauny, gentilhomme Breton, commandoit dans le château de Borgia pour Bertrand du Guesclin son parent. Charles ayant lié avec lui, le pratiqua dans le dessein de se faire arrêter un jour qu'il iroit

à la chaſſe aux environs de ſon château, afin de ſe pouvoir diſculper de l'événement du paſſage, ſous prétexte, vraiſemblablement, que ne pouvant ſe répondre de l'empêcher, il étoit bien aiſe qu'on ne l'accuſât pas de l'avoir laiſſé forcer Mauny connut l'indigne artifice de Charles, & le déteſta. Pour en tirer néanmoins quelque avantage, ſoit pour les intérêts communs, ſoit pour les ſiens particuliers, faiſant ſemblant de n'en rien appercevoir, il arrêta le roi de Navarre ſelon qu'ils étoient convenus, & fit plus qu'il n'avoit promis. Dès qu'il fut informé que ce roi infidele avoit envoyé 300 chevaux au-devant du prince de Galles pour le recevoir à l'entrée des défilés de Roncevaux, que l'armée Angloiſe paſſoit déja, il le fit étroitement garder juſqu'à ce que l'iſſue de la guerre lui apprît l'uſage qu'il en devoit faire.

ANNÉES de J. C. 1367, & ſuiv.

Henri n'eût pas plutôt été inſtruit que les Anglois étoient en Navarre, qu'il partit de Burgos, & mena ſes troupes camper près du bois de Bagnarez, où ayant tenu conſeil de guerre, il mit en délibération, s'il chercheroit à donner bataille, ou s'il ſe contenteroit d'obſerver le mouvement des ennemis pour prendre ſon parti. Du Gueſclin qui n'eut jamais peur, opina à temporiſer, & deux

ANNÉES de J. C. 1367. & suiv.

ambaſſadeurs de France qui ſuivoient l'armée, furent de ſon avis. Ils repréſenterent à Henri, qu'il ne pouvoit attendre aucun fruit d'une bataille, qu'un peu plus de gloire, ſuppoſé qu'il la gagnât ; mais que s'il la perdoit, le royaume de Caſtille étoit perdu pour lui, que le ſuccès d'une bataille eſt un de ces événemens dont perſonne ne peut ſe répondre, qu'il n'eſt pas prudent de hazarder une grande fortune pour avoir plus de réputation ; que la réputation même d'être ſage eſt préférable dans un roi, à celle d'être toujours victorieux, & qu'un général qui fait rendre les efforts de ſes ennemis inutiles, eſt plus eſtimable en certaines rencontres, que celui qui les repouſſe avec témérité ; qu'il étoit incertain de vaincre les Anglois ſi ſouvent vainqueurs, & commandé par un général qui n'avoit point été vaincu, & qu'il étoit ſûr au contraire de les laſſer, pour peu qu'il voulût traîner la guerre en longueur, de les affamer en leur coupant les vivres, d'en faire périr une partie en les amuſant dans un pays, dont l'air ne leur convenoit pas, qu'ils s'en retourneroient d'eux-mêmes, & qu'ils ſe trouveroient heureux qu'on ne les arrêtât pas au paſſage. Tel fut l'avis de nos François ; ce devoit être celui des Eſpagnols, mais ils prirent mal-à-pro-

pos le génie françois en cette occasion. Henri résolu de combattre, fit avancer l'armée jusqu'en Alava, pour s'opposer à quelques détachemens de cavalerie Angloise, qui portoient le ravage & l'incendie dans tous les lieux de leur passage. Il s'étoit rangé en bataille à la vue des Anglois près de Saldriano, dans un poste fort avantageux, ayant à dos une montagne qui couvroit son armée de ce côté-là ; il s'attendoit que le prince de Galles s'avanceroit pour le combattre : mais il avoit affaire à un général expérimenté, qui savoit prendre son terrain, & qu'on ne faisoit pas donner dans un piege. Le prince laissant Henri dans son poste, alla passer l'Ebre à Logrogno, qu'un gouverneur fidele au roi Pierre, lui avoit conservé jusques-là, & qu'Henri occupé ailleurs, avoit trop négligé de soumettre. Il campa près de Navarette, résolu d'employer ses troupes à conquérir dans le royaume, & à se faire comme autant de remparts des places de l'ennemi contre l'ennemi même, s'il ne trouvoit pas occasion de le combattre sans désavantage. Il ne l'attendit pas longtemps ; Henri retournant sur ses pas, alla camper près de Najare, où ils n'étoient plus séparés que par une petite riviere, que son impatience lui fit passer. Ce fut

ANNÉES de J. C. 1367, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1367, & fuiv.

là que le troisieme d'avril de l'an 1367, se donna cette fameuse bataille que l'on nomme diversement, ou de Najar, ou de Navarette, & à qui nous donnons en France plus communément le dernier nom. Les détails en sont différens dans les auteurs qui en ont fait le récit. Tous conviennent de l'événement. En voici les circonstances les plus sûres. L'aîle droite de l'armée Espagnole étoit commandée par Bertrand du Guesclin, qui avoit avec lui ses François, & par dom Sanche, comte d'Albuquerque, avec la meilleure partie de la noblesse Castillane. Dom Tello, frere de Henri, avoit l'aîle gauche avec le marquis de Villéna; le roi étoit au corps de bataille, & avoit près de lui Alphonse, comte de Gijon, son fils naturel. Le prince de Galles avoit mis à la tête de son aîle droite le duc de Lancastre, le connétable de Guyenne Chandos; Mariana qui ne paroît pas avoir connu ce grand capitaine, met Hugues de Caurelée en sa place: ils y pouvoient être tous deux. Le comte d'Armagnac & le seigneur d'Albret, avoient la conduite de l'aîle gauche. Le prince avec le roi Pierre, & dom Jacques, infant de Majorque, étoient dans le corps de bataille. Dans cette ordonnance on combattit, & les écrivains

mêmes Espagnols avouent, que si leur dom Tello, brave d'ailleurs & bon capitaine, avoit imité Bertrand du Guesclin, la victoire étoit à Henri. Du Guesclin avoit mis en désordre le duc de Lancastre & ses gens, lorsque, sans qu'on sache pourquoi, le prince dom Tello prit la fuite, & fut suivi par toute l'aîle qu'il commandoit. En ce moment le reste de l'armée s'ébranla, quelqu'effort que fissent le roi & les chefs pour l'affermir. Henri fit des prodiges de valeur, le Bâtard de Foix se fit remarquer par des actions extraordinaires, & si du Guesclin n'eût été enveloppé par l'aîle Angloise qui venoit de vaincre, & qui au-lieu de suivre les fuyards, étoit tombée sur lui tout-à-coup, la victoire balançoit encore, & il n'étoit pas impossible aux François & aux Castillans de la remettre dans leur parti. Le sens-froid du prince de Galles, & une présence d'esprit à laquelle rien n'échappoit, contribua beaucoup à la fixer dans le sien. A la bataille de Crecy il avoit vaincu en soldat, à la bataille de Navarette il vainquit en grand capitaine, toujours vaillant, toujours attentif à tous les mouvemens des troupes, & donnant de son poste les ordres, selon les divers événemens, aussi promptement & aussi à propos que s'il

ANNÉES de J. C. 1367, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1367, & suiv.

eût été par tout. On ne dit point le nombre des morts : celui des prisonniers fut grand. Du Guesclin combattit long-temps seul, appuyé contre un pan de muraille qui se trouva là par hazard. Quelques-uns disent, que le roi Pierre étant survenu, ordonna qu'on ne lui fît point de quartier, mais qu'heureusement le prince de Galles se trouva-là pour le conserver, & qu'il fut le seul à qui Bertrand voulut rendre son épée. Henri avoit combattu en soldat depuis qu'on avoit cessé de l'écouter comme roi & comme capitaine. Il ne combattit pas en désespéré. Une secrette persuasion de ce que lui réservoit la fortune, le fit penser à se retirer. D'abord il se renferma dans Najare, mais il n'y demeura pas long-temps; il prit le chemin de Soria, & se sauva en Arragon, accompagné de dom Juan de Luna, de dom Fernand Sanchez de Touar, & de dom Alphonse Pérez de Gusman, pendant que la reine Jeanne sa femme & sa famille, sorties de Burgos au bruit de sa défaite, se rendoient de leur côté à Sarragosse, pour éviter le malheur de tomber entre les mains de Pierre le Cruel. Cette princesse fut suivie dans sa retraite de dom Gomez Manrique, archevêque de Tolede, & de dom Lope Fernandez de Luna, archevêque de Sar-

ragosse, qui étoient demeurés avec elle à Burgos. Le roi Henri passa sans s'arrêter, ne croyant pas qu'étant malheureux, il y eût sûreté pour lui auprès d'un homme du caractere dont étoit le roi d'Arragon ; la reine n'y fut pas long-temps, le mauvais accueil qu'on lui fit, l'obligea de suivre son mari en France, où ils trouverent dans l'amitié qu'avoit notre Charles V pour Henri, un port assuré après leur naufrage, des terres & des pensions pour subsister, & des ressources pour les rétablir.

ANNÉES de J. C. 1367, & suiv.

Pendant qu'on cherchoit les moyens en France de relever les espérances de Henri, Pierre le Cruel y travailloit contre son intention en Espagne. Le prince de Galles n'avoit rien omis pour l'engager à se concilier l'amour de ses peuples, par un changement de conduite, & il n'y avoit rien gagné. Sur le champ de bataille même il avoit exercé sa vengeance contre des prisonniers de qualité, qui, par son ordre, furent passé au fil de l'épée, & il en auroit fait mourir davantage, si le prince de Galles n'eût employé l'autorité que lui donnoit la force qu'il avoit en main, pour arrêter sa barbare fureur. Déja il avoit fait massacrer dom Ynigo Lopez d'Horosco, dom Gomez Carillo de Quintana, dom Sanche de Moscoso, grand-

Année de J. C. 1367, & suiv.

commandeur de l'ordre de S. Jacques, dom Alphonse Geoffroi, & dom Garcie Ténorio, fils de l'amirante, lorsque le prince Anglois survenant, empêcha qu'il ne passât outre, & lui parlant dans des termes très-durs, qu'il accompagna des plus sanglans reproches sur sa cruauté, il fit cesser cette horrible boucherie. D'illustres familles doivent aux soins de ce héros la conservation de leurs noms. Il laissa aller quelques-uns de ces prisonniers de guerre sur leurs paroles, il en envoya d'autres deçà les monts, du nombre desquels fut du Guesclin, qui étant plus craint que les autres, recouvra plus tard sa liberté. Parmi ceux qui la durent au prince, on compte dom Pedre Ténorio, qui étant depuis entré dans l'état ecclésiastique, fit sous le regne suivant un grand rôle dans les affaires politiques, dom Péro Lopez d'Ayala, qui avoit porté la banniere du roi Henri dans la bataille, & a écrit la vie du roi Pierre avec un fiel qui le rend suspect. Il falloit qu'il en eût beaucoup pour ne s'en tenir pas à la vérité; il n'étoit pas nécessaire de charger le tableau. Il suffisoit de représenter ce prince tel qu'il étoit, pour le rendre odieux à la postérité. Le roi de Navarre croyoit profiter de l'avantage de ses alliés pour obtenir sa délivrance; mais

il y a apparence, que du caractere dont ils le connoissoient, ils l'aimoient mieux prisonnier que libre. Il dut à son industrie sa liberté, qui lui devoit au moins coûter de l'argent. Olivier de Mauny voulut en avoir rançon. Le roi fut contraint de la promettre : mais après l'avoir promise, il invita le gentilhomme de la venir recevoir à Tudelle : à quoi le Breton s'accorda, pourvu qu'on lui envoyât un infant de Navarre en ôtage. Charles accepta la condition, & Mauny partit avec lui : mais il ne fut pas arrivé qu'il fut arrêté, mis aux fers, menacé du dernier supplice s'il ne faisoit rendre l'infant. Le gentilhomme fut bienheureux de sortir de prison en rendant le prince : mais il fut doublement imprudent, de se fier à un fourbe qu'il avoit lui-même trompé. ANNÉES de J. C. 1367, & suiv.

Il étoit assez difficile, que deux hommes d'une humeur aussi différente que Pierre le Cruel & le grand prince de Galles, fussent long-temps d'accord ensemble, sur-tout l'intérêt survenant à l'antipathie naturelle. Pierre rentra en possession de son royaume aussi aisément qu'il avoit été chassé. Les princes victorieux furent reçus dans Burgos sans aucune contradiction, & là les villes les plus éloignées envoyerent volontairement leurs clefs, quelques-unes s'en dispenserent,

Années de J. C. 1367, & suiv.

mais on n'y fit pas d'attention; on supposa que pour les soumettre il ne falloit que s'y présenter, & le roi crut n'avoir pas besoin que le prince Anglois s'en mêlât. Il étoit question de le satisfaire, & de s'acquitter des promesses qu'il lui avoit faites à Bayonne; mais le prince de Galles s'apperçut bientôt, que Pierre avoit promis à Bayonne ce qu'il ne tiendroit pas à Burgos. En vain il lui représenta les conditions de leur traité, le roi ne lui témoigna pas qu'il eût intention d'y manquer, mais il lui apporta des excuses pour en différer l'exécution, qui lui firent d'abord soupçonner qu'il ne l'exécuteroit pas. L'épuisement où étoit le royaume de Castille lui servit de prétexte pour ne lui point donner d'argent, & l'indocilité des Cantabres pour ne lui point livrer la Biscaye. Il visoit à le fatiguer, & à l'engager à repasser les monts, en lui faisant appréhender qu'un trop long séjour en Espagne, ou ne préjudiciât à ses troupes, ou ne ruinât ses affaires en France. Le prince vit bien l'artifice, & parut résolu d'attendre l'accomplissement du traité pour ramener son armée en Guyenne; mais il avoit affaire à un homme qui avoit plus d'une ressource, pour ne se pas laisser contraindre à faire ce qu'il vouloit éviter. Pierre feignit, que

pour se mettre en état de satisfaire à sa promesse, il avoit besoin de deux précautions, l'une de s'assurer du roi d'Arragon, ennemi dangereux & offensé, l'autre de faire un voyage en Andalousie, où il pouvoit trouver de l'argent. La proposition étoit plausible, & honnêtement le prince de Galles ne put refuser d'y consentir. Il contribua même de ses bons offices pour moyenner la paix avec le roi d'Arragon, auprès de qui Hugues de Caurelée, qui en étoit connu & aimé, fut envoyé pour la négocier. La paix ne se put conclure si-tôt, mais on obtint une suspension d'armes, qui produisit le même effet que la paix, effet aussi contraire à l'attente de l'Anglois trompé, que favorable aux intentions de l'infidele Castillan. Pierre assuré de l'Arragonois, ne craignit plus trop le prince de Galles. Il alla en Andalousie, où au-lieu de penser à le satisfaire, il commença par donner une libre carriere à sa vengeance. En une nuit, il fit conduire au supplice ou massacrer inhumainement par ses soldats, seize personnes dans Cordoue & à Séville, entre plusieurs autres Boccanegra, un Ponce de Léon, seigneur de Marchéna, & la mere de dom Juan Alphonse de Gusman Donna Urraque d'Osorio, que par une fureur inouie contre une femme

ANNÉES de J. C. 1367, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1367, & suiv.

de cette naiſſance, il fit brûler vive avec une fille nommée Iſabelle Davalos, native d'Ucéda, qui par un mouvement d'amitié du génie de la nation, entra dans le bûcher à la ſuite de ſa maîtreſſe, pour tenir ſa robe dans un état de décence, lorſqu'elle viendroit à s'agiter par la violence de la douleur.

Le prince de Galles apprenoit ces nouvelles à Burgos avec autant d'horreur, qu'il avoit de dépit que Pierre différât toujours ſous de nouveaux prétextes de lui tenir les paroles données. La peſte s'étoit miſe dans ſon armée, qui dépériſſoit tous les jours, & lui-même fut attaqué d'un mal qui eut de longs intervalles, mais qui néanmoins le conduiſit au tombeau. Son indignation redoubla quand après de ſi longs délais, Pierre ſe plaignit que ſes troupes ruinoient entiérement le royaume, lui faiſant entendre que s'il ne les remenoit en Guyenne, il ne leveroit jamais en Caſtille ce qu'il falloit pour les payer. Le prince eut beſoin de toute ſa ſageſſe pour combattre ſa colere en cette occaſion. Il conſidéra néanmoins qu'il étoit en pays étranger, que ſon armée étoit affoiblie; qu'il étoit malade & peu en état de penſer à conquérir la Caſtille; qu'il n'y pouvoit même être plus long-temps ſans expoſer la Guyenne au

danger d'être surprise par les François sous un roi attentif à tout, & sachant mieux que nul autre prince profiter des occasions. De si fortes raisons l'obligerent à modérer son ressentiment, & à prendre le parti du retour, en retenant les ôtages de Pierre, pour l'obliger au moins par-là à garder des mesures avec lui. Quelques-uns disent, qu'il fit dès-lors un traité secret avec les rois de Navarre & d'Arragon, par lequel il étoit porté, qu'ils joindroient leurs forces l'année suivante pour attaquer le Castillan, & partager ses états entr'eux. Je doute fort de cette ligue : mais si elle est vraie, elle fut inutile. Henri qui ne s'endormoit pas, fut bientôt en état de la prévenir, par les secours qu'il trouva en France, où le roi & les princes du sang s'empresserent à l'envi de contribuer à son rétablissement. Le duc d'Anjou, gouverneur du Languedoc, reçut ordre du roi de l'aider de troupes, d'équipage, d'argent. Il eut bientôt une nouvelle armée, à laquelle les prisonniers François, Arragonois, Castillans, qui avoient payé leur rançon depuis la bataille de Navarette, s'étoient rendus de toutes parts. Le Bâtard de Foix, le Begue de Villaine, dom Bernard Cabréra, comte d'Offone, qui depuis la

ANNÉES de J. C. 1367, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1367, & ſuiv.

mort de ſon pere s'étoit retiré d'Arragon, où l'on avoit confiſqué ſes biens, & s'étoit attaché au parti d'Henri, ſe rendirent auprès de lui. Le ſeul du Gueſclin lui manquoit. Le prince de Galles ſans doute, par un preſſentiment ſecret du mal qu'il feroit à l'Angleterre, refuſoit de le mettre à rançon. Tant de gens de crédit néanmoins travailloient à ſa délivrance, même parmi les amis du prince, que l'on n'en déſeſpéroit pas.

Les villes qui n'avoient point envoyé leurs clefs à l'ancien roi, attendoient toujours le nouveau, & avoient profité pour ne ſe point rendre de la méſintelligence des vainqueurs. Ségovie, Avila, Palence, Salamanque & Valladolid ſe conſervoient encore pour Henri. Henri d'ailleurs apprenoit que Pierre étoit plus haï que jamais, que les grands & le peuple de Caſtille le ſouffroient encore plus impatiemment, depuis qu'ils avoient goûté la douceur d'un autre regne. Heureuſement encore pour lui, Pierre s'étoit brouillé avec le pape : ce prince après la journée de Navarette, avoit fait mourir le grand-maître d'un ordre militaire de S. Bernard, le pape l'avoit excommunié, & lui avoit envoyé ſignifier l'excommunication par un prêtre, qui s'étoit mis dans une chaloupe à l'embouchure

bouchure du Guadalquivir; celui-ci avoit épié le moment que le roi passoit sur le rivage, pour demander à lui parler, sous prétexte qu'il avoit à lui dire des nouvelles de l'orient; & lui ayant de sa chaloupe même prononcé la sentence, il s'étoit sauvé; Pierre avoit couru risque de se noyer en poussant son cheval à toute bride vers le prêtre, l'épée à la main pour le tuer. Sa colere s'étoit tournée contre le pontife; il l'avoit menacé, & le pape avoit jugé à propos d'appaiser un prince capable de toutes les extrêmités, en lui accordant que les papes ne nommeroient plus aux évêchés, ni aux maîtrises de Castille, que du consentement des rois; atteinte fâcheuse au saint-siege, qui perdit par-là une possession où il avoit été si long-temps, & où il n'est pas rentré depuis. Cette plaie saignoit au cœur du Saint-Pere, qui déja favorable à Henri, le devint encore davantage, & l'aida de tout ce qu'il put.

ANNÉES de J. C. 1368, & suiv.

Henri ayant assemblé ses troupes, prit son chemin par l'Arragon, passa par la vallée d'Andorre, & marcha avec tant de diligence, que l'Arragonois n'eut pas le temps de s'opposer à son passage, comme il en avoit intention. Quand il fut arrivé sur les bords de l'Ebre, ayant demandé s'il étoit en Castille, quelqu'un

Années de J. C. 1368, & suiv.

lui répondit qu'il y entroit. Alors descendant de cheval il se mit à genoux, fit une croix sur le sable, & élevant sa voix, il jura qu'il ne sortiroit jamais du pays, qu'il n'y eût accompli sa destinée, ou par son rétablissement, ou par sa mort. Cette action inspira aux troupes une nouvelle ardeur de le suivre. Il marcha à Calahorra, où il trouva non-seulement les portes de la ville ouverte, mais un grand nombre de guerriers qui l'y étoient venu attendre. Delà étant allé à Burgos, l'évêque revêtu de ses habits pontificaux avec tout son clergé, & suivi de tous les habitans, le reçut en procession. L'infant de Majorque qui s'y trouva, gagna le château pour s'y défendre : mais il y fut fait prisonnier, & le château & lui demeurerent au pouvoir du prince vainqueur. Cette troisieme révolution alloit avec autant de rapidité que les deux autres : déja Léon s'étoit rendu, & Tolede, quoique partagé, ne pouvoit résister long-temps, si Mahomet, roi de Grenade, à qui Pierre avoit fait demander du secours, ne lui en eût envoyé un assez grand, pour faire craindre aux partisans de Henri de se déclarer à contre-temps. Il est faux que ce malheureux roi acheta l'amitié du Mahométan par une apostasie honteuse, qu'il se fit circoncire en secret,

qu'il épousa une princesse Maure, & fit profession de l'Alcoran. Ce conte se détruit par lui-même, & montre quel choix de mémoires ont fait certains anciens romanciers, qui tiennent néanmoins encore rang d'historiens auprès du vulgaire, parce qu'ils rapportent quelque chose de vrai. Pierre fut cruel & injuste : mais il n'eut point d'autre liaison avec les Mahométans, que celles qu'avoient eue avant lui dans les nécessités pressantes beaucoup d'autres rois Espagnols. Heureusement Cordoue l'arrêta assez de temps, lui & son secours, pour donner le temps à Henri de former le siege de Tolede, & d'être joint par Bertrand du Guesclin, qui avoit enfin été mis à rançon par le prince de Galles, sur ce que le seigneur d'Albret & d'autres avoient osé lui représenter, qu'il se faisoit tort en refusant la liberté à un guerrier, dont on disoit qu'il redoutoit la valeur. A cette parole le prince Anglois s'étoit tout d'un coup relâché ; le prisonnier étoit sorti, & venoit à grandes journées avec une nouvelle troupe de cavaliers François, au nombre de 600, tous de son choix & distingués par leur bravoure, secourir son ancien ami. Cordoue qui s'étoit déclarée pour Henri au bruit de ses premieres conquêtes, avoit été assiégée par Pierre

ANNÉES de J. C. 1368, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1368, & suiv.

le Cruel, & s'étoit si bien défendue, que désespérant de la prendre, il fut obligé de passer outre pour venir conserver Tolede, après avoir mis dans Carmone la meilleure place de l'Andalousie, ce qui lui restoit de trésors, & deux de ses enfans, qu'il confia avec la ville, aux soins de dom Martin de Cordoue, qui fut pour lui par sa constance un autre dom Fernand de Castro. Ses amis de Séville voulurent l'arrêter, & lui conseillerent d'attendre son ennemi sur la défensive, pour laisser rallentir l'ardeur des étrangers qui le suivoient, & leur donner le temps d'éprouver les incommodités d'un air si différent de celui qu'ils respiroient dans un climat plus tempéré. Un Maure qui avoit lu les livres attribués à Merlin, lui dit, que dans les prophéties de cet homme, qui passoit pour éclairé dans la connoissance des choses futures, sa perte étoit nettement marquée. Ce roi avoit trop d'esprit pour déférer à ces prédictions frivoles, & trop peu de docilité pour se rendre aux remontrances de ses amis. Son mauvais destin le poussoit, ou pour parler plus chrétiennement, la justice divine l'aveugloit. Il n'écouta rien; il marcha avec une assez nombreuse armée, mais composée la plupart de Maures ou de Castillans, engagés plutôt

par un reste de devoir ou de bienséance, que par inclination à le suivre. Il arriva à Montiel, place de son obéissance, qui n'est pas fort loin de Tolede, & avoit fait tant de diligence, qu'il ne croyoit pas que son concurrent eût pu être averti de sa marche. Il se trompoit : Henri savoit quel jour il arrivoit à Montiel, & résolu de l'y surprendre, après avoir laissé au siege de Tolede dom Gomez Manrique, archevêque de cette ville, depuis long-temps attaché à lui ; il se mit à la tête de sa cavalerie, & ayant pris le chemin d'Orgaz, il fut si heureux qu'il y rencontra Bertrand du Guesclin & sa troupe, qui voulurent être de la partie. Une rencontre si heureuse parut un augure favorable pour la suite des événemens. Henri reçut presque en même temps un nouveau renfort, par la jonction de dom Pedre Mugniz, grand-maître de Calatrava, & d'un grand nombre de seigneurs, qui vinrent en foule se ranger sous ses enseignes, dans la résolution de sacrifier leurs personnes & leurs vies pour sa défense, & pour la liberté de leur patrie. On marcha avec beaucoup de célérité, & l'on se trouva à la vue de l'armée ennemie, avant qu'aucun du parti contraire eût seulement soupçonné qu'on avoit dessein de l'aller chercher. Cette

ANNÉES de J. C. 1369, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1369, & suiv.

surprise y jeta de la terreur, & y causa quelque désertion. Pierre étoit capitaine & soldat. Il n'omit rien pour redonner du cœur aux siens, & fit diligence pour rassembler quelques-unes de ses troupes, qu'il avoit dispersées dans les bourgades des environs, dans la persuasion qu'on n'en viendroit pas si-tôt à une bataille décisive. Il fit tant néanmoins qu'il forma une armée considérable. Du côté de Henri, on étoit las d'une longue marche; on eut la nuit de part & d'autre pour prendre du repos & donner des ordres. Au lever du soleil, le quatorzieme de mars, l'an 1369, les armées se mirent en bataille, & après que les rois eurent exhorté chacun de leur côté leurs soldats à soutenir la bonne cause, qu'ils se flattoient d'avoir tous deux, on en vint aux mains, mais si mollement du côté de Pierre, quelque exemple qu'il donnât de valeur, & quelque exhortation qu'il pût faire; avec tant d'ardeur du côté d'Henri, qui par son courage se faisoit à peine distinguer parmi ses soldats qui le suivoient de près, qu'en un moment les Maures furent culbutés. On les mit en fuite, & on en tua un grand nombre en les poursuivant. Le roi accompagné de Castro, qui ne l'abandonna jamais, & des plus braves de ses officiers, retint quelque

temps ses Castillans. Mais Henri d'une part, du Guesclin de l'autre, le Bâtard de Foix, François, Arragonois, Castillans, les presserent si vivement, que Pierre ne pouvant plus tenir, fut obligé de gagner Montiel, de s'y renfermer, & d'attendre que quelqu'un ralliât ses troupes pour accourir à son secours. Il l'attendit inutilement. Henri poursuivant sa victoire, alla investir Montiel, & afin que son concurrent ne pût lui échapper des mains, il fit environner la place d'un mur de terre qu'il fit bien garder. Personne ne parut de dehors pour délivrer le malheureux roi, qui se fut à peine enfermé, qu'on l'avertit qu'il manquoit d'eau ; comme on ne s'étoit point apperçu de cette disette avant la bataille, on crut que quelque traître en avoit détourné la source pour hâter le malheur de son mauvais maître. En effet, la place manquant d'une provision si nécessaire, il fallut penser aux remedes extrêmes. Pierre jugeant de Henri par lui-même, n'en espéroit point de quartier : ainsi il étoit persuadé que le plus mauvais parti étoit de se rendre. L'évasion paroissoit difficile, mais il falloit tenter l'impossible dans une extrêmité si pressante. Pierre ayant donc pris avec lui dom Fernand de Castro, son ami fidele, & quelques autres

ANNEES de J. C. 1369, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1369, & suiv.

d'entre les siens qui lui étoient le plus attachés, sortit du château, lui douzieme, à la faveur des ténebres de la nuit, pour voir s'il pourroit surprendre ou forcer quelque poste du mur dont on avoit environné Montiel, moins fort, ou moins bien gardé que les autres. A peine avoit-il fait quelques pas dans un chemin qui conduisoit de la forteresse à la circonvallation, que sa marche fut découverte par le Begue de Villaine, officier François, qui suivi d'une grosse troupe de gens aussi résolus que lui, l'arrêta, lui demanda son nom, & le mit en nécessité de lui dire qui il étoit, en se rendant son prisonnier, & le priant de ne le pas livrer entre les mains de son ennemi; il ajouta aux prieres des promesses capables de l'intéresser à procurer son évasion. Le Begue l'assura que Henri ne sauroit rien, au moins par lui, qu'il fût tombé entre ses mains, & l'amena dans son logis avec ceux qui l'accompagnoient. Il y avoit demeuré une heure sans qu'il eût paru que personne eût été averti de son aventure, lorsqu'on vit Henri entrer dans la chambre, en demandant avec des paroles injurieuses où il étoit. Pierre n'attendit pas qu'on le découvrît, & répondant à la fierté & aux injures de son adversaire avec une fierté égale, & des paroles encore plus pi-

quantes, il fut frappé par son rival d'un coup de poignard au visage. Dom Pedre blessé & couvert de sang, se jete avec fureur sur dom Henri. Tous deux, ils se prirent au corps, & tomberent l'un & l'autre par terre. Henri se trouva sous son ennemi, qui se mettoit en devoir de se saisir d'une dague pour le percer, si le vicomte de Rocabertin n'eût pris par le pied le plus foible, & ne l'eût fait tourner sur l'autre. Henri ne perdit point de temps, & profitant de son avantage, tira une petite épée qu'il portoit, & lui en donnant au travers du corps, le laissa mort sur le carreau. C'est ainsi que raconte ce fait, Froissard, auteur contemporain, qui dit la vérité quand il la sait, & qui assure avoir été bien informé de celle-là. Je sais que quelques Espagnols rapportent autrement cette catastrophe de l'infortuné Pierre le Cruel : mais ce qu'ils en disent est si peu probable, que je m'étonne que Mariana, qui témoigne avoir lu Froissard, ne s'en soit pas tenu à ce que cet auteur en raconte d'une maniere si naturelle, & qui seroit la plus vraisemblable, quand elle ne seroit pas la plus vraie. Que Pierre se soit adressé à du Guesclin pour se sauver par son entremise des mains de dom Henri, pour l'engager à ruiner la fortune de son ami,

ANNÉES de J. C. 1369, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1369, & suiv.

son propre ouvrage, les desseins de la France; que ce prince ait pu se persuader qu'il en viendroit à bout par des promesses; que du Guesclin ait déclaré cette proposition à Henri, & que ces deux braves guerriers soient convenus de le trahir, & de l'attirer dans la tente du général François, afin que le roi Espagnol l'y assassinât à son aise, comme le disent ces écrivains; c'est de quoi j'aurois droit de douter, quand d'autres ne diroient pas le contraire, sur tant de circonstances incroyables, par rapport à l'état des choses, aux intérêts, au caractere des personnes dont il s'agit. A plus forte raison le doit-on tenir pour absolument faux; vu le témoignage opposé d'un historien du même temps, sans soupçon de partialité, & qui positivement assure être bien informé du fait? Quoi qu'il en soit, ainsi termina sa criminelle & malheureuse vie, après environ dix-neuf ans de regne, dans la trente-cinquieme année de son âge, un roi qui n'avoit laissé vivre que ceux qu'il n'avoit pu faire mourir. En lui finit la branche légitime des rois issus de Raymond de Bourgogne. Une tige bâtarde lui succéda, & c'étoit à elle qu'étoit réservée la gloire de jeter les fondemens de la monarchie d'Espagne, par l'union solide & stable de celles de Castille & d'Arragon.

LIVRE SIXIEME.

Pierre le Cruel étoit mort si odieux à ses peuples, qu'il ne fut pas difficile à son vainqueur, déja reconnu roi de Castille, & déja maître d'une grande partie du royaume, de se mettre en possession du reste. La ville de Tolede, assiégée depuis quelque temps, venoit de s'abandonner à la discrétion du nouveau souverain; Séville & toutes les places de l'Andalousie, à la réserve de Carmone, que dom Lopez Martin de Cordoue s'opiniâtra à ne pas rendre, reçurent Henri de Trastamare, & le reconnurent sans entrer en discussion de son droit. Malgré ce succès, néanmoins il ne conserva pas sans beaucoup de peine ce qu'il avoit acquis avec tant de facilité. Plusieurs princes chrétiens se disposoient à lui disputer une couronne, à laquelle ils prétendoient avoir un droit beaucoup plus légitime que le sien. Ferdinand IV, roi de Portugal, depuis la mort de Pierre son pere, arrivée peu de mois auparavant, étoit petit-fils de Béatrix de Castille, fille légitime de dom Sanche IV, & déja même ce prince avoit pris le titre de roi de Castille; il s'étoit mis en possession de Ciu-

Années de J. C. 1369, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1369, & suiv.

ad-Rodrigo, de Zamora, de Tuy en Galice, d'Alcantara & de quelques autres villes en divers endroits. Jean, duc de Lancastre, Edmond, comte de Cambridge, fils d'Édouard III, roi d'Angleterre, cadets du grand prince de Galles, avoient époufé, l'un Conftance, & l'autre Ifabelle, filles naturelles de Pierre le Cruel, dans le deffein de faire valoir la déclaration du pere de ces princeffes, touchant fon prétendu mariage avec Marie de Padilla, approuvée aux états de Séville. Henri n'avoit que trop éprouvé combien la puiffance Angloife étoit redoutable. Outre ces concurrens qui prétendoient tout, il avoit des voifins qui vouloient au moins profiter de quelque chofe, & qui croyoient lui faire grace de ce qu'ils vouloient bien lui laiffer. Le roi de Navarre avoit fes prétentions, & le roi d'Arragon les fiennes: le premier s'étoit déja emparé de Logrogno, de Victoria, de Salvatierra, & de plufieurs autres places à fa bienféance. Le fecond avoit continuellement la vue fur la Murcie, qu'il eût bien voulu furprendre, & il s'étoit même emparé de quelques places fur les confins de l'Arragon & de la Caftille. Les villes de Molina, de Cannette & de Réquena, lui avoient été livrées par des gouverneurs

infideles, qui s'étoient laiſſés gagner à force d'argent & de promeſſes. Mahomad Lagus, roi de Grenade, ancien ami de Pierre le Cruel, avoit profité des troubles de la Caſtille, pour relever la domination des Maures en Eſpagne; il s'étoit rendu maître d'Algézire, & avoit entiérement détruit cette ville importante, qui autrefois coûta la vie à tant de milliers de Mahométans. On étoit informé, que ces princes ſe propoſoient les uns aux autres divers projets de confédération, qui tendoient tous à dépoſſéder Henri de ſes états, & à les partager entr'eux, ſelon la nature & l'étendue de leurs prétentions. La défiance qu'ils eurent les uns des autres, ne leur permit pas de s'unir aſſez étroitement pour entrer tous enſemble en action; & ce fut un effet ſenſible de la Providence, non-ſeulement ſur la Caſtille, mais généralement ſur toute l'Eſpagne, qui eût été en danger de devenir par cette union la proie des étrangers & le théatre d'une guerre ſanglante. Outre ces embarras du dehors, Henri en avoit encore de domeſtiques, qui ne lui laiſſoient pas goûter en repos le plaiſir de la royauté. Il manquoit d'argent, & il devoit des ſommes conſidérables à Bertrand du Gueſclin & à ſes François. Ce guerrier étoit invité avec beaucoup d'of-

Années de J. C. 1369, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1369, & suiv.

fres & d'instances de la part du roi d'Arragon, d'aller prendre le commandement des armées Arragonoises dans l'isle de Sardaigne. La gloire de cette expédition le flattoit, & il n'étoit pas insensible aux avantages qu'on lui promettoit, il pressoit son congé & sa récompense. De plus, comme la plupart de ceux qui contribuent aux révolutions, cherchent leur fortune dans ces changemens, le nombre des Castillans qui avoient droit de prétendre aux graces du nouveau monarque, étant plus grand que celui des graces mêmes, il se voyoit dans la nécessité de faire beaucoup de mécontens, & actuellement dom Tello prétendoit avoir de justes sujets de se plaindre. Le feu roi même n'étoit point mort si universellement abandonné, que ses enfans n'eussent encore des partisans considérables, qui pouvoient faire un soulevement, pour peu qu'ils fussent aidés d'ailleurs. Il ne falloit pas une moindre valeur, une moindre constance, de moins grands talens, moins d'adresse & de bonne fortune que celle du nouveau roi de Castille, pour se maintenir sur un trône encore chancelant par tant d'endroits. Il mit tout en œuvre pour s'y affermir, & le succès qu'il eut à conserver ce qu'on peut appeller le fruit de son

crime, en effaça dans l'esprit des hommes d'autant plus aisément la tache, qu'il n'y employa que ses vertus. Ses manieres nobles, son air affable, & cette heureuse inclination qui le portoit à faire du bien, lui attirerent le respect, & lui gagnerent le cœur des peuples ; par-là il trouva de l'argent pour payer les troupes étrangeres. Les impôts, les changemens de monnoie, dont il usa pour avoir de quoi satisfaire tant de sortes de gens, se firent sans contradiction. L'aliénation des domaines de la couronne, dont il récompensa les chefs de l'armée Françoise qui l'avoient si utilement servi ; les dons qu'il fit à ses courtisans, ou parce qu'ils les avoient mérités, ou parce qu'il avoit besoin d'eux, ne trouverent point d'opposition dans les états généraux de son royaume qu'il assembla en divers lieux, & qui eurent toujours pour lui toute la complaisance qu'en eût pu attendre le roi le plus légitime & le mieux établi. Il savoit mieux que personne du monde l'art de faire espérer à ceux à qui on n'a pas de quoi donner, & comme il donnoit par inclination, on étoit sûr qu'il attendoit l'occasion de faire du bien avec la même impatience que ceux qui le devoient recevoir. Il payoit d'honneurs les personnes de qualité dont il ne pouvoit

Années de J. C. 1369, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1369, & suiv.

augmenter les richesses ; les titres qui sont aujourd'hui ce qu'on appelle les grands d'Espagne, accordés à peu de gens jusques-là, devinrent communs sous son regne. Outre Bertrand du Guesclin, qu'il créa duc de Molina, il fit Bernard, bâtard de Foix, comte de Médina-Céli, en lui faisant épouser Isabelle, héritiere de la Cerda, dont les descendans de ce comte, aujourd'hui ducs du même titre, ont pris les armes & le nom. Quelque service qu'il eût reçu de ce guerrier, c'étoit pousser loin la reconnoissance, que de lui faire épouser une femme issue en ligne légitime du sang de Castille & de France, avec de grandes terres & de grands biens. D'autres maisons considérables doivent à la libéralité de ce prince les premiers titres qui y sont entrés. Ainsi Henri contenta ses alliés & ses serviteurs. Du Guesclin rappellé en France, lorsqu'il se disposoit à passer au service du roi d'Arragon, revint couvert de gloire & chargé d'argent, prendre l'épée de connétable, pour renouveller la guerre contre les Anglois. Outre la terre de Molina, Henri lui donna celles d'Almazan, de Seron, de Montagudo, d'Atiença & de Soria. Il paya encore les sommes considérables qui lui avoient été promises dès le commence-

ment de la guerre, & lui fit cession de l'infant de Majorque son prisonnier, que la reine de Naples sa femme avoit promis de racheter, & qu'elle racheta en effet : mais ce ne fut que pour lui voir suivre la destinée de sa famille, & mourir d'une maladie imprévue, après qu'il eût en vain tenté de rentrer dans son héritage.

ANNÉES de J. C. 1370, & suiv.

L'éloignement de du Guesclin causa du chagrin à Henri : mais ce prince tira deux grands avantages du renouvellement de la guerre entre la France & l'Angleterre ; l'un que le duc de Lancastre & le duc de Cambridge son frere, ne purent être si-tôt en état de porter les armes Angloises en Castille ; l'autre que le roi de Navarre étant obligé de passer en France pour veiller à de plus grands intérêts que ceux qui le retenoient en Espagne, fut forcé de consentir à mettre en séquestre les villes qu'il avoit prises sur le Castillan, & de rendre le pape arbitre du différend qu'elles causoient entr'eux. L'affaire fut longue à terminer ; mais elle se termina enfin par la restitution des villes, & par le mariage de Charles, fils aîné du roi de Navarre, prince aussi plein de bonnes qualités que son pere en avoit de mauvaises, avec Éléonore, fille de Henri.

Pendant que l'heureux Castillan se

ANNÉES de J. C. 1370, & suiv.

déméloit de ces embarras, les grands-maîtres de S. Jacques & d'Alcantara aiderent à le tirer d'un autre. Ils engagerent le roi de Grenade à conclure une treve avec lui, à laquelle le Sarrasin avoit quelque temps auparavant assez fiérement refusé d'entendre. Celui qui paroissoit le plus à craindre, fut celui qui fit le moins de mal. Le roi d'Arragon étoit le plus puissant, le plus ambitieux, le plus habile, le plus attaché à ses intérêts de tous ces princes : mais ce fut par là même qu'il devint moins redoutable au roi de Castille. Son habileté & son ambition lui firent jeter les yeux sur d'autres conquêtes qui le détournerent de faire la guerre au Castillan, quoiqu'il parût durant longtemps sur le point de la commencer, afin d'obliger par-là Henri d'acheter de lui son repos. Mais ces deux princes étoient trop habiles pour s'en imposer l'un à l'autre, ils reconnurent que leurs intérêts étoient de bien vivre ensemble, & de ne se rien demander, à quoi après beaucoup de menaces, beaucoup de négociations de part & d'autre, & de traités, ils se porterent enfin tous deux pour le bien commun de leurs états.

Ainsi Henri n'eut de guerre suivie qu'avec le roi de Portugal, lequel, quoiqu'il lui fût inférieur en forces & en l'art

de combattre, étant secondé par ce qui restoit de Castillans attachés au feu roi, étoit un ennemi redoutable à un prince, menacé d'ailleurs par tant de différens endroits. Dom Martin de Cordoue, fidele à son ancien maître qui lui avoit confié ses enfans, avoit rassemblé dans Carmone, pour défendre leur liberté, de vieilles troupes bien aguerries, & une partie des seigneurs qui regardoient encore dans le roi Pierre, tout mort qu'il étoit, la qualité de roi légitime, plutôt que celle de mauvais roi. La place étoit pourvue pour long-temps de toutes sortes de munitions de guerre. Pierre lui-même en quittant Séville, avoit pris la précaution de faire transporter à Carmone, toutes les provisions qui étoient dans cette capitale, pour ôter à ses habitans affectionnés à Henri la tentation de se révolter. D'un autre côté, dom Fernand de Castro ayant été mis en liberté, s'étoit retiré en Galice, où il soulevoit la province en faveur du parti Portugais.

ANNÉES de J. C. 1370, & suiv.

Cette guerre fut d'abord fort vive. Malgré l'inquiétude que tant d'autres ennemis donnoient au nouveau roi de Castille, il marcha en personne contre le roi de Portugal, & pénétrant dans son pays, il en désola toute cette partie qui est entre le Migno & le Duéro, prit entre

ANNÉES de J. C. 1370, & suiv.

autres places Brague & Bragance ; il chercha même occasion de donner bataille, que le Portugais évita. La multitude des grandes affaires, dont Henri avoit alors à soutenir tout le poids, l'ayant obligé de retourner en Castille, la garnison Portugaise de Ciutad-Rodrigo, profita de ce temps pour faire des courses : elle étoit forte & composée de soldats braves & bien aguerris. Henri n'eût pas plutôt pourvu aux choses qui l'avoient appellé dans l'intérieur de son royaume, qu'il retourna sans tarder sur la frontiere, & assiégea Ciutad-Rodrigo. Il fut suivi dans cette expédition par son frere dom Sanche, comte d'Albuquerque, qui avoit été pris par les Anglois à la bataille de Najarre ou de Navarette, & qu ils avoient enfin relâché moyennant une grosse rançon. Les Portugais défendirent leur conquête avec un courage & une vigueur qui fit durer le siege jusqu'à l'hiver, lequel ayant été fort rude cette année-là, obligea le roi de Castille à mettre ses troupes à couvert des injures de la saison. Une expédition plus pressée donna même le loisir aux Portugais d'avancer leurs conquêtes en Galice, où ils prirent Compostelle & la Corogne, Henri craignoit pour l'Andalousie, où quoiqu'il eût assemblé une armée navale

devant laquelle celle de Portugal, qui avoit long-temps infesté les côtes, ne paroissoit plus sur ces mers; le gouverneur de Carmone se fortifiant de jour en jour, soutenoit les espérances des Portugais. Le Castillan résolu enfin de se délivrer de l'inquiétude que cette place lui donnoit, alla l'assiéger en personne, après avoir nommé des chefs pour commander l'armée de Galice. Il y trouva une résistance opiniâtre, & le gouverneur déterminé à tout éprouver avant que de se rendre. Le siege fut long, fatigant, meurtrier; les assiégés firent souvent des sorties, qui par le nombre des combattans ressembloient fort à des batailles. Comme les plus vigilans généraux ne sauroient tellement avoir l'œil à tout, qu'il ne se glisse quelquefois du relâchement dans les subalternes; un jour que la chaleur étoit excessive, le roi Henri étoit tranquille en sa tente, & ne s'attendoit à rien moins qu'à se voir investi par les ennemis, lorsque les soldats de la ville apperçurent qu'on gardoit le camp avec beaucoup de négligence, & que l'excessive chaleur avoit fait retirer la plupart des assiégeans sous leurs pavillons, ils sortirent brusquement, & ayant poussé les gardes avancées jusques dans la tranchée, ils s'en rendirent maitres, &

ANNÉES de J. C. 1371, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1371, & suiv.

paſſant outre avec la même impétuoſité, ils pénétrerent ſans donner à perſonne le loiſir de ſe reconnoître, juſqu'à la tente du roi de Caſtille. Malgré le déſordre & la ſurpriſe, Henri s'y défendit vaillamment avec ce qui ſe trouva alors de ſes officiers auprès de lui, & la réſiſtance fut telle, qu'on eut le temps de le ſecourir. Les ennemis furent pouſſés à leur tour juſques ſous leurs murs, & avec une ſi grande perte de leurs gens, que ceux qui rentrerent dans la ville n'eurent pas ſujet de tirer d'autre gloire de leur entrepriſe, que celle d'avoir beaucoup oſé; ils ne ſe découragerent pas néanmoins. Le roi les avoit juſques-là toujours attaqués en plein jour : mais voyant qu'il n'avançoit pas, il eut recours au ſtratagême, & à une entrepriſe nocturne qui ne lui réuſſit pas mieux. Il y avoit une tour où il fit conduire ſecrétement en ſilence durant la nuit, une troupe de ſes ſoldats dès plus alertes & des plus hardis juſques ſous les murs de la place, avec ordre de l'eſcalader. Déja quarante y étoient entrés & s'étoient emparés de la tour, lorſque ceux qui gardoient le poſte ayant averti par leurs cris, le gouverneur en perſonne, ſuivi des plus braves de ſa garniſon, accourut de ce côté-là, fit renverſer dans le foſſé ceux qui étoient ſur les échelles,

& tuer ſans ménagement ceux qui s'étoient ſaiſis de la tour. Cette vengeance lui coûta cher. Il tint encore long temps : mais enfin il manqua de vivres, & fut contraint de capituler. On le reçut à compoſition. Il devoit avoir la vie ſauve. Le roi cependant ordonna que ſon procès lui feroit fait : il fut exécuté à Séville, & quelque couleur que Henri pût donner à ce procédé violent, il ne put éviter la cenſure publique, qui ne pardonne rien moins aux rois, que ce qui bleſſe la bonne foi : il laiſſa la vie à ſes neveux, mais il leur ôta la liberté ; elle ne leur fut rendue dans la ſuite auſſi-bien qu'à d'autres de leurs freres, fils naturels de Pierre le Cruel, que lorſqu'on n'eût plus rien à craindre. Comme le roi ne ſe trouva pas de long-temps en état de vivre ſans précaution de ce côté-là, quelques-uns de ces ſeigneurs moururent en priſon.

Annees de J. C. 1371, & ſuiv.

La priſe de Carmone fut un coup déciſif pour affermir Henri ſur le trône. Par-là l'Andalouſie devint libre, le parti Portugais s'affoiblit beaucoup ; de plus, pour comble de proſpérité, pendant qu'il aſſiégeoit Carmone, il eut nouvelle que dom Pedre Fernandez Velaſco avoit réduit Zamora, & que ſes troupes faiſoient la guerre avec grand ſuccès en Galice. Dom Tello qu'il y avoit en-

ANNÉES de J. C. 1371, & suiv.

voyé étoit mort de maladie ; mais ce fut une perte qu'Henri ne pleura que médiocrement : ce frere avoit beaucoup de mérite, & lui avoit été fort cher : mais ils s'étoient brouillés, & dom Tello avoit cet air de mécontent qui offense les souverains, lors même qu'ils donnent sujet de l'être. On soupçonna qu'un médecin avoit empoisonné ce seigneur, & sur ce que le médecin étoit de la maison du roi, la médisance n'épargna pas ce prince. L'Histoire Espagnole l'en justifie, & ces crimes noirs en effet n'étoient pas de son caractere. Au défaut de ce général, dom Pedre Manrique, & dom Ruiz Sarmiento, commandans l'armée Castillane, avoient gagné une bataille contre dom Fernand de Castro, & l'avoient obligé de se retirer avec les débris de ses troupes en Portugal. Ces événemens ayant rallenti l'ardeur des armes Portugaises, Ferdinand écouta d'autant plus volontiers les propositions de paix qui lui furent faites au nom de Henri, par dom Alphonse Pérez de Gusman, seigneur de Gibraléon & grand-prévôt de Séville, que le monarque Portugais avoit dans le cœur une de ces passions qui éteignent l'amour de la gloire. Il étoit éperduement amoureux d'Éléonore, épouse de dom Martin de

Ménézez

Ménésez d'Acunha, homme de grande qualité des mieux alliés du royaume. Les conditions du traité furent, que les villes prises seroient rendues, qu'une fille du Castillan épouseroit le roi de Portugal, & que Ciutad-Rodrigo & d'autres villes lui seroient données pour sa dot. L'amour du Portugais pour Éléonore l'aveuglant tous les jours de plus en plus, mit un embarras à l'exécution de ce traité, qu'il auroit rompu tout-à-fait, si le Castillan plus sage que lui, & entendant mieux ses intérêts, n'eût usé à propos de condescendance. Ferdinand contre toutes les regles de la conscience & de l'honneur, voulut épouser sa maîtresse, dont il avoit une fille nommée Béatrix, & résolut sous divers prétextes dont on ne manque point, de l'enlever à son mari.

ANNÉES de J. C. 1371, & suiv.

Entr'autres obstacles qui s'opposoient à un si criminel mariage, le traité fait avec la Castille étoit ce qui embarrassoit le plus Ferdinand. Il ne put s'en tirer autrement, que par une priere qu'il fit d'assez bonne grace à Henri, de lui rendre sa parole touchant l'engagement qu'il avoit pris avec sa fille, s'offrant d'un autre côté pour marque qu'il vouloit bien vivre avec lui, d'exécuter exactement l'article du traité de paix qui con-

ANNÉES de J. C. 1371, & suiv.

cernoit l'échange des villes, de lui rendre Ciutad-Rodrigo, & les autres places cédées pour la dot de la princesse. Henri accepta le parti, & crut par cette complaisance rendre la paix d'autant plus stable entre lui & le roi de Portugal, qu'il prévoyoit que le mariage dont ce prince étoit entêté, lui alloit donner des affaires à démêler avec ses sujets.

Il arriva comme Henri l'avoit prévu, que le mariage de Ferdinand excita de grands troubles en Portugal : mais il fut trompé en ce que ces troubles n'empêcherent pas que la guerre ne se rallumât entre les deux états. Les transfuges Castillans en furent la cause, dans la crainte qu'ils eurent, que pour affermir la paix entre les deux couronnes, le roi de Portugal ne les sacrifiât. Ils firent tant par leurs intrigues, que les Portugais se saisirent d'une flotte Castillane venant de Biscaye, chargée de fer & d'autres marchandises. Henri offensé de cette infraction, se transporta à Zamora, d'où il envoya des ambassadeurs en faire ses plaintes à Ferdinand, & lui demander avec la réparation de l'injure, la restitution de ce qui avoit été pris. Il ne fut pas écouté, on en vint aux armes. Dom Alphonse, comte de Gijon, fils naturel de Henri, fut commandé pour aller faire

le dégat du côté de Galice, l'amirante Boccanégra reçut ordre de courir les côtes de Portugal, pendant que le roi en personne entra rapidement en ce royaume, prit d'emblée Panel, Almeyda, Villorico & Linarez, assiégea Viseu & s'en rendit maître avec la même rapidité ; il pénétra jusqu'à Conimbre, mais il ne crut pas devoir l'assiéger, pour ne pas perdre l'occasion d'une bataille qu'il croyoit être plus décisive, pour finir avantageusement la guerre, que la prise de cette ville. Dans cette pensée, ayant appris que Ferdinand étoit à Santaren à la tête de son armée, il marcha à lui sans perdre de temps : mais ne l'ayant pu ni forcer ni attirer au combat, il mena ses troupes à Lisbonne, brûla les fauxbourgs de cette capitale, pilla dans le port plusieurs riches vaisseaux, pendant que la flotte de Boccanégra en prenoit d'autres en pleine mer ; la ville fut si bien défendue, qu'il perdit espérance de la prendre. Pendant cette expédition, le cardinal de Bologne, que le pape Gregoire XI avoit envoyé en Espagne pour la pacifier encore une fois, arriva heureusement en Portugal pour négocier la paix entre ces deux rois. Il y eut de la peine, mais il y travailla avec tant d'application & de zele qu'il en vint à bout.

ANNEES de J. C. 1371, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1371, & suiv.

Les conditions furent, que les villes & les effets pris de part & d'autre seroient rendus de bonne foi, que les transfuges Castillans seroient chassés de Portugal, & que pour mieux affermir la concorde, dom Sanche, comte d'Albuquerque, frere de Henri, épouseroit Béatrix, sœur de Ferdinand, & le comte de Gijon, Isabelle, fille naturelle du même roi. On reconnut après cette paix, que les transfuges étoient une semence de guerre qu'il auroit été bon d'étouffer plutôt, mais on ne s'apperçoit d'ordinaire des fautes qu'on fait que par leurs mauvais effets. Dom Fernand de Castro passa en Angleterre, où il mourut quelque temps après, avec la gloire d'avoir été fidele à son roi légitime & à son ancien maître; les autres, au nombre de cinq cents, s'étant dissipés en divers endroits, laisserent Henri démêler en repos ce qui lui restoit d'affaires avec les autres rois ses voisins.

La gloire qu'il avoit acquise en forçant tant de grands ennemis de le laisser régner en paix, fut comblée par la reconnoissance qu'il témoigna pour ses amis, dans un temps où environné de tant de puissances conjurées à sa perte, il eût été tres excusable de ne penser qu'à s'en défendre. Ce fut en ce même temps néanmoins, que n'oubliant pas qu'il devoit son élévation

à la France, il envoya son amirante Ambroise Boccanégra sur nos côtes, pour combattre une flotte Angloise qui venoit d'Angleterre en Guyenne avec des troupes de débarquement, pour arrêter le cours des conquêtes que faisoit Bertrand du Guesclin en Poitou, en Xaintonge, au pays d'Aunis, en Angoumois, & presque par-tout où les Anglois avoient étendu leur domination, sous le regne de nos deux derniers rois. La fortune changeoit de parti. Édouard III & le prince de Galles, qui sembloit se l'être attaché, commençoient à éprouver son inconstance. Le fils languissoit à Londres d'une maladie qui l'ensevelit sous des lauriers, que de moins habiles gens que lui auroient déja laissé flétrir ; le pere se sentoit échapper des mains ce que le traité de Bretigny lui avoit acquis. Le secours qu'Henri envoya à notre Charles & à du Guesclin, ses bienfaicteurs, leur vint à propos, & avança fort le succès de leur entreprise. Édouard avoit fait un effort pour conserver ses conquêtes en France. Le duc de Lancastre se disposoit à passer la mer du côté de Flandre, pour entrer en France par la Picardie, pendant que le comte de Pembrok partoit d'Angleterre pour venir débarquer à la Rochelle : ce fut à la rade de cette ville que

ANNÉES de J. C. 1372, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1372, & suiv.

la flotte Castillane & l'Angloise se rencontrerent & se donnerent bataille. Il y en eut peu en ce temps de plus mémorable. Les Anglois y combattirent avec courage ; mais les Castillans remporterent la victoire : le comte de Pembrok y fut pris prisonnier avec Richard d'Angleterre & d'autres seigneurs de grande considération ; ceux des vaisseaux Anglois qui ne furent pas coulés à fond durant le combat, furent pris & menés en Castille avec les prisonniers, & beaucoup d'argent que le roi d'Angleterre envoyoit en France pour être employé à payer ses troupes. Mariana confond cette expédition avec une autre qui la suivit, lorsqu'il assure que Boccanégra se joignit avec la flotte Françoise, & que les deux armées ensemble combattirent celle d'Angleterre. Il partage avec nous la gloire de cette journée, que nos écrivains attribuent toute entiere à sa nation. Froissard, auteur contemporain, & l'histoire de Bertrand du Guesclin disent, que notre armée navale, commandée par Yvain de Galles, s'étant arrêtée, venant d'Harfleur, à prendre sur les Anglois l'isle de Grenesey, ne joignit point celle de Castille, qui seule combattit & vainquit Pembrok. Ce fut assez long-temps après cette expédition, que Charles V,

ayant dessein d'ôter aux Anglois la Rochelle, dont les habitans lui tendoient les bras, envoya Yvain de Galles en Castille, prier Henri de renvoyer son armée navale devant cette ville, où s'étant jointe à celle de France, elles bloquerent ensemble la place, pour empêcher que la garnison Angloise ne fût secourue par mer, pendant que Bertrand du Guesclin, d'intelligence avec les bourgeois, prenoit des mesures pour s'emparer du château du côté de la terre. La prise de la Rochelle fut suivie d'une victoire importante, que le brave connétable gagna, & qui acheva de le mettre en voie d'enlever aux Anglois le fruit de celles de Crecy & de Poitiers. Le roi de Navarre, qui quoique né de la maison de France, étoit l'ennemi le plus déclaré de la monarchie Françoise, mit tout en œuvre pour engager le roi de Castille à changer de parti. Afin de traiter cette affaire avec lui, il l'assura que s'il vouloit quitter l'alliance de France, & payer au roi d'Angleterre ce que lui devoit son prédécesseur des sommes promises au prince de Galles, lorsqu'il l'étoit venu rétablir, le duc de Lancastre & son frere renonceroient à tous les droits qu'ils prétendoient sur la Castille, en vertu de leur mariage avec les filles du feu roi.

Année de J. C. 1373, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1374, & suiv.

Henri répondit à cette proposition en homme généreux, mais sage, qui ne regardoit pas tant le présent qu'il n'étendît ses vues sur l'avenir, que pour l'alliance de France il ne la quitteroit jamais, qu'il devoit sa couronne aux François, & que le bienfait méritoit qu'il n'en perdît jamais la mémoire, que s'il arrivoit que la France fît la paix avec les Anglois, alors il seroit toujours prêt à satisfaire le roi d'Angleterre sur les sommes qui lui étoient dues, & qu'il ne refuseroit pas d'acheter à ce prix, des enfans de ce prince, la paix qu'il vouloit laisser aux siens, que si sur la qualité de ces sommes il naissoit quelque contestation, il s'en rapporteroit volontiers à de sages & integres arbitres, dont on conviendroit de bonne foi. Il y avoit trop de vertu dans une pareille réponse pour contenter un aussi méchant homme qu'étoit le roi de Navarre; il se retira pour aller rendre compte de sa négociation à ses amis, qu'il avoit peu utilement servis, pendant que le Castillan continua à seconder efficacement les siens. Le duc d'Anjou & lui avoient formé le dessein d'assiéger ensemble Bayonne, & de l'enlever aux Anglois. Le duc d'Anjou, occupé ailleurs, ne put se trouver à ce siege qu'Henri fit seul, & qu'il poussa avec

sa vigueur ordinaire. Froissard dit, qu'il avoit appris des gens qui étoient dans la place, qu'elle ne lui auroit pas échappé, si la maladie contagieuse n'eût affligé les assiégeans, & n'eût obligé le roi malgré lui à ramener ses soldats en Castille, pour les tirer du mauvais air, qui de trois en faisoit périr deux. Il s'accommoda avec du Guesclin des terres qu'il avoit données à ce connétable en Espagne, & les dépouilles des Anglois faciliterent cet accommodement. Du Guesclin voulut bien prendre en paiement de ce qu'il rendit à Henri avec quelque argent comptant, une grande partie des prisonniers faits au combat de la Rochelle. Des sommes qu'ils payerent pour leur rançon, le connétable tira assez promptement le surplus. Henri eut presque en même temps un autre accommodement à faire, qui lui donna plus d'embarras, mais dont il se dégagea néanmoins avantageusement par son adresse. Marie de la Cerda avoit épousé le comte d'Alençon en France, prince de la maison royale. Elle étoit devenue du chef de sa mere, héritiere de la maison de Lara par la mort des seigneurs de ce nom : ainsi la Biscaye lui appartenoit avec d'autres grandes terres en Castille ; elle les fit demander à Henri, qui n'osant pas les lui refuser pour

Années de J. C. 1375, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1375, & suiv.

ne pas offenser les princes de la maison royale de France, qu'il ménageoit en toute occasion, & qu'il vouloit avoir pour amis, répondit fort civilement à l'envoyé de la comtesse, qu'il n'étoit pas de la politique de mettre en des mains étrangeres un pays tel que la Biscaye, & que sa situation rendoit nécessaire au repos de la Castille, qu'elle avoit si souvent troublé, lors même qu'elle avoit été possédée par des Espagnols naturels, qu'il ne vouloit pas néanmoins la frustrer de cet héritage, dont il offroit de mettre quelqu'un de ses enfans en possession, pourvu qu'il voulût se résoudre à venir demeurer en Espagne, & à devenir Castillan. L'habile prince savoit bien que le parti ne convenoit point à un prince du sang de France, & que ceux de la maison d'Alençon étoient d'ailleurs si bien établis par les grands biens qu'ils possédoient en leur pays, qu'ils auroient encore plus de peine à quitter leur patrie que d'autres. L'événement fit voir qu'il raisonnoit juste. La proposition du roi de Castille fut trouvée raisonnable en France, & son adresse réussit. Aucun des princes d'Alençon ne voulut devenir son sujet, & la comtesse n'ayant pas poussé cette affaire plus loin; la Biscaye & les autres terres de l'ancienne maison de Lara, dont Henri

avoit investi le prince dom Juan, l'aîné de ses fils, après la mort de dom Tello, demeurerent réunis à la couronne.

Par cette conduite, Henri II commençoit à posséder en repos le royaume qu'il avoit acquis ; il voyoit le trône où il étoit monté, d'autant plus solidement affermi, que la guerre de la France se tournoit plus heureusement pour lui. La France reprenoit le dessus, & il ne restoit presque plus rien à l'Angleterre des conquêtes des deux Édouards. Le fils étant mort avant le pere, la couronne Angloise étoit tombée sur la tête de Richard II, encore tout jeune, & fort inférieur par son âge & par son génie à son pere & à son aïeul. Delà Henri conjecturoit qu'il arriveroit de deux choses l'une, ou que la guerre continueroit languissamment entre ces couronnes, comme il arrive quand les démêlés des grandes monarchies durent long-temps, & que les princes Anglois seroient assez occupés en deçà des Pyrénées, pour ne l'aller pas troubler au-delà, ou que la paix venant à se faire entre ces deux grandes puissances, si l'une lui faisoit la guerre, l'autre prendroit sa défense en main, & que dans l'état où étoient les choses, il auroit la plus forte pour lui. Ainsi Henri commençoit à jouir assez en

ANNÉES de J. C. 1377, & suiv.

repos des douceurs de la royauté, de l'amour de ses peuples, & de la réputation qu'il avoit acquise chez les étrangers. Afin même d'éloigner de lui tout ce qui pouvoit altérer cette tranquillité, il avoit constamment refusé d'entrer dans la contestation d'Urbain VI & de Clément VII, concurrens à la papauté, qui fit naître le plus dangereux schisme que l'Église Romaine aît vu, & qui divisa tous les rois chrétiens. La France qui reconnut Clément, ne put engager le roi de Castille à le reconnoître, & ce fut la seule fois que ce prince manqua de déférence pour elle; il se tint neutre, & fit suspendre tout ce qui dépendoit en Castille de la jurisdiction du saint-siège, jusqu'à ce qu'il fût décidé qui des deux pontifes y devoit être assis. L'inquiétude du roi de Navarre troubla encore une fois la paix, mais ce fut à sa confusion, il y perdit un grand nombre de villes que le Castillan lui retint, & qui ne furent rendues qu'à son successeur. Ce fut dans cette heureuse situation qu'Henri II, roi de Castille, éprouva l'inconstance des choses humaines par une mort inopinée, qui en deux jours de maladie finit sa vie avec ses exploits, à S. Dominique de la Calçada, petite ville de la vieille Castille, le 29 mai de l'année 1379, la quator-

zieme de son regne, de son âge la quarante-sixieme. Sa mort précipitée fit dire qu'il y avoit du maléfice, & l'on en accusa un Maure, suborné, disoit-on, par le roi de Grenade, lequel lui avoit fait présent d'une espece de bottes infectées d'un venin si subtil, que le roi ne les eût pas plutôt mises, qu'il se sentit frappé à mort. Mariana dit, que les plus sensés n'ont attribué la mort de ce prince qu'à un effet assez ordinaire de la goutte à laquelle il étoit sujet. Cette mort, quoique douloureuse, n'empêcha pas que ce monarque ne remplît, pour se disposer au dernier passage, tous les devoirs que la religion impose aux mourans. Sans doute, si les crimes de Pierre le Cruel avoient rendu l'ambition de Henri moins odieuse devant les hommes, elle ne l'avoit pas excusé devant Dieu. D'ailleurs ce prince fut très-foible du côté de la continence, & il fallut pour expier le scandale qu'elle avoit causé, quelque chose de plus efficace que l'habit de S. Dominique, sous lequel il voulut mourir & être enterré. Il ne nous appartient pas de sonder les secrets jugemens d'en-haut : à parler selon les vues humaines, c'est un des plus grands rois qu'ait eu l'Espagne, & à qui il ne manqua rien pour servir de modele à ses suc-

ANNÉES de J. C. 1378, & suiv.

ANNEES de J. C. 1378, & suiv.

cesseurs, que la naissance qui donne droit aux couronnes héréditaires. Dom Juan son fils qui lui succéda, étoit absent lorsqu'il mourut. Il ne laissa pas cependant de recevoir avec respect les avis qu'il lui fit donner par l'évêque de Siguença qui l'avoit assisté à la mort. Le premier fut qu'il eût en vue la crainte de Dieu & le bien de l'église; le second, que dans le différend des deux prétendans au pontificat, il ne se déclarât pas aisément pour l'un au préjudice de l'autre; le troisieme, qu'il vécût toujours dans une étroite liaison avec la France, à laquelle il étoit redevable de la couronne dont il héritoit; le quatrieme, qu'il délivrât tous les Chrétiens qui se trouveroient alors prisonniers en Castille; le cinquieme, qu'il se persuadât que le plus sûr de tous les moyens pour bien régner, étoit d'avoir de bons amis; le sixieme, que comme il y avoit de trois sortes de gens en Castille, les uns qui s'étoient attachés à ses intérêts contre ceux du roi Pierre, d'autres qui avoient suivi ce prince, quelques-uns qui étoient demeurés neutres, il falloit maintenir les premiers dans les biens dont ils étoient en possession, mais qu'il ne s'y fiât pas tellement qu'il ne craignît leur légéreté; qu'il se servît des seconds sans crainte dans

l'administration des affaires, leur fidélité à un mauvais maître étant un gage à un meilleur de celle qu'ils auroient pour lui, outre qu'il en seroit servi avec d'autant plus de zele qu'ils s'empresseroient de lui témoigner qu'ils ne lui avoient refusé leur service, que pendant qu'ils avoient un roi qu'ils étoient obligés de servir; qu'il éloignât les troisiemes des charges publiques, comme gens qui n'avoient en vue que leurs intérêts particuliers.

ANNÉES de J. C. 1379. & suiv.

Muni de ces sages conseils, Jean premier monta sur le trône à l'âge de vingt-un ans. Ceux qui ont écrit que ce prince ne ressembloit pas à son pere, ont plutôt comparé la fortune de ces deux rois que leurs qualités. Jean n'eut pas le bonheur de Henri, ses entreprises n'eurent pas le même succès : mais il eut comme lui l'ame grande, le naturel aimable, un génie aisé, un esprit modéré & doux, moins populaire toutefois, se communiquant moins, parlant peu, gardant plus cette gravité propre de la nation Espagnole, dont son pere s'étoit relâché, depuis qu'il eût pris en France les manieres & la familiarité françoise. Il eut comme lui le corps petit, le visage beau & une figure délicate, qui n'étoit pas sans majesté. Il ne lui ressembla que trop par l'ambition; mais ses mœurs fu-

Années de J. C. 1380, & suiv.

rent plus réglées, & sa vie particuliere plus conforme aux maximes de la religion. Il garda si bien le conseil qu'il lui avoit donné en mourant, touchant l'alliance de France, qu'il oublia celui qui regardoit le schisme, étant entré dans les sentimens de cette couronne pour Clément, en faveur duquel il se déclara malgré les sollicitations d'Urbain. Il envoya son amirante, dom Fernand Sanchez de Touar, faire la guerre au duc de Bretagne, qui avoit embrassé le parti Anglois, & ce général faisant plus qu'il ne lui avoit été ordonné, mena sa flotte jusqu'en Angleterre, où étant entré bien avant dans l'embouchure de la Tamise, il jeta l'épouvante jusques dans Londres, désolant à droit & à gauche les campagnes & les maisons sur l'un & l'autre bord de ce fleuve. Malheureusement pour son maître, la scene changea en France, comme elle avoit changé en Angleterre; Charles V mourut & laissa sa succession à un roi mineur, comme avoit fait Édouard III. Du Guesclin l'avoit précédé, & Jean perdit ces deux amis à fort peu de jours l'un de l'autre. L'alliance des monarchies subsista, & les deux rois eurent toujours la même liaison qu'avoient eue leurs peres; Charles VI envoya des secours à Jean comme

Charles V à Henri : mais les affaires de Charles VI étant gouvernées par ses oncles qui avoient chacun leurs vues & leurs intérêts particuliers, ces princes laisserent assez long-temps languir la guerre entreprise contre les Anglois, pour porter les armes de France en Flandre & au royaume de Naples, & donnerent par-là le moyen aux oncles du roi d'Angleterre, qui gouvernoient de leur côté les affaires de leur neveu, de porter leurs armes en Castille, & de troubler Jean dans la possession du trône où il venoit de monter. Il pensa en déchoir, & il fut jeté dans ce péril par son ambition, qui lui ayant fait jeter les yeux sur une couronne étrangere, le mit en danger de perdre la sienne par le desir d'en avoir deux. Ce desir lui fut inspiré par Ferdinand, roi de Portugal, en faveur de sa fille Béatrix, fruit malheureux de son mariage avec Éléonore de Ménésez.

ANNÉES de J. C. 1380, & suiv.

Béatrix, comme je l'ai dit, étoit promise au comte de Bénaventé, frere naturel du roi de Castille. Après la mort de Henri, pere du comte, le roi de Portugal, pere de l'infante, ne jugeant pas ce mariage assez avantageux pour elle, jeta les yeux sur le prince Henri, l'aîné des deux fils qu'avoit eu Jean

ANNÉES de J. C. 1380, & suiv.

d'Éléonore d'Arragon sa femme, fille de Pierre le Cérémonieux. La naissance de Béatrix par un amour illégitime, suivi d'un mauvais mariage, pouvoit dégoûter le Castillan : le Portugais leva cet obstacle, en promettant qu'il déclareroit son gendre & sa fille héritiers du royaume de Portugal. Jean, ébloui de l'espérance de voir dans sa maison deux couronnes, donna les mains à ce mariage, qui fut conclu entre les deux peres, en attendant que les enfans eussent l'âge de le ratifier. Le roi de Portugal eut le temps de faire des réflexions après ce traité, qu'il n'avoit pas faites auparavant. Son mariage irrégulier l'avoit déja brouillé avec ses sujets. Dom Juan & dom Denis ses freres, tous deux fils d'Ynez de Castro, déclarés légitimes & capables de succéder à la couronne, s'étoient retirés en Castille. Ceux qui s'intéressoient à l'injure faite à dom Laurens d'Acugna, dont la famille & les alliances s'étendoient loin parmi les grands, avoient éclaté & soulevé Lisbonne. Le roi obligé d'en sortir avoit eu peine à calmer l'orage. On murmuroit encore assez haut de la puissance des Ménéfez, de l'autorité de la reine, à qui le roi laissoit tout faire, & du crédit qu'avoit auprès d'elle un favori de cette prin-

ceſſe, nommé dom Juan Andeïro, né ſujet du roi de Caſtille, & devenu comte d'Oren. Dans cette diſpoſition des grands & du peuple de Portugal, Ferdinand craignit qu'en mariant ſon héritiere préſomptive avec l'héritier de Caſtille, il n'excitât un nouveau trouble parmi la nation Portugaiſe, naturellement glorieuſe, jalouſe de ſon indépendance, & nourrie dans une particuliere averſion pour la domination Caſtillanne. D'ailleurs, comme il aimoit l'infante, la naiſſance de cette princeſſe étant équivoque comme le mariage dont elle étoit née, il prévit que s'il lui donnoit un mari qui ne fût pas agréable aux Portugais, l'un & l'autre ſeroient en danger d'être exclus de ſa ſucceſſion. Dans cette vue il réſolut, non-ſeulement de rompre le traité qu'il avoit conclu avec Jean, mais d'appeller les deux princes Anglois gendres de Pierre le Cruel, pour aider l'aîné à ſe mettre en poſſeſſion de ſon héritage, & aſſurer le ſien à ſa fille Béatrix, en lui faiſant épouſer un fils du ſecond de ces deux princes, qui étoit de même âge qu'elle; il étoit perſuadé que les Portugais recevroient avec moins de chagrin tout autre étranger pour leur roi qu'un Caſtillan, qui joignant les deux couronnes, ne regarderoit plus le

ANNÉES de J. C. 1382, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1382, & suiv.

Portugal que comme une province de Castille.

Suivant ce projet, Ferdinand dépêcha en Angleterre un homme affidé, pour faire ces propositions au duc de Lancastre & au comte de Cambridge. Le duc de Lancastre alloit partir pour s'opposer aux Écossois qui menaçoient d'une irruption. Ainsi n'étant pas en état de passer si-tôt en Espagne, il pria le comte de Cambridge de se charger de l'expédition, en attendant qu'il pût l'aller joindre, promettant à l'ambassadeur, qu'aussi-tôt qu'il auroit mis les frontieres d'Angleterre à couvert de l'insulte des Écossois, il s'embarqueroit pour le Portugal avec des forces suffisantes, pour achever ce qu'on auroit commencé. Sur ces promesses, l'envoyé partit, & le comte de Cambridge avec lui, menant une belle noblesse & une armée assez leste. La comtesse, femme du prince, & leur fils Édouard furent du voyage. Les vents contraires & les tempêtes que cette flotte eut à essuyer pendant la traversée, retarderent assez l'expédition, pour donner le temps au roi de Castille de prévenir les Portugais. Jean ayant été informé de ce que tramoit Ferdinand, quoique dans une conjoncture qui augmentoit son embarras, de-

puis que le comte de Gijon, son frere, avoit soulevé contre lui l'Asturie, usa d'assez de diligence pour rompre les desseins du comte & entrer dans le Portugal, où il assiégea Almoyda, pendant que dom Fernand de Touar cherchoit la flotte Portugaise, afin de l'attirer au combat. Le roi trouva dans Almoyda plus de résistance qu'il n'en attendoit : mais l'amirante ayant rencontré l'armée navale de Portugal, & lui ayant livré bataille, la défit, en prit vingt galeres, un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels fût dom Alphonse de Ménésez, frere de la reine, comte de Barcelos. Si dom Fernand de Touar eût su user de la victoire comme il avoit su vaincre, il auroit fait échouer dès-lors les desseins des confédérés. Il étoit maître de la mer, il auroit empêché les Anglois de prendre terre en Espagne ; on ne sait par quelle raison il ramena sa flotte à Séville. L'histoire blâme cette retraite, comme une faute qui laissa libre le débarquement à la flotte Angloise, laquelle enfin, après trois semaines d'un trajet pénible & périlleux, aborda au port de Lisbonne, sans qu'il lui manquât qu'un vaisseau monté par des gentilshommes Gascons, qu'on crut assez long-temps perdu.

Années de J. C. 1382, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1382, & suiv.

Le roi de Portugal reçut le comte de Cambridge avec de grands honneurs, & appellant dès la premiere entrevue le jeune Édouard du nom de fils, il lui présenta l'infante, & bientôt après conclut avec le pere du prince le mariage des deux enfans, pour l'accomplir quand ils auroient l'âge. La joie que donnoit aux Anglois le bon accueil qu'on leur faisoit, ne laissoit pas d'être troublée, par la perte qu'ils crurent avoir faite de leur vaisseau & des braves gens qu'ils crurent perdus avec lui. Froissard dit qu'ils en célébroient les obseques, lorsqu'ils abordoient à Lisbonne. La tempête les avoit portés au-delà du détroit sur les côtes d'Afrique, d'où ayant ramené leur vaisseau jusqu'à l'embouchure du Guadalquivir, ils avoient trouvé des marchands qui leur avoient dit, que les Portugais & les Anglois assiégeoient Séville, où le roi de Castille s'étoit renfermé, qu'étant entrés dans la riviere assez avant pour découvrir si la ville étoit assiégée, n'y ayant point vu d'apparence de siege, ils avoient rebroussé chemin, & repris la route de Lisbonne, où avec le plaisir de se voir au port, après s'être vus si près du naufrage, ils eurent celui de trouver les affaires dans une bonne disposition. La suite n'y répondit pas.

Quelqu'étroite que fût l'union que parurent avoir les confédérés, quelque fierté qu'ils témoignassent, le roi de Castille ayant appris l'arrivée des Anglois à Lisbonne, sans lever le siege d'Almoyda, les envoya défier au combat. Les Anglois n'étoient pas montés, & ils attendoient des chevaux que Ferdinand leur faisoit chercher, & dont on n'avoit encore pu assembler un assez grand nombre pour en fournir à tant de gens. Ainsi les troupes confédérées ne purent se mettre en campagne, & Ferdinand non-seulement ne répondit point au défi que lui faisoit le roi de Castille; mais violant le droit des gens, il fit mettre aux fers son héraut. L'hiver vint sur ces entrefaites, & Jean qui avoit besoin de ses troupes, fut obligé pour les conserver d'abandonner Almoyda pour les mettre dans des quartiers.

ANNÉES de J. C. 1382, & suiv.

Mariana ne parle point du secours que le roi de Castille reçut de France, & qu'il envoya demander; mais Froissard dit, que Charles VI donna congé à tous les guerriers qui voudroient aller en Castille de s'assembler pour y passer, leur avançant même l'argent nécessaire pour faire le voyage, qu'il en vint un grand nombre de Bretagne, de Picar-

ANNÉES de J. C. 1382, & suiv.

die, de l'Isle de France, de Beauce, d'Anjou, du Maine, du Bléfois, du Berry, & qu'ils passerent par l'Arragon. Cet auteur contemporain écrit d'une maniere à mériter croyance sur ce qui se passoit à ses yeux des affaires d'Espagne, dans les faits qui s'étoient passés en Espagne même, pour être sûrement suivi. Cependant ses mémoires ressentent trop les sources dont il les tiroit, écrivant ce qui se passoit dans les pays éloignés du sien, ou sur le tissu confus qui se forme de vrais & de faux événemens, par ce qu'on nomme le bruit public, ou sur les relations des gens de guerre qui n'avoient pas eu assez de part aux affaires de delà les monts pour les savoir assez à fonds.

Au retour du printemps, le roi Jean entra le premier en campagne, quoique le comte de Gijon, son frere, lui causât un nouvel embarras, depuis qu'il avoit formé un nouveau parti à Vergunça. Heureusement cet esprit léger étoit aussi facile à se soumettre qu'il étoit prompt à se révolter. Dom Alphonse d'Arragon, comte de Dénia, attaché au roi de Castille, se rendit médiateur entre les deux freres, & le comte de Gijon se porta d'autant plus aisément à s'accommoder, qu'il fut abandonné par les siens. Il demanda

manda encore pardon, & le roi usa pour la seconde fois de clémence. En repos de ce côté-là, Jean partit de Simancas pour Badajox, où l'on disoit que les ennemis devoient faire leurs premiers efforts. Ils étoient déja à Elvas avec la contenance de gens qui avoient envie de combattre, & les Anglois accoutumés à traiter brusquement les affaires avec les François aussi ardens qu'eux, s'attendoient à donner bataille, lorsque les armées étant proches, ils s'apperçurent que de part & d'autre on commençoit à pancher vers la paix. Le roi de Portugal d'un côté n'étant pas déja trop content du peu de docilité des Anglois, qui avoient fait durant l'hiver diverses excursions contre ses ordres, craignit de s'être donné des maîtres en se donnant des alliés, si l'affaire s'engageant plus avant, il en venoit un plus grand nombre. D'ailleurs son armée, y compris les Anglois, étant moins grosse que la Castillane, & la plus grande partie de ses troupes moins aguerries que celles de Jean, il ne crut pas qu'il fût prudent de commettre la fortune de son état à l'ardeur des aventuriers qui composoient l'armée Angloise. Retenu par ces considérations, il répondoit froidement à ceux qui le pressoient de donner bataille, qu'il

ANNÉES de J. C. 1382, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1382, & suiv.

attendoit le duc de Lancastre, & qu'il ne combattroit point sans lui. D'un autre côté, le roi de Castille, par des vues à peu-près semblables, étoit résolu de tenter la paix, avant que de pousser plus loin la guerre. Il étoit moins en état d'en craindre les premiers événemens que son adversaire : mais il en craignoit la longueur, qui donnant au duc de Lancastre le temps de venir joindre son frere, mettoit en compromis sa couronne entre lui & un concurrent, dont les prétentions après tout n'étoient pas sans fondement. Déterminé par ces raisons à faire proposer une paix solide, Jean choisit dom Alvare de Castro, pour la traiter secrétement avec le roi de Portugal. Ce prince étoit trop bien disposé à écouter le négociateur pour se rendre difficile à conclure. Il ménagea habilement son honneur & ses intérêts, & profita de l'empressement qu'avoit le Castillan pour la paix : mais il se rendit aux tempéramens que lui proposa dom Alvare pour faciliter le traité, dont les articles principaux furent, qu'au-lieu de l'héritier de Castille, l'héritiere de Portugal épouseroit l'infant dom Ferdinand, second fils de Jean, pour obvier à l'union du Portugal avec la Castille; que le roi Jean rendroit les prisonniers & les vaisseaux

pris dans le combat naval, qui s'étoit donné l'année d'auparavant, qu'il feroit reconduire sur sa flotte les Anglois dans leur pays, où ils avoient renvoyé la leur, & que pour la garantie du traité, il donneroit à Ferdinand, roi de Portugal, un nombre de grands seigneurs en ôtage, jusqu'à ce qu'il fût accompli par le mariage proposé. Le comte de Cambridge & ses troupes apprirent avec beaucoup de chagrin la conclusion de cette affaire, dont on leur avoit fait un secret. Ils s'en plaignirent amérement, mais ce fut en vain; Ferdinand ne répondit point d'une autre maniere à leurs plaintes, que par celles que de son côté il croyoit avoir droit de faire, sur ce que le duc de Lancastre avoit manqué à sa parole, & ne lui avoit pas amené le renfort qu'il avoit promis. Ainsi on se sépara de cette ligue comme il arrive d'ordinaire, avec un mécontentement mutuel. Le comte repassa dans son isle avec sa famille & ses troupes, laissant les deux rois Espagnols en état de goûter d'autant mieux la paix, qu'ils se voyoient chez eux assez à couvert des agitations domestiques qui troubloient celle de leurs voisins.

Années de J. C. 1382, & suiv.

Charles, roi de Navarre, toujours malfaisant, portoit la peine de ses an-

ANNÉES de J. C. 1382, & suiv.

ciens crimes, & en combloit la mesure par de nouveaux. Le vieux Pierre, roi d'Arragon, avoit tous les embarras que donne une ambition toujours attentive aux occasions de s'agrandir, & l'âge n'avoit corrigé en lui les excès où l'avoit porté cette passion dans sa jeunesse, qu'en ce qu'il employoit moins l'injustice & les exécutions sanguinaires pour venir à bout de ses desseins.

Depuis que Charles s'étoit retiré en Navarre, où les malheurs que sa mauvaise conduite avoit attirés à sa maison, l'eussent dû faire rentrer en lui-même, il n'en étoit devenu que plus méchant, & employoit le loisir de sa retraite à méditer de nouveaux attentats. Gaston Phébus, comte de Foix, troisieme de ce nom, son beau-frere, dont Froissard a fait un si beau portrait, éprouva sa méchanceté par l'événement le plus tragique dont on ait jamais oui parler. Les maisons de Foix, d'Albret & d'Armagnac, dont la puissance égaloit alors celle des médiocres rois, avoient été longtemps en guerre; le comte d'Armagnac & le seigneur d'Albret s'étoient joints contre le comte de Foix, lequel plus fort ou plus habile qu'eux, les avoit assiégés dans une place où il les avoit pris prisonniers. Le roi de Navarre s'intéres-

ſant pour la délivrance du ſeigneur d'Albret, ſe fit caution envers ſon beau-frere, de cinquante mille florins pour la rançon du priſonnier. Le comte n'étant point payé, preſſa le roi de le ſatisfaire; mais ſoit que les affaires de Charles, fort en déſordre en ce temps-là, ne lui permiſſent pas de tirer cette ſomme de ſon épargne, ſoit qu'il fût mécontent de ſon beau-frere qui vivoit mal avec ſa ſœur, il lui différoit toujours ſon paiement, & le comte s'impatientoit. Agnès de Navarre, femme de Gaſton, craignant quelque rupture éclatante entre ſon frere & ſon mari, fit un voyage à Pampelune, pour engager Charles à ôter ce ſujet de plainte à Gaſton, dont le chagrin retomboit ſur elle. Charles ne ſe laiſſa point fléchir, & la comteſſe fut obligée de demeurer auprès de lui, pour éviter les reproches, & peut-être d'autres plus mauvais traitemens qu'elle craignoit d'un époux en colere, & qui d'ailleurs n'avoit plus trop de conſidération pour elle. Le comte & la comteſſe de Foix avoient un fils encore tout jeune, nommé Gaſton comme ſon pere, bien fait, & qui donnoit de grandes eſpérances. Quoiqu'il fût dans cet âge mitoyen entre l'enfance & la jeuneſſe, où l'on ne fait guere attention aux affaires de ſa famille, il fut

ANNÉES de J. C. 1382, & ſuiv.

I 3

ANNÉES de J. C. 1382, & suiv.

touché de la division qu'il voyoit croître dans la sienne ; croyant la pouvoir faire cesser, il demanda permission au comte d'aller à Pampelune voir sa mere, ne désespérant pas de la ramener. Le comte y ayant consenti, Gaston partit, passa les monts & arriva à Pampelune, où il fut reçu du roi son oncle, avec de grands témoignages de tendresse. Il ne ramena point la comtesse : mais il revint rempli d'espérance qu'elle retourneroit bientôt après lui, trompé par un artifice de Charles qui fait horreur à rapporter. Ce prince sanguinaire se voulant défaire d'un beau-frere qui l'incommodoit, se servit du fils pour faire périr le pere, & l'enfant lui semblant trop bien né pour être séduit par les motifs qui font commettre les parricides, il lui donna un sachet de poudre, dont il lui dit que la vertu étoit de renouveller l'amitié éteinte, ajoutant qu'il trouvât moyen d'en mettre secrétement sur quelqu'une des viandes qu'on servoit au comte son pere, & qu'il verroit renaître en lui avec plus de vivacité que jamais ses premiers empressemens pour sa mere. Il lui recommanda le secret, & le renvoya chargé de présens, & plein d'une tendre reconnoissance pour un oncle dont il croyoit être aimé en fils plutôt qu'en neveu. On raconte di-

versement le reste de cette tragique histoire. Quelques-uns disent qu'on surprit l'enfant, mêlant de cette poudre fatale dans un des mets qu'on alloit porter sur la table du comte son pere; que le comte en fut averti, & qu'étant entré en soupçon que quelqu'un de ses ennemis n'eût rendu son fils capable d'un crime, il fit donner de cette viande à un chien qui en mourut, & que transporté de colere il fit ensuite mourir l'enfant. ANNÉES de J. C. 1382, & suiv.

Froissard qui avoit appris en détail les circonstances de cette affaire à la cour même du comte de Foix, dit qu'un fils naturel de même âge à peu-près que le légitime, ayant remarqué que Gaston portoit à son cou le sachet que lui avoit donné son oncle, avoit tiré de lui son secrèt; qu'en jouant un jour à la paulme, sur quelques démêlés qu'ils eurent ensemble, Gaston lui donna un soufflet, qui le porta pour s'en venger à le décéler à son pere; que l'épreuve ayant été faite, le pere fit mettre son fils en prison à dessein de le faire mourir : que le peuple du comté ayant demandé sa grace, après beaucoup de résistance il leur avoit enfin promis, qu'il se contenteroit de le tenir durant quelque temps en prison, pour lui faire comprendre l'horreur du crime qu'on lui avoit inspiré, que l'en-

ANNÉES de J. C. 1382, & suiv.

fant abattu de chagrin ne voulut plus prendre de nourriture; de quoi le pere étant averti, entra le poignard à la main dans le lieu où on l'avoit mis, lui porta ce poignard à la gorge, sans avoir intention néanmoins, autant qu'il paroît par ce récit, de faire autre chose que de l'intimider; mais qu'ayant trop avancé le bras il lui ouvrit une veine, & se retira sans s'être apperçu qu'il l'eût blessé, que l'enfant étant demeuré seul, on le trouva quand on vint à lui baigné dans son sang & rendant l'esprit, au grand étonnement de son pere, qui le pleura amérement, digne lui-même d'être pleuré d'avoir flétri par une action de tyran des qualités qui auroient pu, s'il fut tel que Froissard le représente, lui donner rang parmi les héros. Ce crime, si inutile & si malheureux, n'arrêta point le penchant horrible qu'avoit le roi de Navarre à en commettre. On dit qu'il tenta d'empoisonner encore une fois Charles V, & après la mort de ce prince, ayant en vain sollicité les ducs de Bourbon & de Bourgogne, deux des oncles de Charles VI, de lui faire rendre son fils; pour se venger de leur refus, il suborna un empoisonneur, qu'on découvrit & qu'on fit mourir; par-là ce prince toujours méchant, toujours puni, jamais cor-

rigé, s'attira des maux infinis, mit ses affaires dans un grand désordre, & sa fortune dans une agitation que sa conscience eût dû sentir, si l'habitude du crime ne l'eut rendu insensible contre les remords.

ANNÉES de J. C. 1382, & suiv.

Le roi d'Arragon n'étoit pas plus tranquille, mais son repos étoit troublé par des soins plus dignes d'un roi. Il eut à démêler durant tout le temps que durerent les révolutions de Castille, & les guerres qui les suivirent, des affaires très-épineuses qui occuperent sa politique, & qu'il soutint avec vigueur, y mêlant des traits de modération qui furent plutôt des effets de sa raison & de ses réflexions que de son tempérament. Il eut sur-tout trois choses en vue; la premiere, de conserver la Sardaigne, que mettoient souvent en danger les révoltes des Doria & des Arboréa, qui avoient grand nombre de partisans dans cette isle, & d'y joindre celle de Corse, où il avoit fait enlever quelques places aux Génois qui la possédoient; la seconde, de se maintenir dans ce qu'il avoit usurpé des biens de la maison de Majorque contre le duc d'Anjou, à qui la comtesse de Montferrat, fille du dernier roi de cette isle, avoit cédé ses droits & ses prétentions après la mort de son frere,

ANNÉES de J. C. 1382, & suiv.

l'infant de Majorque; la troisieme, d'acquérir la Sicile & les terres qui en dépendoient, dont Marie, fille de Frédéric, étoit demeurée seule héritiere, & que l'Arragonois prétendoit être exclue de la succession à la couronne, dont il soutenoit que son sexe la rendoit incapable par les loix du pays. Il eut même du côté de ses peuples de grandes difficultés à surmonter pour conserver le royaume de Sardaigne. Depuis long-temps cette conquête épuisoit l'Arragon & la Catalogne d'hommes & d'argent. On lui représenta souvent, que cette isle coûtoit plus qu'elle ne valoit, qu'outre que par son mauvais air, elle avoit été jusques-là le tombeau des Catalans & des Arragonois, la rebellion y étoit si fréquente, qu'on ne pouvoit s'en assurer; que c'étoit toujours à recommencer, & qu'il étoit contre le bons sens d'épuiser un florissant royaume, pour conserver une conquête ruineuse. Ces remontrances n'eurent point d'effet. Pierre avoit l'esprit de ses peres, avides de s'étendre & de dominer plus loin que dans leurs états naturels. Il s'opiniâtra, & quoique souvent il se vît sur le point de perdre ses isles, il fit tant qu'il s'y conserva, & tenta même de se délivrer du tribut qu'il payoit au saint-siege; pour en venir à

bout, il avoit profité adroitement du schisme qui régnoit alors, & dans lequel s'étant tenu neutre, il fit solliciter Urbain, intéressé à le gagner, de l'affranchir de cette servitude. La négociation ne réussit pas, par d'autres intérêts que ce pape eut à démêler avec lui : mais s'il ne le put obliger à lui faire du bien, il l'empêcha au moins de lui nuire, malgré les menaces de ce pontife, qui avoit résolu non-seulement de ne lui point accorder l'indépendance, mais de le dépouiller même du domaine. Il sortit avec le même succès de l'affaire que lui avoit faite la comtesse de Montferrat, pour l'héritage des rois de Majorque : mais son bonheur y eut plus de part que sa prudence & son habileté. Louis, duc d'Anjou, prince du sang royal, s'étoit engagé dans les affaires du royaume de Naples à la sollicitation de la reine Jeanne, qui après l'avoir adopté pour son fils, lui donna le titre de duc de Calabre, apanage ordinaire des héritiers présomptifs de cette couronne. Louis se disposoit à défendre cette princesse, & ses propres intérêts contre les entreprises du pape Urbain, & de Charles de Duras, depuis roi de Hongrie, qui s'étoient ligués pour envahir le royaume. Par cette diversion malheureuse pour le duc, le

Années de J. C. 1381, & suiv.

ANNEES de J. C. 1382, & suiv.

roi fut heureusement délivré d'un adversaire, que les richesses & l'appui des armes de France lui auroient rendu redoutable. Je ne sais si la politique n'eut point plus de part au refus que fit dom Pierre d'épouser Jeanne qui lui en avoit envoyé faire la proposition, que l'amour qu'il eut pour une belle veuve, nommée Sybille Fortia. Il donna la préférence à celle-ci, qu'il épousa en quatriemes noces. Selon les historiens Espagnols, cette préférence fut moins l'effet de sa politique que de son inclination. L'une étoit plus de son caractere que l'autre, & il est bien plus vraisemblable que ce prince, tout considéré, craignit plus l'embarras des affaires de Naples parmi tant d'autres soins, dont un prince moins habile auroit été accablé, qu'il n'eut d'empressement pour une femme, avec qui, si nous en croyons Valla, il n'avoit pas besoin de s'unir par les liens du mariage, pour n'avoir rien à en desirer. Il n'eut pas la même timidité à s'engager dans l'affaire de Sicile, qui lui réussit dans la suite : mais qui causoit au temps dont je parle de grands troubles en Arragon, par les obstacles qu'y apporta un entêtement du prince son fils, qui les ayant brouillés ensemble, causoit de grands mouvemens dans l'état.

La Castille & le Portugal étoient également exempts de ces agitations domestiques, lorsque la mort inopinée de deux personnes importantes, commit de nouveau ces couronnes, & les engagea à rentrer en guerre avec plus d'animosité que jamais. Éléonore d'Arragon, reine de Castille, mourut en couche l'an 1382, d'une fille qui ne lui survécut que quelques jours, & laissa le roi son mari veuf, trop jeune encore pour ne se pas remarier. Ferdinand, roi de Portugal, qui avoit impatience de voir sa fille Béatrix établie, & qui par le bas âge du prince, auquel elle étoit accordée, voyoit son établissement fort éloigné & même incertain, crut la pouvoir proposer au pere dont elle devoit épouser le fils. Le Castillan qui avoit deux princes de sa premiere femme, accepta le parti, & pour prévenir l'opposition des Portugais à ce mariage, il fut stipulé, que l'aîné des enfans qui en naîtroit, régneroit en Portugal, & seroit jusqu'à ce qu'il fût en âge de régner, sous la tutelle d'Éléonore de Ménésez, femme du roi de Portugal, en cas qu'elle survécut à ce prince. Les deux rois étant convenus ensemble de ces conditions, le mariage se fit, & ne fut pas plus contredit par les Portugais, que celui qu'on avoit

Années de J. C. 1382, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1383, & suiv.

rompu ; un troisieme fils de Castille ne leur paroissoit pas moins digne de les gouverner qu'un second, & celui-là leur paroissoit le meilleur, qui étoit le plus éloigné de la couronne paternelle, à laquelle ils craignoient toujours que quelque événement ne soumît celle de Portugal. Ils furent surpris lorsque leur roi étant venu à mourir sans que sa fille eût eu d'enfans, le roi de Castille regarda le royaume de Portugal comme l'héritage de sa femme, s'en intitula roi, & disposa tout pour aller se faire couronner à Lisbonne. Mais avant que d'entreprendre ce voyage, pour prévenir les cabales de quelques mécontens, le roi de Castille fit arrêter l'infant dom Juan, frere légitime du feu roi Ferdinand, qui étoit passé en Castille pour se dérober aux persécutions de la reine de Portugal, sa belle-sœur. On lui donna un appartement dans le palais de Tolede, où il étoit gardé à vue. On craignit qu'il ne fît valoir ses prétentions au trône de Portugal ; c'en étoit assez pour le rendre suspect au monarque Castillan. Ce dernier balança cependant s'il entreroit dans ce royaume à la tête d'une armée, ou seulement comme un héritier dans son bien, accompagné de sa maison. Ce qui le faisoit balancer à prendre l'un de ces

deux partis, étoit que d'un côté, quelques grands le pressoient de se mettre en chemin, & que de l'autre il apprenoit, que la plus grande partie de la noblesse, & presque universellement le peuple, étoient en mouvement contre lui. Il choisit une voie mitoyenne, qui lui auroit été la meilleure, s'il eût mis moins de temps à la prendre, mais qui devint la plus mauvaise par la lenteur de ses conseils, dans une occasion où tout dépendoit d'une prompte exécution. Ayant résolu de marcher d'abord en prince naturel & pacifique, & de se faire suivre pourtant par une armée assez nombreuse pour agir au besoin en guerrier; pendant qu'il assembloit ses troupes, les Portugais prenoient leur parti, & la plupart d'entr'eux se déclaroient pour la liberté. Du nombre de ceux-là fut dom Juan, frere naturel du feu roi, que par une plaisante erreur, Froissard appelle maître Denis, parce que ce seigneur étant grand-maître de l'ordre militaire d'Avis, l'Histoire Portugaise l'appelle communément maître d'Avis. Jamais homme ne fut plus propre à former une faction, à la conduire, à en tirer tout le fruit qu'il s'en proposoit, que ce célebre défenseur de la liberté portugaise. Adroit, considéré, vigilant, brave sol-

ANNÉES de J. C. 1383, & suiv.

Année de J. C. 1383, & suiv.

dat & grand capitaine, populaire, affable, bien fait, il étoit de ceux à qui l'histoire ne reproche que l'ambition, qu'il sut si bien cacher, qu'il ne s'avança aux honneurs auxquels il se frayoit le chemin, qu'à mesure qu'on l'en pressa, & parut ne monter que par force sur le trône où il aspiroit. Dans la confusion où la mort du roi avoit mis les esprits & les affaires, voyant la reine douairiere qui ne l'aimoit pas, & qui avoit voulu le perdre, en droit de prendre la régence, il résolut de parer ce coup en invitant le roi de Castille à venir se mettre en possession de la couronne, dont sa femme étoit déclarée héritiere, & fut de ceux qui lui écrivirent, espérant vraisemblablement, que pendant la contestation du gendre & la belle-mere, il formeroit un troisieme parti parmi le gros de la nation, & se mettroit en état de donner la loi. Ce troisieme parti fut plutôt formé qu'il n'eût osé se le promettre. Pendant que le roi de Castille délibéroit sur la maniere dont il entreprendroit son voyage, le peuple étoit depuis long-temps choqué de la conduite de la reine, qui au scandale du mariage qui l'avoit rendue odieuse, ajoutoit celui d'une privauté avec dom Juan Fernandez d'Andeyro, comte d'Oren,

qui la faisoit regarder comme l'opprobre du royaume & de la royauté. Les ministres & les favoris éprouvent toujours les premiers effets du mécontentement des peuples. L'indignation publique augmentant, & la licence de parler n'étant plus retenue par la crainte dans la confusion des affaires, on murmura sans ménagement, & tant de voix s'éleverent enfin contre l'insolence du comte, que le grand-maître ne douta point, qu'un moyen sûr de gagner le peuple & une grande partie des grands, étoit de leur sacrifier cet homme, l'objet de leur haine. Sa conjecture ne fut pas vaine. Résolu de le faire périr, & voulant faire deux choses à la fois également utiles à ses fins, pour intimider la reine en l'offensant, il poignarda son favori presque à ses yeux & dans son palais. A peine avoit-il fait ce coup, que le peuple le regardant comme l'appui de sa liberté, s'attacha à lui sans réserve. Jusques-là le parti Castillan s'étoit insensiblement fortifié, personne n'ayant encore osé lever publiquement l'étendard pour s'opposer à son progrès. Dom Henri Emmanuel, comte de Sintra, oncle du feu roi Ferdinand, avoit eu assez de crédit pour faire prêter au roi de Castille, dans les intérêts duquel

ANNÉES de J. C. 1383, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1383, & suiv.

il étoit, le ferment de fidélité par les officiers de la ville, la reine même défespérant de conferver autrement fon autorité, qu'à l'ombre de celle de fon gendre, avoit confenti de le reconnoître: ainfi le roi de Caftille partoit avec affez de confiance de réuffir dans fes desfeins, lorfqu'il apprit que le grand-maître les avoit déconcertés par la mort du favori de fa belle-mere; qu'après cette exécution hardie, le peuple de Lisbonne s'étoit jeté fur tous ceux qu'il avoit crus être partifans du monarque Caftillan; qu'il avoit maffacré dom Martin, fon évêque, dans la tour de la cathédrale, que les mutins avoient obligé prefque tous les Caftillans, ou d'origine, ou d'inclination à s'enfuir, & que la reine même ne fe croyant plus en fûreté dans la capitale, s'étoit retirée à Santaren.

Dès la frontiere du Portugal, le Caftillan reffentit l'effet de ce changement des affaires. L'évêque de Guardia, Portugais, qui fuivoit la cour de Caftille, ayant été donné à la reine Béatrix par le feu roi Ferdinand fon pere, avoit promis à Jean, que fon peuple le recevroit fans oppofition; le peuple alla effectivement le recevoir en proceffion: mais le gouverneur du château refufa

conſtamment de l'y admettre, & comme des troupes qui le devoient ſuivre, il n'avoit retenu auprès de ſa perſonne que cinq cents chevaux, il fallut eſſuyer cet affront. Jean paſſa outre cependant, ayant encore dans le royaume aſſez de partiſans pour attendre ſes Caſtillans ſans rien riſquer. S'étant rendu à Santaren où la reine Éléonore l'invita, ils tinrent conſeil, & jugerent que pour faire ceſſer le murmure de ceux qui ſe plaignoient que le gendre vouloit uſurper la régence, qui en vertu du dernier traité, & par le teſtament du feu roi, appartenoit à la belle-mere, cette princeſſe devoit céder à ſon gendre ſon droit au gouvernement. Elle fit cette ceſſion; mais loin que par-là les affaires priſſent un meilleur train pour eux, les eſprits s'aigrirent d'autant plus que la reine douairiere déja haïe, devint l'horreur de ſa nation; ſa famille même la mépriſa, & dom Gonſalve de Ménéſez, alors gouverneur de Conimbre, la ménagea ſi peu, qu'il contribua à la rendre ſuſpecte au roi de Caſtille ſon gendre, en refuſant les portes à ce prince, qui ne doutoit pas d'être admis ſans difficulté dans la ville. Ce ſoupçon s'étant augmenté par la déſertion de dom Pedre de Caſtille, qui quoique couſin germain du roi, s'alla

Années de J. C. 1384, & ſuiv.

ANNEES de J. C. 1384, & suiv.

jeter dans Conimbre pour la défendre contre lui ; on crut la reine d'intelligence avec ce seigneur : quelque sujet de mécontentement qu'elle donna au roi son gendre, autorisa ces soupçons. Jean la fit conduire en Castille & la fit garder à Tordésillas avec honneur, mais sûrement, si bien qu'elle n'en sortit que pour être conduite au tombeau. On transporta son corps à Valladolid, dans le cloître du monastere de la Merci, lieu de sa sépulture. Telle fut la fin d'une reine, qui pour l'être avoit fait tant de maux.

Le chagrin qu'eut le roi de Castille d'avoir mal réussi à Conimbre, fut augmenté par les nouvelles qui lui vinrent en même temps de ce qui se passoit à Lisbonne. Le grand-maître d'Avis avoit été déclaré régent du royaume de Portugal. Le peuple qu'il tournoit à son gré s'étoit laissé persuader sans peine, que Béatrix n'étoit point leur reine, & que si d'abord elle avoit été reconnue pour héritiere de la couronne, les peuples n'étoient pas obligés d'être fideles à un serment, que la contrainte & la force avoient extorqué ; qu'étant sortie d'un mariage illégitime, elle ne pouvoit exclure dom Juan, retenu prisonnier en Castille ; qu'en attendant sa délivrance, il falloit déférer au grand-maître le gouverne-

ment des affaires, & l'oppoſer au Caſtillan pour défendre la nation du joug qu'on lui vouloit impoſer. L'autorité du nouveau régent étant établie ſur ces fondemens, le zele du peuple redoubla pour ce prince, quand on lui vit arborer un étendard, où il avoit fait peindre ſon frere chargé de fers, qu'il ne portoit que parce qu'il devoit porter le ſceptre. Dom Alvare Nugnez Péreyra, neveu de l'archevêque de Brague, quoique ſes freres euſſent embraſſé le parti du roi de Caſtille, fut un des plus ardens à ſuivre tous les mouvemens du grand-maitre, & perſonne ne lui rendit des ſervices plus importans. Ayant tenu conſeil enſemble, il fut réſolu que Nugnez feroit une excurſion en Caſtille, pour accréditer par ce coup hardi les armes & la faction du régent; cette entrepriſe eut tant de ſuccès, que Nugnez défit près de Badajox, dom Juan de Guſman, comte de Niébla, l'amirante Fernand de Touar, & le grand-maître d'Alcantara, dom Dieghe Gomez Barroſo, qui y demeura ſur la place.

Années de J. C. 1384, & ſuiv.

A ces nouvelles, le Caſtillan comprit qu'il falloit ſe preſſer, & entreprendre quelque choſe d'important & de décifif, pour mettre une digue au torrent qui déconcertoit ſon parti. Il avoit une belle

ANNÉES de J. C. 1384, & suiv.

armée, qui tout récemment étoit venue le joindre sur la frontiere. Il crut que sans s'arrêter plus long-temps à faire pied à pied des conquêtes, il falloit aller à Lisbonne, qui étoit le chef de l'état, & assiéger le grand-maître. Les gens de bien augurerent mal du succès de cette entreprise, parce que l'armée qu'on y employoit, avoit été levée aux dépens de l'église de Guadaloupe, consacrée à la mere de Dieu, & vénérable à toute l'Espagne; l'épuisement où étoit l'état avoit obligé ceux qui furent chargés du soin de lever ces troupes au nom du roi, de se servir pour les payer du trésor & des dons sacrés qui se conservoient en ce temple. L'augure ne fut que trop vrai. On prit toutes les mesures nécessaires pour faire ce siege avec succès. Pendant que le roi assiégeoit la ville du côté de terre avec son armée composée de ses Castillans, & d'un nombre considérable de Portugais attaché à lui, une flotte de treize galeres & de douze grands vaisseaux venus de Séville, sans compter un grand nombre d'autres bâtimens de moindre grandeur, l'assiégeoit du côté de la mer. Malgré toutes ces mesures, Jean échoua à ce siege. Le grand-maître qui craignoit d'abord de manquer de vivres, en reçut par une flotte Portugaise qui

vint de Porto à ſon ſecours. La peſte déſola l'armée Caſtillane, & il n'étoit pas rare qu'en un ſeul jour elle en enlevât plus de deux cents. Beaucoup de gens de qualité furent frappés du mal contagieux. L'amirante de Touar, dom Fernand de Velaſco, dom Alvare de Tolede, dom Pedre Sarmiento, dom Juan Martinez de Rojas, & pluſieurs autres en moururent, & ceux qui échapperent à la mort ne firent depuis que languir. Le roi vit bien qu'il falloit conduire ſon armée dans un climat plus pur, & lui faire changer d'air, s'il ne vouloit la perdre ſans fruit. Avant néanmoins que de décamper, il fit des propoſitions de paix, & le grand-maître les écouta : mais comme ce ſeigneur tint ferme à vouloir demeurer régent, juſqu'à ce que Béatrix eût un fils en âge de gouverner l'état, la négociation n'eut aucun effet : le roi ne pouvant conſentir ni à perdre ſes droits, ni à abandonner ceux du fils qui lui pouvoit naître à la diſcrétion d'un régent en pouvoir de les uſurper ; il aima mieux ſe retirer après avoir pourvu Santaren & d'autres villes qui l'avoient reconnu, de munitions & de gouverneurs.

ANNÉES de J. C. 1384, & ſuiv.

L'hiver commençant, les affaires demeurerent en cet état juſqu'au printems ſuivant de l'année 1385 ; dans cet inter-

ANNÉES de J. C. 1384, & suiv.

vale chacun fit ses préparatifs pour la campagne, qui ne pouvoit manquer d'être vive par la qualité de l'intérêt & par l'animosité des esprits. Ceux du roi furent retardés par une maladie qu'il eut, & de laquelle il pensa mourir : mais ils ne laisserent pas d'être grands. Charles, prince de Navarre, son beau-frere, dont il avoit enfin obtenu la liberté de Charles VI, roi de France, envoya par reconnoissance lui offrir son service & celui de ses amis, & l'assura qu'il l'iroit joindre avec des troupes en bon état. On arma une grosse flotte pour être maîtres de la mer, & l'on rétablit l'armée de terre, par des recrues qui remplacerent ce grand nombre de soldats, que la peste avoit fait périr. On espéra d'autant mieux du succès de la campagne, qu'il se répandit un bruit en Castille, que la garnison de Santaren avoit défait un parti Portugais, où le grand-maître d'Avis s'étant trouvé, avoit été pris prisonnier : mais la joie que causa ce faux bruit ne fut pas de longue durée, & bientôt on fut détrompé par une nouvelle contraire, qui causa beaucoup de chagrin.

L'adroit grand-maître avançant ses projets à mesure que croissoit son crédit, avoit convoqué à Conimbre une assemblée des plus notables de ceux qui composoient

posoient son parti, pour délibérer des moyens de résister au Castillan qui assembloit de toutes parts des forces pour envahir le royaume. Là ses partisans levant le masque pendant qu'il se cachoit encore, & continuoit à couvrir du voile d'une modestie étudiée les démarches de son ambition, avoient fait entendre à l'assemblée, que l'état avoit besoin d'un chef accrédité & absolu, pour tenir la nation unie, & faire rentrer dans l'intérêt public ceux que l'intérêt particulier avoit attachés aux étrangers ; que pour cela il falloit un roi, & que dans les circonstances où l'on se trouvoit, le grand-maître seul pouvoit l'être : que l'affaire à la vérité n'étoit pas sans obstacles : mais que la nécessité de l'état, le péril de la monarchie, la gloire de la nation vouloient qu'on passât par-dessus : que la premiere loi d'un état étoit de le conserver & de le défendre, que toute autre devoit céder à l'importance de celle-là, & que celle de la succession qui suivoit l'ordre de la nature dans le cours ordinaire des choses n'étoit point si inviolable, qu'on ne s'en fût souvent dispensé en de pareils événemens ; que toutes les monarchies de l'Europe en pouvoient fournir des exemples, & que les Castillans en particulier en avoient donné de trop récens,

ANNÉES de J. C. 1384, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1385, & suiv.

pour avoir droit de censurer la conduite des Portugais, qui avoient plus de raison de les suivre, qu'eux n'en avoient eu de les donner; qu'en vain ils alléguoient un traité qu'ils avoient enfreint les premiers, & que si l'ambition de joindre le sceptre Portugais à celui de Castille, les portoit à y déroger, l'obligation de se garantir d'un joug accablant, engageoit la nation Portugaise à n'y avoir aucun égard. Ce discours n'avoit pas été reçu universellement sans replique; quelques-uns avoient dit que le grand-maître, ayant jusques-là combattu en faveur de l'infant son frere, & levé même son étendard, il lui convenoit mal de monter si subitement sur un trône qu'il avoit fait lui-même profession de conserver au légitime successeur. D'autres avoient été d'avis qu'on s'en tînt au traité fait avec la Castille, & qu'on ne se servît des forces de la nation Portugaise, que pour engager le Castillan par une nouvelle négociation à observer cet ancien traité. Leur raison étoit, qu'après tout on avoit reconnu Béatrix pour princesse de Portugal; qu'en faveur de la nation, elle & son mari avoient cédé leur droit aux enfans qui viendroient de leur mariage; qu'on devoit s'opposer à eux, tandis qu'ils prétendroient autre chose: mais que si on

pouvoit leur persuader de se désister de leurs prétentions pour s'en tenir à leur traité, c'étoit le plus juste & le plus sûr, que tandis qu'on tiendroit la couronne en suspens, il ne seroit pas impossible de les engager à la paix, & que si on se faisoit un roi, on devoit s'attendre d'avoir à soutenir long-temps toute la puissance de Castille, fort supérieure en états & en richesses à celle de Portugal. Ces deux derniers partis avoient paru plausibles : mais le premier fut le plus fort. Le grand-maître fut proclamé roi dans le monastere de S. François, où se tenoit l'assemblée. Il parut d'autant plus digne de l'être, qu'il s'en étoit long-temps défendu avec un air de modération, que l'habitude de l'affecter avoit fait croire naturel. On lui avoit baisé la main, & personne ne lui avoit rendu ce premier devoir avec plus de zele que ceux qui s'étoient opposés inutilement à son élection. Ce choix avoit été si unanimement approuvé, qu'on étoit persuadé que le Ciel s'en étoit mêlé, & que dès le commencement des troubles à Évora, un enfant de huit mois s'étoit levé de son berceau, & s'étoit écrié par trois fois, *Portugal pour le roi dom Juan.* On avoit déja vu le fruit de cette élection, & le nouveau monarque se trouvoit dans

Années de J. C. 1385, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1385, & suiv.

une situation à craindre moins que jamais les efforts qu'on pourroit faire contre lui.

Ces nouvelles portées en Castille affligerent la cour qui étoit pour lors à Cordoue, & irriterent le roi dom Jean. Il fit presser son armement, & ayant pris pour le rendez-vous de son armée de terre Ciutad-Rodrigo, il ordonna en attendant qu'elle fût assemblée, qu'on menât sa flotte dans la riviere de Lisbonne, pendant que l'archevêque de Tolede, dom Pedre Ténorio, Portugais, iroit avec un camp volant, faire une irruption vers Viseu. La flotte donna de l'effroi, mais le camp volant du prélat après s'être chargé des dépouilles des campagnes qu'il parcourut, fut défait par les Portugais, qui vengerent par-là l'église du déshonneur que lui faisoit un évêque dans un emploi si contraire à sa profession. Cet événement peu considérable à le considérer en lui-même, le fut beaucoup dans ses effets. Les Portugais se persuaderent avoir pris l'ascendant sur les Castillans, & cette persuasion leur aida à le prendre. Depuis ce temps le nouveau roi ne chercha plus qu'à en venir à une action décisive, & le desir qu'il en avoit, sembloit répondre du succès. Au contraire, le Castillan ayant assemblé son

armée, & quelque temps après son conseil, les sentimens furent partagés sur la maniere de faire la guerre, & une grande partie fut d'avis d'éviter les combats décisifs. » Pourquoi, disoient-ils à leur roi, » donner lieu à votre adversaire, de profiter de l'ardeur d'un peuple échauffé » par la nouveauté ? laissez rallentir cette » fureur, faites la guerre lentement, vous » avez des places en Portugal, renforcez-en les garnisons, mettez-les en » état de courir & de désoler les campagnes, de jeter la terreur dans les grandes villes, d'occuper & de fatiguer les » troupes de la nation par des excursions imprévues : par-là vous vous » épargnerez le soin d'entretenir de » grosses armées, que votre épargne déja » épuisée ne sauroit soutenir long-temps; » vous n'exposerez pas au hazard d'une » bataille toujours incertaine la réputation de vos armes, & si vous ne conquérez pas des villes en les forçant de » se soumettre, vous verrez avec le temps » le royaume tout à la fois volontairement soumis. Sur-tout épargnez à votre foible santé les fatigues de cette » guerre. La fortune publique dépend » de la conservation de votre personne. » Gouvernez, & laissez le soin d'exécuter à vos généraux «. Ce conseil,

Années de J. C. 1385, & suiv.

Années de J. C. 1385, & suiv.

quoique le plus ſage ne fut pas celui qui fut ſuivi. Le roi ſe rendit à l'avis de ceux qui conſeillerent de pouſſer avec vivacité l'entrepriſe, d'engager les Portugais à une bataille, qu'ils ne doutoient pas de gagner, & qui feroit en un ſeul jour ce qu'une guerre longue & lente ne feroit pas en pluſieurs années. Ainſi ſans plus de retardement on réſolut de ſe mettre en marche, ſans même attendre le ſecours qu'amenoit l'infant de Navarre; & le roi, malgré les remontrances qu'on lui avoit ſi prudemment faites, ſe mit à la tête de ſon armée, & alla d'abord aſſiéger Sillorico, qui n'étant pas en état de ſe défendre, ſe rendit à la premiere attaque. Ce fut-là que le roi de Caſtille, déterminé à courir tous les hazards de la guerre pour vaincre, fit à la hâte un teſtament qui troubla le regne de ſon ſucceſſeur. Conimbre le vit bientôt ſous ſes murs; mais il n'y fit que brûler les fauxbourgs. L'armée Portugaiſe aſſemblée ſous ſon nouveau roi à Tomar, l'avoit obligé dans le deſſein où il étoit de la combattre, de marcher de ce côté-là. Elle fit la moitié du chemin, & les deux camps ſe trouverent en préſence près du bourg d'Aljubarotta, d'où la bataille a pris ſon nom. On ne s'obſerva pas longtemps, l'ardeur de combattre étoit

égale. Les deux rois rangerent leurs troupes, qui du côté des Castillans se trouverent si supérieures en nombre, qu'ils négligerent l'avantage du terrain. Jean de Rie, vieux seigneur François, ambassadeur de France en Castille, augurant mal de cette présomption, parla sur ce sujet au roi avec un zele & une prudence, qui a rendu dans l'Histoire Castillane sa mémoire & son nom immortels. Les Portugais se tenant fermes & serrés dans une plaine étroite & bordée à droite & à gauche de deux vallons, attendoient que les Castillans s'avançassent pour donner combat; ceux-ci délibérerent entr'eux, s'il n'étoit point plus à propos d'attendre aussi, que les ennemis fussent contraints d'avancer de leur côté, où la plaine s'étendant davantage seroit plus favorable au grand nombre; le roi voulut que l'ambassadeur dit là-dessus son sentiment. Il obéit, & haussant sa voix: » Je suis étranger, dit-il, sire, » il me convient peu de donner des conseils: mais puisque vous m'ordonnez » de parler, je dirai mon avis avec liberté; si on le croit bon on s'en servira, si on le croit mauvais on le rejetera; au moins vous puis-je protester, que je n'ai en le donnant d'autre » vue que votre intérêt & celui de votre

ANNÉES de J. C. 1385, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1385, & suiv.

» état. J'ai blanchi dans les guerres de » France, qui est une assez bonne école » du métier, & j'ai appris que les grands » capitaines comptent pour beaucoup » l'avantage du lieu où se donnent les » batailles rangées, & que l'adresse de le » ménager est un coup de maître en cet » art. Je sais ce qu'ont dit avant moi » d'habiles gens que je vois ici, que les » Portugais ont moins de troupes que » nous; je veux, comme on a ajouté, » qu'ils soient moins habiles & moins » braves; dans la situation où ils sont, » à quoi nous servira le grand nombre, » sinon à nous embarrasser; & l'avantage » du terrain qui met l'ordre, la sûreté » & l'union dans leur armée, ne peut-il » pas rendre inutiles d'autres avantages » dont nous nous flattons? Par cette » raison, je suis d'avis que nous ne nous » avancions point pour combattre. Si » les ennemis viennent à nous, nous » aurons le champ favorable, & nous » nous prévaudrons du nombre; s'ils » ne viennent pas, employons la nuit, » trop proche pour commencer un com- » bat, à donner aux soldats un repos » & un rafraîchissement dont ils ont be- » soin. Ils n'ont pas repu, & sont fati- » gués d'avoir été si long-temps sous » les armes. Les Portugais ne nous

» peuvent échapper, si nous avons la » patience d'attendre, ou qu'ils s'approchent pour nous combattre, ou » que la disette de vivres, dont ils ne sont » pas bien pourvus, leur fasse faire quelque mouvement, qui nous donne » avantage sur eux. Voilà mon sentiment, je suivrai le vôtre, & vous ne » courrerez point de péril que je ne le » partage avec vous; mais j'ose vous » prédire, que si vous vous déterminez » au combat, vous courez à une défaite, & que nous ne sortirons point » de cette affaire avec honneur «.

ANNÉES de J. C. 1385, & suiv.

Le roi écouta ce discours avec une attention qui marquoit qu'il panchoit à y déférer. Les plus sages se déclaroient pour l'avis de l'ambassadeur, lorsque ceux qui avoient opiné à l'ouverture de la campagne pour la maniere dont on la faisoit, persistant dans leur sentiment, déterminerent par leur ardeur le reste de l'armée à le suivre. On n'avoit pas encore donné le signal pour la bataille, qu'ils l'avoient déja engagée. Ayant marché aux Portugais, ils firent plier les premieres troupes, que commandoit Péreyra, fait connétable de Portugal, dans le camp même par son roi: mais ce prince venant au secours, & se joignant à son connétable, ils encouragè-

Années de J. C. 1385, & suiv.

rent ceux qui lâchoient pied, & firent si bien l'un & l'autre le devoir de grands capitaines & de déterminés soldats, qu'ils taillerent en pieces les Castillans, étendirent dix mille hommes sur la place, & parmi ce grand nombre de morts, un nombre proportionné de seigneurs de la plus haute qualité. Dom Juan & dom Ferdinand de Castille, tous deux cousins germains du roi, Carillo, maréchal du royaume, dom Juan de Touar, dom Dieghe Manrique, dom Pedre de Mendoza, & d'autres finirent leurs jours en cette occasion. Des Portugais du même parti, on compta parmi les morts les deux freres de Péreyra, connétable de Portugal, dom Juan de Ménésez, l'un des freres de la reine-mere Éléonore. L'ambassadeur de France eut le même sort à l'âge de soixante-dix ans, ayant combattu comme un jeune guerrier, vigoureux & déterminé, après avoir conseillé en vieillard mûr & prudent de ne pas combattre. Ceux qui disent qu'un corps de François, envoyés au secours du roi de Castille, augmenta le nombre des morts, se trompent comme Polydore Virgile, qui confondant les affaires & les temps, veut que le comte de Cambridge & ses Anglois se soient trouvés à la journée d'Aljubarotta. Froissard, quoi-

que contemporain, a été trompé comme lui, lorsqu'il a attribué aux François l'indiscrette ardeur de combattre, que les Espagnols attribuent aux jeunes gens de leur nation. Ils sont plus croyables que lui : ils ne sont pas d'humeur à donner aux leurs le blâme qu'auroient mérité les François, qui en effet n'eurent point de part à l'affaire d'Aljubarotta, si on en excepte l'ambassadeur. Une partie de l'armée Castillane se sauva à la faveur des ténebres de la nuit : quelques-uns se retirerent au corps de réserve, que commandoit le grand-maître d'Alcantara, qui malgré la défaite générale des troupes de Castille, soutint longtemps par sa valeur & par sa fermeté l'effort des vainqueurs. Les autres allerent joindre l'infant dom Charles, fils du roi de Navarre, qui avoit fait irruption par un autre endroit dans le Portugal, pour faire le dégât, parce qu'il ne put arriver assez à temps pour secourir les Castillans. Le plus grand nombre néanmoins repris la route de Castille, où la nouvelle de leur défaite les avoit déja prévenus.

ANNEES de J. C. 1385, & suiv.

A peine put-on sauver le roi de Castille : il échappa dans le désordre de ceux qui furent mis en fuite, & ayant pris un bon cheval, il fit treize lieues d'une traite,

ANNÉES de J. C. 1385, & suiv.

& arriva à Santaren, où s'étant embarqué sur le Tage, il gagna son armée navale encore à l'embouchure du fleuve, & se fit conduire à Séville où il entra en habit de deuil & outré de dépit.

Le roi de Portugal cependant célébroit sa victoire & en profitoit ; il avoit perdu deux mille hommes, mais il lui en restoit assez pour faire encore de grands progrès. Santaren se rendit à lui, & en peu de temps à peine vit-on des traces qui pussent marquer que jamais le roi de Castille eût mis le pied en Portugal. Bragance fut la récompense du connétable Péreyra avec le titre de duché, dont l'héritiere épousa ensuite dom Alphonse de Portugal, fils naturel du même roi, & ce mariage fut l'origine de la maison qui regne aujourd'hui si heureusement en Portugal.

Telle fut l'issue de la journée d'Aljubarotta, dont la mémoire fut toujours depuis si précieuse aux Portugais, qu'ils en instituerent une fête la veille de l'Assomption de la Vierge, jour de ce grand événement, qu'ils comparerent à celui qui à la bataille d'Ourique avoit donné naissance à leur monarchie. Le roi en son particulier, fit un pélérinage à pied pour en rendre graces au Ciel : il se donna tellement néanmoins à ces exercices de

ſa piété, qu'il n'omit rien de ce que ſa politique lui ſuggéra pour ſe conſerver le ſceptre qu'il avoit acquis. Ce ſage prince n'étoit point de ceux qui mépriſent un ennemi malheureux, & qui préſument de toujours vaincre ceux qu'ils ont une fois vaincus. Il ſavoit que le roi de Caſtille ayant de grands états, avoit de grandes reſſources : il ſe reſſouvenoit qu'il l'avoit vu ſur le point de prendre Lisbonne, & que le Portugal devoit à une maladie populaire la conſervation de ſa capitale. Il voyoit ce prince engagé par un nouveau motif d'honneur à retourner en Portugal. Pour détourner ce coup & rendre la Caſtille le théatre de la guerre à ſon tour, il réſolut de réveiller l'ambition du duc de Lancaſtre, de l'engager à venir tenter la conquête d'un royaume où il prétendoit, & à profiter de l'occaſion que la fortune lui préſentoit. Le mauvais ſuccès qu'avoit eu le comte de Cambridge dans cette entrepriſe, en avoit dégoûté le duc ſon frere, qui d'ailleurs avoit fait juſques-là une figure en Angleterre pendant la minorité du roi ſon neveu, capable d'amuſer ſon ambition. Le jeune monarque croiſſant en âge, s'étoit inſenſiblement laiſſé gouverner par un impérieux favori, qui employoit tout ſon artifice pour dé-

ANNÉES de J. C. 1385 & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1385, & suiv.

créditer dans l'esprit de son maître, les princes ses oncles, & en particulier le duc de Lancastre, l'aîné de tous. Le négociateur envoyé à ce prince par le roi de Portugal, lui parla justement dans un temps qu'il avoit reçu un nouveau dégoût, & que le favori l'accusoit d'avoir voulu faire périr le roi son neveu en Écosse. Ce nouveau dépit contre la cour d'Angleterre, fit aisément revivre en lui l'ancienne chimere de ses prétentions sur la couronne de Castille. Il traita avec l'envoyé, & promit d'aller joindre son maître quand il se seroit mis en état de partir.

La nouvelle de ce traité inquiéta le Castillan : mais elle ne le découragea pas, & son courage parut d'autant plus, que presque dans le même temps qu'il apprenoit la négociation d'Angleterre, le connétable de Portugal ayant fait irruption en Castille, avoit défait dom Gonsalve de Gusman, grand-maître de Calatrava, le comte de Niébla de la même maison, & dom Pedre Nugnez, grand-maître de S. Jacques, qui avoit ramassé les restes de l'armée d'Aljubarotta pour s'opposer aux Portugais, & étoit retourné dans son pays triomphant & chargé de dépouilles. Malgré tant de mauvais succès, le Castillan sans se

troubler ordonna de nouvelles levées, assembla les états à Valladolid pour en obtenir de l'argent, & envoya en même temps demander du secours en France contre l'Anglois, ennemi commun de l'une & de l'autre monarchie; le prince de Navarre qui l'avoit joint peu de temps après sa défaite étoit encore avec lui, attaché par reconnoissance à sa fortune & à ses intérêts.

Annees de J. C. 1386, & suiv.

Quelque diligence qu'on fît en Castille pour remettre une armée sur pied, on ne put être assez tôt prêt pour prévenir le duc de Lancastre, & lui disputer le débarquement, qu il fit sans embarras à la Corogne, après avoir pris six galeres Castillanes à l'entrée du port. Il avoit à peine quinze cents chevaux & autant d arbalestriers, avec lesquels il eût néanmoins fait de grands progrès en peu de temps dans un pays dépourvu de troupes, s'il n'en eût point perdu au siege qu'il fit de la Corogne même, que dom Ferdinand Pérez d'Andrada, originaire de Galice & gouverneur du lieu, défendit avec succès. D'autres gens de qualités du pays ne furent pas si fideles à leur roi, plusieurs se joignirent aux Anglois, & leur aiderent à conquérir Compostelle, capitale de Galice, avec d'autres places de moindre nom.

ANNÉES de J. C. 1386, & suiv.

Ces commencemens parurent d'abord avoir d'autant plus de ſuite, que le roi de Portugal & le prince Anglois, s'étant abouchés à Porto, y firent une plus étroite alliance. Le duc avoit amené d'Angleterre la ducheſſe Conſtance ſa femme, & deux de ſes filles, Catherine, qu'il avoit eue de ſon mariage avec la princeſſe, & Philippine, née d'un premier lit. Le roi qui n'étoit pas marié, ayant demandé Philippine au duc, l'obtint ſans peine, & entrant par-là encore plus qu'auparavant dans ſes intérêts, crut l'avoir attaché aux ſiens. Le roi de Caſtille étoit cependant à Zamora, attendant ſes troupes, qui le joignoient aſſez lentement. Le ſecours de France, quoiqu'accordé par Charles VI, n'en venoit pas avec plus de diligence, le duc de Bourbon qui le commandoit, n'ayant pas uſé d'une promptitude égale à la néceſſité. Dans cette conjoncture fâcheuſe, Jean ne pouvant faire autre choſe que d'être ſur la défenſive, après avoir muni ſes places, crut qu'il étoit de la prudence de tenter la négociation, & ne déſeſpéra pas de faire avec le duc de Lancaſtre, ce qu'il avoit fait quelques années auparavant avec le comte de Cambridge. Le temps étoit favorable à ſon deſſein. La peſte s'étoit miſe parmi

les Anglois, & en enlevoit un grand nombre. Profitant de cette occasion, le roi lui envoya des ambassadeurs, qui sous prétexte de lui représenter l'injustice de son entreprise, lui proposerent secrétement un mariage entre leurs enfans, lequel sans effusion de sang, termineroit leur démêlé à l'avantage de tous les deux. La considération du roi de Portugal, dont le duc de Lancastre n'avoit encore alors aucun prétexte de se plaindre, l'empêcha d'entrer bien à fond dans le traité qu'on lui proposoit : mais on vit bien qu'il ne s'en éloigneroit pas, pour peu que son allié lui donnât occasion de ne le pas ménager, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, si le commencement de la guerre n'en faisoit pas espérer un prompt succès. Dans cette vue, le Castillan devenu circonspect par sa disgrace, résolut d'éviter les batailles, & de mettre ses villes en état de soutenir d'assez longs sieges, pour faire craindre aux étrangers un trop long séjour dans un pays où l'air seul les affoiblissoit. Cette conduite lui réussit. Les princes alliés s'étant joints, & étant entrés en Castille, furent arrêtés deux mois devant Bénaventé, qu'ils assiégerent, & que dom Alvare Ozorio défendit courageusement. La disette de vi-

ANNÉES de J. C. 1386, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1387, & suiv.

vres, la peste qui se ralluma de nouveau dans leur camp, & l'approche de l'armée Françoise qui venoit de passer les monts, les obligerent de lever le siege & de se retirer en Portugal. L'occasion parut favorable pour renouveller les négociations. Le duc de Lancastre hivernoit avec ses troupes à Troncoso. Le roi de Castille lui envoya de nouveaux plénipotentiaires qui furent bien reçus. Le duc profita d'un prétexte de se plaindre que lui offroit le roi de Portugal. Il trouva mauvais que ce prince, qui comme grand-maître de l'ordre d'Avis, avoit fait vœu de continence, eût consommé le mariage avec la princesse Philippine, avant que d'avoir obtenu dispense du pape. Ainsi il conclut son traité avec le Castillan. Les principaux articles furent, qu'Henri, l'aîné de ce monarque, épouseroit Catherine de Lancastre, fille du duc, & de Constance, dont il étoit venu réclamer le droit; que si Henri, qui avoit dix ans, mouroit avant le mariage, son frere Ferdinand lui seroit substitué; qu'on donneroit en dot à la princesse, Soria, Atiença, Almasan & Molina; à la duchesse sa mere, fille du feu roi de Castille Pierre le Cruel, Olmédo, Médina del Campo, Guadalajara; au duc six cents mille francs en

argent, & une pension annuelle de cinquante mille durant la vie de l'un & de l'autre, moyennant quoi ils renonceroient à toutes leurs prétentions sur la Castille. Après ce traité le duc de Lancastre, laissant le roi de Portugal dévorer seul le chagrin qu'il en avoit conçu, se retira à Bayonne avec sa famille, où les ministres du roi de Castille devoient aller en cérémonie prendre Catherine & la ramener; pendant ce temps-là, ce prince assez fort pour se tenir sur la défensive contre le Portugal, jusqu'à ce que ses affaires lui permissent de poursuivre ses droits sur cette couronne, ou de trouver des voies d'accommodement, envoya prier le duc de Bourbon qui étoit déja assez proche, de ne pas passer plus avant, satisfit ses troupes & les renvoya. Dès-lors, ce que le prince Anglois avoit occupé en Galice, revint à Jean, & les Castillans qui avoient embrassé le parti du duc, implorerent la clémence du roi, & obtinrent leur pardon. On n'avoit plus de difficulté qu'à trouver l'argent nécessaire pour payer le duc de Lancastre, les troupes qu'on avoit sur pied, & les François auxiliaires à qui l'on avoit donné peu d'argent comptant. On tint les états généraux à Briviesca, où il fut résolu, qu'on leveroit une es-

Années de J. C. 1387, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1387, & suiv.

piece de capitation, dont personne ne seroit exempt. Les nobles & les ecclésiastiques murmurerent si haut contre ce décret, que le roi de Castille, bon de son naturel, & dont les affaires ne permettoient pas qu'on offensât deux ordres si puissans, ne voulut pas qu'on l'exécutât. On chercha un autre expédient, & on n'en trouva point de meilleur, que d'exiger des familles taillables, l'argent dont on avoit besoin seulement à titre de prêt. Ainsi le roi ayant recueilli ce qui lui étoit nécessaire pour la consommation de son traité, on l'alla jurer à Bayonne, d'où la princesse fut amenée pour être fiancée à Palence, & pour demeurer en attendant qu'Henri eût l'âge de l'épouser, auprès du roi son futur beau-pere. En faveur de ce mariage, on donna à l'infant Henri le titre de prince des Asturies, que les aînés de Castille ont porté depuis à l'imitation des Anglois, qui donnent aux héritiers présomptifs de la couronne d'Angleterre le titre de prince de Galles. Le duc de Lancastre envoya à Jean une riche couronne d'or, qu'il avoit, disoit-il, préparée pour soi-même, mais qu'il lui donnoit volontiers en lui abandonnant le royaume. Une maladie qu'eut ce roi le tira heureusement d'un piege que lui

tendoit le duc de Lancaſtre en lui demandant une entrevue. Jean y avoit donné les mains, mais étant ſur ces entrefaites tombé malade à Burgos, il eut le temps de faire réflexion, que le duc n'avoit eu envie de s'aboucher avec lui, que pour l'engager de renoncer à ſon alliance avec la France. Jean, réſolu de la conſerver, s'avança juſqu'à Victoria, & là comme ſi ſa ſanté l'eût obligé de retourner ſur ſes pas, il envoya des ambaſſadeurs pour faire ſes excuſes au duc, qui ne laiſſa pas de leur communiquer ce qu'il avoit en effet deſſein de propoſer au roi lui-même. Ils éviterent adroitement d'entrer dans cette négociation, ſur ce qu'ils n'en avoient pas le pouvoir, & l'affaire en demeura là.

ANNÉES de J. C. 1387, & ſuiv.

L'infant de Navarre, devenu roi par la mort de Charles le Mauvais ſon pere, recueillit en cette occaſion le fruit de ſon attachement aux intérêts du roi de Caſtille, & des royales qualités qui lui firent donner le ſurnom de Noble. Après s'être abouchés l'un & l'autre à Calahorra & enſuite à Navarette, ils réglerent les intérêts de leurs couronnes, & renouvellerent leur ancienne amitié. Jean lui rendit toutes les villes qui devoient demeurer dix ans entre les mains des Caſtillans, & lui remit des

ANNÉES de J. C. 1368, & suiv.

sommes d'argent considérables qui lui étoient dues. Le roi de France fit la même chose à l'égard des places qu'il avoit saisies sur Charles le Mauvais en Normandie; les Anglois quitterent Cherbourg : ainsi Charles le Noble rentra par sa vertu, qui le rendit aimable, dans la possession de ses biens, que les vices de Charles le Mauvais l'avoient mis en danger de perdre. Jamais la couronne de Navarre ne fut plus florissante que sous son regne, doux, équitable, plein de dignité, en cela seul répréhensible, que Charles étant prince de la maison de France, ne prit pas assez garde en mariant ses enfans, qu'il mettoit son royaume en danger de passer, comme il fit dans la suite, entre les mains des Espagnols.

Pendant que le roi de Castille affermissoit ainsi d'un côté la paix qu'il venoit de conclure par son exactitude à remplir les conditions de son traité avec un ennemi réconcilié, par la fidélité & par la reconnoissance qu'il devoit à ses anciens amis, il cherchoit les moyens d'engager le roi de Portugal à un accommodement qui lui donnât moyen de terminer le différend qu'ils avoient ensemble, sans perdre, avec les prétentions qu'il avoit sur cette monarchie, la réputation de la

ſienne. L'adverſité ayant modéré ſon ambition, & les fatigues de la guerre lui ayant fait aimer le repos, il tâchoit à y parvenir. En ce temps, l'Angleterre & la France firent une treve de trois ans, & y comprirent leurs alliés : le Caſtillan ſe ſervant de l'occaſion, fit déclarer au Portugais, que cette clauſe les regardoit, & qu'il n'y vouloit pas contrevenir, à moins que d'y être forcé. Celui-ci fier de ſes ſuccès, & de nouveau piqué du chagrin qu'il avoit reçu des Anglois, répondit avec hauteur, que les affaires de France & d'Angleterre n'avoient rien de commun avec celles de ſon état. Il conſentit à ſix mois de treve : mais elle ne fut pas plutôt expirée, qu'il entra en Galice & aſſiégea Tuy. L'archevêque de Tolede fut envoyé avec ſes troupes pour le ſecourir. Il arriva trop tard, la ville étoit priſe : mais le prélat, homme d'eſprit, ayant trouvé moyen de traiter avec le roi de Portugal, ſut ſi bien ménager ſon eſprit, qu'il conclut enfin avec lui une ſuſpenſion d'armes de ſix ans, par laquelle Tuy fut rendu & quelques autres places furent échangées. C'étoit aſſez pour rétablir le déſordre des affaires de Caſtille : mais il eut fallu que la vie de ſon roi eût autant duré que ce repos. Ce prince, inſtruit par l'ad-

ANNÉES de J. C. 1389, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1389, & suiv.

versité, devenoit savant en l'art de régner. Il tint les états à Guadalajara, où il fit de nouveaux réglemens pour tous les ordres du royaume, qui furent de grande utilité. Il s'étoit glissé de grands abus dans la distribution des bénéfices ; les papes s'étoient mis en possession de les donner à des étrangers, qui la plupart ne résidoient point ; ils recevoient les revenus, & les charges étoient négligées, outre que par-là les gens du pays étoient ensevelis dans l'ignorance, l'étude étant devenue inutile à leur établissement. Il fut résolu qu'on prieroit le pape de souffrir qu'on remédiât à cet abus. Le roi tenta d'en abolir un autre qui ne faisoit pas moins de mal. Les seigneurs de la vieille Castille avoient la plupart usurpé les dîmes & le revenu des églises, & n'en donnoient à des prêtres gagés pour faire le service divin, que ce qu'ils n'en pouvoient retenir. Les évêques se plaignoient que cette usurpation remplissoit leurs diocèses de prêtres mercenaires, plutôt esclaves que pasteurs. L'affaire fut proposée aux états : mais les grands firent tant de bruit, que le roi qui tout récemment venoit d'ordonner, que de leurs justices on appellât aux justices royales, dont ils avoient fort murmuré, n'osa les irriter

ter deux fois, & l'affaire demeura-là. On régla sur-tout la milice du royaume. C'étoit la coutume après les guerres, que même les troupes que l'on conservoit pour la sûreté de l'état, & qu'on payoit toujours bien cher, se dissipoient dans les campagnes, où les soldats, s'ils ne voloient, s'appliquoient à l'agriculture, & désapprenoient leur métier. On ordonna, que dorénavant on en conserveroit un moindre nombre, qu'on payeroit bien, mais avec économie, qu'on tiendroit toujours en haleine par une exacte discipline dans les places que l'on croiroit avoir besoin de garnison. On ajouta à ce réglement une défense à tous les sujets de Castille, de prendre la solde d'aucun prince étranger. Divers prisonniers d'état furent délivrés. Mais le roi de Castille excepta toujours de toutes les amnisties qu'il donna, Alphonse, comte de Gijon, qui fut condamné à une prison perpétuelle, où il avoit déja été renfermé. On croit que le roi l'eût fait mourir, s'il n'eût craint de se rendre odieux par une action trop semblable à celles de Pierre le Cruel. Il fit duc de Pennafiel Ferdinand, le plus jeune de ses deux fils, encore enfant, mais qui dès l'enfance, attiroit déja les yeux sur lui par toutes les dispositions au bien qui annoncent les

ANNÉES de J. C. 1389, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1389, & suiv.

grandes vertus. Parmi tant de traits de sagesse, Jean fit une proposition à l'assemblée, qui auroit diminué l'estime qu'on y avoit conçue pour lui, si sa docilité n'eût prévenu la tache qu'auroit fait à sa gloire un plus opiniâtre entêtement. Quelqu'un lui avoit fait entendre, que les Portugais n'ayant peine à le recevoir pour leur souverain, que parce qu'il étoit roi de Castille, ils étoient prêts à lui rendre la couronne, s'il résignoit la sienne à son fils, pour se contenter de celle de Portugal. On le trompoit. Quoiqu'il fût aussi respectable par ses grandes qualités que par le titre de souverain, l'histoire a remarqué que les Portugais accoutumés à des rois familiers & faciles à se communiquer, avoient été d'abord rebutés de la gravité castillane, où ce prince avoit été élevé, & que son concurrent au contraire avoit tiré un grand avantage de ses manieres populaires, pour s'insinuer dans leurs esprits. Comme les rois sont mal avertis des mauvais effets que produisent dans l'esprit des peuples les défauts qui leur sont personnels, Jean s'étant laissé persuader que rien ne l'empêchoit d'être roi de Portugal, que parce qu'il étoit roi de Castille, & s'étant fait un point d'honneur de mettre dans sa maison l'une & l'autre couronne, proposa aux états

généraux, moyennant certains revenus qu'il se réservoit, de laisser celle qu'il portoit à son fils. Toute l'assemblée se récria contre cette proposition. On dit hardiment, & pourtant d'une maniere assez flatteuse, qu'on ne consentiroit jamais qu'un roi si propre à bien gouverner, & en âge de gouverner long-temps, cédât sa place à un enfant, dont la minorité troubleroit l'état, que c'étoit une pensée chimérique, de se persuader que les Portugais changeassent volontairement un roi de leur nation pour un autre, beaucoup moins pour un Castillan ; qu'il les y falloit forcer, & qu'un peu de temps donneroit le moyen de le faire. Ce zele libre, mais obligeant, ne pouvoit déplaire au monarque, & l'affection de ses sujets lui étoit un gage si sûr, ou du bon succès de la guerre, ou de la douceur de la paix, qu'il se rendit à leurs remontrances, & la chose en demeura-là. On n'eut jamais plus d'espérance de voir un regne doux & heureux, qu'en conçurent les Castillans après les états de Guadalajara : mais ô espérance trompeuse que celle qu'on fonde sur la vie des hommes ! à peine s'étoit-on séparé, que l'on apprit la mort du roi. Ce prince alloit en Andalousie, où sa présence étoit nécessaire. Il avoit laissé la reine à Ma-

ANNÉES de J. C. 1389, & suiv.

L 2

ANNÉES de J. C. 1390, & suiv.

drid, & envoyé le prince Henri & sa future épouse à Talavéra, lorsque s'étant arrêté à Alcala pour voir monter à des farfanes, espece de milice Africaine, des chevaux dressés au manege, & ayant voulu pousser celui sur lequel il étoit monté dans un champ labouré & inégal, le cheval fit un faux pas, & en tombant, porta le roi si rudement par terre, que ce prince expira sur le champ; ce fut le neuvieme d'octobre de l'an 1390 qu'arriva ce tragique accident, qui termina la vie de ce roi à l'âge de trente-trois ans, dans le douzieme de son regne, sur le point de le rendre heureux, & de profiter de l'expérience qu'il avoit acquise pour réparer les fautes qui avoient troublé le repos de ses sujets, & lorsqu'il formoit son successeur dans l'art de régner. Il laissa ce prince en bas âge, chargé du sceptre de Castille, avec un tempérament infirme. Ainsi le royaume éprouva deux fois presque consécutivement les maux que cause la minorité, & par l'émulation que la derniere guerre avoit excitée entre la Castille & le Portugal, il donna lieu à la jalousie immortelle de ces deux nations, qui a duré jusqu'à nos jours.

Le Portugal avoit succédé dans cette concurrence à l'Arragon. La monarchie

Arragonoise avoit pris des desseins plus solides pour son agrandissement, que de disputer à la Castille quelques villes de plus ou de moins. Elle acquéroit de nouveaux royaumes, & ne pouvant entamer ses voisins, elle assujettissoit les peuples éloignés. Déja dominante au temps dont je parle dans les Baléares, dans la Sardaigne, & ayant même une faction dans l'isle de Corse, qui reconnoissoit sa souveraineté, & dans les petites isles qui environnent celles-là, elle aspiroit à la Sicile. Le vieux roi Pierre avoit si bien conduit cette affaire, qu'il l'eût terminée de son temps, si Jean, son fils aîné, n'y eût mis fort imprudemment un obstacle, qui en éloigna la conclusion. ANNÉES de J. C. 1390, & suiv.

Pierre s'étoit mis en possession des duchés d'Athenes & de Patras, terres de la couronne de Sicile en Grece, dont le vicomte de Rocabertin s'étoit emparé en son nom. Les succès des armes du roi d'Arragon n'étoient pas moins heureux en Sicile. Artal d'Alagon, comte de Mistréta, avoit usurpé dans ce royaume une puissance presque absolue. Il prétendoit marier la reine Marie, selon les vues de son ambition, & disposer de la couronne en faveur d'un prince de son choix, dans l'espérance de retenir toujours une égale autorité auprès de celui qu'il au-

ANNÉES de J.C. depuis 1382 jusqu'à 1388

roit placé sur le trône. Dans ce dessein, il avoit jeté les yeux sur Jean Galéas, qui n'étoit pas encore duc de Milan. Mais ce prince ne put tirer avantage des favorables dispositions du comte, ni entreprendre le voyage de Sicile, depuis que la flotte du roi d'Arragon eût enlevé la sienne, jusques dans le port de Pise.

D'un autre côté les seigneurs de Sicile souffroient impatiemment le pouvoir presque monarchique du comte de Misstréta. Dom Guillaume Raimond de Moncade fut celui qui se déclara avec plus d'éclat contre ce ministre impérieux. Après avoir concerté ses démarches avec le roi d'Arragon, il entra dans Catane, se rendit maître de la reine, & la conduisit à Agouste, une des plus fortes places de la Sicile, dont il confia la défense à une garnison Catalane, que le roi d'Arragon lui avoit envoyée sous les ordres du capitaine Roger de Moncade.

Dom Artal d'Alagon qui vit tous ses projets avortés, rassembla des troupes, & sans perdre de temps il équipa une flotte considérable, qu'il fit conduire à la vue d'Agouste. La place fut assiégée par mer & par terre. Le succès du siege étoit encore incertain, & les assiégés se

défendoient avec vigueur, lorſque Rocabertin parut en Sicile, après la conquête de la principauté d'Athenes, pour ſecourir la place. De ſon côté, Moncade à la tête de ſa flotte attaqua celle de l'ennemi, la mit en déſordre, & contraignit Artal d'Alagon à lever le ſiege d'Agouſte. Rocabertin après une ſi heureuſe expédition, engagea la reine Marie à monter ſur ſes galeres, qui la porterent en Arragon.

ANNÉES de J.C. depuis 1382 jusqu'à 1383.

Il ne falloit plus que le conſentement du pape pour la faire épouſer à dom Juan, fils du roi d'Arragon, & joindre le droit de ce mariage à celui que ce monarque prétendoit de ſon chef ſur la Sicile, où il ſoutenoit que les filles n'étoient pas habiles à la ſucceſſion. Sous les derniers rois de cette iſle il s'étoit fait un concordat, où il avoit été arrêté, que ſi ce royaume tomboit en quenouille, on ne marieroit point l'héritiere que le ſaint-ſiege n'y conſentit. Pierre prétendoit que ce concordat n'avoit pu ſe faire à ſon préjudice : mais ayant la princeſſe entre les mains, & s'étant juſques-là tenu neutre entre les deux papes concurrens, il ſe promettoit que ſans en venir aux armes, il obtiendroit aiſément de celui pour qui il ſe voudroit déclarer un conſentement qui mettroit

ANNÉES de J. C. 1387, & 1388.

son droit hors de toute contestation. Il en étoit-là, lorsque son fils ayant préféré Yoland de Bar, que Mariana par erreur dit avoir été fille de Jean, duc de Berry, à l'héritiere de Sicile, & l'ayant épousée malgré son pere, avoit déconcerté les desseins de ce prince plus habile que lui. Cette affaire avoit causé de grands troubles en Arragon. Le pere avoit privé le fils de l'autorité qu'il lui avoit donnée dans le gouvernement du royaume, le fils en avoit appellé devant *le justice* d'Arragon, qui par un jugement hardi avoit jugé la déposition abusive & contre les loix; Pierre contre son tempérament naturel avoit déféré à cette sentence, & avoit rétabli dom Juan; mais il fit ressentir son chagrin au comte d'Ampurias, qui avoit donné retraite dans ses terres à l'infant son fils, pour y célébrer son mariage avec la princesse Yoland; il obligea ce comte, quoique de sa maison, son gendre, & son cousin germain, de se réfugier auprès du pape Clément à Avignon, & le dépouilla de la plus grande partie de ses domaines, qui étoient d'une assez grande étendue sur les frontieres & dans les extrêmités les plus reculées de l'Espagne. D'autres démêlés domestiques entre la nouvelle reine Sibylle, sa belle-fille & son mari, avoient suc-

cédé à ceux-là, & Pierre étoit mort parmi ces intrigues à l'âge de soixante-cinq ans, après un regne d'environ cinquante-un an, moins sanguinaire sur la fin de ses jours, qu'il n'avoit été dans sa jeunesse, mais toujours également ambitieux, également vif à former des desseins, & habile à prendre les voies propres à les faire réussir selon ses souhaits. A sa mort sa cour fut troublée par la vengeance que le nouveau roi & la nouvelle reine, sa femme, exercerent contre leur belle-mere. Elle avoit pris la fuite : on la poursuivit, on la mit en prison, aussi-bien que Bernard de Fortia son frere, & plusieurs autres seigneurs, créatures de cette princesse. Elle fut accusée d'avoir enforcelé le roi dom Pierre, frappé d'une maladie dangereuse, on disoit que Sybile avoit employé le maléfice, en lui donnant certains breuvages pour s'en faire aimer. Mais cette accusation n'étoit fondée que sur la délation d'un seul juif, dont le témoignage ne pouvoit faire foi contre une personne de ce rang. Cependant on mit à la torture ceux qu'on crut être complices des excès qu'on reprochoit à la reine; quelques-uns à qui peut-être la violence de la douleur avoit arraché l'aveu d'un crime, dont ils pouvoient être innocens, furent condamnés

Années de J. C. 1387, & 1388.

ANNÉES de J. C. 1379, & suiv.

à mourir par la main du bourreau. Peu s'en fallut que la reine douairiere elle-même, & Bernard de Fortia, son frere, ne fussent appliqués à la question ; mais on eut égard à leur rang & à la majesté du trône, qu'on ne voulut pas déshonorer. Un reste de bienséance empêcha qu'on n'attentât à la vie de Sibylle : mais on ne lui laissa de ses biens qu'assez précisément pour vivre, & la plus grande grace qu'on lui fit, fut de l'oublier, & de permettre qu'elle pleurât au moins en repos le changement de sa fortune. Cette action violente fut blâmée, & l'on appréhenda que le roi n'eût la dureté de son pere, dont il n'avoit ni l'adresse ni l'esprit. On en fut bientôt détrompé. Jean étoit naturellement bon, mais foible, mou, aimant ses plaisirs, se laissant gouverner par sa femme qui disposoit de tout à son gré, pendant qu'il faisoit bonne chere, qu'il entendoit des concerts de musique, où il employoit plus de temps qu'aux affaires de son état. Il envoya exprès en France une solemnelle ambassade, pour demander au roi des poëtes & des faiseurs de chansons. Comme il conservoit dans ses divertissemens un certain air de grandeur & de magnificence, les revenus de la couronne pouvoient à peine fournir aux plaisirs de ce

prince. Sa plus noble occupation étoit la chasse, où il alloit assez souvent pour fuir l'embarras des affaires. Il en eut d'assez épineuses. Les Arragonois, peuple autrefois des plus jaloux de sa liberté, ne manquoient guere de donner de l'exercice à leurs rois, pour peu qu'ils les sentissent foibles. Le feu roi, esprit impérieux, ferme, dur, ne connoissant guere d'autre loi que son intérêt, avoit presque aboli leurs franchises. Sur la fin de sa vie néanmoins ayant trop d'affaires à la fois, il eut des condescendances qui rappellerent la mémoire des temps où l'on s'opposoit aux rois. Ils commençoient à n'être plus si souples. Les vassaux immédiats des grands s'étoient plaints à ce prince, que leurs seigneurs exerçoient un empire sur eux, qui alloit jusqu'à la tyrannie; qu'ils l'étendoient jusques sur leurs vies, comme s'ils eussent été souverains; qu'ils prétendoient avoir ce droit, & qu'on ne pouvoit appeller de leurs sentences même au roi. Ils demandoient qu'on modérât cette puissance si absolue, & qu'il leur fût permis d'implorer en cas d'oppression la justice du prince. Les grands s'étoient opposés à cette requête, & le roi n'ayant pas jugé à propos de les irriter, les avoit laissés dans leur possession.

Années de J. C. 1390, & suiv.

Années de J. C. 1390, & suiv.

Par-là devenus plus hardis, ils avoient porté leur censure, comme avoient souvent fait leurs ancêtres, jusqu'à entreprendre de réformer la maison de leur souverain, & à en chasser ceux qui leur déplaisoient: Pierre les avoit réprimés, & ils avoient assez senti, que ce prince jaloux de son autorité, n'étoit pas d'humeur à recevoir la loi de ses sujets. Jean son fils & son successeur n'avoit pas la même force, & ils s'en apperçurent d'abord. Les grands d'Arragon souffroient avec impatience, que le roi abandonnât le soin du gouvernement pour se livrer aux plaisirs. Tandis qu'il tenoit les états généraux à Monçon, la plupart des seigneurs du royaume s'assemblerent de leur côté à Calasans, pour prévenir les maux dont on étoit menacé. Ils avoient à leur tête, dom Alphonse d'Arragon, comte de Dénia, & marquis de Villéna, dom Jacques, son frere, évêque de Tortose, & dom Bernard Cabréra. Le résultat de l'assemblée fut de mettre par écrit tous les sujets de plainte, de les adresser aux états & au roi lui-même, en forme de remontrances. Ils représentoient dans ce mémoire les désordres que causoit dans ce royaume l'indolence qui régnoit à la cour. Delà, disoient-ils, le

relâchement de la discipline militaire, le luxe & la corruption des mœurs. Ils en vouloient sur-tout à une dame nommée Carroca de Villaragur. Cette femme gouvernoit absolument l'esprit de la reine, qui elle-même avoit une autorité absolue sur le roi son époux. Ainsi la confidente passoit pour être la source des maux qui affligeoient le royaume.

ANNÉES de J. C. 1390, & suiv.

Le mémoire fut présenté au roi, qui le reçut d'abord avec mépris. On en vint aux menaces, & l'on formoit déja des projets de révolte, lorsque le roi par sa douceur naturelle se mit en devoir de détourner l'orage. Il accorda aux seigneurs mécontens ce qu'ils demandoient. Lui-même il changea de conduite, modéra ses plaisirs, mit des bornes aux dépenses de sa maison, & retrancha de la cour les abus qui s'y étoient glissés. En particulier le roi chassa de la cour l'impérieuse favorite de la reine qui l'aimoit tendrement, & quelque chose qu'il fît pour épargner à cette princesse un si sensible déplaisir, il fallut cependant accorder cette satisfaction à la noblesse, pour éviter de plus grands malheurs. Ce coup d'éclat rendit le calme. Les grands rentrerent dans le devoir. Tous se firent un point d'honneur de donner à leur roi de nouvelles marques de leur fidélité,

ANNÉES de J. C. 1390, & suiv.

La fortune leur présenta bientôt une occasion de signaler leur attachement. Bernard d Armagnac ayant fait irruption avec une armée de vagabonds, qu'on appelloit alors les pillards, sur les terres de Catalogne, dom Bernard Cabréra & dom Raymond Bagez défirent tour-à-tour ces brigands, & forcerent leur chef à repasser les monts, pour courir à la défense de ses états, qui étoient en proie à une troupe de bandits soudoyés par le roi d'Arragon, & commandés par un aventurier Auvergnac, nommé Marigault. Personne en cette occasion ne manqua de zele pour le bien public; par cette même affection des peuples, on réprima plus d'une fois des révoltes en Sardaigne, dans l'isle de Corse, & en d'autres lieux, & Jean au moins se put vanter de n'avoir rien perdu tandis qu'il fut sur le trône, de ce que ses peres avoient ajouté aux états d'Arragon. Son regne fut même remarquable par une acquisition pour la monarchie, à laquelle à la vérité il ne contribua rien de sa personne, mais où ses armes furent employées par son frere avec succès.

Martin, duc de Montblanc, cadet de Jean, n'avoit pas eu pour la Sicile la même indifférence que lui. Il avoit épousé avec l'agrément du feu roi d'Arragon

ſon pere, Marie de Lune, fille unique de dom Lope, comte de Lune, parent du cardinal de ce nom, le fameux Pierre qui fut créé pape à Avignon ſous le nom de Benoit XIII, après la mort de Clément. Marie avoit hérité des grands biens de cette illuſtre maiſon, qu'elle porta pour dot à ſon mari, à qui elle donna un fils, lequel eut le même nom que ſon pere. Le roi de ſon côté accorda pour appanage à l'infant ſon fils, la baronnie d'Exérica avec le titre de comte, & peu de temps après il le fit connétable d'Arragon & duc de Montblanc. Enfin Pierre le Cérémonieux, ſon pere, qui l'aimoit avec tendreſſe, & Jean premier, ſon frere, qui avoit en lui une entiere confiance, l'avoient ſucceſſivement comblé de biens & d'honneurs.

Années de J. C. 1390, & ſuiv.

Le cardinal de Lune qui avoit en vain preſſé le feu roi Pierre de ſe déclarer pour Clément contre Urbain, avoit eu plus de pouvoir ſur l'eſprit de Jean, & l'Arragon venoit de ſe joindre à ceux qui reconnoiſſoient Clément. Le duc de Montblanc avoit formé le deſſein d'élever ſon fils ſur le trône de Sicile, en lui faiſant épouſer Marie, fille unique de Frédéric IV du nom, roi de Sicile, qui la laiſſa en mourant héritiere de ſes états. La jeune reine étoit à la cour d'Arra-

ANNÉES de J. C. 1393, & suiv.

gon, lorsque Jean & son frere, le duc de Montblanc, se servirent à propos du crédit qu'ils venoient d'acquérir l'un & l'autre auprès du pape d'Avignon pour avoir son consentement. On l'obtint en effet : le mariage se fit, & bientôt après le pere & le fils avec la nouvelle épouse, passerent de l'agrément du roi d'Arragon avec une armée en Sicile, où les factions, quoique contraires, s'étoient unies pour s'opposer à quiconque y voudroit régner. Ayant pris terre à Drepani, ils allerent assiéger Palerme, qu'André de Clermont, duc de Modica, défendit quelque temps contr'eux : mais enfin les bourgeois pressés rendirent la ville : Clermont fut pris, son procès lui fut fait, il perdit la tête, & les factieux étonnés se soumirent à leur nouveau roi. Des sujets nourris dans la révolte, ne sont rarement dociles qu'aussi long-temps qu'on fait les contraindre de l'être. Un nouveau mouvement en Sardaigne ayant obligé Cabréra, qui avoit conduit en Sicile le duc de Montblanc & son fils de retourner en Arragon, à peine y fut-il arrivé, qu'on apprit que les factions s'étoient réunies en Sicile, & avoient fait tant de progrès, qu'ils tenoient leur roi, leur reine, & le duc de Montblanc assiégés. Au bruit des troubles de Sar-

daigne, le roi d'Arragon avoit fait arborer l'étendard royal à Barcelone, qui étoit le signe d'une expédition, que les rois vouloient faire en personne : quand il eut appris que son frere avoit besoin de son secours, il redoubla d'empressement ; on crut qu'il s'alloit mettre en mer., & qu'il commenceroit par-là son expédition maritime : mais Cabréra s'apperçut bientôt que ce prince aimant trop son plaisir pour aller chercher la guerre hors de son pays, ne sortiroit point d'Arragon, que le secours qu'il envoyeroit seroit trop lent & arriveroit trop tard. Dans cette pensée il vend ses biens, leve des troupes à ses dépens, qu'il compose de Catalans, de Gascons, & d'autres François qu'il assemble de toutes parts, met à la voile, aborde à Catane, où les rebelles, maîtres de la ville, assiégeoient la cour dans la forteresse, délivre les princes, assiege avec eux la ville qui les avoit assiégés. La résistance fut opiniâtre, & dom Pedre de Lézana, qu'enfin Jean avoit fait partir avec une flotte de vingt-cinq vaisseaux, arriva à propos pour soutenir l'armée Arragonoise réduite à de grandes extrêmités. Catane fut réduite, & quoique les rebelles soutinssent encore long-temps la guerre avec divers événemens, les Arragonois enfin

ANNÉES de J. C. 1394, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1394, & suiv.

prévalurent ; il restoit peu de chose à faire au duc de Montblanc pour pacifier l'isle, lorsque le roi son frere mourut subitement à la chasse en poursuivant un loup dans un bois, apparemment pour s'être échauffé excessivement en courant après avoir beaucoup mangé ; comme Jean étoit mort sans enfans mâles, sa succession, selon la loi, introduite dans le royaume depuis que la couronne avoit passé à la maison de Barcelone, appartenoit à dom Martin. Le trône d'Aragon ne laissa pas de lui être disputé. Le roi son frere avoit marié l'infante Jeanne, sa fille aînée, à Matthieu de Foix, comte de Castelbon, qui par la mort de son cousin Gaston Phébus, étoit devenu comte de Foix, & qui en vertu de son mariage prétendoit à la couronne. Mais Marie de Luna, femme de Martin, qui n'avoit pas suivi son mari, eut le courage & l'habileté de soutenir une guerre dangereuse, que Matthieu de Foix, avec le secours du comte d'Armagnac, & d'autres François, porta bien avant dans la Catalogne. La princesse fut si bien secondée des peuples & des seigneurs du pays, que Matthieu de Foix en fut chassé, & que Martin eut tout le temps nécessaire pour assurer le trône de Sicile à son fils, & pour venir

prendre possession du sien. Ce prince étoit occupé à soumettre un parti de rebelles qui refusoient l'obéissance à leurs maîtres légitimes, & la victoire secondoit par-tout la justice de la cause qu'il défendoit, lorsque les députés du royaume d'Arragon vinrent lui apprendre la mort de son frere, & lui offrir une couronne, que le testament du roi, & encore plus les suffrages de tous les états, lui déféroient à l'exclusion de la comtesse de Foix & de la duchesse d'Anjou ses nieces.

Années de J. C. 1395, & suiv.

L'amour de la gloire, & peut-être aussi la confiance en sa bonne fortune, qui l'avoit toujours servi au-delà de ses souhaits, l'empêcha de partir sur le champ, comme on l'en sollicitoit. Il répondit aux députés, qu'une victoire complette le rendroit encore plus digne du trône, & que dès qu'il auroit dompté des rebelles qui osoient l'attendre, il iroit avec empressement jouir de la tendresse de ses nouveaux sujets, & leur donner des marques de la sienne. Le délai ne fut pas long. Sa résolution fit perdre courage aux factieux, & en moins d'une campagne, il réduisit les révoltés de Sicile, de Sardaigne & de Corse.

Tandis que le duc de Montblanc rétablissoit en Sicile les droits de la cou-

ANNÉES de J. C. 1395, & suiv.

ronne, & l'autorité des princes, la conduite pleine de fermeté de la ducheſſe ſa femme, le zele unanime de ſes nouveaux ſujets, & ſon bonheur ſur lequel il avoit peut-être plus compté, que la prudence ne ſembloit le lui permettre, faiſoient pour lui dans l'Arragon tout ce qu'il auroit pu faire lui-même.

Les prétentions de la comteſſe de Foix, quelque bien fondées qu'elles duſſent paroître, avoient été rejetées dans l'aſſemblée des états. Le comte ſon mari qui étoit venu avec une armée de François appuyer ſes prétentions, avoit été contraint de repaſſer les Pyrénées. Les Majorquins & les Sardes s'étoient unis avec les peuples d'Arragon, de Valence & de Catalogne, pour reconnoître dom Martin; & lorſqu'il revint de Sicile au mois de mai de l'année 1397, il ne lui en coûta pour ſe mettre en poſſeſſion de cinq couronnes, qu'un éloge de la fidélité qu'on lui avoit gardée, & une proteſtation de la reconnoître toute ſa vie, par l'inviolable obſervation des loix & des coutumes de l'état. Encore même fut-il payé de ſon éloquence & de ſes complimens. Car ayant demandé en finiſſant ſon diſcours, que les états reconnuſſent le roi de Sicile ſon fils pour héritier de ſes couronnes, & qu'en

cette qualité, ils lui prêtaſſent dès-lors le ferment de fidélité, on lui accorda ſa demande, malgré la délicateſſe que les Arragonois avoient toujours eue, de ne vouloir reconnoître aucun de leurs princes, ni pour roi, ni pour héritier préſomptif du trône, avant qu'il eût juré dans l'aſſemblée des états, qu'il maintiendroit les libertés & les privileges de la nation.

ANNÉES de J. C. 1397, & ſuiv.

Les Arragonois ne ſe tromperent pas dans les préjugés favorables qu'ils avoient conçu de leur nouveau monarque. Martin, unique de ce nom, régna avec autant de gloire qu'aucun de ſes prédéceſſeurs. Déja illuſtre par ce qu'il venoit de faire en Sicile, il augmenta ſa réputation par ce qu'il fit en Arragon. Le comte de Foix l'attaqua encore, mais il perdit enfin toute eſpérance de régner, & fut contraint de s'accommoder. Ils moururent bientôt après, lui & la comteſſe ſa femme, & n'ayant point laiſſé d'enfans, Iſabelle, ſœur de Matthieu, femme d'Archambauld, captal de Buch, porta le nom & les héritages de ces anciens comtes de Foix, ſortis de la maiſon de Carcaſſonne, depuis l'an 1062, dans celle de Grailly, dont étoit iſſu Archambauld.

Martin avoit ſu prendre un milieu

ANNÉES de J. C. 1398, & suiv.

entre la dureté de son pere & la facilité de son frere. Il maintint son autorité sans qu'il fût obligé d'user de menaces ni de violences. Quand il ouvroit les états, il commençoit toujours par louer la nation d'une obéissance qu'il vouloit lui inspirer, & faisoit d'abord parler les loix en faveur de ce qu'il vouloit faire. Des familles de qualité ayant divisé le royaume par les démêlés qu'elles avoient entr'elles, on en étoit venu aux mains, & il étoit à craindre, que la partialité venant à croître entre les grands, la tranquillité n'en fût troublée. Martin ayant convoqué les états pour appaiser cette discorde, leur dit d'abord, que de tous les peuples, les Arragonois étoient ceux qu'on louoit le plus universellement de leur soumission, de leur zele, de leur fidélité pour leurs souverains; qu'ils étoient les vrais descendans de ces Celtibériens fameux, qui dévouoient leurs vies à leur prince, & qui dans les combats où il périssoit, juroient de le venger ou de ne lui pas survivre; qu'il se flattoit, que dans la querelle qu'il avoit dessein d'appaiser, on auroit pour lui le même respect qu'on avoit eu pour ses ancêtres, mais qu'il n'en vouloit pas être juge; qu'il y avoit des loix établies, dont il souhaitoit que lui & son fils fus-

ſent les premiers obſervateurs; qu'il l'appelloit exprès de Sicile pour venir apprendre en Arragon à gouverner, non par une autorité abſolue, indépendante & preſque arbitraire, comme faiſoient la plupart des rois, mais ſelon les loix du pays; que dans l'affaire dont il s'agiſſoit, perſonne ne pouvoit refuſer, ſans ébranler les fondemens de la tranquillité publique, ſi ſagement établis par leurs peres, de déférer au jugement de ce *juſtice* d'Arragon, aux déciſions duquel les rois mêmes avoient fait gloire de ſe ſoumettre. Par cette adreſſe, les voies de fait qui auroient engagé le prince à s'attirer les uns en protégeant les autres, ceſſerent parmi ces ſeigneurs, & bientôt ils furent d'accord. Avec ces ménagemens il ne laiſſoit pas d'être ferme, quand il jugeoit l'autorité en danger par trop de ménagement. Malgré les murmures des Arragonois, ſur ce qu'étant occupé dans le royaume de Valence, il avoit fait gouverneur d'Arragon le fils du marquis de Villéna, qui s'étoit retiré de Caſtille, & qu'il avoit créé duc de Gandie, il maintint ſa nomination, & ſut bien ſe faire obéir. Rarement il fut obligé d'agir avec cette fermeté : la douceur de ſon eſprit en donnoit au peuple, & il en étoit trop

ANNÉES de J. C. 1398, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1399, 1400, 1401, & suiv.

aimé pour être obligé de s'en faire craindre. Son regne auroit été sans reproche & sa prospérité complette, s'il n'eût point un peu trop protégé le cardinal dom Pedre de Luna son parent, ce qui rendit le schisme plus long, & si Dieu eût donné à lui ou à son fils un héritier pour succéder à une couronne à laquelle tous les jours d'autres se réunissoient, & que la maison de Barcelone, une des plus anciennes du monde, portoit avec gloire depuis près de trois cents ans. Mais la Providence, qui donne des bornes aux familles royales comme aux royaumes, en avoit ordonné autrement.

Jusqu'ici dom Martin n'avoit eu que des jours heureux. Mais la fortune, dont il se disoit le favori, sembla ne l'avoir conduit avec tant de pompe sur le trône, que pour l'y abandonner à des chagrins redoublés.

A peine la fête de son couronnement étoit-elle passée, qu'il lui arriva presque en même temps deux couriers, qui lui apprirent des nouvelles bien tristes. Le premier lui annonça la mort du jeune prince son petit-fils, le second celle de la reine de Sicile sa bru. Quoique cette princesse eût déclaré par son testament le roi son mari héritier du royaume, il étoit

étoit à craindre que les Siciliens n'eussent pas pour lui le même attachement qu'ils avoient eu pour elle. D'ailleurs dom Martin considéroit, que si le roi de Sicile venoit à mourir sans avoir un fils qui pût lui succéder, un seul jour enleveroit à sa maison tout le fruit de ses travaux, & tous les bienfaits de la fortune. On pensa donc aussi-tôt à donner au roi veuf une nouvelle épouse, & l'on jeta les yeux sur Blanche, fille du roi de Navarre. La nouvelle reine après deux ans d'une attente inquiete, mit au monde un prince, dont la naissance ramena la joie dans les cours d'Arragon & de Sicile; mais elle ne fut pas de longue durée.

ANNÉES de J.C. depuis 1402 jusqu'à 1407.

Blanche de Navarre n'eut point d'autres enfans, & celui-ci ne finit pas la troisieme année. Cette nouvelle plaie saignoit encore, lorsque la reine d'Arragon mourut à Villa-Réal, dans le royaume de Valence. Le roi, dont toute l'ambition étoit d'avoir des successeurs, se seroit peut-être consolé par un troisieme mariage, ayant à peine cinquante ans, si de fréquentes infirmités ne lui en eussent fait perdre la pensée; d'autant plus accablé de ses peines, qu'il n'y étoit pas accoutumé, la vive impression qu'elles firent sur son esprit, le rendit solitaire & mélancolique. Les plaisirs & les affaires

ANNÉES de J.C. depuis 1402 jusqu'à 1407.

lui étoient également à charge, & il auroit volontiers passé le reste de ses jours dans une chartreuse, où il s'étoit retiré après la mort de la reine d'Arragon, sa femme, si les divisions qui s'éleverent entre les grands de son royaume, ne l'avoient obligé de veiller au maintien de l'autorité royale.

Deux partis qui avoient pris naissance à Sarragosse, désoloient le royaume. Dom Martin Lopez de la Nuza s'étoit déclaré pour l'un, & dom Pédro Cordan s'étoit mis à la tête de l'autre. Tous deux ils étoient également redoutables, soit par le nombre de leurs vassaux, par leur crédit, & par l'étendue de leurs domaines. Le royaume de Valence avoit aussi ses factions acharnées mutuellement à leur perte. Delà les meurtres & les brigandages, dont les magistrats & l'autorité souveraine n'avoient encore pu réprimer la fureur. Enfin, pour mettre fin à ces funestes divisions, le roi d'Arragon convoqua les états généraux à Macella. Par des réglemens sages qui eurent force de loi, on arrêta le cours de ces désordres, & l'on vint à bout d'étouffer ces guerres intestines. On statua dans cette même assemblée, que dom Martin, roi de Sicile, se rendroit au plutôt en Espagne, pour s'instruire des

usages & des mœurs d'une nation, dont il devoit être un jour le souverain. Le roi d'Arragon déféra aux instances de ceux qui composoient les états, & manda le roi de Sicile son fils. Ce prince obéit aux ordres de son pere, & s'étant embarqué à Trapani, il mit à la voile pour se rendre en Espagne, & vint aborder au port de Barcelone, le troisieme avril de l'année 1404. Il fut reçu aux acclamations des peuples, & leur joie se manifesta par des fêtes & des réjouissances publiques. Les Arragonois s'étoient flattés de jouir pendant quelques années de la présence d'un prince, que ses belles qualités rendoient aimable. Mais dès le sixieme d'août de la même année, il remonta sur sa flotte & repassa en Sicile, sous prétexte qu'il étoit à craindre, que l'ambition des grands & l'humeur inquiete des insulaires ne formassent de nouvelles factions. Ces craintes n'étoient pas sans fondement, depuis que dom Bernard de Cabréra avoit profité de l'éloignement du roi, pour gouverner le royaume au gré de son ambition.

Années de J.C. depuis 1404 jusqu'à 1408.

Les attentions des deux rois avoient réussi, tout étoit tranquille dans les états d'Arragon ; la valeur & la sagesse du roi de Sicile avoient rétabli le calme dans cette isle. Après une victoire signa-

ANNÉES de J. C. 1409, & suiv.

lée, ce jeune monarque avoit soumis la Sardaigne, où Aimeric, vicomte de Narbonne, qui avoit épousé une Arboréa, s'étoit fait chef du parti opposé à la monarchie d'Arragon. Mais il fut en quelque sorte enseveli sous ses lauriers, & mourut d'une maladie contractée par le mauvais air de Sardaigne, ou plutôt, comme quelques historiens le rapportent, d'un excès d'incontinence qu'il fit avant que d'être guéri. Il déclara par son testament son pere héritier de son royaume, & ce testament, que personne n'étoit en état de contester, réunit enfin l'isle de Sicile à la monarchie d'Arragon, dont elle ne s'est pas séparée depuis. La mort de ce jeune roi porta à dom Martin, son pere, le coup le plus sensible qu'il eût encore éprouvé, & le jeta dans une langueur qui abrégea le cours de sa vie.

Aussi-tôt qu'on eût appris en Arragon la mort du roi de Sicile, le royaume changea aussi-tôt de face. L'esprit de jalousie & de parti se réveilla parmi les grands. La consternation se répandit parmi le peuple, & dégénéra en des mouvemens factieux ; chacun nommoit un successeur à la couronne, suivant son inclination ou son intérêt ; & le roi accablé de sa douleur, soutenoit à peine une autorité mourante ; pour la relever par quelque

espérance qui maintînt pour un temps ses sujets dans le devoir, il résolut enfin de prendre une nouvelle épouse. De l'avis de son conseil, & de ceux qui avoient le plus de part à sa confidence, il contracta un nouveau mariage avec Marguerite de Prades, du sang royal d'Arragon, & une des plus belles princesses de son temps, dont la jeunesse lui promettoit une heureuse fécondité. La cérémonie des noces se fit à Barcelone. Le roi n'étoit alors âgé que de cinquante-un ans. Mais il avoit une santé ruinée, & il étoit devenu d'une grosseur extraordinaire. Les remedes que les médecins employerent pour le mettre en état d'avoir des enfans, ne servirent qu'à altérer de plus en plus sa constitution, & qu'à le conduire plus promptement au tombeau. Aussi les sujets, & sur-tout les princes qui prétendoient à la succession ne purent jamais se persuader, que de ce mariage il leur naquît un maître. Sur cette idée les brigues se formoient ouvertement, & chaque prétendant travailloit à grossir & à fortifier son parti.

ANNÉES de J. C. 1409, & suiv.

Deux sur-tout le faisoient avec beaucoup de vivacité & de hauteur; savoir, Jacques, comte d'Urgel, & Louis, duc de Calabre. Jacques étoit le premier prince du sang dans la ligne masculine,

ANNÉES de J. C. 1409, & suiv.

& descendoit d'Alphonse IV, grand-pere du roi. Le second étoit plus proche du trône, mais seulement par sa mere Yolande d'Arragon, qui étoit fille du dernier roi, & niece de dom Martin.

Le comte d'Urgel soutenoit, que les princesses n'avoient aucun droit à la couronne d'Arragon, qui étoit un héritage masculin, & fondé sur l'exemple récent du roi, qui avoit succédé à son frere, quoiqu'il eût deux filles, il concluoit que le duc de Calabre ne pouvoit être admis à lui disputer le trône, sa mere en ayant été exclue. Les ambassadeurs, que le duc d'Anjou avoit envoyés pour défendre la cause de sa femme, & du duc de Calabre leur fils, représentoient, que la couronne d'Arragon ayant été apportée dans la maison des comtes de Barcelone, par une princesse héritiere des anciens rois, on ne pouvoit pas dire que la succession de ce royaume fût masculine; & pour aller au devant de la répugnance que les Arragonois avoient paru avoir pour un prince étranger, l'évêque de Conférans, chef de l'ambassade, proposa un jour au roi en plein conseil, de faire venir le jeune prince, qui étoit encore enfant, afin qu'étant élevé auprès de lui, il prît de bonne heure les mœurs du pays, & se

formât au gouvernement de l'état. Ce n'étoit pas trop bien faire sa cour à un roi qui venoit de se remarier, que de vouloir lui donner un successeur étranger. Le comte d'Urgel fit en même temps une proposition encore plus insultante; il demanda la lieutenance générale de l'état, comme étant due à l'héritier présomptif de la couronne.

ANNÉES de J. C. 1409, & suiv.

Il s'en falloit beaucoup que le roi penchât pour l'un ou pour l'autre de ces deux princes, tous ses vœux étoient pour Frédéric de Lune, bâtard du roi de Sicile; & il vouloit au moins le placer sur le trône qu'avoit occupé son pere, s'il trouvoit des obstacles insurmontables à le faire héritier de ses états d'Espagne. Pour ménager les intérêts de son petit-fils, & en même temps pour se ménager à lui-même quelque tranquillité pendant le reste de son regne, il usa d'un expédient qui lui parut propre à tenir en respect les compétiteurs & leurs partisans. Ce fut de choisir dans la jonte trois ou quatre personnes qu'il chargea d'examiner les différentes prétentions, afin que sur leur rapport il pût décider l'affaire & se nommer un successeur. Pendant les lenteurs affectées de cet examen, il travailloit secrétement à faire des créatures au bâtard, & pour corriger le

ANNÉES de J. C. 1409, & suiv.

défaut de sa naissance, il sollicitoit sa légitimation auprès de Benoît XIII, qui pendant le schisme étoit reconnu pour vrai pape en Arragon, où même il s'étoit réfugié depuis que les François ayant abjuré son obédience, vouloient l'obliger à prendre la voie de cession.

Sur ces entrefaites, Ferdinand Guttiérez de Véga, & le jurisconsulte Gonzalez Azévédo, Castillans, vinrent trouver le roi à Barcelone, ils étoient chargés de défendre dans cette conjoncture les intérêts de l'infant dom Ferdinand, oncle de leur roi, & régent du royaume de Castille. Ce prince étoit fils d'Éléonore d'Arragon, sœur aînée des rois dom Martin & dom Jean, & en cette qualité il prétendoit avoir plus de droit que personne à la succession. Véga & Azévédo prirent en tout le contre-pied des deux autres prétendans; ils ne firent point de propositions en public, ils ne demanderent pas même au roi en particulier, qu'il déclarât l'infant son successeur; mais après l'avoir assuré des vœux que toute la Castille faisoit pour lui obtenir du Ciel un héritier qui remplaçât le roi de Sicile, ils le prierent de ne pas souffrir qu'on traitât de son vivant l'affaire de la succession, ou s'il permettoit qu'on la traitât, de se souvenir qu'il avoit

un neveu, qui devoit l'emporter fur des princes qui ne le touchoient pas de fi près. Le roi trouva de la juftice dans une requête fi refpectueufe, il promit d'y faire attention, & il tint parole.

ANNÉES de J. C. 1409, & fuiv.

Comme la jonte & les grands du royaume le follicitoient vivement de nommer fon fucceffeur, il appella un jour dans fon palais les commiffaires qu'il avoit chargés de la difcuffion des droits à la couronne; & après qu'ils eurent fait leur rapport, les opinions s'étant trouvées partagées entre les droits du comte d'Urgel, & ceux du duc de Calabre: » Je m'étonne, leur dit-il, » que vous me demandiez un » jugement fur une affaire fi importante, » fans avoir entendu la perfonne qui me » paroît la plus intéreffée : avez-vous » donc oublié que j'avois une fœur, » dont le fils me touche de plus près » que le fils de ma niece, & qu'un » prince du fang, dont la branche eft » féparée de la famille royale par trois » générations? «

Cette parole du roi, où la politique avoit peut-être plus de part que la juftice, fit fur l'efprit de bien des gens une impreffion favorable à l'infant de Caftille; mais en même temps le comte d'Urgel s'en trouva fi offenfé, que dès-

ANNÉES de J. C. 1479, & suiv.

lors il se porta aux dernieres extrêmités. C'étoit un homme déterminé à tout pour satisfaire son ambition ; dès sa plus grande jeunesse, quelqu'éloigné qu'il fût du trône, il s'étoit proposé d'y monter. Le hazard avoit bien servi à l'en approcher, & la voix publique l'accusa de n'y avoir pas épargné le crime. Il avoit eu deux aînés qui étoient morts l'un après l'autre assez brusquement, & lorsque le second avoit cessé de vivre, le bruit avoit couru sur des indices trop marqués, que le comte l'avoit étranglé de ses propres mains. Malgré des soupçons si odieux, il avoit pour lui le suffrage de la plus grande partie des peuples. Les Arragonois, sous les trois derniers regnes, s'étoient obstinés à exclure les princesses de la succession royale ; lorsque le pere du roi régnant, n'ayant point encore d'héritiers mâles, avoit voulu faire reconnoître sa fille pour héritiere de ses états, ils s'y étoient opposés jusqu'à la révolte : à la mort du roi Jean ils avoient déféré le sceptre à dom Martin, son frere, préférablement à la comtesse de Foix, & à la duchesse d'Anjou ses filles, & comme ces sortes de dispositions populaires, lorsqu'une fois l'événement les a autorisées, deviennent des loix, dont on ne veut plus se départir, les prétentions du

comte paroissoient incontestables à tous ceux chez qui un entêtement opiniâtre passe pour zele du bien public; les scélérats lui étoient attachés par cette liaison que forment la ressemblance des mœurs, & l'espérance de l'impunité sous un maître vicieux. Les gens de bien le craignoient; quelques-uns, mais en petit nombre, avoient le courage de lui faire tête. Parmi ces derniers, le plus redoutable au comte, & celui qui mit de plus grands obstacles à ses desseins, fut dom Jean Ximénès de la Cerda. Ce seigneur occupoit une place qui le rendoit en quelque sorte supérieur au roi même, & qui dans la conjoncture présente le faisoit l'arbitre de la succession au trône.

ANNÉES de J. C. 1409, & suiv.

Pour bien entendre cet article, qui étant éclairci, jetera un grand jour sur la suite de l'histoire que j'écris, il faut se souvenir que le gouvernement d'Arragon étoit à la vérité monarchique, mais avec ce tempérament, que le monarque étoit comptable à un magistrat établi pour être juge entre le roi & les peuples: ce magistrat s'appelloit grand justicier, ou *justice* majeur d'Arragon. Les jurisconsultes Arragonois, pour relever cette dignité, en y mettant le sceau respectable de l'antiquité, en fixent l'insti-

ANNÉES de J. C. 1409, & suiv.

tution à la naissance de la monarchie même, & les annalistes du royaume ont tâché de réaliser après coup cette conjecture, par un récit circonstancié. Ils racontent, que dans le neuvieme siecle, les peuples de Sobrarbe & d'Arragon, qui jusqu'alors avoient vécu sous les loix & sous la protection des rois de Pampelune, penserent à se faire à eux-mêmes un gouvernement particulier, qui les mît en état de résister aux Maures, sans assujettir leur liberté aux caprices d'un maître. D'abord l'aristocratie leur parut le systême le plus conforme à leur intérêt; ils mirent donc à leur tête douze vieillards, qui furent chargés de l'administration de leur république naissante; mais dans la suite les insultes continuelles des Arabes leur ayant fait sentir qu'ils avoient besoin d'un chef vigilant, dont l'activité ne fût point arrêtée par les lenteurs d'un sénat qui délibere lorsqu'il faut combattre; ils députerent en Italie vers le pape Adrien II, & vers les Lombards, pour les prier de leur suggérer une forme de gouvernement, où ils trouvassent en même temps & leur liberté & leur sûreté. Sur la réponse qui leur vint, ils se déterminerent dans une assemblée générale à l'élection d'un roi; mais avant que de le nommer, ils éta-

blirent des loix qui régloient son autorité, & un juge pour veiller à l'observation de ces loix. Dès-lors, si nous voulons en croire ces annalistes, le réglement fut exécuté ; car malgré le service signalé que les peuples de Sobrarbe & d'Arragon reçurent alors d'Inicus Arista, roi de Pampelune, qui vint faire lever le siege que les Maures avoient mis au tour de la place, où ils tenoient leur assemblée, ils ne lui offrirent leur couronne, qu'à condition qu'il jureroit entre les mains du *justice* majeur l'observation des loix qu'ils lui présenterent. Ce prince accepta la condition, il reconnut l'autorité du *justice* majeur, il s'y soumit, & y soumit ses descendans, sous peine de déposition. Depuis ce temps-là les rois d'Arragon ne pouvoient prendre possession du trône, les princes ne pouvoient être reconnus héritiers de la couronne, & les gouverneurs, ni les lieutenans généraux de l'état, n'avoient la liberté d'exercer leurs fonctions, que dépendamment de ce magistrat, à qui ils devoient auparavant prêter le serment dans les états assemblés, & qu'ils étoient obligés de reconnoître pour juge des différends qui pourroient s'élever entr'eux & leurs sujets.

ANNÉES de J. C. 1409, & suiv.

Tel est le fondement prétendu des fameux privileges d'Arragon, auxquels

ANNÉES de J. C. 1409, & suiv.

Philippe II donna la premiere atteinte, en faisant faire le procès au *justice* majeur comme à un criminel de leze-majesté, & que Philippe V a entiérement abolis en soumettant l'Arragon aux loix de Castille : mais sans recourir à la chimere, il est certain que dans le temps dont je parle, l'autorité du *justice* majeur étoit reconnue en Arragon des rois & du peuple. L'usage de près de deux siecles, les déclarations consécutives de plusieurs rois, le recours des peuples à ce magistrat en différentes circonstances, l'exercice qu'il avoit fait de sa jurisdiction, les jugemens qu'il avoit rendus, soit entre le fisc & les particuliers, soit entre le souverain & la nation, avoient établi cette autorité plus solidement que les loix les plus anciennes n'auroient pu le faire ; & encore tout récemment elle avoit reçu un accroissement considérable sous le pénultieme regne, lorsque la nation prit les armes contre le roi dom Pierre IV, pere de dom Martin, pour empêcher qu'il ne fît passer la couronne à sa fille. Ce prince victorieux de la ligue assembla les états à Sarragosse, & là se contentant d'abolir le privilege que ses peuples s'étoient arrogés de faire publier une union, & de déclarer la guerre à leur souverain, lorsqu'il n'observeroit

pas les loix, il décida publiquement, que les droits du fouverain & ceux de la nation ne fe difcuteroient plus par les armes, mais qu'ils feroient univerfellement & à jamais foumis à la décifion du *juftice* majeur, ou du grand jufticier. Sur cet expofé, beaucoup plus fidele que celui d'un auteur récent, qui voulant nous mettre au fait des privileges d'Arragon, auroit dû commencer par s'y mettre lui-même; afin de ne pas confondre comme il fait, Pierre IV avec Pierre I, & l'abolition du privilege de l'union, avec la prétendue fuppreffion du *juftice* majeur; fur cet expofé, dis-je, on peut juger combien il importoit au comte d'Urgel de mettre ce magiftrat dans fes intérêts; mais comme fon ambition étoit plus fougueufe qu'elle n'étoit mefurée, il voulut emporter de hauteur, ce qu'il auroit dû ménager par beaucoup de complaifance. Il fe perfuada qu'en faifant montre d'un puiffant parti, menaçant même d'ufer de voie de fait, il arracheroit au roi fon confentement pour être déclaré lieutenant général du royaume, & héritier préfomptif de la couronne. En effet, le roi fe rendit, ou fit femblant de fe rendre. Mais Ximénès oppofant un grand flegme à l'impétuofité du comte, & beaucoup de fermeté à fes menaces, refufa

ANNÉES de J. C. 1409, & fuiv.

ANNÉES de J. C. 1409, & suiv.

constamment de recevoir son serment, & éluda ses instances en faisant naître des difficultés qu'il eut l'adresse de prolonger jusqu'à la mort du roi.

ANNÉES de J. C. 1390, & suiv.

Tel étoit le cours des affaires dans le royaume d'Arragon, pendant que deux minorités troubloient la Castille. Celle d'Henri III, que sa mauvaise santé fit surnommer le Valétudinaire, parut d'abord devoir être paisible. Dom Pedre Ténorio, archevêque de Tolede, avoit, après la mort du feu roi, pris le gouvernement en main sans beaucoup de contradiction. Il avoit eu la présence d'esprit de se saisir du corps de ce monarque incontinent après sa chûte, de feindre qu'il n'étoit pas mort, & d'avertir cependant la reine, le prince Henri, & ceux qu'il jugea propres à concourir à ses desseins, de ce qui venoit d'arriver.

La famille royale s'étant rendue sur les lieux, il ne parut pas qu'on pensât à autre chose qu'à pleurer le mort, à lui rendre les derniers devoirs, à reconnoître son successeur, & à laisser agir le primat comme il avoit commencé.

Ainsi ce prélat étoit maître des affaires, lorsque dom Pedre d'Ayala rappella la mémoire du testament fait à la guerre par le feu roi, tandis qu'il assiégeoit Cillorico en Portugal. On le cher-

eha, il fut trouvé. Jean y nommoit, en cas qu'il laissât son successeur en minorité, pour tuteurs du prince, dom Alphonse d'Arragon, marquis de Villéna, & connétable de Castille, les archevêques de Tolede & de Compostelle, dom Gonsalve & dom Alphonse de Gusman, le premier grand-maître d'Alcantara, le second comte de Niébla, & dom Pedre de Mendoza, grand-majordome de sa maison, auxquels il joignoit six bourgeois choisis par les villes de Burgos, de Tolede, de Léon, de Séville, de Cordoue & de Murcie, qui en devoient nommer chacun un. Ce testament parut bizarre & tout propre à brouiller l'état, les seigneurs de Castille étant exclus du gouvernement où le roi donnoit part à tant d'autres. Aussi celui qui l'avoit fait, s'étoit déclaré lui-même, qu'il avoit intention de le réformer, & plusieurs se ressouvenoient qu'il en avoit parlé ainsi. On conclut à n'y pas déférer, & l'archevêque de Tolede croyant que le testament déplaisoit par le grand nombre de tuteurs nommés, plutôt que par l'exclusion de ceux qui n'y étoient pas compris, appuya cet avis dans l'espérance que le gouvernement des affaires demeureroit entre ses mains. Il fut trompé : les grands assemblés, au-lieu de diminuer le

Années de J. C. 1390, & suiv.

Année de J. C. 1390, & suiv.

nombre de ces tuteurs du jeune roi, y ajouterent le duc de Bénavente & le comte de Traſtamare, tous deux de la maiſon de Caſtille, & le grand-maître de S. Jacques. L'archevêque de Tolede, encore plus chagrin de cette réſolution que du teſtament, allégua pour rompre le coup, une ordonnance d'Alphonſe le Sage, portant que dans les minorités on nommeroit un ſeul tuteur, ou trois, ou cinq, ou ſept tout au plus. On ne l'écouta pas, & quoiqu'il pût faire, il fallut qu'il ſuivît le torrent. Il ne le ſuivit que tandis qu'il ne crut pas ſûr d'aller contre : mais enfin, ne pouvant ſe réſoudre à partager avec tant de collegues une autorité qu'il avoit eue ſeul, il prit occaſion de quitter la cour, de ce que quelques ſeigneurs du conſeil étoient entrés armés dans une aſſemblée tenue à Madrid, & y avoient amené main-forte. Il alla à Talavéra, d'où écrivant à diverſes perſonnes, même aux puiſſances étrangeres, il ſe plaignit du déſordre de l'état, & demanda du ſecours pour y remédier. Ces lettres eurent tout l'effet que le prélat s'en étoit promis. Il eut bientôt des partiſans. Le marquis de Villéna, qui avant la mort du feu roi s'étoit retiré en Arragon, promit d'appuyer ſes deſſeins, le duc de Bénavente, le grand-maître

d'Alcantara, & dom Dieghe de Mendoza ſe rendirent auprès de lui. L'archevêque leva des troupes, & ſe trouva bientôt en état de mener ceux de ſa faction à Valladolid, où le roi & le conſeil des tuteurs s'étoient retirés depuis quelque temps. Par malheur pour le repos public, un ennemi juré du primat ſe trouvoit par ſon éloignement à la tête de ce conſeil. Dom Juan Manrique, archevêque de Compoſtelle, étoit depuis long-temps concurrent de dom Pedre Ténorio, & ces deux prélats ne ceſſoient de ſe traverſer en toute occaſion. Tous deux hommes de qualité, avec une différence néanmoins qui donnoit de ce côté-là de l'avantage à dom Juan Manrique; ils avoient embraſſé la même profeſſion, & s'étoient preſque toujours trouvés à portée de prétendre aux mêmes emplois; Ténorio avoit emporté le riche archevêché de Tolede, & cette préférence étoit d'autant plus glorieuſe pour lui, qu'on l'étoit allé chercher pour le lui donner, pendant que Manrique le briguoit. Celui-ci néanmoins s'étoit ſoutenu, & l'un & l'autre s'étoient contrebalancés à la cour par des emplois aſſez ſemblables & des manieres fort différentes. Ils s'étoient tous deux mêlés de guerres, de négociations, du gouverne-

ANNÉES de J. C. 1390, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1390, & s.iv.

ment, & par-tout ils avoient acquis de l'autorité & du crédit. Ils n'avoient au reste dans leurs mœurs rien de fort opposé à leur profession, que ce que les politiques qui n'en jugent pas sur les maximes des apôtres, tolerent dans les prélats de ce rang, qui entrent dans les affaires du siecle, & qui ont d'autres intérêts que ceux de l'église & de leur troupeau. Semblables par tous ces endroits, ils étoient différens en ce que l'archevêque de Compostelle étoit plus insinuant, plus caressant, plus libéral, plus magnifique en tout ce qui l'environnoit; l'archevêque de Tolede avoit plus de grandeur, de droiture, de modestie, employant moins ses richesses immenses à donner du lustre à sa dignité & à se faire des amis, qu'à orner les provinces & les villes par des ouvrages utiles au public qui subsistent encore aujourd'hui. En un mot, le premier avoit plus le génie d'un courtisan, l'autre étoit plus propre à faire un ministre, plus louables tous deux sans doute, si suivant les regles de leur profession, éloignés des affaires du monde & des intrigues de la cour, ils n'eussent été que bons évêques. Ce fut par un procédé bien contraire à l'esprit de l'épiscopat, qu'ils penserent en venir aux mains dans la rencontre dont je parle. La reine de Na-

varre, que son mari n'avoit pu retirer de Castille depuis qu'il l'y avoit laissée sous le regne du feu roi son frere, servit beaucoup pour appaiser ce commencement de guerre civile. Elle ménagea si bien les esprits, qu'on convint d'une conférence, où l'archevêque de Compostelle voulant paroître condescendant, proposa une alternative de s'en tenir ou au testament du feu roi, ou au changement qu'on y avoit fait. Ni l'un ni l'autre de ces partis n'étoit du goût de Ténorio, qui trouvoit dans tous les deux trop de collegues pour espérer d'être le maître, & pardessus cela un homme en possession de le contrarier. Comme ce prélat néanmoins aimoit assez l'état & sa propre gloire, pour ne s'attirer pas le blâme d'avoir sacrifié à son ambition l'intérêt du roi & le repos public, il demanda qu'on revînt au testament, & pour ne pas donner dans un piege qu'il crut qu'on lui avoit tendu pour détacher de lui le duc de Bénaventé, il ajouta, qu'il supposoit qu'on joindroit aux tuteurs nommés, le duc, le comte de Trastamare, & le grand-maître de S. Jacques, n'étant pas raisonnable que pendant qu'on admettoit des bourgeois au gouvernement, ces seigneurs demeurassent oisifs & sans fonction dans un royaume où ils tenoient le premier rang.

ANNÉES de J. C. 1390, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1390, & suiv.

Ce tempérament adroit embarraſſa l'archevêque de Compoſtelle à ſon tour. Il vit bien que la faction de ſon concurrent devenoit par-là beaucoup plus forte que la ſienne; mais ne pouvant honnêtement ni ſe dédire de l'alternative qu'il avoit propoſée lui-même, ni refuſer d'admettre au conſeil les ſeigneurs qu'on lui propoſoit ſans en faire autant d'ennemis dangereux qui ſe ligueroient contre lui, il fut obligé d'y donner les mains: mais il imagina un moyen de dédommager ſon parti de ce que ce traité lui faiſoit perdre, qui eut encore plus de ſuccès qu'il ne s'en étoit promis, & le rendit plus maître des affaires qu'il n'avoit prétendu l'être; heureux s'il eût ſu ſe borner à la minorité qui lui en donnoit droit, & qu'il n'eût pas eu l'ambition de gouverner ſous un roi majeur, avec la même autorité qu'il avoit fait ſous un roi pupille.

Le comte de Gijon étoit encore priſonnier: d'Almonacir il avoit été tranſféré à Monterey, ſous la garde du grand-maître de S. Jacques, juſqu'à ce qu'on eût eu le loiſir de décider de ſon ſort. L'archevêque de Compoſtelle le voulant faire ſervir à ſes deſſeins, ſollicita vivement ſa liberté, & l'obtint ſans beaucoup de peine. L'état préſent de ce ſeigneur fai-

foit pitié à tout le monde, & fes fautes paffées n'intéreffoient prefque plus perfonne. Le prélat n'étoit pas d'humeur à fe faire un ami fans favoir quel fruit il en pourroit tirer. S'étant acquis le comte de Gijon pour le faire entrer au confeil & en fortifier fon parti, il attendit l'affemblée des états qu'on avoit convoqués à Burgos, & y demanda que le comte fût admis parmi les tuteurs, proteftant qu'il ne tiendroit point l'accord fait à Valladolid, qu'on ne rendît cette juftice à la naiffance de ce feigneur. Ténorio pénétrant d'abord dans les vues de fon adverfaire, leva le mafque à cette propofition, & s'y oppofa fans ménagement. Il fut fuivi de fes partifans, comme Manrique le fut des fiens. Les fentimens furent fi partagés dans les états fur cette affaire, qu'on fut contraint de la mettre en compromis. On nomma des arbitres, mais qui ne conclurent rien. On en revint aux fuffrages publics, qui furent enfin favorables à l'archevêque de Compoftelle, & le comte de Gijon fut admis au nombre des tuteurs du roi.

Années de J. C. 1390, & fuiv.

Le trouble qu'avoit excité cette affaire commençoit à s'appaifer, lorfqu'un événement imprévu caufa un nouveau mouvement qui remit les efprits dans

ANNÉES de J. C. 1390, & suiv.

l'agitation, & eut des suites plus fâcheuses pour la tranquillité publique. Un domestique du comte de Gijon fut tué en revenant de la chasse par deux autres qui appartenoient au duc de Bénaventé, & on eut quelque raison de croire que ce seigneur trempoit dans ce meurtre. Cette aventure fit appréhender une nouvelle division dans le conseil si l'on y laissoit ces seigneurs. On résolut de les en éloigner, & pour adoucir néanmoins le chagrin de l'éloignement, on leur assigna à chacun une grosse pension sur l'épargne. Le comte, soit que sa longue prison eût mis ses affaires en désordre, & qu'il eût plus besoin d'argent que d'honneur, soit qu'il ne voulût pas si-tôt rentrer dans ses premiers embarras, épargna à l'état en cette rencontre celui qu'il lui auroit pu causer. Le duc ne fut pas si docile. Il étoit déja mécontent d'un mariage qu'on lui avoit fait manquer. Le feu roi lui avoit promis en épousant Béatrix de Portugal, destinée d'abord à ce duc, de le dédommager de ce parti par l'héritiere d'Albuquerque, Éléonore de Castille, fille de dom Sanche, qu'on appelloit la Riche Dame à cause des grands biens qu'elle possédoit. Depuis la mort de ce prince, on avoit résolu de marier Éléonore à l'infant Ferdinand, duc de Pennafiel,

fiel, ſuppoſé que le roi vécut, & que ſuivant le traité fait avec le duc de Lancaſtre, l'infant ne fût pas obligé d'épouſer la princeſſe Angloiſe à qui le trône étoit deſtiné. Tant de chagrins reçus à la fois ayant pouſſé la patience du duc de Bénaventé à bout, il ſe retira bruſquement, & prit des liaiſons ſecretes avec le roi de Portugal. On apprit bientôt leur traité. La treve faite avec ce prince étoit ſur le point d'expirer. Les états qui le craignoient lui en envoyerent demander la continuation. On le trouva peu diſpoſé à la paix, & l'on apprit qu'il avoit promis une fille naturelle qu'il avoit au duc de Bénaventé avec une groſſe dot. Ces nouvelles embarraſſerent d'autant plus qu'il en vint d'autres preſque en même temps d'un ſoulevement du peuple en Guipuſcoa, à l'occaſion de certains tributs, d'un démêlé en Andalouſie entre quelques ſeigneurs du pays qui mettoient la province en grand mouvement, & d'une irruption des Maures de Grenade ſur les frontieres de Murcie, qu'ils menaçoient d'invaſion. Dans cette conjoncture fâcheuſe les états s'étoient ſéparés, & chacun n'avoit pas tardé de ſe rendre dans les poſtes où ſa préſence étoit néceſſaire. La cour & le conſeil des tuteurs ſe retirerent à Ségovie, où

ANNÉES de J. C. 1390, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1390, & suiv.

d'un concert presque unanime, on jugea qu'il falloit commencer par appaiser le duc de Bénaventé. On députa vers lui, on lui offrit de lui rendre l'héritiere d'Albuquerque : il parut content; on prit jour pour célébrer le mariage, qui se devoit faire à Arévalo : on se préparoit à s'y rendre lorsque le duc faisant réflexion, que dans la disposition où étoient les esprits en Castille pour lui, il avoit plus besoin d'appui que de bien, s'excusa d'épouser la comtesse, sur ce qu'il ne lui étoit pas libre de rompre son engagement avec le roi de Portugal. L'archevêque de Tolede, pour qui le duc paroissoit conserver toujours beaucoup de déférence, partit sur le champ à cette nouvelle, pour l'aller trouver dans ses terres, & lui représenter le tort qu'il faisoit à sa gloire & à l'état, par les liaisons qu'il s'opiniâtroit à prendre avec l'ennemi de sa nation & de son roi. Il ajouta, que si l'héritiere d'Albuquerque ne lui plaisoit pas, il se faisoit fort de lui faire avoir la fille du marquis de Villéna, du nom & du sang d'Arragon, avec une dot au moins égale à celle que le Portugais vouloit donner à sa bâtarde. Malgré toute la considération qu'avoit le duc pour l'archevêque, il ne se laissa point fléchir, & ne répondit autre chose aux

remontrances qu'il lui fit, finon qu'il avoit befoin d'appui. Le prélat vit bien que le duc étoit réfolu à la guerre, & il en fut d'autant plus convaincu, qu'en retournant par Zamora il eut fujet de foupçonner, que le gouverneur traitoit avec lui pour le mettre en poffeffion de cette place; il le prévint, mit dans la tour un commandant dont il étoit fûr, & vint rendre compte au confeil du fuccès de fa négociation. A peine fut-il arrivé, que ceux qui étoient allé traiter l'affaire de la treve en Portugal, étant revenus fans avoir rien fait, rapporterent que le Portugais paroiffoit réfolu à la guerre, & que le duc fon confédéré étoit aux environs de Toro, à la tête de cinq cents chevaux & d'un grand corps de gens de pied. Dieu qui veille fur les rois pupiles, infpira aux tuteurs d'Henri un efprit de concorde en cette occafion, qu'ils n'avoient point eu jufqu'alors. Tous fe porterent au fervice du prince avec un zele & un concert qui fauva l'état du naufrage dont il étoit menacé. On alla fi bien au-devant de tout ce qu'entreprit le duc, qu'on le décrédita enfin auprès du roi de Portugal, avec lequel en même temps d'habiles gens ayant renoué la négociation de la treve, on l'obtint à des conditions à la vérité peu ho-

ANNÉES de J. C. 1390, & fuiv.

ANNÉES de J. C. 1390, & ſuiv.

norables, mais que la conjonƈture du temps ne permettoit pas de trop conteſter. On donna deux villes & douze ôtages, & l'on promit qu'on n'appuyeroit ni les prétentions de la reine Béatrix ſur la couronne de Portugal, ni celles des infans ſes oncles qu'on avoit mis en liberté. A ce prix, on renouvella pour quinze ans la ſuſpenſion d'armes, & par-là l'on crut la tranquillité ſur le point d'être d'autant mieux rétablie, que les troubles d'Andalouſie & de Guipuſcoa s'appaiſoient, & que les Grenadins, défaits par dom Alphonſe Fagiardo Antelantade de Murcie, avoient été contraints de demander la paix. Les tuteurs l'avoient accordée à ces infideles, & ne purent ſe la donner à eux-mêmes; ils ne furent pas plutôt délivrés de la crainte des armes étrangeres, qu'ils ſe brouillerent de nouveau entr'eux. Pendant que l'archevêque de Tolede avoit vu le duc de Bénavente en commerce avec le Portugais, il avoit fait de bonne foi tout ce qu'on pouvoit attendre d'un zélé ſerviteur du roi pour ramener ce duc au devoir. Il l'étoit allé trouver une ſeconde fois pour lui perſuader de déſarmer, & ne l'ayant pu obtenir, il avoit comme la premiere, fait échouer les deſſeins qu'il formoit ſur des places, qu'il vouloit ſurprendre. Le

péril public ayant ceſſé par la treve de Portugal, & le duc ayant proteſté qu'il ne demeuroit point en armes contre le ſervice du roi, mais contre ſes ennemis particuliers, qui avoient deſſein de l'opprimer, le prélat changea de conduite, & rentrant dans les intérêts d'un ami, dont la conſervation n'étoit pas inutile à la ſienne, il les appuya dans les occaſions avec plus de zele & moins de circonſpection que le temps ne le permettoit. Dom Juan de Velaſco, d'où ſont iſſus les connétables de ce nom, ducs de Frias, encore aujourd'hui en poſſeſſion de cette charge, étoit leur ami commun. On avoit beaucoup retranché des penſions de ce ſeigneur depuis la minorité; l'archevêque ayant entrepris de les faire remettre ſur l'ancien pied, y trouva de l'oppoſition; toute la faction contraire à la ſienne, tous ceux qui regardoient encore le duc de Bénavente comme un homme à craindre, & qui ſavoient que Velaſco étoit toujours de ſes amis, refuſerent de conſentir qu'on enrichît un homme ſuſpect, & qui devenant plus puiſſant, feroit plus en état de nuire. L'archevêque s'opiniâtra & menaça de ſe retirer. Ses ennemis ne manquerent pas une ſi belle occaſion de lui nuire. Ils ne perdirent point de temps. Ils allerent

Années de J. C. 1390, & ſuiv.

Années d. J. C. 1394, & suiv.

trouver le roi, qui croissant en âge, commençoit à prendre connoissance des affaires, & lui ayant représenté, que la conduite de ce prélat, ses liaisons avec le duc de Bénaventé rendant sa fidélité douteuse, il y auroit de l'imprudence à lui laisser la liberté d'allumer encore une fois la guerre civile dans l'état, que ce qu'il avoit déja fait donnoit suffisamment à connoître ce qu'il avoit dessein de faire, pour obliger à le prévenir, à s'assurer de sa personne, & à lui ôter les moyens de se rendre encore plus coupable en lui ôtant l'occasion de faire une plus grande faute. L'affaire fut si bien poussée, qu'il fut résolu qu'on arrêteroit l'archevêque de Tolede & ses principaux amis. La chose fut exécutée comme elle avoit été résolue. L'archevêque fut arrêté dans le palais même du roi, Velasco dans sa propre maison, l'évêque d'Osma & l'abbé de Fussélas dans les lieux où on les trouva. Cet emprisonnement fit grand bruit, sur-tout parmi les gens d'église, ou partisans de l'archevêque de Tolede, ou jaloux de leurs privileges. L'évêque d'Albi, légat du pontife qui avoit son siege à Avignon, & qu'on reconnoissoit en Castille, excommunia ceux qui avoient part à la détention des deux évêques & de l'abbé de Fussélas, & mit

en interdit les villes de Zamora où étoit la cour de Palence & de Salamanque, parce qu'ils y avoient été pris, ou parce qu'on les y avoit transférés. Pour appaiser l'église sans risquer l'état, on convint que les prisonniers donneroient des ôtages pour être élargis, & Velasco comme les autres fut compris dans cet accommodement, après lequel, par ordre du pape, le légat leva les censures, ayant commencé par le roi qui reçût son absolution dans la cathédrale de Burgos.

ANNÉES de J. C. 1394, & suiv.

Personne ne tira plus d'avantage de cette nouvelle révolution des affaires, que l'archevêque de Compostelle, qui devint le maître, tandis que l'archevêque de Tolede demeura éloigné de la cour; delà même ayant pris occasion de traiter avec le duc de Benavente, pour l'engager à désarmer & à se réconcilier avec le roi, il fut à propos se servir de la conjoncture du temps, pour faire comprendre à ce seigneur, que ses amis étoient sans crédit, que le roi étoit disposé à le recevoir en graces, qu'il devoit profiter de l'occasion, & ne s'obstiner pas à sa perte en continuant d'offenser un prince qui alloit devenir majeur; il eut le bonheur de le persuader. On donna au duc une somme d'argent pour le dédomma-

ANNÉES de J. C. 1394, & suiv.

ger des mariages qu'on lui avoit fait manquer, & permission de chercher un parti par-tout ailleurs qu'en Portugal. On lui offroit des ôtages pour sa sûreté; il les refusa, & vint à la cour avec une confiance qui plut au roi, & lui en attira tous les bons traitemens qu'il pouvoit desirer.

L'archevêque de Compostelle étoit au comble de ses souhaits. Il n'avoit plus à craindre qu'un roi, qui après sa minorité voulût gouverner par lui-même, & Henri, foible de complexion, & presque né valétudinaire, ne lui paroissoit pas en disposition de prendre sur lui la fatigue & les soins du gouvernement. Ainsi il vit approcher sans chagrin le temps de la majorité, & fut des plus vifs à presser le roi de l'anticiper de deux mois. Il harangua dans l'assemblée des prélats & des grands du royaume, où ce prince fut déclaré majeur. Cet honneur lui fut déféré d'une commune voix par les grands, & il eut le plaisir de penser qu'il n'avoit plus de concurrent. Ce plaisir fut court, les états s'étant assemblés à Madrid, le roi y harangua lui-même d'une maniere à faire connoître, qu'il vouloit désormais gouverner lui-même, & que s'il consultoit les lumieres d'autrui, il ne les prendroit pas de ceux qui durant

ſa minorité avoient compoſé ſon conſeil. Il parla d'eux honnêtement, mais on vit bien qu'il ſe plaignoit de la diſſipation de ſes finances, qu'il ſe propoſoit de gouverner ſur d'autres maximes que celles de ſes tuteurs, & on ne douta point que ces maximes ne lui euſſent été inſpirées par trois perſonnes qui l'avoient élevé, & s'étoient étudiées de concert à le rendre capable de s'oppoſer aux brigues & aux injuſtices des grands. Dom Juan de Mendoza, ſon majordome; dom Dieghe de Zuniga, juſtice-majeur; dom Ruys Lopez d'Avalos, ſon grand camérier, & qu'il fit depuis connétable, étoient les trois ſeigneurs dont je parle, tous trois gens ſages, de bon eſprit, & zélés pour le bien public. L'archevêque de Compoſtelle ne put voir ſans impatience, qu'au-lieu d'un concurrent il en trouvoit trois qui prenoient déja le deſſus : mais ſon dépit fut bien plus vif, quand après les noces du roi avec Catherine de Lancaſtre, & celles du duc de Pennafiel, qui furent célébrées aux états, la cour s'étant retirée à Illeſcas, parce que la peſte étoit à Madrid, l'archevêque de Tolede prit cette occaſion pour ſe préſenter. Il fut reçu favorablement, & bientôt il parut traité avec une diſtinction qui renouvella la jalouſie de l'ar-

ANNÉES de J. C. 1394, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1391, & suiv.

chevêque de Compostelle. Ce prélat devenu foible à mesure qu'il étoit devenu grand, se laissa vaincre à son chagrin. Il feignit une maladie & se retira à Hamusco, terre de son domaine dans la vieille Castille, où sous prétexte de chercher le repos, il attendit l'occasion d'exciter des troubles. Elle se présenta bientôt. Le roi avoit trouvé son épargne si épuisée par ses tuteurs, & par les pensions excessives qu'ils avoient données aux personnes qu'ils s'étoient voulu attacher, que la premiere chose qu'il avoit faite, avoit été de les retrancher. Plusieurs grands ne purent souffrir cette diminution de leurs biens, qui sembloit leur pronostiquer celle de leur crédit. Pour se faire ménager voulant se faire craindre, ils se retirerent, & en peu de temps on vit deux partis différens s'élever contre le souverain. Le duc de Bénavente d'un côté se saisit des tributs du prince par-tout où il eut du pouvoir; de l'autre, la reine de Navarre, les comtes de Gijon & de Trastamare leverent des troupes à frais communs, & l'archevêque de Compostelle favorisa sourdement ces partis.

Ce commencement de guerre civile ne pouvoit s'élever plus mal-à-propos. Le roi de Portugal se plaignoit qu'on

n'avoit pas exécuté ce qu'on avoit promis dans le traité de treve, de le faire signer par les grands; le comte de Gijon & le marquis de Villéna ayant jusques-là refusé leur seing. Cette plainte paroissoit un prétexte affecté tout exprès pour rompre; le roi étant moins que jamais en pouvoir de faire signer le traité ni au comte de Gijon qui se révoltoit, ni au marquis de Villéna, qui quoiqu'il n'eût point paru en Castille depuis qu'il s'étoit retiré, avoit toujours favorisé le parti des mécontens. Il avoit lui-même sujet de l'être, parce que durant la minorité, s'étant attaché à l'archevêque de Tolede lorsqu'il avoit pris les armes, & s'étoit retiré de la cour, le conseil lui avoit ôté la charge de connétable pour la donner au comte de Trastamare. A cet embarras il en survint un autre. Dom Martin Yvan Barbuda, Portugais, qui durant les guerres passées s'étoit attaché au parti de Castille & avoit été fait grand-maître d'Alcantara, trompé par un hermite visionnaire, nommé Jean Sago, qui lui avoit dit, que Dieu le destinoit à la conquête de Grenade, avoit fait de son autorité propre une irruption dans ce royaume, où il avoit été défait, & tué sur la place avec un grand nombre de gens de condition, trompés comme lui

Années de J. C. 1394, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1394, & suiv.

par la même vision. On ne doutoit point que les Maures irrités de cette entreprise ne ravageassent l'Andalousie, & que l'on ne fût obligé de tourner tête contr'eux. Le roi avoit déja marqué le rendez-vous de son armée à Tolede, & cela même avoit donné facilité aux rebelles de grossir leurs troupes, sous prétexte de les mener contre les Sarrasins.

Henri ne se déconcerta point parmi tant d'épineuses affaires. Il tenta d'abord la voie de douceur. Il envoya le maréchal de Castille, dom Garcie Gonsalez d'Herréra, au duc de Bénavente son ami, à la reine, & aux deux comtes confédérés. Il députa Zuniga à l'archevêque de Compostelle pour leur faire des remontrances, & les rappella à la cour. Ils n'y étoient pas disposés. Personne ne quitta son poste. Le duc répondit, que des hommes nouveaux s'étant emparés de l'esprit du roi, & eux seuls ayant du crédit, il ne pouvoit plus paroître à la cour avec sûreté, qu'il n'iroit point sans de bons ôtages, & sans être sûr d'y faire la figure qui convenoit à un homme de son rang. L'archevêque déclara, qu'il étoit incompatible avec le primat, & qu'on ne le verroit point à la cour pendant que ce prélat y seroit. Heureusement pour le monarque, lorf-

qu'il recevoit ces réponses, il recevoit en même temps des nouvelles d'Andalousie, qui lui apprenoient que les Maures usoient de leur victoire avec modération, qu'ils lui envoyoient des ambassadeurs, pour se plaindre à lui de l'infraction faite aux traités par le grand-maître, dont ils avoient permis que le corps fût porté à Alcantara, où ce seigneur avoit ordonné que l'on gravât sur son tombeau ces mots, qui marquent sa vanité : *Ci gît Yvan, dont le cœur fut exempt de crainte au milieu des dangers.* On dit que Charles-Quint ayant oui raconter l'histoire de l'homme & de l'épitaphe, dit qu'il ne croyoit pas que *ce fanfaron eût jamais éteint une chandelle avec les doigts.* Henri reçut l'ambassade des Maures d'une maniere qui les satisfit. Il désavoua l'entreprise de l'inconsidéré Barbuda; il dit, que le roi de Grenade lui avoit épargné la peine de punir ceux qui avoient eu part à la faute de ce visionnaire, qu'il ne plaignoit point ces infracteurs, & qu'il étoit prêt de sa part à observer exactement les traités faits entre les deux états. Les Maures étant appaisés par cette réponse, Henri eut toute la liberté de marcher contre les rebelles cantonnés dans la vieille Castille. Lorsqu'il étoit prêt de partir, le grand-maître de Calatrava lui

ANNÉES de J. C. 1394, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1374, & suiv.

présenta le marquis de Villéna, qui crut l'occasion favorable de rentrer dans la charge de connétable, le comte de Trastamare étant disgracié. Il la demanda, mais le prince qui ne vouloit pas la lui rendre, lui répondit adroitement, qu'il étoit pressé de partir, qu'il le suivît, & qu'au retour on termineroit cette affaire. Le marquis qui venoit d'être fait duc de Gandie dans son pays, & qui étant du sang d'Arragon, étoit moins empressé qu'un autre pour les dignités de Castille, s'excusa du voyage, & s'en retourna avec un air de mécontent qui n'inquiéta pas le roi. Il partit, & à peine eut-il passé des montagnes, dont les rebelles avoient cru se faire un rempart, que l'archevêque de Compostelle, le duc de Bénavente, le comte de Trastamare, se jugeant trop foibles pour résister longtemps à la puissance royale, se soumirent & obtinrent leur pardon ; les deux derniers ne furent paisibles qu'autant qu'ils espérerent que leur soumission rendroit leur fortune meilleure. N'y voyant point de changement, ils remuerent de nouveau, & la reine de Navarre donna occasion à ce mouvement. Il y avoit longtemps que cette princesse étoit redemandée par son mari, qui l'aimoit, & qu'elle n'aimoit pas. Les rois son frere & son ne-

veu l'avoient exhortée au retour : mais ils ne lui avoient pas voulu faire violence. Le roi de Navarre apprenant qu'elle aidoit à troubler la Castille par ses intelligences secretes avec les seigneurs mécontens, crut que le temps étoit favorable pour obtenir ce que si souvent il avoit inutilement demandé. Il fit presser le retour de la reine sa femme, par l'évêque d'Huesca, & par dom Martin d'Ayvar, ses ambassadeurs auprès du roi de Castille. Henri qui ne cherchoit qu'une occasion de se délivrer des inquiétudes que lui causoit cette princesse trop remuante, ne se refusa point aux empressemens du roi de Navarre, & se mit en devoir de le satisfaire, mais la reine se tenoit éloignée, & s'étoit fortifiée dans Roa. Le comte de Trastamare embrassant cette occasion de quitter la cour, où il se croyoit maltraité, alla trouver cette princesse, qu'il protesta de vouloir défendre si on tentoit de la renvoyer. Le roi étoit prêt à marcher contre le comte de Gijon, qui s'étoit renfermé dans sa ville, & se disposoit à soutenir un siege. Sur le point de partir, Henri fut averti, que le duc de Bénaventé n'ignoroit pas le dessein du comte de Trastamare, & ne croyant pas qu'il l'eût su sans y être entré autrement qu'en ami & en confident,

Années de J.C. depuis 1395 jusqu'à 1407.

Années de J.C. depuis 1395 jusqu'à 1407.

il le fit arrêter & mettre en prison. L'archevêque de Compostelle alors en liaison avec lui, mit tout en usage pour sa délivrance : mais les mouvemens qu'il se donna furent inutiles. Outré de chagrin & de dépit, il quitta la Castille sous prétexte que sa conscience ne lui permettoit pas de demeurer dans un royaume, où l'on reconnoissoit les papes d'Avignon. Il se retira en Portugal, où de l'évêché de Conimbre il fut promu au siege de Brague, heureux si au moins dans sa vieillesse il y trouva un repos d'esprit, que son ambition jusques-là avoit troublé par-tout ailleurs. L'archevêque de Tolede acheva sa carriere avec plus de tranquillité. Comme il savoit mieux s'accommoder au temps, il fit de nécessité vertu, & content de la part que le roi lui donnoit aux affaires publiques, il apporta plus d'application à ses devoirs particuliers. Henri n'ayant plus rien à craindre de l'inquiet duc de Bénavente, mena son armée à Roa, & n'y eût pas plutôt paru, que la reine sa tante le vint trouver en suppliante. Elle fut civilement reçue : mais il fallut qu'elle se résolût à retourner enfin en Navarre, où Charles, son mari, oubliant généreusement son indifférence, lui fit rendre les honneurs qui lui étoient dûs, & lui mar-

qua un empreſſement qu'elle avoit fort mal mérité. Le comte de Traſtamare implora quelque temps après la clémence du roi : il l'obtint, mais il eſt probable, que la charge de connétable, qui fut donnée à d'Avalos, de quoi l'hiſtoire ne marque pas bien préciſément l'occaſion, fut un effet de la défiance que le roi conſerva pour un homme, ſur qui il ne pouvoit faire fond. Le comte de Gijon ſoutint le ſiege avec une vigueur, à laquelle Henri ne s'étoit pas attendu. Il ne pouvoit échapper ſi le prince s'opiniâtroit à ſa ruine, mais la ſaiſon rude & fâcheuſe pouvoit cauſer celle de l'armée du roi. Dans cette ſituation des affaires on en vint à des pourparlers, où le roi prétendant ſe rendre maître de Gijon, quelque accommodement qu'il ſe fît, & le comte le voulant conſerver, il fut queſtion de ſavoir ſi le comte étoit coupable du crime de rebellion, auquel cas le roi étoit en droit de confiſquer la place à ſon profit, ou ſi, comme ce ſeigneur prétendoit, n'ayant réſiſté que pour éviter de ſe voir abandonné à la diſcrétion de ceux qui lui rendoient de mauvais offices, il devoit ſubir la peine due aux criminels. Après bien des conteſtations il fut conclu, que le roi de France ſeroit juge du différend, que le comte

ANNÉES de J.C. depuis 1395 jusqu'à 1407.

l'iroit trouver, que le roi y envoyeroit un ambaſſadeur, & qu'en attendant la déciſion, Iſabelle, comteſſe de Gijon, fille naturelle du roi de Portugal, demeureroit maîtreſſe de la place, à condition de la rendre au roi, ſuppoſé qu'on la lui ajugeât, & de donner pour ôtage l'un de ſes enfans, nommé Henri. En vertu de cet arbitrage, le roi ſe retira avec ſes troupes. Il nomma un ambaſſadeur, le comte le ſuivit à Paris, où il fut condamné comme rebelle à implorer la clémence de ſon ſouverain, à lui mettre Gijon entre les mains, & à attendre de ſa bonté ſon rétabliſſement dans ſes biens, à quoi le roi de France qui le jugeoit, offroit d'employer ſes bons offices, défendant cependant à tout ſon royaume de l'aſſiſter de troupes ni d'argent. Ce jugement étant rendu, le roi de Caſtille fit ſommer la princeſſe de lui abandonner Gijon. Elle le refuſa : il y marcha en perſonne, & malgré le courage d'Iſabelle, qui ne pouvoit eſpérer de ſecours, elle fut obligée de ſe rendre. Le roi lui donna permiſſion de ſe retirer en Xaintonge, où s'étoit arrêté ſon mari, d'où cette famille, qui dans la ſuite a pris le nom de Norogna, paſſa depuis en Portugal, où elle a formé pluſieurs branches, parmi leſquelles les marquis de Caſcaëz,

dont nous avons vû de nos jours les deux derniers ambaſſadeurs extraordinaires à la cour de France, tiennent aujourd'hui le premier rang. Années de J.C. depuis 1395 jusqu'à 1407.

Il étoit temps que la Caſtille fût libre de ces troubles intérieurs : le Portugais inſiſtant toujours ſur l'article des deux ſignatures, qu'il voyoit bien qu'on n'étoit pas en pouvoir de lui délivrer, étoit enfin réſolu de rompre. Les ſignatures en étoient le prétexte. Le ſuccès des guerres paſſées & le fruit des treves en étoient le motif. Dans l'eſpérance de conſerver l'aſcendant que la nation Portugaiſe avoit pris ſur la Caſtillane, depuis la bataille d'Aljubarotta, le roi de Portugal ne vouloit pas perdre l'occaſion d'étendre ſes bornes, ou par une guerre qui lui produiroit des conquêtes, ou par une paix qui obligeroit à lui céder ce qu'on craindroit qu'il ne conquît. Il n'en arriva pas ainſi : on fit la guerre, elle dura long-temps, elle ſe fit avec chaleur, ou plutôt avec férocité. Les irruptions furent fréquentes, ſoit en Caſtille, ſoit en Portugal, on força des villes, on donna des combats. Les Portugais prirent Badajox, Tuy en Galice, & ravagerent l'Eſtrémadoure Caſtillane ; les Caſtillans ſe rendirent maîtres de Miranda, gagnerent une bataille navale, après laquelle ils noye-

Années de J. C. depuis 1395 jusqu'à 1407.

rent 400 Portugais, & la flotte Castillane étant devenue maîtresse de la mer, désola les côtes du Portugal. La guerre duroit depuis trois ans : on se lassa également de part & d'autre, on en vint aux négociations. On ne put s'accorder sur la paix, on fut contraint de s'en tenir aux termes de la premiere treve, en remettant les choses au même état qu'elles étoient avant la guerre. Ainsi après bien des mouvemens, bien du sang répandu, beaucoup de peuples ruinés, on conclut de demeurer en repos jusqu'à ce qu'on s'en fût lassé, comme on s'étoit lassé de l'agitation : étrange effet de l'inconstance & de l'inquiétude de l'esprit humain ! Le connétable dom Ruys d'Avalos, & dom Dieghe de Mendoza, amirante, se signalerent dans cette guerre dont Henri leur laissa la conduite, & où ils se montrerent tous deux dignes du choix de leur souverain.

L'union des Castillans contribua beaucoup à empêcher que les Portugais n'eussent sur eux la même supériorité qu'ils avoient eue dans la premiere guerre ; & la désertion des familles d'Acunha & de Pacheco, qui passerent de Portugal en Castille, où elles sont encore aujourd'hui, rendit apparemment leur roi plus timide à pousser les choses plus loin.

La naissance d'un prince augmenta en Castille la joie qu'y avoit causé la paix. Le royaume étoit en état de n'avoir rien à desirer pour la félicité publique, qu'une assez longue vie au roi, pour former de sa main son fils. Henri étoit un prince appliqué uniquement à ses affaires, étudiant fort l'art de régner, & y faisant tous les jours de grands progrès. Sa douceur le faisoit aimer des peuples, & sa fermeté l'avoit fait craindre des grands. Beaucoup de droiture dans ses sentimens, une grande facilité à parler, beaucoup d'art à cacher ce qu'il ne vouloit pas dire, lui donnoit sur les esprits l'ascendant qui les soumettoit sans les contraindre; on le croyoit éclairé, on ne se hazardoit pas aisément à le vouloir surprendre; on le fléchissoit, mais on ne le faisoit pas plier, & il falloit être soumis pour en obtenir quelque chose. Il s'étudioit particuliérement à conserver les alliances étrangeres, & il eut toujours pour la France le même attachement qu'avoient eu le roi son pere & son aïeul. Il avoit la curiosité d'être instruit de ce qui se passoit dans les pays, & chez les princes les plus éloignés. Deux de ses envoyés se trouverent dans l'armée de Bajazet, lorsque Tamerlan le défit. Ce conquérant les traita bien, & les fit accompagner en Castille par un

ANNÉES de J. C. depuis 1395 jusqu'à 1407.

ambaſſadeur envoyé exprès pour demander l'amitié de leur roi. Henri lui en envoya trois, dont nous avons la relation. Ces commerces qui le mettoient en réputation chez les étrangers, ne lui étoient pas inutiles pour s'attirer le reſpect de ſes ſujets, à quoi ce prince s'étudia fort, comme s'il eût voulu ſuppléer par-là à ce qu'un air morne & languiſſant, que lui donnoient ſes infirmités, lui faiſoit perdre de la majeſté. Il fut accuſé d'avarice, de reſtraindre ſes graces, de n'aimer pas à donner : la diſſipation que ſes tuteurs avoient faite de ſes finances pendant ſa minorité, & le compte qu'il leur en fit rendre, lui attira ce blâme plutôt que l'avidité d'amaſſer. Il s'étoit vu en ſortant d'entre leurs mains, dans une ſi grande pauvreté, qu'un jour après une longue chaſſe il ne trouva point à dîner. Il en demanda. On lui répondit, qu'il n'avoit point d'argent, & que le crédit de ſes pourvoyeurs étoit à bout : *Allez*, dit-il, *vendez mon manteau, & m'achetez de quoi manger*. On peut juger quel repas il fit. L'hiſtoire dit qu'on ne lui ſervit qu'un mauvais morceau de bellier, & quelques cailles qu'il avoit priſes. On lui apprit en même temps qu'il y avoit un grand ſouper chez l'archevêque de Tolede, que les grands y étoient conviés, & qu'ils ſe

donnoient tous les jours les uns aux autres de pareils repas. La nuit ne fut pas plutôt venue, que le prince se dérobant des courtisans qui l'environnoient, sortit du palais déguisé, entra inconnu chez l'archevêque, & se glissant parmi la foule des valets qui servoient les grands, fut témoin de leur magnificence. La fête étant finie on se retira, & dès le lendemain matin le roi ayant fait assembler l'archevêque & ses convives dans la forteresse de Burgos, entra l'épée à la main dans la salle où ils attendoient son lever, & portant la parole au prélat: » Combien, lui dit-il, avez-vous vu de » rois? J'en ai vu trois, lui répondit l'archevêque, » votre aïeul, votre pere, » & vous. J'en ai vu vingt moi, repliqua le roi, » où il n'y en doit avoir qu'un. » Vous êtes tous des rois, & je suis pau- » vre. Il est temps que je regne seul «. Alors ayant donné le signal à des soldats qui attendoient l'ordre: » Vous » mourrez tous, dit-il aux seigneurs, je » dois à ma conservation & à la sûreté de » mon peuple le sacrifice de tant de ty- » rans «. A ce discours les grands effrayés ne voyant point de parti à prendre, que d'employer leur éloquence à appaiser la colere du prince, se jeterent à ses genoux, implorerent sa clémence,

ANNÉES de J.C. depuis 1395 jusqu'à 1407.

ANNÉES de J.C. depuis 1395 jusqu'à 1407.

& promirent que l'avenir répareroit le passé. Henri n'étoit pas sanguinaire, bientôt les seigneurs s'apperçurent qu'ils n'avoient rien à craindre pour leurs vies: mais ils trouverent le roi si ferme à exiger qu'ils rendissent compte des deniers publics qu'ils avoient touchés, qu'ils n'obtinrent leur liberté qu'après la restitution des sommes dont ils furent jugés redevables. Cette sévérité qu'il garda sur ce point durant tout son regne, lui attira la réputation de prince avare & intéressé: mais ce qu'on disoit avarice en lui, étoit un frein à celle des autres, qu'il empêchoit de s'enrichir à ses dépens & au préjudice du peuple, auquel il n'imposoit des tributs que dans la nécessité & toujours avec beaucoup de circonspection. Tel étoit Henri III encore tout jeune. Les gens de bien voyoient avec douleur qu'il ne deviendroit jamais vieux. A peine avoit-il atteint vingt-cinq ans, que sa santé diminuant toujours, au-lieu de se fortifier avec l'âge, il devint si maigre & si pâle, qu'il avoit changé de figure. Une profonde mélancolie le rendit retiré & sauvage, son esprit se sentoit souvent de la foiblesse de son corps. Il n'étoit plus sensible à aucun plaisir, plus capable de se donner aucun mouvement pour agir, tant il étoit abattu de son mal.

Malgré

Malgré son abattement néanmoins, il n'abandonna qu'à l'extrêmité le soin des affaires publiques, & quand il fut contraint de s'en distraire, il eut le bonheur de trouver dans un frere vertueux & fidele, un homme capable de maintenir son autorité sans l'usurper. Ce fut aux états tenus à Tolede en l'année 1406 qui fut la derniere d'Henri, que le roi de Grenade, qui le voyoit mourant, profita de ces circonstances pour déclarer la guerre à la Castille. Lorsqu'on délibéroit des moyens de réprimer l'audace des Maures, le monarque infirme se trouva si mal, qu'on fut obligé de nommer l'infant régent du royaume en sa place. L'assemblée ordonna, que non-seulement on leveroit des subsides suffisans pour repousser les Sarrasins, mais pour conquérir leur pays, & achever de chasser d'Espagne ce reste d'Infideles qui s'y maintenoit. Ce fut dans cette conjoncture, qu'Henri troisieme cessa de vivre à l'âge de vingt-sept ans, après en avoir régné seize. Il fut universellement regretté, sur-tout du peuple qu'il soulageoit, & dont il avoit coutume de dire, qu'il craignoit plus les malédictions que les armes de ses ennemis.

ANNÉES de J. C. 1406, & suiv.

Jean II du nom, fils d'Henri, n'avoit que vingt-deux mois quand il lui suc-

ANNÉES de J. C. 1407, & fuiv.

céda. Il auroit tout perdu en le perdant s'il eût eu affaire à un oncle moins vertueux que Ferdinand. La crainte de retomber dans les malheurs d'une nouvelle minorité fit mettre en délibération, fi on ne déféreroit point la couronne à l'oncle au préjudice du neveu.

Le connétable d'Avalos & d'autres feigneurs furent d'avis qu'on préférât le bien public à l'ordre de la fucceffion. Ils allerent trouver l'infant, & d'Avalos portant la parole le harangua, pour le perfuader de fuivre l'exemple de plufieurs de fes ancêtres, qui étoient montés fur le trône à l'exclufion des héritiers par le confentement des peuples. Ferdinand écouta patiemment la harangue du connétable, & témoigna même qu'il fe tenoit obligé du zele qu'on avoit pour lui : mais fa vertu ne fe laiffa point entamer. Il répondit en peu de mots, que fi on le jugeoit capable de gouverner l'état, on devoit croire que le nom de roi n'augmenteroit point fa capacité, & qu'ainfi il ne gouverneroit pas moins bien fous le nom de régent que fous celui de roi ; qu'il s'en falloit tenir aux loix, & qu'il n'avoit point affez d'ambition pour acquérir un royaume par une injuftice. D'Avalos ne fe rebuta pas. Les grands s'affemblerent dans la cathédrale pour

délibérer des affaires publiques. Le connétable y parla le premier, & s'adreſſant à Ferdinand, lui demanda aſſez bruſquement, qui il vouloit donc qu'on proclamât roi. A peine avoit-il dit ces mots, que l'infant éleva la voix, & témoignant de l'indignation, qui, répondit-il, ſinon le fils du roi mon frere : à cette parole toute l'aſſemblée s'écria, Caſtille pour le roi Jean ſecond, & ce cri s'étendant bientôt du lieu de l'aſſemblée juſques dans la ville, Jean fut proclamé roi, & Ferdinand ne parut que plus digne du trône depuis qu'il l'avoit ſi généreuſement refuſé. On admira une modération ſi rare & d'autant plus recommandable dans celui qui la pratiquoit, que fort long-temps le feu roi ſon frere, déférant trop à ces peſtes de cour qui n'y regnent que par les diviſions qu'elles cauſent, lui avoit donné de grands dégoûts, & n'avoit bien connu ſa vertu que les dernieres années de ſa vie. Il l'avoit nommé régent par ſon teſtament conjointement avec la reine, & avoit confié le ſoin de l'éducation du prince à dom Dieghe Zuniga & à dom Jean de Vélaſco, avec le titre de gouverneurs ; Paul, évêque de Carthagene, devoit être ſon précepteur comme il étoit déja ſon grand chancelier, juſqu'à ce que la

ANNÉES de J. C. 1407, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1407, & suiv.

jeune prince eût atteint l'âge de quatorze ans. La reine étoit à Ségovie avec le petit roi son fils. Ferdinand l'y alla trouver, ils y assemblerent les états, & cette princesse ayant témoigné qu'elle ne prétendoit pas que d'autres qu'elle fussent chargés de l'éducation du prince régnant, il fut résolu qu'on l'en laisseroit maîtresse, & qu'on dédommageroit les deux gouverneurs par une gratification sur l'épargne, dont ils furent obligés de paroître contens.

La minorité fut moins turbulente qu'on ne l'avoit appréhendé, par la modération de l'infant. La reine en avoit beaucoup moins, & lui fit souvent de la peine. Elle avoit une favorite nommée Eléonore Lopez qui la gouvernoit, & qui se servoit du crédit qu'elle avoit auprès d'elle pour s'enrichir elle & les siens. Cette femme rendoit au régent de mauvais offices auprès de la reine, qui ne voyoit que par ses yeux, & elle les avoit pénétrans. Entr'autres ombrages qu'elle donnoit de Ferdinand à sa maîtresse, elle lui faisoit sur-tout craindre, que la puissance où il s'élevoit, & le soin qu'il prenoit d'établir le grand nombre d'enfans qu'il avoit, ne fût un jour fatale au royaume, & à l'autorité du roi. L'événement fit voir qu'elle en jugeoit bien.

Le régent cependant ménagea les affaires avec tant de prudence, que par les complaisances présentes qu'il eut presque toujours pour la reine, il calma ses craintes pour l'avenir. Afin même d'aller au-devant de tout ce qui leur pouvoit donner quelque occasion de se brouiller, il lui proposa un partage des provinces de la monarchie, dans lesquelles ils exerceroient chacun de leur côté leur autorité sans dépendance l'un de l'autre. La reine accepta le parti. Elle eut les provinces d'en-deçà où elle demeura avec son fils. Ferdinand eut celles d'en-delà, comme les plus voisines des Maures, avec lesquels on avoit la guerre. L'infant la fit avec beaucoup de gloire. Il tomba malade à Séville, où il étoit allé faire ses préparatifs, ce qui donna aux Infideles la hardiesse d'assiéger des places. Ils investirent Baëza avec une armée de plus de cent mille hommes : mais ils furent obligés de lever le siege par les bons ordres que Ferdinand, quoique malade & hors d'état d'agir, donna pour le secours des assiégés. Cette disgrace des Grenadins fut suivie de l'entiere défaite d'une flotte de leurs alliés, les rois de Tunis & de Tréméfen, par l'amirante Alphonse Henriquez, le premier de cette maison issue de dom Fadrique de

ANNÉES de J. C. 1403, & suiv.

ANNÉE de J. C. 1408, & suiv.

Castille, le grand-maître de S. Jacques, frere d'Henri II, qui a possédé cette charge, que ses descendans possedent encore. L'infant ne fut pas plutôt guéri, qu'il alla solemnellement prendre l'épée de S. Ferdinand qu'on garde à Séville, & marcha en personne contre les Infideles. Il assiégea Zahara & s'en rendit maître, pendant que dom Pedre de Zuniga faisoit le siege d'Ayamonte, qui eut un semblable succès. Celui de Septimil ne réussit pas : mais les Maures de leur côté leverent le siege de Jaën, où leur roi avoit conduit une armée de quatre-vingt mille hommes d'infanterie, & de six mille de cavalerie. On fit des courses sur eux jusqu'à Malaga, & l'on en revint chargé de butin, pour rassembler pendant l'hiver les munitions nécessaires, & pour faire les préparatifs de la campagne prochaine. Les états généraux, tenus à Guadalajara, avoient accordé de l'argent pour les frais de la nouvelle expédition, & Ferdinand s'y préparoit, lorsque les Maures ayant demandé une treve, la reine, contre le sentiment du régent, voulut qu'on la leur accordât pour huit mois, & après ce temps expiré on la prolongea encore pour cinq autres mois. Ferdinand s'étant apperçu que les soupçons qu'on avoit donnés de sa conduite à

cette princeſſe, s'étoient renouvellés par les intrigues de Zuniga & de Vélaſco, qui étoient entrés dans les ſentimens de la favorite Lopez, on lui conſeilla de les faire arrêter : mais ils en furent avertis, & ſe confinerent à propos en des places de ſûreté.

ANNEES de J. C. 1409, & ſuiv.

Leur retraite augmenta l'aigreur de la reine contre Ferdinand. Elle ſe plaignit qu'on obligeoit ſes conſeillers de l'abandonner pour diminuer ſon autorité. Les complaiſances que le régent avoit pour cette princeſſe étoient grandes, mais bornées à deux points, au bien public qu'il aimoit ſincérement, & à l'établiſſement de ſa famille, qu'il ne procuroit à la vérité que par des voies juſtes & honnêtes, mais qu'il procuroit néanmoins avec toute l'application d'un pere qui aime ſes enfans. Il avoit cinq fils & deux filles. Les fils étoient Alphonſe, Jean, Henri, Sanche & Pierre, tous de grand mérite, qu'on nommoit les enfans d'Arragon. Les filles étoient Marie & Éléonore. Marie étoit déja deſtinée au roi de Caſtille, qu'elle épouſa en effet. Les deux grandes maîtriſes de S. Jacques & d'Alcantara étant venues à vaquer, Ferdinand eut aſſez de crédit pour faire pourvoir Henri de la premiere, & Sanche, de la ſeconde. Cette démarche autoriſa les

ANNEES de J. C. 1409, & suiv.

ombrages de la reine dans l'esprit des grands, & lui en attacha un grand nombre. Ferdinand l'avoit bien prévu : mais il étoit allé son chemin, sauf à chercher quand la chose seroit faite, des moyens de calmer le chagrin de ceux qui ne l'approuvoient pas. Sa réputation, son respect pour la reine, son zele sincere pour le service du roi, l'heureux commencement d'une guerre dont l Espagne n'espéroit rien moins que l'entiere ruine des Maures en Espagne, retinrent les plus échauffés, & en peu de temps il se vit en état d'aller continuer son expédition en Grenade. Il y assiégea d'abord Antequéra, place d'assez grande importance, pour obliger le roi de Grenade à tout risquer pour la conserver. Il y envoya cent mille hommes; l'infant alla au-devant d'eux en ayant à peine vingt mille. La bataille se donna le sixieme de mai de l'année 1410. Les Maures y furent défaits. Il en demeura quinze mille sur la place, sans que Ferdinand y perdît plus de 120 de ses soldats. L'infant victorieux retourna au siege, qui dura encore assez de temps pour donner le loisir aux Infideles de munir Archidona, place voisine, & d'incommoder les assiégeans par la grosse garnison qu'ils y mirent : mais un jour qu'ils étoient sortis pour enlever les

chevaux de l'armée Castillane, qu'on avoit menés paître un peu loin du camp avec une assez foible escorte, l'infant fut averti de leur marche, & fit trouver si à propos un corps de troupes pour les charger, qu'ils furent poussés jusques sous leurs murs, à la vue desquels les Sarrasins, qui jusques-là s'étoient battus en retraite, tournerent tête & rendirent un combat fort opiniâtré. On en tua deux mille, & on n'y perdit que deux hommes. On les obligea de rentrer en désordre dans leur forteresse, & ce combat fut appellé du nom d'un rocher où il avoit commencé, *le combat du mont des Amans.* On retourna à Antequéra, où malgré ces désavantages, les assiégés continuerent à se défendre avec beaucoup d'opiniâtreté : mais enfin, comme il ne paroissoit plus aucune espérance de secours, la ville ayant été forcée, le château se rendit à composition.

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

Le royaume de Grenade menaçoit ruine, si Ferdinand n'eût point été appellé ailleurs par sa bonne fortune, ou plutôt par la Providence, qui le vouloit récompenser d'une couronne que sa vertu lui avoit fait refuser, par une autre qui fut donnée uniquement à son mérite. Car à parler sainement des choses, il n'étoit pas celui des prétendans à qui la naissance donnoit le plus de droit.

ANNEES de J. C. 1410, & suiv.

Martin, roi d'Arragon, avoit hâté sa mort en cherchant la fécondité dans un remede, qui détruisit en lui les principes mêmes de la vie. Il avoit eu dessein d'élever dom Fadrique, comte de Luna, bâtard du roi de Sicile son fils, sur le trône d'Arragon après lui. Il y avoit trouvé des oppositions, qui lui avoient fait perdre l'espérance de venir à bout de cette entreprise. Il s'en étoit désisté ; mais depuis il s'étoit assez peu mis en peine de se désigner un successeur, & il ne pensoit plus qu'à conserver les foibles restes d'une vie mourante, lorsqu'il tomba tout-à-coup dans une léthargie, qui le conduisit en peu de jours à sa derniere heure. Les ministres de l'église profiterent de quelques bons intervalles pour le disposer au dernier passage, & les ministres politiques disputans à ceux-ci des momens trop courts, le pressoient de faire un testament où il nommât son successeur. Les accidens redoublés ne lui donnoient pas le temps de penser sérieusement à une disposition si importante : seulement comme il étoit dans un des fauxbourgs de Barcelone, & que les états se tenoient alors dans cette ville, on députa au monastere de Valdonzellas quelques seigneurs, qui étant entrés dans la chambre du roi mourant, lui demanderent si son intention

n'étoit pas que le procès de la succession se décidât par la justice, sans y employer la force des armes ; il répondit qu'oui, & ce fut la derniere parole qu'il prononça, après laquelle ceux qui l'assistoient dans ces derniers momens, lui parlerent chacun selon les intérêts du parti qu'il étoit résolu de suivre, & s'efforcerent de lui arracher quelque parole ou quelque signe, dont l'interprétation pût être favorable à leur cause: aussi en publiat-on de toutes les façons après sa mort ; mais des discours suspects & équivoques ne firent pas grand effet chez une nation où les dernieres volontés du prince, quand même il les auroit expressément déclarées, n'auroient pas été décisives.

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

Je ne rapporterai point ici les conjectures de violence faite au roi mourant pour hâter sa fin, les soupçons d'empoisonnement, & toutes les horreurs que Laurent Valle semble imputer au comte d'Urgel. Cet historien, plus éloquent que fidele, auroit dû faire réflexion, qu'un prince dont la probité est une fois devenue suspecte, est chargé par la malignité publique de tous les crimes qu'on lui croit utiles ; & que dans une concurrence intéressante, les rivaux entretiennent avec adresse des bruits qu'ils auroient honte d'avoir crus. Pour moi sans vouloir faire

Années de J. C. 1410, & suiv.

les hommes plus méchans qu'ils ne sont, j'attribue la mort de dom Martin au chagrin accablant que lui causa la mort de son fils, à la contagion d'une maladie populaire, qui ravageoit alors la Catalogne, & qui ne respecta pas plus le roi que ses sujets ; peut-être aussi, comme Mariana, & quelques autres l'ont écrit, fut-elle avancée par les remedes violens que les parens de la jeune reine lui firent prendre, pour le mettre en état d'avoir des successeurs.

Enfin le trentieme de mai de l'année 1410, à l'entrée de la nuit, le son des cloches annonça son trépas. Le tocsin n'auroit pas répandu plus de trouble & de confusion qu'il s'en répandit alors dans Barcelone. Trois sortes de personnes remplissoient cette grande ville avec des intérêts bien différens : premiérement, les officiers du feu roi & tous ses amis qui s'y étoient rendus des trois royaumes pour aider de leurs suffrages, & pour rendre célebre par leur présence la légitimation du bâtard de Sicile, que le pape Benoît XIII devoit faire avec solemnité le dimanche suivant. En second lieu, ceux du parti du comte d'Urgel, qui étant nombreux & fort animé parmi la bourgeoisie, étoit encore soutenu par une troupe de gens de main, qui

étoient entrés ſourdement dans la place, depuis que la ſanté du roi étoit déſeſpérée. Les derniers enfin étoient les indifférens, ou plutôt les ſages, qui, ſans embraſſer aucun parti, attendoient que les états leur déclaraſſent le maître auquel ils devoient obéir. Pendant toute la nuit les rues retentirent d'un bruit de guerre, comme ſi la ville avoit été priſe d'aſſaut : on ferma les portes, on plaça des corps de gardes dans les places publiques, & des eſcouades de gens armés parcouroient les différens quartiers, arrêtoient tout ce qui ſe trouvoit ſur leur chemin, entroient dans les maiſons, enfonçoient les portes des appartemens, & ſans reſpecter ni les palais ni les égliſes, cherchoient par-tout les perſonnes ſuſpectes au comte d'Urgel, les appellans tout haut, joignant à leur nom les épithetes les plus brutales, & les plus horribles exécrations.

ANNÉES de J. C. 1410, & ſuiv.

Ils en vouloient ſur-tout à dom Gilles Ruys, gouverneur d'Arragon, que le comte d'Urgel vouloit avoir mort ou vif ; il ſoupçonnoit ce ſeigneur d'être venu offrir ſes ſervices au roi, en vue de faire reconnoître le comte de Lune pour héritier préſomptif de tous ſes états, par la nobleſſe d'Arragon, après que le pape l'auroit légitimé, & lui auroit aſſuré l'in-

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

vestiture de la Sicile, comme en effet le projet en étoit formé entre Benoît XIII, dom Martin, & les députés Siciliens : mais le comte d'Urgel ressentoit encore plus vivement l'affront qu'il venoit de recevoir à Sarragosse, où ayant voulu se mettre en possession de la lieutenance générale du royaume par voie de fait, le gouverneur & l'archevêque autorisés par une ordonnance du *justice* majeur, s'étoient opposés à son entreprise, & l'avoient fait sortir honteusement du royaume.

Confus & désespéré d'un outrage qui le rendoit aussi odieux que méprisable, il s'étoit retiré dans sa maison de Balaguer, & n'avoit osé depuis ce temps-là paroître à la cour : sa mere & sa femme animoient son parti à Barcelone, pendant la maladie du roi, & l'avertissoient de tout ce qui se passoit ; lorsqu'elles lui manderent l'extrêmité où ce prince étoit réduit, il leur envoya le renfort dont j'ai parlé, & leur recommanda sur-tout de s'assurer du gouverneur; mais dom Gilles Ruys échappa à toutes les recherches qu'on fit de sa personne, & s'étant déguisé en moine, il traversa la ville le lendemain au grand jour, se jeta dans une barque avec le confesseur du roi, & se sauva à Péniscole.

Ce jour-là même, les états de Catalogne, qui suivant les loix étoient dissous par la mort du roi, crurent pouvoir s'assembler encore dans une conjoncture si périlleuse, afin de pourvoir à la tranquillité publique. Pour donner plus de force aux réglemens qu'ils alloient faire, ils engagerent le gouverneur de la principauté & le conseil de Barcelone à s'unir à eux, & tous ensemble nommerent douze personnes, qui représenteroient l'état, & qui auroient la souveraine administration pendant l'interregne. En même temps le gouverneur, en vertu de l'autorité que lui donnoit sa charge, convoqua les états généraux à Montblanc pour le dernier jour d'août; & les administrateurs, par de sages ordonnances, firent cesser le bruit des armes, & empêcherent que dans toute l'étendue de la principauté, il ne se tînt des assemblées factieuses.

ANNEES de J. C. 1410, & suiv.

Le comte d'Urgel qui se croyoit assuré des Catalans ses compatriotes, & la plupart ses vassaux, ne mit point d'obstacle à cet arrangement pacifique; toute la précaution qu'il prit pour n'avoir rien à craindre de ce côté-là, fut de faire garder à vue la reine dans le palais, de peur qu'elle ne supposât une grossesse, dont elle avoit fait répandre quelque bruit; &

Années de J. C. 1410, & suiv.

quant à la légitimation du comte de Lune, il s'en mit peu en peine, étant bien persuadé que les Espagnols ne choisiroient point ce bâtard pour leur roi, qui d'ailleurs n'avoient déja que trop d'embarras du côté de la Sicile, dont on lui disputoit la couronne. Il tourna donc toute son attention du côté des royaumes d'Arragon & de Valence. Ses libéralités & les intrigues secretes de ses agens, lui acquirent d'abord le dernier avec tant de succès, que deux factions, qui depuis un temps infini divisoient la noblesse de cet état, se réunirent dans ses intérêts. Il ne restoit plus que les peuples d'Arragon à gagner; mais bien loin d'y réussir, les obstacles qu'il trouva à ses desseins, le jeterent dans des emportemens & des violences, qui détacherent de son parti tous ceux que le crime & le brigandage ne lui avoient pas attachés.

La premiere démarche qu'il fit après la mort du roi, fut de s'approcher de Sarragosse, dans le dessein de se faire reconnoître, à quelque prix que ce fût, pour gouverneur ou lieutenant général des trois royaumes. Quelques historiens ont prétendu, que pour finir les contestations par un coup d'éclat, il avoit pris la résolution de se faire proclamer roi,

& qu'il l'auroit fait à Balaguer, si ses fideles Catalans ne l'en avoient empêché, en lui représentant, qu'il falloit commencer par l'Arragon, & que même ils ne lui conseilloient pas de le faire en ce pays-là, sans avoir l'aveu du *justice* majeur, auquel il devoit, selon les loix, prêter le serment avant que de s'arroger l'autorité royale; qu'autrement il couroit risque de révolter contre lui les esprits les mieux disposés en sa faveur. Quoi qu'il en soit, suivi d'une escorte qui formoit une petite armée, il se rendit à Almunia, place appartenante aux chevaliers de S. Jean de Jerusalem, où le commandeur Pédro Ruys le reçut comme son souverain. Cette demeure lui convenoit d'autant plus, qu'elle confinoit aux terres de dom Antoine de Lune. C'étoit un des plus grands seigneurs d'Arragon, & le comte avoit reçu de sa part des assurances secretes d'un attachement inviolable; attachement qui leur fut funeste à l'un & à l'autre, parce que dom Antoine, encore plus audacieux & plus méchant que le comte, se porta à des excès qui ruinerent la cause qu'il défendoit, & qui le perdirent lui-même.

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

D'Almunia le comte d'Urgel envoya à Sarragosse, & répandit dans toutes les villes subalternes une déclaration; elle

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

contenoit un exposé de son droit à la couronne, qu'il supposoit incontestable: il protestoit ensuite, que par un ménagement pour les libertés & les privileges de la nation, qui lui seroient toujours sacrés & respectables, il vouloit bien différer encore de prendre le titre de roi; mais aussi, que l'amour qu'il devoit à des peuples qui alloient être ses sujets, l'obligeoit à se charger dès-lors du gouvernement général, pour défendre l'état contre les factions domestiques, & les guerres étrangeres que ses injustes compétiteurs ne manqueroient pas de susciter.

Tant de modestie, & un zele si désintéressé en apparence, n'imposa point aux Arragonois : l'alarme fut générale, de tous côtés on s'adressa au *justice* majeur, on sollicita le gouverneur Ruys, on eut recours au pape Benoît XIII, on les conjura d'unir leur autorité pour préserver le royaume d'une invasion tyrannique. Ils s'assemblerent en effet à Sarragosse, & là dans un conseil composé de tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans le royaume par la probité, la science & les services rendus à l'état, on prit une résolution telle que le sénat Romain l'auroit prise dans une semblable conjoncture.

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

On ne peut assez louer la sagesse des Arragonois dans des circonstances où ils voyoient leur monarchie sur le point d'être déchirée par de puissantes factions, & d'autant plus dangereuses à l'état, dans une affaire d'un si grand intérêt, qu'il leur auroit été impossible d'éteindre l'incendie qui les menaçoit, si les principaux d'entr'eux qui aimoient leur patrie, eussent eu moins d'application, moins de courage, & moins de prudence. Il falloit empêcher que les prétendans, & ceux qui sans égard au droit s'étoient déclarés leurs partisans par inclination ou par intérêt, n'étouffassent la voix des loix, par le bruit tumultueux des armes. Ils ne purent aller au-devant de tout : mais ils remédierent si promptement aux maux que fit naître la fureur des concurrens, qu'une si grande affaire se termina avec une tranquillité qu'on ne croyoit pas pouvoir espérer. Trois hommes dignes de mémoire rendirent ce service à leur pays, dom Gilles Ruys Lihorrio, gouverneur général du royaume ; dom Juan Cerdan, *justice* d'Arragon ; dom Bérenger Bardaxin, homme de condition, & grand jurisconsulte. Pierre de Luna encore reconnu pour pape dans la monarchie d'Arragon, vint à propos à Sarragosse, pour appuyer

ANNÉE de J. C. 1410, & suiv.

de son autorité le zele de ses trois personnes, auxquelles en peu de temps se joignirent tout ce qu'il y avoit dans l'état de gens bien intentionnés pour le bien public. Le gouverneur & le *justice* ayant, selon l'autorité que leurs charges leur en donnoient, assemblé les plus qualifiés, on délibéra des moyens d'empêcher que la voie de fait ne décidât d'une succession qui devoit se régler par la loi.

En vain le comte menaça le pape & l'archevêque de Sarragosse de les tondre, & de les enfermer dans un monastere; en vain il assembla des troupes, & les mit en mouvement pour intimider les habitans de la capitale; ces menaces & ces approches des troupes ne servirent qu'à augmenter la haine que le peuple lui portoit, & le conseil profitant de cette animosité, se hâta de publier un décret, par lequel il étoit enjoint à tous les sujets du royaume de prendre les armes contre ceux des prétendans à la couronne, qui ne soumettroient pas leurs droits à un examen juridique, déclarant rebelle, traître & ennemi de la patrie, quiconque auroit recours à la force pour empêcher que la succession ne fût réglée en justice.

Il fut donc ordonné premiérement, que tous s'uniroient contre celui qui

oudroit se mettre en devoir de faire aloir son droit par les armes ; seconde-ment, que les prétendans se tiendroient hacun en des lieux, d'où ils ne pussent roubler ceux que le corps de la nation établiroit juges de leurs différends ; troi-iémement, que le temps présent seroit regardé comme un interregne, durant lequel on examineroit mûrement & à loisir le droit de chacun des prétendans à la royauté, & que quiconque mettroit obstacle à la liberté des suffrages, seroit déclaré ennemi de la nation & de l'état.

Années de J. C. 1410, & suiv.

Ce décret fut accompagné d'une ordonnance du *justice* majeur, qui faisoit défense expresse au comte d'Urgel, de se porter pour gouverneur ou lieutenant général du royaume, & d'en exercer aucunes fonctions ; & ces deux actes furent suivis d'une convocation des états généraux à Calatajud, pour le commencement de février, au nom & par l'autorité du *justice* majeur, comme premier magistrat, & du gouverneur d'Arragon, comme représentant la personne du roi.

Cette résistance irrita de plus en plus le comte d'Urgel, & il en seroit venu aux dernieres extrêmités, si les conseillers, qui gouvernoient la principauté de Catalogne, ne lui avoient député un

Années de J. C. 1410, & suiv.

gentilhomme qui avoit part à sa confiance pour le conjurer de renoncer à la lieutenance générale, & de congédier les troupes qu'il avoit assemblées, sans quoi ils seroient obligés de se déclarer contre lui, dans la crainte que son exemple étant suivi de ses compétiteurs, les deux royaumes & la principauté ne se vissent attaqués au dehors, & déchirés au dedans par la plus sanglante guerre.

Ce gentilhomme lui rendit compte d'une lettre que la régence de Catalogne avoit reçue du duc de Gandie, & de la réponse qui y avoit été faite. Dom Alphonse d'Arragon, duc de Gandie, étoit un prince de la maison royale, petit-fils du roi dom Jacques second, & dont la branche par conséquent avoit été séparée de la famille royale un degré plus haut, que celle dont étoit issu le comte d'Urgel. Il avoit alors quatre-vingts ans, son grand âge, le chagrin que lui avoit causé la mauvaise conduite de la duchesse sa femme, & l'affront que lui avoit fait le dernier roi de Castille, en le dépouillant du marquisat de Villéna & de la charge de connétable de ce royaume, l'avoient obligé de se retirer dans ses terres, où il étoit presque en enfance, & sous la tutelle de son fils. En cet état il écrivit, ou plutôt il signa une lettre

dressée aux sénateurs de Barcelone, par laquelle il leur déclaroit, qu'il étoit le vrai & légitime roi, successeur de dom Martin ; & il les prioit instamment de ne pas différer à le reconnoître, parce que les délais injustes le priveroient de la couronne, & la feroient perdre à son fils, si sa mort, qui ne pouvoit être éloignée, arrivoit pendant l'interregne. Une prétention si bizarre étoit fondée sur ce que la représentation n'avoit point lieu en Arragon, & que le duc étant petit-fils de roi, il avoit personnellement droit à la couronne avant le comte d'Urgel, qui n'étoit qu'arriere-petit-fils du roi Alphonse IV.

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

Le conseil se donna bien de garde d'entrer dans l'examen de ces raisons ; le parti qu'il prit, fut de répondre au duc de Gandie, que c'étoit aux états des trois royaumes à faire droit sur sa requête, que pour eux ils n'étoient chargés que de veiller à la tranquillité publique pendant l'interregne.

Et certainement ces magistrats s'acquitterent parfaitement bien de leur charge : les obseques du roi se firent pendant quarante jours suivant la coutume avec beaucoup d'ordre ; & lorsque le temps marqué pour les états fut venu, les députés des trois ordres se trouverent

ANNÉES de J. C. 1410, & 1383.

assemblés à Montblanc dans la principale église. La peste qui se fit sentir dans cette ville les obligea de se séparer, en prorogeant l'assemblée & la transférant dans le palais de Barcelone pour le vingt-cinquieme jour du mois de septembre.

Il y eut alors quelque contestation parmi la noblesse sur le changement de lieu, que quelques-uns prétendoient avoir été fait trop légérement; ils ajoutoient, que Barcelone ne convenoit point à la conjoncture, parce que cette ville avoit trop déclaré son inclination pour un des prétendans, & qu'il ne seroit pas possible d'y conserver la liberté des suffrages: mais le zele du bien public l'emporta sur les jalousies particulieres, & cette dispute ayant été réglée par des arbitres, ou plutôt assoupie par des déférences mutuelles, l'unanimité se trouva rétablie & les séances se tinrent dans le palais au commencement d'octobre, sous le nom de parlement de Catalogne, les députés n'ayant pas cru devoir donner à leur assemblée le nom d'états, parce que les états, disoient-ils, ne pouvoient être convoqués que par le roi en personne. Et les deux autres royaumes à leur exemple en userent de même dans la suite.

L'Histoire

L'Histoire Arragonoise ne peut s'empêcher de donner ici de grands éloges à la sagesse & à la modération des seigneurs Catalans, qui oublierent leurs anciennes inimitiés pour ne penser qu'à ménager un concert universel des trois nations, qui hâtât la décision de cette grande affaire; aussi est-il certain, que le parlement de Catalogne en eut presque tout l'honneur. D'abord ce fut à lui que les prétendans à la couronne s'adresserent en premiere instance, ne pouvant se faire écouter, ni dans l'Arragon, ni dans le royaume de Valence, où la noblesse qui depuis peu s'étoit divisée en factions, remplissoit les villes & la campagne du bruit de la guerre civile.

ANNEES de J. C. 1410, & suiv.

C'étoit-là une disposition bien favorable au comte d'Urgel; il ne doutoit pas que l'assemblée de Barcelone ne le dût préférer à ses rivaux, & il espéroit que le suffrage d'une nation entraîneroit ou forceroit celui des deux autres. Il quitta donc l'Arragon, où dom Antoine de Lune soutenoit son parti contre le *justice* majeur, le gouverneur & l'archevêque; & dès qu'il apprit que le parlement de Catalogne étoit ouvert & tenoit ses séances à Barcelone, il y envoya Jean Ximénès, cordelier, évêque de Malte, accompagné d'un baron Catalan, & de

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

deux jurifconfultes pour faire valoir fon droit à la couronne. Il les fuivit de près, & vint fe loger à une lieue de cette ville pour être à portée de conférer avec fes partifans, & de les foutenir quand il feroit befoin de fa préfence. L'inclination que les Barcelonois avoient pour lui, la promptitude & la justeffe des mefures qu'il avoit prifes le flattoient d'un heureux fuccès dans fa négociation ; mais il trouva que fes concurrens n'avoient pas été moins alertes. Quatre ambaffadeurs François étoient arrivés en même temps que les fiens ; & deux Caftillans qui étoient depuis quelque temps dans la ville avec des lettres de créance de leur roi & de l'infant Ferdinand, prirent caractere, & demanderent audience au parlement, dès qu'ils apperçurent les démarches du comte.

Louis, duc d'Anjou, depuis l'ambaffade qu'il avoit envoyée l'année précédente au roi dom Martin, n'avoit point perdu de vue les droits de fa femme & du duc de Calabre, fon fils. Le fort de cette feconde maifon d'Anjou étoit de difputer plufieurs couronnes, & de n'en pofféder aucune ; Louis avoit hérité de fon pere de grandes prétentions à celle de Naples ; le concile de Pife les lui avoit confirmées, & le pape Alexandre V lui

avoit donné de nouveau l'investiture de ce royaume, à condition qu'il passeroit en Italie avec une bonne armée pour reprendre Rome, dont Ladislas, son concurrent, s'étoit emparé : il tint parole, & la conquête de Rome l'ayant mis en goût de pousser son ennemi, il étoit revenu en France, avoit levé une nouvelle armée, & l'ayant conduite dans le royaume de Naples, il y faisoit la guerre avec des succès qui l'auroient infailliblement mis sur le trône, s'il avoit su profiter de ses victoires, comme il savoit les remporter. Avant que de partir il avoit prié le roi de France Charles VI, son cousin-germain, & tous les princes du sang, de veiller aux intérêts de son fils, si la succession d'Arragon venoit à s'ouvrir pendant son absence, & sur le champ Charles avoit fait partir l'évêque de Saint-Flour, le premier président du parlement de Paris, Henri de Marle, & deux autres ambassadeurs pour Barcelone. Le prétexte d'une ambassade si solemnelle étoit le renouvellement des anciennes alliances entre la France & l'Arragon, mais la véritable raison étoit exprimée dans les ordres secrets que le roi donna à ses ministres, de travailler auprès du roi d'Arragon & des états du royaume, à faire décla-

ANNÉE de J. C. 1410, & suiv.

ANNÉE de J. C. 1410, & suiv.

rer le duc de Calabre, héritier de la couronne.

Les ambaſſadeurs apprirent en route la mort de dom Martin, & quelques jours après ils reçurent de la cour de France une nouvelle inſtruction, ſuivant laquelle ils ſe rendirent en diligence à Barcelone, où ayant demandé audience au parlement, ils lui préſenterent une lettre du roi leur maître, une du dauphin, duc de Guyenne, une du duc de Bourgogne, & une du comte de Flandre. Toutes ces lettres demandoient avec empreſſement, que la nation reconnût pour ſon roi le fils aîné de Louis, duc d'Anjou, roi de Naples, à qui les couronnes d'Arragon, de Valence & de Catalogne, appartenoient préférablement & excluſivement à tous autres par ſa mere Yolande d'Arragon, héritiere immédiate du roi Jean premier ſon pere, & de dom Martin ſon oncle. Charles proteſtoit dans ſa lettre, qui étoit adreſſée aux parlemens des trois états, qu'il avoit ordonné aux plus habiles juriſconſultes de ſon royaume d'examiner le droit du duc de Calabre, & que tous avoient unanimement répondu, que conformément aux loix du pays, & aux teſtamens qui avoient été faits par les derniers rois, prédéceſſeurs de dom

Martin, la ſucceſſion regardoit uniquement ce jeune prince. Il ajoutoit une raiſon qui eût été déciſive, ſi la ſituation de ſes affaires lui avoit permis d'en uſer, & de la faire valoir ; c'eſt qu'il employeroit toutes les forces de ſon royaume contre ceux qui voudroient empêcher les états d'Arragon, de Valence ou de Catalogne, de rendre à un prince de ſon ſang la juſtice qu'il attendoit de leur affection, de leur droiture, & de leurs lumieres. ANNÉE de J. C. 1410, & ſuiv.

Ces lettres ayant été lues, & l'évêque de St-Flour ayant fait un diſcours ſur ces paroles du prophete Zacharie : *Prononcez au-dedans de vos portes un jugement de vérité & de paix ;* l'archevêque de Tarragone au nom de tout le parlement répondit aux ambaſſadeurs, que la ſucceſſion ſeroit réglée ſuivant les loix de la juſtice, dans une aſſemblée générale des trois royaumes, après une mûre délibération.

Deux jours après, les envoyés du comte d'Urgel eurent la même réponſe, qui étant reportée à leur maître, ne le ſatisfit guere, parce que l'archevêque de Sarragoſſe s'étant déclaré en faveur du duc de Calabre, il craignoit avec raiſon, que ce prélat extrêmement accrédité, & par ſa famille, & par le grand poſte

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

qu'il remplissoit d'une maniere distinguée, n'entraînât dans le parti Angevin tout l'ordre eccléſiaſtique d'Arragon, & une grande partie de la nobleſſe.

Mais il avoit un rival dont il ſe défioit moins que du duc de Calabre, & qui cependant étoit beaucoup plus à craindre. Dom Ferdinand, infant de Caſtille, s'étoit acquis dans toute l'Eſpagne une réputation de probité & de valeur, qui le faiſoit regarder comme le héros, & en même temps comme le plus homme de bien de ſon ſiecle. Il avoit mérité ce dernier titre, en rejetant avec indignation la propoſition, ou plutôt les inſtances de tous les grands de Caſtille, qui étant aſſemblés dans la chapelle archiépiſcopale de Tolede, après les obſeques d'Henri III, ſon frere, avoient voulu le proclamer roi à l'excluſion de Jean II, ſon neveu & ſon pupille, qui n'avoit alors que trois ans. Ses victoires ſur les Maures, & les prodiges de conduite & de bravoure qu'il avoit fait paroître au fameux ſiege d'Antéquéra, lui avoient acquis avec le titre de grand le ſurnom d'infant d'Antéquéra. Ferdinand étoit prêt de donner l'aſſaut à cette place, que les Maures défendoient avec opiniâtreté, comme le boulevard de leur état, lorſque les deux envoyés qu'il

avoit à Barcelone lui firent ſavoir que le roi d'Arragon étoit mort. Il donna ſur le champ dans ſon armée une déclaration, par laquelle il ſe portoit pour héritier de ce royaume, & continuant à faire la guerre aux Infideles comme s'il n'eût point eu d'autre affaire, il remit le ſoin de ſes intérêts à la prudence & au zele de ſes agens. Ceux-ci préſenterent au parlement un mémoire qui contenoit deux articles : d'abord ils demanderent à l'aſſemblée ſi elle prétendoit diſcuter le droit à la ſucceſſion, & en ce cas ils s'offroient à faire voir par de bonnes raiſons, qu'elle étoit dévolue à l'infant dom Ferdinand & non à d'autres : ils prioient enſuite le parlement, ſuppoſé qu'il ne jugeât pas à propos de porter ſon jugement particulier ſur l'affaire principale, d'en hâter au moins la déciſion. L'archevêque de Tarragone répondit au premier article, que le parlement de Catalogne ne vouloit point entrer dans l'examen du droit à la ſucceſſion ſans le concours des deux autres parlemens, de Valence & d'Arragon, réunis avec lui dans une aſſemblée générale des trois nations. Au ſurplus il aſſura, que la nation Catalane n'avoit rien plus à cœur que cette réunion, & qu'elle alloit y travailler avec le

ANNÉES de J. C. 1410, & ſuiv.

zele le plus empressé & le plus efficace.
ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.
En effet, le parlement ne s'occupa plus dès-lors que des moyens de pacifier les trois royaumes. Je comprens sous ce nom la principauté de Catalogne, pour n'être pas obligé d'user continuellement d'une plus longue circonlocution. Ils commencerent par ce qui étoit plus près d'eux, & dont ils étoient plus immédiatement chargés. La Catalogne, quoiqu'elle fût beaucoup plus tranquille que les deux autres états, ne laissoit pas d'avoir des secousses au-dedans & des alarmes au-dehors ; le parlement fit cesser les unes & les autres : au-dedans, il désarma l'évêque de Lérida, l'évêque d'Urgel & le comte de Pallas, qui étoient prêts d'en venir aux mains pour d'anciens démêlés dont il se fit l'arbitre. Il fit la même chose dans le comté d'Ampurias, où la noblesse étoit partagée en deux factions fort échauffées : il satisfit aux plaintes de quelques membres qui s'étoient séparés de lui en leur donnant des sûretés sur la liberté des suffrages : il calma les simples gentilshommes ou chevaliers qui prétendoient faire un corps séparé du corps des seigneurs, qui s'appellent en ce pays-là *Ricos-Hombres* : il cassa le conseil des douze séna-

teurs à qui on avoit donné l'administration des affaires, & évoqua à son tribunal tout ce qui devoit être décidé par autorité souveraine. ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

La sagesse & la modération de ces réglemens mit une harmonie parfaite dans la nation : alors on tourna toutes ses vues du côté de la frontiere : les ordres furent donnés pour la fortification de Perpignan : le Roussillon & la Cerdaigne furent munis de bonnes troupes & de toutes sortes de provisions de guerre ; ce n'est pas qu'on eût rien à craindre du roi de France, qui dans ce temps-là étoit bien embarrassé lui-même entre les deux factions de Bourgogne & d'Orléans qui déchiroient le royaume & se disputoient l'autorité ; mais Bernard d'Armagnac, & quelques autres chefs des bandes Françoises accoutumés au butin, menaçoient d'une irruption, pour appuyer, disoient-ils, la cause du duc de Calabre : le comte d'Urgel s'offrit d'aller en personne à la tête de ses vassaux recevoir & repousser l'étranger ; on le remercia de ses offres, & l'on jugea plus à propos de faire publier une ordonnance, qui défendoit à tous les prétendans à la couronne d'user de voie de fait sous peine d'exclusion.

La paix & la sûreté se trouvant ainsi

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

rétablies dans toute l'étendue de la principauté, on chercha à communiquer le même avantage aux Arragonois & à ceux de Valence. Dans cette vue on choisit six députés pour chaque royaume, & on leur prescrivit la maniere dont ils devoient se conduire pour réunir les esprits : la commission n'étoit pas aisée ; la noblesse de Valence, après quelques mois d'assez bonne intelligence, s'étoit divisée avec un éclat & une animosité qui faisoit tout craindre ; une partie des barons ayant mis à leur tête le gouverneur du royaume, s'étoit emparée de la capitale ; l'autre partie plus nombreuse que la premiere, & aussi accréditée par la qualité des seigneurs qui en étoient les chefs, étoit maîtresse de la campagne & des villes subalternes : c'étoit à Valence que le parlement du royaume avoit été convoqué par le gouverneur : l'ordre ecclésiastique & le tiers-état s'y étoient rendus ; mais ils refusoient d'entrer en délibération sans le corps de la noblesse, qui ne pouvoit être suffisamment représenté par le petit nombre des barons que le gouverneur avoit attirés dans la ville. D'ailleurs il n'étoit pas possible d'en réunir un plus grand nombre, la défiance mutuelle empêchant les uns d'entrer dans la capitale sans une bonne

escorte, & les autres d'y recevoir personne qui eût une suite. C'étoient-là de grands obstacles à surmonter. L'évêque de Valence, homme zélé, & qui n'avoit en vue que le bien de l'état, faisoit tous ses efforts pour concilier les deux partis. L'arrivée des ambassadeurs Catalans lui donna de bonnes espérances. En effet, ils soutinrent parfaitement le caractere de neutralité, si nécessaire pour s'attirer la confiance des uns & des autres; & s'ils ne rétablirent pas un concert unanime, au moins suspendirent-ils l'animosité, & bientôt par leur entremise, les deux factions de la noblesse consentirent à nommer chacun un certain nombre de députés, qui réunis avec l'ordre ecclésiastique & le tiers-état, convinrent enfin qu'il falloit envoyer des ambassadeurs à Sarragosse, où les députés du parlement de Catalogne s'étoient déja rendus; afin que dans une espece d'assemblée des trois nations, on réglât une forme juridique de procéder à la nomination d'un roi.

ANNEES de J. C. 1410, & suiv.

La situation de l'Arragon étoit encore plus triste que celle du royaume de Valence. Le comte d'Urgel qui comptoit moins sur le suffrage des Arragonois que sur celui des deux autres nations, avoit allumé sous-main le feu

ANNÉES de J. C 1410, & suiv.

de la guerre civile, pour ruiner ou pour faire périr ceux qui lui étoient contraires; il en vouloit ſur-tout à l'archevêque de Sarragoſſe, parce que ce prélat s'étoit ouvertement déclaré partiſan du duc de Calabre, mais n'oſant pas l'attaquer lui-même, ni entrer à main armée ſur ſes terres, ni ſur celles de ſa famille & de ſes vaſſaux, par la crainte qu'il avoit du *juſtice* majeur, il ſe ſervit de dom Antoine de Lune, ſon partiſan zélé à l'excès. Ce ſeigneur qui joignoit à de grands biens une audace & une ambition que les plus grands crimes n'arrêtoient pas, ſous prétexte de démêlés perſonnels, porta le fer & le feu par-tout où l'on ne ſe déclaroit pas pour le comte.

Comme Sarragoſſe étoit au pouvoir du gouverneur, du *juſtice* majeur, & de l'archevêque qui y commandoit, dom Antoine employoit la force & l'artifice pour ſe rendre maître de Calatajud, d'Hueſca, & de pluſieurs autres places. Dom Ximénès Urréa, chef du parti contraire, s'oppoſoit partout à ſes deſſeins, & tandis que ces deux chefs de factions ſe diſputoient l'un à l'autre l'entrée d'une ville, les habitans diviſés entr'eux en venoient aux mains, rempliſſoient leurs rues de

carnage, & s'affiégeoient tour-à-tour dans leurs maifons.

Années de J. C. 1410, & fuiv.

Le pape Benoît XIII touché du malheur de fes compatriotes, étoit forti du lieu de fa retraite; & allant lui-même chercher ceux qui lui paroiffoient plus oppofés à la paix, il leur faifoit les inftances les plus tendres pour les amener au moins à une treve, pendant laquelle on chercheroit les moyens de régler la fucceffion à la couronne. La voix du pafteur, quoique reconnu pour tel, étoit trop équivoque en un temps de fchifme pour fe faire refpecter, & trop foible pour appaifer le bruit des armes. Antoine de Lune fur-tout, & les autres partifans du comte d'Urgel n'étoient pas la plupart d'une religion affez fcrupuleufe pour fe rendre aux exhortations du pontife : il fallut donc attendre, que la réflexion, le dégoût, ou bien un revers leur infpirât d'autres fentimens. Le dernier arriva, dom Antoine fut bien battu auprès de Calatajud. La nouvelle en étant venue à Sarragoffe, le pape qui s'y étoit rendu pour conférer avec les envoyés de Catalogne, s'imagina qu'il le trouveroit plus docile après fa défaite; il ne fe trompa pas : dom Antoine & les feigneurs qui le fuivoient écouterent les propofitions qu'on leur fit, ils confenti-

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

rent à des conférences, qui ayant été ménagées avec beaucoup d'habileté par les Catalans, aboutirent enfin à une suspension d'armes, que les deux partis jurerent pour tout le temps de l'interregne.

Pendant ce temps-là le gouverneur & le *justice* majeur profitant de ces heureuses dispositions, convoquerent le parlement du royaume à Catalajud pour le huitieme de février. Les seigneurs & les notables d'Arragon se trouverent avec des intentions conformes, ou aux passions qui les remuoient, ou à la raison qui les faisoit agir. On y invita les députés du parlement de Catalogne & ceux de Valence qui arriverent sur ces entrefaites; & comme tous les ordres concoururent d'un consentement unanime à cette assemblée, ne faisant aucune difficulté sur la présidence, que les convocateurs prétendoient leur appartenir, leur laissant même le choix & la disposition des points sur lesquels on délibéreroit, les trois nations conçurent enfin la douce espérance de voir finir cette anarchie tumultueuse qui les mettoit sur le penchant de leur ruine.

Les Catalans entr'autres apprirent avec une extrême joie le succès qu'avoit eu leur députation dans les deux royaumes; la gloire qui leur en revenoit ré-

chauffa leur zele, & augmenta leur application. Le parlement de Barcelone, persuadé que dans la chaleur où étoient les esprits, la plus petite étincelle pouvoit causer un grand embrasement, étoit attentif au moindre bruit qui s'élevoit au-dedans, ou qui grondoit au-dehors. Il renouvella une treve entre les barons de la principauté, & les fit consentir à remettre la décision de tous leurs différends au jugement de personnes capables & désintéressées qu'il choisit parmi ses membres. Sur la nouvelle qui lui vint alors, qu'Yolande d'Arragon, duchesse d'Anjou & reine de Naples, sollicitée par plusieurs personnes distinguées des trois royaumes, étoit partie de ses états de Provence, pour venir en Catalogne plaider elle-même sa cause, le parlement lui députa pour la prier de se dispenser d'un voyage qui lui seroit inutile; & cette priere qui étoit une défense honnête, obligea la princesse de s'arrêter à Tarascon: la reine Yolande sa mere qui vivoit encore, étoit à Barcelone, où elle n'oublioit pas les intérêts de sa fille & de son petit-fils: sa présence sur les lieux, & celle du comte d'Urgel qui se tenoit toujours aux portes de la capitale, les mouvemens que l'une & l'autre se donnoient, les conférences qu'ils

Années de J. C. 1410, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

avoient souvent avec des membres du parlement, les caresses & les libéralités qu'ils faisoient au peuple, donnerent quelque ombrage à l'infant de Castille, que ses deux agens instruisoient exactement des plus légeres circonstances : il en fit faire des plaintes à l'assemblée, & Azévédo déclara de sa part, qu'il n'avoit pas voulu jusqu'à présent entrer dans le royaume, pour laisser aux parlemens la liberté des suffrages, mais qu'il viendroit y faire tête à ses rivaux, si l'on souffroit plus long-temps qu'ils fussent à portée de séduire les juges, & de débaucher le peuple.

On délibéra sur cette requête, & comme elle parut dans l'ordre, l'archevêque de Tarragone fit réponse à Azévédo, que l'assemblée auroit égard à ses représentations ; en effet, le jour même les députés signifierent à la reine Yolande & au comte d'Urgel, qu'ils eussent à s'éloigner de Barcelone à la distance d'une journée.

L'autorité que le parlement de Catalogne s'étoit acquise par sa sagesse, & l'unanimité de sa conduite le faisoient respecter de tous les prétendans. C'étoit uniquement à lui qu'ils envoyoient des ambassades, & qu'ils faisoient exposer leurs prétentions, & l'on ne doutoit pas

qu'il ne fût maître de nommer le roi, & de faire accepter par les deux autres nations celui qu'il auroit nommé; mais il eut encore plus de modération que de crédit, & malgré les instances du comte d'Urgel, qui se défiant toujours du parlement d'Arragon, eût bien voulu faire déclarer les Catalans en sa faveur; ils persisterent dans la résolution de ne rien décider que de concert avec les peuples de Valence & les Arragonois.

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

Cette fermeté mit le comte au désespoir: le parlement d'Arragon s'étoit assemblé à Calatajud, les délibérations s'y faisoient avec beaucoup de tranquillité, & l'on étoit déja convenu qu'il se feroit une assemblée générale des trois royaumes, où l'on termineroit par voie de justice le grand procès de la succession, que cette assemblée se tiendroit en Arragon à cause de la prééminence de ce royaume; que les trois nations y envoyeroient leurs députés en nombre égal; qu'il y auroit un président de chaque nation, & que les troupes qui veilleroient à la sûreté de ce parlement auroient pour alcaïdes ou commandans un Arragonois, un Valencien & un Catalan. Alcaniz, qui est une ville située sur les confins du royaume de Valence & de la principauté de Catalogne, avoit été

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

choisie pour être le lieu de cette grande assemblée ; enfin le parlement de Calatajud avoit chargé neuf de ses membres de conférer avec les députés des deux autres nations, & de régler avec eux le temps de la convocation & le cérémonial des séances.

Il n'y eut que le comte d'Urgel qui s'alarma de ces heureuses dispositions à une paix prochaine : il résolut de les traverser, ne voulant pas confier ses intérêts à un parlement, où il prévoyoit que le gouverneur d'Arragon & le *justice* majeur ne pouvoient manquer d'avoir la principale autorité ; il eût bien voulu les avoir un peu plus ménagés, mais comme il étoit persuadé qu'ils ne lui pardonneroient pas ses mauvais procédés à leur égard, il mit tout en œuvre pour rompre des mesures si sagement prises.

A la vérité, le comte n'osa paroître aux états de Calatajud, où selon les décrets portés dans l'assemblée de Sarragosse, il n'étoit pas permis aux prétendans d'agir autrement, que par des agens qui y représentoient leur droit : mais dom Antoine de Luna qui s'étoit rendu dans cette ville, avoit reçu du comte les avis tous dictés sur les points qui étoient en délibération : il y parla avec un emportement & une hardiesse qui fit compren-

dre aux présidens, qu'ils avoient besoin de tout leur courage & de toute leur fermeté pour réprimer cet esprit audacieux. A peine eurent-ils proposé l'affaire dont il s'agissoit, & les moyens d'en délibérer librement, que dom Antonio murmura, & dit prenant un ton plus haut, qu'il s'étonnoit qu'on voulût mettre en délibération une chose, qui d'elle-même étoit décidée ; que le comte d'Urgel étoit le seul qui pût prétendre à la couronne ; & qu'il étoit étonnant, qu'une assemblée composée de tant d'habiles gens, doutât d'un droit incontestable ; qu'au reste le comte étoit homme à ne s'en pas laisser dépouiller impunément, qu'il avoit du bien, des amis, & que pour peu qu'on continuât à l'offenser, par le délai qu'on apportoit à le reconnoître pour roi, il sauroit bien montrer qu'il l'étoit indépendamment des suffrages d'une assemblée qui s'attribuoit faussement le nom d'états, que le roi seul pouvoit convoquer. Après quoi il fit une protestation contre tout ce qui se décideroit dans le parlement, à moins qu'on n'y proclamât le comte d'Urgel, dont le droit à la couronne ne souffroit point d'examen. Ce discours ébranloit les timides, & les présidens eurent sujet de craindre qu'il ne se fit une révolution subite, capable

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

Année de J. C. 1410, & suiv.

de rompre toutes leurs mesures : mais ils furent bientôt rassurés, lorsque dom Garcie Hérédia, archevêque de Sarragosse, partisan aussi zélé de Louis d'Anjou, que l'étoit Luna du comte d'Urgel, & qui ne lui étoit inférieur ni en courage ni en crédit, prenant tout d'un coup la parole, harangua fortement l'assemblée pour la rassurer contre les menaces de cet homme fier à contre-temps. Il fit valoir toutes les raisons qui établissoient le droit à la couronne de celui pour qui il parloit, mais il conclut qu'il falloit pourtant en délibérer à loisir, & qu'une affaire de cette importance se devoit traiter mûrement. Afin même de relever le courage à ceux qui craignoient, il parla de dom Antonio avec une liberté & une hauteur qui fit mépriser ses menaces. L'archevêque réfuta ses motifs avec beaucoup de solidité, & prenant ensuite l'air & le discours d'un pasteur qui n'a que des vues pacifiques, il déclara que le droit du duc de Calabre lui paroissoit encore plus incontestable que celui du comte d'Urgel, mais que malgré l'inclination qu'il avoit toujours eue pour la maison d'Anjou; malgré la justice évidente de sa cause, il étoit d'avis qu'on ne décidât rien sur une affaire si importante sans examen; la voie de discussion étant

néceffaire dans les circonftances préfentes pour lever les préventions particulieres, & pour réunir tous les efprits dans un même fentiment. Ce difcours fut reçu avec un applaudiffement général, & dom Antoine fut obligé de paroître au moins s'y rendre. Ainfi l'affemblée demeura ferme dans fes premieres réfolutions, & Luna ne fit autre chofe par fa maniere d'agir emportée, que rendre fa caufe odieufe, & aliéner les efprits contre le comte d'Urgel, à quoi contribua beaucoup la modération de ceux qui étoient chargés d'agir pour les autres concurrens à la couronne. Cet événement leur fit comprendre que la conduite de l'archevêque étoit celle qu'ils devoient fuivre pour réuffir dans leurs defféins.

Le mauvais fuccès de cette premiere tentative ne rebuta pas le comte, il fit naître des incidens pour différer du moins l'affemblée générale, s'il ne pouvoit venir à bout de l'empêcher. La jaloufie de quelques feigneurs Catalans lui en fournit un qu'il mit en œuvre. Dès qu'on eut appris à Barcelone ce qui avoit été réglé fur la convocation d'un parlement compofé des trois nations, la nobleffe de la principauté fe divifa fur le choix de fon préfident à cette affemblée ; les uns prétendoient qu'on ne pouvoit en nommer

ANNÉES de J. C. 1410, & ſuiv.

d'autre que le gouverneur ſans donner atteinte à ſa dignité : les autres ſoutenoient que tous les barons qui avoient une charge dans l'état étoient éligibles. Il y eut d'abord beaucoup d'animoſité, mais bientôt il n'en reſta que les dehors. Les partiſans du comte d'Urgel, ſans ſe mettre en peine du fond de la conteſtation, ſe partagerent de maniere, que chaque parti ſuffiſamment & à peu-près également nombreux, prétendoit faire lui ſeul le corps de la nobleſſe, & en cette qualité décider la queſtion. On nomma des arbitres qui ne furent pas long-temps à s'appercevoir que cette diſpute étoit de commande, & que de part & d'autre on éludoit la déciſion.

Cependant on attendoit à Calatajud la ratification du parlement de Barcelone ſur le temps, le lieu, & la forme de l'aſſemblée générale. Pendant deux mois on reçut toutes les ſemaines de vaines aſſurances d'une prompte adhéſion : & l'impatience ſuccédant à tant de délais, le parlement d'Arragon alloit ſe ſéparer, lorſqu'enfin les députés Catalans & ceux de Valence demanderent qu'on le tranſférât dans un lieu plus proche de leur frontiere, promettant au nom des deux nations, qu'elles aſſembleroient le leur dans des villes voiſines, d'où la commu-

nication feroit aifée entre les trois parlemens, & la jonction fort prompte, lorfque toutes les mefures feroient prifes pour la faire fans aucune contradiction. Années de J. C. 1410, & fuiv.

Ceux qui étoient à la tête des affaires en Arragon, fentirent bien que cette propofition n'étoit qu'une défaite pour empêcher la tenue d'un parlement général: il y en eut même qui refuferent de conférer davantage avec les Catalans. L'évêque de Tarafone entr'autres s'échauffa fort, & partit après avoir fait une proteftation contre toutes les réfolutions qu'on prendroit fur cela. Ce prélat auroit été fuivi de la plus grande partie des membres eccléfiaftiques & des autres ordres, fi la prudence & le fens-froid d'un particulier n'avoient été au-devant d'une rupture qui auroit replongé les trois royaumes dans une plus grande confufion.

Bérenger Bardaxin, fameux jurifconfulte, que fa probité, fa fageffe, & un grand ufage des affaires faifoient regarder depuis long-temps comme l'oracle de fa nation, s'étoit acquis dans le parlement de Calatajud cette autorité qu'un grand mérite ne manque guere d'emporter dans une affemblée républicaine. Pénétrant jufqu'à paffer pour fin, il avoit été le premier à s'appercevoir des menées

Années de J. C. 1410, & suiv.

secretes du comte d'Urgel ; mais son amour pour le bien public lui persuada, que dans cette occasion, il étoit à propos de paroître dupe pour mettre les mal-intentionnés dans le tort. Il fit entrer ses compatriotes dans ses vues : on conféra avec les députés de Valence & de Catalogne : on leur accorda tout ce qu'ils demandoient, ils convinrent de convoquer le parlement de Catalogne à Tortose, celui de Valence à Traiguéra ; & les Arragonois s'engagerent à assembler incessamment le leur à Alcaniz. Cette condescendance placée à propos, fut un coup décisif pour la paix, comme on le verra dans la suite.

On s'étoit séparé le vingt-neuvieme de mai de l'année 1411, & chaque député s'en retournoit chez soi attendre l'indication du parlement d'Alcaniz, que des commissaires nommés pour cet effet devoient faire après en avoir concerté avec les envoyés de Valence & de Catalogne. Dom Antoine de Lune s'étoit mis en chemin, fort satisfait en apparence des résolutions qu'on avoit prises.

Depuis le démêlé qu'il avoit eu avec l'archevêque de Sarragosse dans les premieres séances du parlement d'Arragon au mois de février, il avoit affecté beaucoup de concert & une liaison étroite avec

avec ce prélat. Comme il étoit naturellement emporté, on le crut incapable de dissimulation, & tous ceux qui aimoient la paix furent charmés d'un changement de conduite, qui se soutint assez longtemps pour paroître sincere à des personnes qui souhaitoient qu'il le fût. L'archevêque qui avoit autant de droiture que de hauteur, n'y soupçonna point de perfidie; il eût été difficile d'imaginer les motifs qui avoient rendu dom Antoine si différent de lui-même : on ne tarda pas à en être instruit. ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

L'archevêque s'en retournoit à Sarragosse en équipage ecclésiastique, monté sur une mule, suivi de ses aumôniers, de ses chapelains, & de quatre ou cinq gentilshommes qui l'accompagnoient par honneur. A quelques lieues de Calatajud on lui rendit une lettre, il la lût & fit réponse, qu'il se trouveroit au rendez-vous. C'étoit dom Antoine, qui avec les expressions de la confiance & de l'amitié la plus persuasive, lui demandoit une conférence seul à seul sur le grand chemin qui conduit d'Almunia à Sarragosse. Il vouloit, disoit-il, lui communiquer un projet qu'il venoit d'imaginer pour donner en très-peu de temps la paix, & nommer un roi qui convînt aux trois nations. Le prélat se hâta d'arriver

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

au lieu marqué ; il y trouva dom Antoine, & tous deux sans mettre pied à terre se détachant de leur suite, passerent à la gauche du chemin le long d'un petit bois.

Ils s'aborderent avec les paroles les plus tendres ; dom Antoine appellant l'archevêque son pere, & l'archevêque le traitant de son cher fils : ils s'entretinrent pendant quelque temps d'un air tranquille & à voix basse. Mais tout d'un coup Antoine de Lune élevant le ton, & jetant une œillade furieuse sur le prélat : *Le comte d'Urgel ne sera-t-il pas roi?* lui dit-il. *Non, pas tant que je vivrai*, repartit l'archevêque sans s'émouvoir. *Tu mourras donc, ou tu seras mon prisonnier*, repliqua dom Antoine ; & comme l'archevêque voulut tourner bride, il lui donna d'abord un grand soufflet qui l'étourdit, & tirant en même temps son épée, il lui en déchargea un grand coup sur la tête. Le prélat tint ferme sur sa mule, & regagnoit ses gens qui accouroient à son secours, lorsqu'un gros de cavaliers bien armés sortit du bois avec de grands cris, l'investit, le renversa par terre & le massacra. Deux des gentilshommes qui l'accompagnoient, furent tués en voulant le dégager, un de ses chapelains fut blessé, le reste prit la

fuite du côté d'Almunia, où quelques-uns se ſauverent ; les autres furent pris & conduits en priſon dans un château voiſin, dont les aſſaſſins étoient les maîtres ; parmi ces derniers étoit Jacques de la Cerda, fils du *juſtice* majeur d'Arragon.

ANNEES de J. C. 1410, & ſuiv.

Le bruit de ce meurtre troubla toute la monarchie, on craignit une guerre civile. Tous les Hérédia, maiſon puiſſante, ayant pris les armes pour venger leur ſang, le gouverneur & le *juſtice* ſe trouverent dans un grand embarras. Tout le monde étoit indigné d'un attentat ſi extraordinaire ſur la perſonne d'un ſi grand prélat, & ſi l'on eût écouté la voix publique, on eût abandonné tout autre ſoin pour faire un châtiment exemplaire d'une ſi méchante action. Les plus ſages furent d'avis, qu'on ſe contentât de pourvoir à la ſûreté des villes & des places, & qu'on commençât par nommer un roi, auquel les gens de bien ſe joignant, on pourroit punir les coupables, ſans attirer ſur les innocens par une guerre domeſtique la peine du crime qu'ils déteſtoient. Le comte d'Urgel de ſon côté ne jugea pas à propos qu'on pouſsât plus loin ni les voies de fait ni les menaces qui ne lui avoient pas réuſſi. Il crut qu'il falloit laiſſer porter un juge-

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

ment qui pouvoit lui devenir favorable, & par les bonnes raisons qui appuyoient son droit, & par le grand nombre de ses partisans secrets qui se trouveroient aux états, se réservant la ressource des armes, en cas qu'on fit parler les loix contre lui. Ainsi le gouverneur & le *justice* bornerent tous leurs soins à procurer la sûreté du royaume par le bon ordre qu'ils y mirent, après avoir obligé les parens du prélat défunt à suspendre leur ressentiment.

Le comte d'Urgel s'apperçut bientôt qu'il perdoit plus à cet assassinat qu'il n'y gagnoit : toute la haine en retomba sur lui, on ne l'appelloit plus que le tyran, & l'on disoit hautement à Sarragosse, à Calatajud, & dans presque tout l'Arragon, qu'il falloit mourir plutôt que de le reconnoître pour roi : ce qu'il avoit eu d'amis dans ce royaume se trouverent ou proscrits avec Antoine de Lune, ou forcés à changer de langage & d'inclination. Les juges ecclésiastiques en excommuniant nommément dom Antoine & ses complices, firent tomber la censure indirectement sur le comte, par la clause qui déclaroit également excommuniés tous ceux qui leur avoient prêté conseil ou faveur ; & comme cette sentence fut publiée dans toutes les égli-

ses avec l'appareil le plus frappant, ce prince qu'on ne doutoit pas avoir été le premier auteur du crime, n'étoit plus regardé que comme un impie & un sacrilege, avec qui on ne pouvoit en conscience avoir aucune liaison.

Années de J. C. 1410, & suiv.

En même temps le *justice* majeur publia une ordonnance, par laquelle dom Antoine de Lune & ses adhérans étoient déclarés rebelles à la patrie, leurs terres confisquées, leurs vassaux dispensés de l'hommage & du service qu'ils leurs devoient, & tous les sujets du royaume avoient ordre de les poursuivre à main armée.

L'extrêmité où ils se virent réduits, obligea le comte d'Urgel à leur envoyer du secours. Quoiqu'il le fît secrétement, & sous le nom de quelques seigneurs Catalans, qui étoient parens ou alliés de dom Antoine; le gouverneur d'Arragon ne prit point le change : il représenta à la famille de l'archevêque, & au reste de la noblesse, qui jusqu'alors s'étoit déclarée pour le duc de Calabre, qu'il n'étoit plus temps de défendre les droits d'un prince qui ne pouvoit les appuyer. Que le duc d'Anjou, uniquement occupé de la conquête du royaume de Naples, les laisseroit succomber sous la puissance du comte, qui devenu leur maître ne manqueroit pas

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

de les traiter en ſujets rebelles : qu'il ne voyoit qu'un parti à prendre, c'étoit de demander main-forte à dom Ferdinand, infant de Caſtille, qui ſeul étoit en état de ſe faire craindre, & de préſerver le royaume de la tyrannie dont il étoit menacé. Cette ouverture fut bien reçue. Le parti Angevin devint tout-à-coup le parti Caſtillan, & le gouverneur envoya ſur le champ un homme de confiance vers l'infant pour lui expoſer l'état des choſes, & le prier d'envoyer inceſſamment un corps de troupes dans l'Arragon.

Ferdinand depuis la vacance du trône, n'avoit fait aucune démarche qui ne fut réglée par la prudence. Après avoir pourvu à la conſervation de ſes conquêtes ſur les Maures, chargé de lauriers & comblé de gloire, il avoit conduit ſon armée victorieuſe dans la vieille Caſtille, où il l'avoit diſtribuée dans des quartiers tout le long des frontieres d'Arragon. L'inaction où il paroiſſoit être pendant que ſes compétiteurs groſſiſſoient & animoient leur parti dans les trois royaumes, étoit l'effet de la plus ſage politique, il ſentoit bien qu'il ſeroit toujours à temps, & en état de ſoutenir ſes droits par la force des armes, quand on le forceroit d'en venir à cette extrêmité : en attendant, ſa modération, la confiance qu'il

paroissoit avoir dans la justice de sa cause, & dans l'équité de ceux qui en seroient juges, ainsi que toute la mauvaise conduite de ses concurrens lui gagnoient peu à peu l'estime & le suffrage des plus gens de bien. Ainsi de quelque maniere que l'affaire de la succession eût à se décider, soit par la force des armes, soit par voie de jugement, il avoit toujours autant & plus à espérer qu'aucun de ses concurrens.

Années de J. C. 1410, & suiv.

Le comte d'Urgel n'avoit pas assez de sens-froid pour faire toutes ces réflexions : à peine avoit-il compté Ferdinand parmi ceux avec qui il auroit à disputer la couronne : il fut bien étonné lorsqu'il apprit que la noblesse d'Arragon se déclaroit en faveur de ce prince; mais sa surprise se changea en une crainte très-sérieuse, lorsque l'armée Castillane ayant franchi les frontieres d'Arragon, vint aux ordres du gouverneur attaquer les places qui tenoient pour lui, & pousser Antoine de Lune de poste en poste jusqu'aux extrêmités du royaume. Il en fit faire des plaintes pleines d'aigreur au parlement de Catalogne, qui commençoit à se former à Tortose : il s'emporta même dans une lettre qu'il écrivit aux seigneurs, jusqu'à traiter de sottise la déférence qu'il avoit eue pour eux, en renonçant au gouvernement général des trois royaumes.

Années de J. C. 1410, & suiv.

Les Catalans, qui malgré ses attentats n'avoient point encore dépouillé une secrete inclination pour ce prince, envoyerent une ambassade à Ferdinand pour le prier de rappeller ses troupes. Ferdinand qui avoit l'art de faire servir également à ses intérêts la modération & la fermeté, répondit, que la nation Catalane ne pouvoit pas ignorer les artifices & les violences qu'un des prétendans avoit mis en œuvre pour empêcher que la succession au trône ne fût réglée par la voie de la justice : que le détestable assassinat qui avoit été commis dans la personne de l'archevêque leur avoit découvert un tyran, qui bien loin de rougir de son crime & de la haine publique, prenoit hautement la défense des meurtriers : que non content d'envoyer à leur secours ses vassaux, & d'y engager la noblesse de la principauté, il avoit demandé au roi d'Angleterre une armée de Gascons, qui étoit en marche pour se joindre à Antoine de Lune qui l'attendoit au passage des Pyrénées : qu'on avoit surpris de ses lettres écrites au roi de Grenade, par lesquelles il sollicitoit ce prince infidele à déclarer la guerre à la Castille, & lui demandoit des sommes d'argent dont il avoit besoin pour fortifier son parti,

moyennant quoi il s'engageoit à faire une puissante diversion aussi-tôt qu'il seroit monté sur le trône.

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

Après avoir exposé ses griefs, l'infant ajoutoit, que les troupes du roi de Castille son neveu, n'étoient entrées en Arragon que sur la demande qui en avoit été faite par les premieres personnes du royaume; qu'elles n'y avoient été employées qu'à rétablir la paix en chassant des hommes déclarés ennemis de la patrie, & proscrits comme tels par les loix civiles & ecclésiastiques : que les commandans avoient ordre d'obéir au gouverneur de l'état, au *justice* majeur, & au parlement, si-tôt qu'il seroit assemblé : qu'on ne s'étoit pas plaint que ni les officiers ni les soldats eussent manqué à la plus exacte discipline; & que s'ils y manquoient, l'ambassadeur de Castille en Arragon avoit un plein pouvoir pour en faire une bonne & prompte justice.

Cette réponse étoit sans replique; elle le devint encore davantage, parce que le comte d'Urgel ne tarda pas à fournir lui même de nouvelles preuves de ce qu'on avoit avancé contre lui; il avoit donné commission aux gentilshommes qui lui étoient le plus dévoués de lever en son nom des compagnies de gens-

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

d'armes; il les assembla sur la frontiere d'Arragon, & prenant alors le titre de gouverneur général des trois royaumes, il se disposa à marcher vers Sarragosse, tandis qu'Antoine de Lune & les autres rebelles avec un renfort considérable qui leur étoit venu de Gascogne, feroient tête aux Castillans du côté des Pyrénées : mais le gouverneur dom Gilles Ruys qui savoit parfaitement le métier de la guerre, avoit tellement disposé les troupes auxiliaires & celles du royaume, que ni le comte ni dom Antoine ne purent y pénétrer.

La tentative ne fit que les rendre plus odieux, & fournit un prétexte aux Arragonois pour garder les troupes Castillanes; on leur confia la garde de Sarragosse, de Fraga, & des postes les plus importans; on en distribua un corps dans le royaume de Valence pour tenir en respect le gouverneur de ce royaume, qui avec une partie de la noblesse se déclaroit trop en faveur du comte d'Urgel. La tranquillité étant ainsi bien établie dans le cœur de l'état, le gouverneur, le *justice* majeur, Bérenger Bardaxin, avec quelques-uns des commissaires qui avoient été choisis à Calatajud, pour régler le temps auquel on indiqueroit le parlement d'Alçaniz, après quelques

jours de conférences qu'ils eurent à Saragoſſe, ſe déterminerent à le convoquer pour le ſecond jour du mois de ſeptembre de cette même année 1411 ; & ſans perdre de temps après avoir communiqué leur réſolution aux Catalans & à l'aſſemblée de Valence, afin qu'ils ſe hâtaſſent de convoquer le leur dans les villes dont on étoit convenu, le gouverneur & le *juſtice* majeur publierent une lettre circulaire dont la teneur étoit, qu'ayant conſidéré les malheurs de toute eſpece dont l'état avoit été accablé depuis que le roi dom Martin, de glorieuſe mémoire, étant mort ſans laiſſer ni un fils ni un frere, l'Arragon s'étoit trouvé comme un vaiſſeau dépourvu de pilote au milieu de la tempête ; faiſant d'ailleurs attention que s'ils différoient plus longtemps à déclarer par un jugement ſolemnel, qui étoit parmi les divers compétiteurs le vrai & légitime ſucceſſeur à la couronne, la monarchie étoit menacée d'un renverſement entier, ils avoient jugé que l'unique moyen de réparer le paſſé, & de s'aſſurer d'un avenir tranquille, étoit que les naturels du royaume, qui avoient accoutumé de compoſer les *cortès* ou états généraux, s'aſſemblaſſent dans un lieu marqué pour y procéder à la nomination de leur roi & ſeigneur lé-

Années de J. C. 1410, & ſuiv.

Années de J. C. 1410, & suiv.

gitime; qu'ainsi en conséquence de ce qui avoit été réglé dans le parlement de Calatajud, par le pouvoir & l'autorité de leur charge, & conformément aux instances qui leur avoient été faites par un grand nombre de personnes des différens ordres du royaume, eux les seigneurs gouverneur & *justice* majeur d'Arragon requéroient, même enjoignoient à tous prélats, barons, chevaliers, en outre à tous les députés des universités & villes d'Arragon, qu'ils eussent à comparoître à Alcaniz le second jour du mois de septembre, protestant que s'ils y manquoient, il seroit procédé en leur absence par voie de justice à ladite nomination.

L'exécution de cet ordre n'étoit pas sans difficulté, les *ricos-hombres*, c'est-à-dire, les grands de l'état, occupés les uns à faire la guerre à dom Antoine de Lune, les autres à défendre leurs châteaux d'une surprise, ne se hâtoient pas de se rendre au lieu marqué; les chevaliers ou gentilshommes, qui font un troisieme ordre en Arragon, régloient leurs démarches sur celles des seigneurs; les ecclésiastiques & les députés des villes craignoient d'être arrêtés en chemin, parce que le comte d'Urgel qui vouloit rompre cette assemblée, avoit répandu sur les avenues d'Alcaniz des pelotons

de soldats sans aveu, dont on redoutoit les brigandages & les insultes.

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

Dom Ruys & le grand justicier, toujours unis dans les mêmes vues du bien public, firent donner la chasse à ces brigands : ils assemblerent de bonnes troupes, dont une partie dispersée de ville en ville, servoit d'escorte aux députés qui étoient en marche, tandis que l'autre moitié, sous les ordres de Guillaume de Cervellon, commandeur d'Alcaniz, veilloit à la garde du château & à la sûreté du parlement.

Ces mesures étant prises, ils écrivirent en particulier aux principaux seigneurs, & ils réussirent à en réunir un nombre assez considérable, pour être en état de commencer les séances le dixieme de septembre. Le parlement de Catalogne avoit déja ouvert les siennes à Tortose, où il y avoit eu d'abord très-peu d'intelligence ; mais le pape Benoît s'y étant transporté avoit concilié les esprits, & pour prévenir les disputes sur la présidence dans le parlement général, il avoit trouvé un expédient qui retranchoit le cérémonial toujours dangereux dans des conjonctures pressantes. Il avoit donc été réglé sur les avis du pontife, que les parlemens ne se réuniroient point en une assemblée générale des trois nations, mais qu'ils

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

se communiqueroient réciproquement leurs délibérations par députation. En conséquence de ce réglement, l'assemblée d'Alcaniz & celle de Tortose nommerent chacune leurs députés pour donner & recevoir communication des résolutions qu'on prendroit de part & d'autre. Des envoyés de Majorque s'étoient joints aux députés de Catalogne, avec un plein pouvoir de ratifier tout ce qui seroit décidé, & l'on étoit convenu, que par déférence pour le royaume d'Arragon, Alcaniz, où le parlement de ce royaume étoit assemblé, seroit aussi le lieu de la députation & des conférences.

Il ne manquoit que le consentement & l'accession des états de Valence pour former un concert unanime ; mais la noblesse de ce royaume, partagée en deux factions contraires, avoit formé deux parlemens, qui tous deux s'attribuoient la légitimité & l'autorité. Le comte d'Urgel entretenoit sous-main ce schisme politique, il voulut même en faire un semblable en Arragon. A sa sollicitation, quelques seigneurs, une vingtaine de gentilshommes, & les députés de cinq ou six villes, tous gens notés, & qui pour avoir pris la défense de dom Antoine de Lune n'avoient pas osé se présenter au

parlement d'Alcaniz, s'assemblerent à Mequinença sur les frontieres de Catalogne. Une assemblée si irréguliere osa prendre le titre de parlement du royaume, elle envoya des ambassadeurs à Tortose, pour se faire reconnoître en cette qualité & pour protester en cas de refus contre toutes les résolutions qui se prendroient dans l'affaire de la succession.

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

Cette frivole protestation n'arrêta point le cours des délibérations ; au contraire, le parlement de Tortose donna ordre à ses députés de se rendre incessamment à Alcaniz, pour y conférer avec ceux du parlement d'Arragon sur les moyens de finir en peu de temps cette grande dispute ; ils s'y rendirent en effet avec un envoyé de Majorque dans les premiers jours de décembre, & comme ils trouverent dans les députés Arragonois le même zele qu'ils avoient eux-mêmes pour le rétablissement de la tranquillité publique, ils convinrent bientôt d'une forme juridique, suivant laquelle on procéderoit à la nomination du roi. Bérenger de Bardaxin fut celui qui la suggéra : cet excellent citoyen donnoit toutes ses pensées & tous ses soins à rendre la paix à sa patrie ; & comme il en avoit étudié à fond les moyens & les obstacles, il proposa au parlement d'Alcaniz & aux dé-

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

putés de Catalogne un projet qui fut adopté par les deux assemblées.

Ce projet étoit simple & ne contenoit que deux articles : dans le premier, Bardaxin, après avoir montré les difficultés, les lenteurs, & les risques d'une assemblée générale des trois nations, qui adjugeât la couronne à l'un des compétiteurs, concluoit à ce qu'il fût choisi par les députés des parlemens un petit nombre de personnes, dont les lumieres, la droiture & la sainteté même fussent à l'épreuve des préventions, des craintes & des espérances humaines, à qui l'on donnât un plein pouvoir de rendre un jugement solemnel & définitif sur les différentes prétentions à la couronne.

Le second article expliquoit les ménagemens dont il falloit user envers les prétendans, pour ne point donner d'atteinte à leur dignité, ni blesser leur délicatesse : on déclaroit donc, que lorsqu'on seroit prêt d'en venir à l'examen du droit à la succession, les trois parlemens écriroient à chacun des princes concurrens une lettre respectueuse, dans laquelle ils les prieroient de leur envoyer par écrit un exposé de leurs prétentions, & des raisons sur lesquelles elles étoient appuyées, prenant garde sur-tout à ne se point servir de la voie de citation, ni d'interpellation,

& à éviter tous les termes qui pourroient avoir un air de juriſdiction & d'autorité.

ANNÉES de J. C. 1410, & ſuiv.

Auſſi-tôt que les Arragonois & les Catalans furent d'accord ſur cette double réſolution, ils envoyerent l'archevêque de Tarragone pour la communiquer aux deux parlemens du royaume de Valence : ils euſſent bien ſouhaité que ces deux aſſemblées ſe fuſſent réunies en une ſeule ; l'archevêque ſur des ordres particuliers, y travailla avec zele, & le pape Benoît s'étant lui-même tranſporté ſur les lieux, on eut ſujet d'eſpérer pendant quelque temps, qu'une entremiſe ſi reſpectable rétabliroit la concorde. Cette eſpérance fut vaine ; une défiance mutuelle s'éleva tout-à-coup entre les deux partis comme une terreur panique ; les conférences que l'archevêque avoit ménagées ſe rompirent ; on courut aux armes ; & la paix de ce royaume fut enfin le fruit d'une ſanglante bataille qui extermina preſqu'entiérement une des deux factions.

Ce fut juſtement celle pour laquelle le comte d'Urgel s'étoit déclaré. Ce prince toujours entreprenant & toujours malheureux dans ſes entrepriſes, après s'être attiré l'exécration des Arragonois par l'attentat commis en la perſonne de l'archevêque de Sarragoſſe, perdit dans cette

ANNÉE de J. C. 1410, & suiv.

occasion la confiance des Catalans, & ce qui le toucha infiniment davantage, il perdit l'espérance dont il s'étoit flatté, que son épée lui ouvriroit un chemin sûr au trône, sans essuyer l'affront d'un examen. Plusieurs seigneurs Catalans pensoient sur cela comme lui, & tenoient leurs vassaux tous armés pour le suivre au premier signal qu'il donneroit : en Arragon ceux qui composoient le faux parlement de Mequinença avoient levé des troupes sous prétexte de la sûreté de leur assemblée ; mais en effet, pour appuyer ses desseins, tandis que dom Antoine de Lune s'emparoit des places du pays de Sobrarbe, & établissoit une communication avec la Guienne, pour recevoir au débouché des Pyrénées un secours considérable que les Anglois avoient accordé au comte.

Dans cette situation le comte d'Urgel pouvoit balancer au moins les forces du parlement d'Alcaniz, quoique soutenues par les troupes qui étoient venues de Castille : pour s'assurer une entiere supériorité, il voulut encore avoir à lui la noblesse du royaume de Valence. Il avoit long-temps flatté chacune des deux factions en secret, qu'il se déclareroit pour elle, & par-là il leur avoit inspiré à toutes les deux un zele presqu'égal pour ses intérêts, & en même temps une

présomption secrete qui les rendoit irréconciliables ; il changea alors de politique, & résolut de sacrifier une partie de ses amis pour se rendre maître avec l'autre de toutes les forces du pays. Le choix fut bientôt fait entre les deux factions ; Jean de Balliéra, chef de la premiere, & en même temps gouverneur général du royaume de Valence, avoit des qualités, ou plutôt des défauts qui le firent préférer à Bernard de Centellas son adversaire. Balliéra étoit un homme qui n'avoit rien de supérieur que sa charge, & une hauteur dans le commandement, qui approchoit fort de la brutalité ; d'autant plus jaloux de son autorité qu'il manquoit des qualités nécessaires pour la rendre respectable, il la soutenoit parmi un nombre de seigneurs & de gentilshommes, en la prostituant à leur vengeance & à leurs brigandages ; il la conservoit parmi le peuple par une injuste & tyrannique sévérité. Comme il joignoit à cet empire absolu sur Valence & sur la plupart des grosses villes de ce royaume une haine implacable contre ceux qui sembloient lui disputer ce pouvoir injuste, il ne vouloit pas s'y soumettre ; le comte d'Urgel jugea que le parti de ce seigneur dans une guerre ouverte seroit le plus nombreux & le plus opiniâtre ; c'étoit ce qu'il

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

lui falloit, ses vrais amis étoient ceux qui avoient perdu jusqu'aux desirs de la tranquillité publique ; & il ne pardonnoit pas au parlement de Tortose, la prétendue foiblesse qu'il avoit de se livrer aux projets pacifiques du parlement d'Alcaniz.

Pour rompre les mesures que ces deux assemblées venoient de prendre, il fit savoir secrétement à Balliéra, que s'il vouloit éclater & user de voie de fait contre la faction des Centellas, il étoit prêt de l'appuyer de toutes ses forces. Il ne fut pas besoin d'une plus longue négociation. Balliéra sur le champ conduisit la milice de Valence sur les terres des gentilshommes ses ennemis, où elle mit tout à feu & à sang. Bernard de Centellas implora le secours du comte pour lui & pour ses adhérans ; mais n'ayant reçu qu'une réponse artificieuse, la nécessité l'obligea de s'adresser au gouverneur d'Arragon & au commandant des troupes Castillanes ; il écrivit en même temps à l'infant Ferdinand, pour le prier de donner ordre aux troupes qui étoient sur les frontieres de la nouvelle Castille, de lui prêter la main dans l'extrêmité où il se trouvoit.

Cependant le comte d'Urgel ayant formé un corps d'armée de Catalans,

d'Arragonois & de Gascons, mit à leur tête le baron de Perellos, homme de réputation, & lui ordonna d'entrer dans le royaume de Valence par le grand chemin qui est entre Alcaniz & Tortose, afin d'effrayer par un bruit de guerre les parlemens qui se tenoient dans ces deux villes. Ils sentirent l'insulte sans en être déconcertés: celui de Catalogne fit même un coup d'autorité en députant un de ses membres à Perellos, pour lui ordonner de changer sa route. Cette défense fut à la vérité inutile; mais dans la suite elle fut avantageuse à la cause publique, parce que la fierté avec laquelle Perellos la rejeta, acheva d'éteindre un reste de bienveillance que la nation Catalane conservoit encore pour le comte d'Urgel.

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

L'armée de ce prince croyoit marcher au pillage & non pas à la guerre; elle fut bien étonnée lorsqu'à mi-chemin de Tortose à Valence, elle trouva un détachement de Castillans qui s'étoit emparé d'un passage étroit entre la mer & les montagnes, qu'il falloit forcer pour joindre Balliéra. Perellos jugea à propos de faire alte en attendant que le gouverneur, qui connoissoit mieux le pays, ménageât la jonction. Il approchoit en effet avec une armée de plus de vingt mille hommes, qu'il avoit assemblée avec au-

ANNÉES de J. C 1410, & fuiv.

tant de violence que de précipitation: à deux lieues du camp de Perellos, il trouva Bernard de Centellas, qui fuivi d'environ deux mille Arragonois & Caftillans, que le gouverneur d'Arragon lui avoit envoyés, s'étoit campé affez avantageufement, pour n'avoir rien à craindre de la multitude que fon ennemi traînoit à fa fuite.

Morviédro, qui donna le nom à la bataille que je vais décrire, eft un bourg fitué à l'entrée de la plaine de Burriana, & au débouché d'une efpece de chauffée ou de chemin fort ferré d'un côté par la mer, & de l'autre par un marais, qui toujours, & fur-tout pendant l'hiver eft impraticable: Centellas ayant fes derrieres bien à couvert contre la furprife de Perellos & des Gafcons, par une riviere qui étoit entre lui & eux, par la petite ville de Caftellon dont il étoit maître, & par les gorges qu'il faifoit garder, avoit pofté fa petite armée dans la plaine derriere Morviédro dont il s'étoit emparé: il voyoit l'ennemi paffer à découvert fur la chauffée, & il étoit maître de ne lui laiffer déployer dans un terrain fort étroit qu'autant de monde qu'il en pourroit battre.

Balliéra qui, dans la fureur que lui infpiroit la préfence de fon ennemi, ne

voyoit point d'obstacles insurmontables, crut que le nombre suppléeroit à tous les autres avantages; il se mettoit donc en devoir de passer, lorsqu'on vint l'avertir que deux gentilshommes lui demandoient audience, l'un de la part du pape Benoît, l'autre de la part de Centellas. Il les reçut à la tête de son armée, & tous deux lui parlerent sur le même ton. Le pape comme un bon pere, & Centellas en fidele citoyen, le conjuroient par les motifs les plus tendres de ne point exposer sa patrie aux fureurs d'une guerre civile, & peut-être à la conquête de l'étranger. L'envoyé de Centellas lui ajouta, que la confiance d'un général dans le plus grand nombre étoit souvent une présomption, & que plusieurs qui le suivoient par crainte, pourroient bien l'abandonner par devoir, lorsqu'il faudroit tirer l'épée contre leurs parens, leurs amis & leurs concitoyens. Si le gouverneur avoit eu du sang-froid, un coup-d'œil jeté sur ses soldats lui auroit fait sentir à leur contenance la vérité de ce discours: mais piqué d'une mauvaise honte, & aveuglé par l'amour de la vengeance, il congédia brusquement les deux envoyés, & continua sa route.

Années de J. C. 1410, & suiv.

Les Arragonois & les Castillans se disposoient à le bien recevoir, lorsqu'il

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

leur arriva un secours considérable. Dom Diégo Gomez de Sandoval, qui commandoit dans la nouvelle Castille, étoit parti de Réquéna sur un ordre de l'infant, & après deux jours de marche en traversant le royaume de Valence, il arriva fort à propos avec douze cents chevaux le jour même de la bataille: ce nouveau renfort en assura le succès; une partie de cette cavalerie fut placée à la droite du côté de la mer, une autre partie à la gauche le long & au-dessous de Morviédro. Le corps de bataille faisoit face à la chaussée: au milieu étoit une espace triangulaire, où l'armée Valenciene ne pouvoit guere s'avancer sans être enveloppée. Pour éviter cet inconvénient, Balliéra fit d'abord passer tout ce qu'il avoit de cavalerie pour occuper le terrain de la droite & de la gauche, tandis que ses meilleurs troupes formeroient un bataillon dans le centre.

A peine quelques lignes de l'infanterie purent-elles se former, la cavalerie Castillane attaqua celle de Valence, qui soutint le premier choc avec beaucoup de fermeté, il paroît même que les Castillans perdirent un peu de terrain en perdant deux de leurs principaux officiers, que les historiens ne nomment pas. Mais Sandoval les ayant lui-même ramenés à la

la charge, la cavalerie Valenciene fut également repoussée des deux côtés sur le corps de bataille, où Balliéra par son exemple, par des menaces, & par de grands coups d'épée qu'il déchargeoit sur ceux de ses soldats qu'il voyoit plier, empêcha quelque temps le désordre ; mais à la fin il devint extrême, & comme le gouverneur étoit le seul, qui dans la confusion se fit distinguer à la magnificence de ses habits & de ses armes, il fut attaqué de toutes parts, & tomba sous les coups. Alors toute son armée, cavalerie, infanterie, pêle-mêle, regagna la chaussée, & la trouvant occupée par les milices qui venoient, ou plutôt qui faisoient semblant de venir à leur secours, la plupart ne purent ni se défendre, parce qu'on les serroit de trop près, ni se sauver, parce qu'à droite & à gauche il n'y avoit que des abîmes. Le fer & l'eau en firent périr environ 4000 ; le carnage eût été bien plus grand, si dom Bernard de Centellas d'un côté & le général Castillan de l'autre n'avoient arrêté l'impétuosité du soldat. Ils firent même sonner la retraite, de peur que les Castillans acharnés à la poursuite des fuyards, n'entraffent avec eux dans Valence, & ne pillassent cette capitale, qu'on avoit intérêt de ménager.

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

La crainte du vainqueur prépara les esprits à la soumission ; la modération qu'il fit paroître dans sa victoire acheva de les gagner. Deux jours après la bataille le peuple de Valence députa à Centellas, pour le prier de venir présider à la place du gouverneur Balliéra à une élection de nouveaux magistrats ; les autres villes qui avoient été dans le parti de Balliéra suivirent l'exemple de la capitale : un reste de faction se soutint encore quelque temps dans une partie de la noblesse, qui fit un parlement à part, mais ce parlement fut bientôt aussi méprisé que celui de Méquinença ; & la nation Valenciene ne tarda pas à envoyer ses députés à Alcaniz pour concerter avec ceux d'Arragon & de Catalogne, la maniere dont on procéderoit à la déclaration du roi légitime.

Pendant la guerre de Valence, les Arragonois & les Catalans n'avoient point perdu de vue le grand objet pour lequel ils étoient assemblés. Après qu'il eut été conclu entr'eux, que la décision sur le droit à la couronne seroit remise au jugement d'un petit nombre de personnes choisies, ils avoient pris toutes les précautions nécessaires pour faire respecter le nouveau tribunal, & pour s'assurer de la part de toutes les per-

ſonnes intéreſſées de leur entiere ſoumiſſion à l'arrêt ſolemnel, qui régleroit la fortune de tant de princes & le ſort des trois royaumes.

ANNEES de J. C. 1410, & ſuiv.

L'autorité dans un temps de brigues & de factions veut être ſoutenue par la force : perſuadés de cette maxime, ils avoient réglé d'abord, que dans toute l'étendue du royaume & de la principauté, on leveroit des troupes, dont une partie défendroit les frontieres de l'invaſion du dehors, tandis que l'autre ſerviroit à réprimer les mouvemens civils au-dedans. Les commiſſions étoient expédiées au nom & ſous l'autorité des deux parlemens, qui avoient auſſi nommé les commandans & les officiers.

On avoit enſuite donné audience aux envoyés des princes qui prétendoient à la couronne, & après avoir écouté leurs demandes, on avoit fait à tous une réponſe générale, dont le précis étoit, qu'on alloit prendre de juſtes meſures pour terminer l'interregne, & pour placer ſur le trône celui que la juſtice y appelloit.

Deux des compétiteurs firent appuyer leur inſtance par de ſolemnelles ambaſſades : la premiere qui étoit du roi de Caſtille en faveur de l'infant Ferdinand, ſon oncle, étoit compoſée de l'évêque de Palencia, de l'amirante dom Henri-

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

quez, du grand-maître de la maison du roi, & de deux docteurs en droit civil & canonique. Ces ambassadeurs après avoir exposé le droit que l'infant avoit à la couronne d'Arragon, déclarerent que le roi leur maître lui transportoit le sien dans son entier; mais qu'il s'attendoit, que les parlemens lui rendroient toute la justice qui lui étoit due, & en disant cela, ils firent sentir que sa cause seroit soutenue de toutes les forces de Castille.

Charles VI, roi de France, avoit envoyé la seconde ambassade en faveur d'Yolande d'Arragon, reine de Naples, & de Louis d'Anjou, duc de Calabre, fils de cette princesse, & parce que Charles n'étoit pas en état de rien faire de plus pour ce prince dans la triste situation où il se trouvoit, il voulut au moins que l'ambassade imposât par la qualité de celui qui en étoit le chef; ce fut Louis de Bourbon, comte de Vendôme, prince du sang royal: il fut reçu avec de grands honneurs dans toutes les villes, principalement dans Sarragosse, où il alla au sortir d'Alcaniz attendre les dernieres résolutions des parlemens.

Ils ne tarderent pas à les prendre. Dès le mois de février 1412, leurs députés eurent ordre d'entrer en conférence,

& de régler entr'eux la forme du jugement & la maniere dont on y procéderoit. Voici les articles qui furent arrêtés le quinzieme du même mois. ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

I°. Qu'il feroit choisi neuf juges, trois de chaque nation, qui après avoir examiné le droit des parties, en décideroient absolument, & sans appel ni révision.

II°. Que l'élection des juges se feroit dans l'espace de vingt jours par les trois parlemens, & qu'en cas que celui du royaume de Valence ne fit pas sur cela la diligence nécessaire, il y seroit pourvu par les deux autres.

III°. Que les neuf électeurs commenceroient l'examen le vingt-neuvieme du mois de mars, & que dans l'espace de deux mois ils le finiroient : on leur permettoit cependant pour un plus ample éclaircissement d'ajouter encore deux autres mois au terme prescrit ; ainsi ils étoient obligés de porter un jugement définitif avant la fin du mois de juillet.

IV°. Qu'avant que de commencer leurs séances dans le lieu qui leur seroit marqué, ils se confesseroient & communieroient tous à une Messe solemnelle, après laquelle ils feroient en public le serment dont voici la teneur.

» Nous jurons à Dieu, & nous pro-
» mettons à notre patrie, que nous

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

» allons procéder avec toute la diligence » possible, selon Dieu, selon la justice, » & selon notre conscience, à la connoissance & à la déclaration de celui qui est » le légitime roi & seigneur des royaumes d'Arragon, de Valence, & de la » principauté de Catalogne. Nous prenons JESUS-CHRIST à témoin, que nous » n'avons aucune aversion, ni aucune » inclination particuliere. Nous jurons » aussi, que nous ne révélerons à personne le suffrage que nous aurons porté, ni celui de nos collegues avant que » la déclaration ait été publiée «.

V°. Que celui des prétendans à la couronne qui auroit pour lui les neuf suffrages, ou pour le moins six, parmi lesquels il y en eût un de chaque nation, seroit sur le champ reconnu pour roi légitime par le consentement unanime des parlemens, & par la soumission pacifique de tous les sujets des deux royaumes & de la principauté.

VI°. Que si après qu'on auroit choisi les électeurs, quelqu'un d'entr'eux se trouvoit hors d'état, soit par maladie, soit autrement, de remplir ses fonctions, les autres auroient le pouvoir d'en nommer un à sa place.

VII°. Qu'ils donneroient audience aux envoyés des princes compétiteurs à

mesure qu'ils se présenteroient : & que si plusieurs se présentoient à la fois, ils garderoient tel ordre qu'il leur plairoit sans être astreints à aucun cérémonial.

Années de J. C. 1410, & suiv.

VIII°. Que les compétiteurs ne traiteroient avec eux que par procureurs ; & qu'ils ne pourroient approcher en personne du lieu où le tribunal se tiendroit, plus près que de quatre lieues ; encore même alors ne pourroient-ils avoir à leur suite plus de vingt hommes armés.

IX°. Que leurs agens ou envoyés ne pourroient pas amener plus de soixante hommes de cheval, & cinquante de pied, les uns & les autres sans armes.

X°. Qu'on désigneroit une ville forte en Arragon, où les juges se rendroient au jour marqué, & de laquelle il ne leur seroit pas permis de sortir avant que l'affaire fût terminée.

XI°. Que cette ville seroit sous la puissance des électeurs, pendant tout le temps qu'ils y demeureroient assemblés ; qu'on y mettroit une grosse garnison, avec deux commandans, l'un Arragonois & l'autre Catalan, qui tous deux prêteroient serment aux électeurs, & leur seroient entiérement soumis.

Tous ces articles ayant été approuvés & signés par tous les députés de Tortose & d'Alcaniz, la séance ne finit

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

pas encore, & l'on profita de l'unanimité des deux nations pour faire le choix de la ville, & pour dresser les lettres de convocation, qui devoient être signifiées à tous les prétendans.

Caspé, qui est une ville sur l'Ebre entre Alcaniz & Tortose, assez voisine du royaume de Valence, fut choisie pour être le fameux tribunal où l'on plaideroit la cause de tant de princes. Comme cette place appartient aux chevaliers de St-Jean, les députés écrivirent aussi-tôt une lettre au pape Benoît, pour le prier d'en attribuer la seigneurie & la jurisdiction aux électeurs pendant tout le temps que dureroit leur commission.

Les lettres de convocation furent dressées tout de suite, & quelques jours après elles furent envoyées à tous les prétendans par le parlement général d'Arragon, autorisé de celui de Catalogne. C'étoit une espece de placard, au haut duquel étoit cette adresse.

AU FILS AINÉ DE L'ILLUSTRISSIME ROI LOUIS DE NAPLES.

AUX ILLUSTRES FERDINAND INFANT DE CASTILLE, ET ALPHONSE DUC DE GANDIE.

AUX EXCELLENS FRÉDÉ-

RIC COMTE DE LUNE, ET JACQUES COMTE D'URGEL.

Au-dessous on leur notifioit en peu de mots, » qu'un petit nombre de personnes » choisies par les parlemens, & qui » auroient un plein pouvoir, s'assemble- » roient le vingt-neuvieme de mars à » Caspé, dans le royaume d'Arragon, » pour examiner, pour connoître, & » pour déclarer auquel des princes pré- » tendans, les parlemens & les vassaux » de la couronne royale étoient obligés » de prêter le serment de fidélité; & le- » quel ils étoient obligés, selon Dieu, » selon la justice, & selon leur con- » science, de regarder comme leur vrai » roi, & leur légitime seigneur «.

Il n'y avoit rien de plus, & les parlemens ne jugerent pas même à propos de demander à ces princes qu'ils envoyassent leurs procureurs: mais ils donnerent ordre aux députés, qui allerent de leur part les trouver chacun en particulier, de leur dire, qu'en cas qu'ils voulussent envoyer à Caspé des ambassadeurs, ou d'autres personnes qui soutinssent leurs prétentions, on les prioit de ne leur donner qu'une suite honnête, suivant les réglemens qu'on venoit de faire à Alcaniz, dont on leur donnoit communication.

Plus la guerre étoit allumée dans le

ANNÉES de J. C. 1410, & suiv.

royaume de Valence, plus les deux autres nations avoient un zele empressé pour donner la paix à l'état en lui désignant un roi. Après cette grande & utile délibération du quinzieme février, les députés de Catalogne retournerent à Tortose pour rendre compte de leur commission, & pour disposer le parlement à se concerter avec celui d'Alcaniz sur la nomination des juges. En arrivant, ils trouverent la réponse que le comte d'Urgel avoit faite aux lettres de convocation : jamais on ne vit rien de plus fier & de plus présomptueux, il y parloit en maître, qui sauroit bientôt se faire obéir, lorsqu'à la tête d'une armée victorieuse il viendroit forcer ceux qui prétendoient être ses juges à le reconnoître pour le seul qui eût un droit incontestable à la couronne.

Au bout de quatre jours le parlement eut raison d'une fierté si mal-entendue : la bataille de Morviédro & le retour honteux de Perellos firent changer de langage au comte, & l'adhésion des Valenciens à tout ce qui avoit été concerté par les députés d'Alcaniz & de Tortose, ne lui laissa d'autre parti à prendre, que celui d'une soumission forcée à la décision du nouveau tribunal qui s'érigeoit à Caspé.

Il ne restoit donc plus pour consommer cet ouvrage de paix, que de nommer les neuf électeurs : le parlement d'Alcaniz craignant avec raison, que dans de nombreuses assemblées il n'y eût diversité de sentimens & d'inclinations sur un article qui souffroit par lui-même d'assez grandes difficultés, commit de sa part le gouverneur général, & le grand justicier d'Arragon pour faire un choix si important, & pour faire agréer aux parlemens des deux autres nations les sujets qu'ils auroient choisi : ces deux grands hommes qui pendant tout l'interregne avoient constamment défendu la liberté de leur patrie, nommerent non-seulement trois Arragonois, parmi lesquels ils n'oublierent pas le compagnon de leurs travaux, Bérenger de Bardaxin, mais aussi trois Catalans, & trois sujets du royaume de Valence ; & ce qui doit convaincre de la sagesse de leur discernement, & en même temps du zele unanime des trois nations pour le rétablissement de la paix, c'est que les trois parlemens applaudirent à cette nomination.

ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

Un lecteur curieux de connoître les hommes singuliers, qui dans les différens siecles & chez les nations différentes ont été employés au maniement des

ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

grandes affaires, attend de moi que je lui apprenne ici quels furent ces neuf sages, au jugement desquels une grande monarchie confia la fortune de ses princes & le sort de ses sujets. Je vas donc exposer ce qu'en ont écrit les historiens qui ont été plus voisins de leurs temps.

Le premier des trois Arragonois s'appelloit Dominique Ram, & non pas Rémund, comme l'appelle Panvinius. Il étoit né à Alcaniz d'une famille distinguée, mais la réputation de son savoir & de sa vertu, beaucoup plus que la noblesse de sa naissance, l'avoit fait évêque d'Huesca, d'où ayant été transféré dans la suite successivement à l'évêché de Lérida & à l'archevêché de Tarragone, il fut créé cardinal par le pape Martin V, & mourut évêque de Porto.

Le second se nommoit François Aranda : c'étoit un simple gentilhomme, qui s'étoit fait connoître à la cour des deux derniers rois, dont il avoit gagné la confiance par une sagesse douce & insinuante : depuis long-temps le dégoût du monde, & le goût de la piété l'avoient conduit dans une Chartreuse célebre, où il avoit pris l'habit parmi ceux qu'on appelle dans cet ordre des *Donnés* ou des *Oblats*. Il ne jouissoit pas si tranquillement des douceurs de la solitude qu'il ne con-

servât de grandes relations avec le monde, qu'il avoit quitté : dès qu'il survenoit quelqu'affaire importante chez les princes; dès qu'il s'élevoit quelque différend entre les seigneurs, on appelloit aussi-tôt le frere François, dont les décisions étoient regardées comme des oracles. Le pape Benoît XIII, depuis sa retraite en Espagne, l'avoit presque toujours auprès de sa personne; il prenoit ses conseils, il l'employoit à différentes négociations, & souvent il l'avoit député aux parlemens de Tortose, d'Alcaniz & de Valence, pour concilier les esprits sur l'affaire de la succession : quoiqu'Aranda n'eût point de lettres, ce talent de conciliation qui n'est jamais sans beaucoup de bon sens naturel, & qui vaut mieux que toute la science, joint à l'estime & au suffrage du Saint-Pere, fit jeter les yeux sur lui pour être de ce fameux sénat, où bientôt on le vit paroître en habit de bure, avec de grands cheveux, & une barbe beaucoup plus longue qu'il n'étoit d'usage de la porter en ce temps-là.

ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

Bérenger de Bardaxin faisoit le troisieme. Ce que nous avons dit de lui en plusieurs occasions, nous dispense d'en faire ici le caractere.

Parmi les trois qui furent choisis du royaume de Valence, il y en avoit deux

ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

qui étoient freres ; la haute idée qu'on avoit de leur droiture & de leur sainteté, fit passer par-dessus la défiance qu'une liaison si étroite devoit naturellement inspirer.

L'un étoit l'illustre Vincent Ferrier, Dominicain, que son éloquence toute chrétienne, sa modération dans le schisme où les saints même soutenoient avec emportement le parti qu'ils avoient embrassé, sa connoissance dans les voies de Dieu, son zele pour le salut des ames avoient rendu célebre dans toute l'Europe, & dont la sainteté attestée par une infinité de miracles, a mérité après sa mort le suffrage & les honneurs de l'église. C'étoit un saint, mais dont la sainteté n'avoit rien de farouche & d'embarrassé, lorsque son ministere le mettoit dans le commerce du monde, & à la cour des princes. Depuis peu de temps il avoit été appellé à celle de Castille, où l'infant Ferdinand avoit fait rendre de grands honneurs à sa vertu, & lui avoit donné des marques d'une confiance entiere pour les affaires de son salut. On soupçonna le prince d'avoir eu dans sa dévotion des vues intéressées ; mais le ministre du seigneur fut à couvert des soupçons d'une reconnoissance trop humaine, qui pût séduire son équité dans le jugement qu'il

porteroit contre Ferdinand & ses compétiteurs. ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

L'autre, qui même avoit été choisi le premier & avant son frere, s'appelloit Boniface Ferrier; il étoit Chartreux, prieur du monastere de *Porta-Céli*, & général de son ordre pendant le schisme dans toute l'étendue de l'obédience de Benoît : on estimoit sur-tout sa probité, sa prudence, & sa capacité dans l'un & l'autre droit.

On leur avoit donné pour troisieme collegue, Ginez Rabaza, très-habile jurisconsulte ; mais étant tombé en démence au commencement de l'examen, ou comme plusieurs le crurent alors, ayant feint un égarement d'esprit pour se dispenser d'une commission qui lui parut dangereuse ; les huit autres électeurs lui substituerent Pierre Bertrand, canoniste très-renommé.

A la tête du triumvirat Catalan, étoit Pierre Sagarriga, archevêque de Tarragone, homme de bien, citoyen zélé, & dont le zele vif & éclairé avoit extrêmement contribué à faire entrer tous les esprits dans le projet de paix qui étoit sur le point de s'exécuter.

Il avoit pour adjoints Guillaume de Valséca & Bernard de Gualbès, deux jurisconsultes, dont l'un s'étoit rendu re-

ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

commandable par une connoissance parfaite des loix & des coutumes de son pays : l'autre par un désintéressement si universel, qu'il étoit le conseil secret de tous les pauvres, méprisant ainsi & l'utile protection des grands, & la gloire d'être l'appui des petits.

La premiere fois qu'on lit cet endroit de l'Histoire Espagnole, on est surpris, que trois assemblées nombreuses, composées des meilleures têtes & des plus grands hommes d'un état, voulant confier à la décision d'un petit nombre de personnes une affaire politique, aussi importante que l'étoit celle de la désignation d'un roi, aient fait choix de neuf particuliers, qui n'étoient jamais entrés dans le maniement des affaires publiques, & dont tout le mérite consistoit dans une grande réputation de probité & de vertu : mais un peu de réflexion fait bientôt sentir, que ce choix fut un chef-d'œuvre de sagesse de la part de ceux qui le suggérerent. Il falloit incessamment finir l'interregne, ou bien l'état étoit perdu : on avoit statué que la voie d'un jugement, autorisé des trois nations, étoit la plus courte & la plus sûre ; mais il y avoit deux grands obstacles au succès de ce projet ; la mutuelle jalousie des grands qui se disputeroient l'honneur de juger

une ſi belle cauſe, & l'indocilité des peuples qui refuſeroient d'acquieſcer à un jugement, qu'ils croiroient être l'ouvrage de l'ambition, ou de la partialité des grands. L'unique moyen de lever ces deux obſtacles, fut celui qu'on prit en nommant pour électeurs des perſonnes qui d'un côté étoient ſans rivaux; & qui de l'autre, par l'idée qu'on avoit conçue de la ſainteté & de l'intégrité de leurs mœurs, canoniſoient en quelque ſorte par avance aux yeux du peuple la déclaration qu'ils alloient faire du prince à qui l'on devoit obéir.

ANNÉES de J. C. 1410, & ſuiv.

Le terme qui avoit été preſcrit pour commencer l'examen approchoit, & Caſpé, par les ſoins du gouverneur d'Arragon, avoit été mis en état de recevoir ſes nouveaux maîtres, & les envoyés des princes. Trois commandans veilloient à la garde de cette place, parce qu'aux deux qui avoient été nommés d'abord, on avoit ajouté un capitaine Valencien, depuis que le royaume de Valence s'étoit uni aux deux autres nations dans des vues de paix: la garniſon étoit très-nombreuſe, & tandis qu'une partie montoit la garde aux portes & ſur les remparts, le reſte formoit au-dehors une petite armée d'obſervation, comme ſi l'on avoit été au milieu d'un pays ennemi. Enfin

ANNÉES de J. C. 1411, & fuiv.

le vingt-neuvieme de mars tout étant difpofé, le nouveau tribunal ouvrit fes féances, après que les neuf juges eurent prêté le ferment de fidélité aux trois parlemens, & eurent reçu celui des commandans, & de toutes les troupes de la garnifon.

Cette ville fourniffoit un fpectacle bien fingulier aux étrangers qui y arrivoient tous les jours pour prendre part au jugement fur la fucceffion. Aux approches & à la premiere entrée ils fe voyoient inveftis de foldats ; le bruit des tambours, le cri des fentinelles, les corps de garde redoublés, tout fembloit leur annoncer la guerre : en avançant ils trouvoient des ambaffadeurs défarmés, qui n'étoient entourés que de jurifconfultes & d'avocats ; & lorfqu'ils étoient parvenus jufqu'à la citadelle, ils y appercevoient neuf fouverains, dont deux étoient eccléfiaftiques, trois moines, & quatre docteurs en robe de palais.

Pour préliminaire on commença par régler le nombre des prétendans à la couronne ; les parlemens n'en avoient admis que cinq, auxquels ils avoient envoyé des lettres de convocation : les électeurs y ajouterent deux princeffes, dont les prétentions leur parurent mériter leur attention ; l'une étoit la ducheffe

d'Anjou, reine de Naples, l'autre la comtesse d'Urgel : la premiere, comme on l'a déja remarqué, étoit fille du roi dom Jean; la seconde étoit sœur de ce même roi, & de dom Martin, qui lui avoit succédé à l'exclusion de la duchesse; & toutes deux prétendoient que leur naissance leur donnoit à la couronne un droit personnel distingué de celui de leur fils & de leur mari. On dépêcha deux couriers à ces princesses pour les avertir qu'elles pouvoient envoyer leurs avocats, qui seroient entendus : la comtesse d'Urgel fit bientôt partir les siens; mais la duchesse d'Anjou pour toute réponse, fit présenter une exclusion qu'elle donnoit en son nom & au nom de son fils à quatre des électeurs. L'exclusion fut aussi-tôt déclarée nulle, & par les juges eux-mêmes, & par les parlemens : alors les ambassadeurs François qui étoient encore en Arragon, se retirerent après avoir répandu une protestation en forme de manifeste, dans laquelle ils établissoient le droit de la reine de Naples & du duc de Calabre; ils montroient ensuite, que le tribunal de Caspé étoit incompétent pour juger de la succession au trône; premiérement, parce qu'une partie de ceux qui le composoient s'étoit trop déclarée en faveur de quelques-uns

ANNÉES de J. C. 1412, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

des prétendans : en second lieu, parce que le pape Benoît XIII, qui ne pardonnoit pas aux princes François la soustraction qu'ils avoient faite de leurs personnes & de leurs états à son obédience, étoit l'ame de ce nouveau conseil, dont tous les membres lui étoient dévoués. Ils menaçoient enfin de la guerre, & ils annonçoient les approches du maréchal de Boucicault, qui avec une armée Françoise à la solde du roi de Naples, viendroit bientôt fondre dans la Catalogne par le Roussillon. Leurs menaces effrayerent peu, & leurs raisons, quoique bonnes, ne firent pas grande impression sur les parlemens qui étoient déterminés à ne rien écouter de ce qui tendroit à éloigner une décision.

Sur ces entrefaites un nouvel embarras étoit survenu : le duc de Gandie étoit mort peu de jours après qu'on lui eût rendu les lettres de convocation, & sa mort avoit fait naître un procès entre son fils Alphonse, comte de Dénia, qui se porta pour héritier, non-seulement de tous ses biens, mais encore de ses prétentions ; & le comte de Prades, son frere. Celui ci soutenoit, que la représentation n'ayant point lieu suivant les loix du pays, il succédoit aux droits de son aîné préférablement & à l'exclusion de

ſon neveu, qui ſe trouvoit plus éloigné que lui de la tige royale. Sur ce fondement il avoit envoyé à Caſpé ſes procureurs : mais les juges ne tarderent pas à déclarer ſur ſa requête, que les droits perſonnels étoient devenus héréditaires du jour que le roi étoit mort, parce que la ſucceſſion ayant été ouverte dès-lors, celui des compétiteurs qui avoit le meilleur droit, le tranſmettoit à ſes enfans, comme il leur tranſmettroit la couronne, ſi ſur le champ il avoit été déclaré roi.

ANNÉES de J. C. 1411, & ſuiv.

Les envoyés du nouveau duc de Gandie furent donc admis au même titre & au même rang qu'on auroit admis ceux de ſon pere. L'infant de Caſtille, le comte & la comteſſe d'Urgel avoient chacun les leur, qui ſe préparoient à bien défendre leur cauſe : la reine Yolande, mere de la ducheſſe d'Anjou, avoit commis des juriſconſultes très-habiles pour ſoutenir les intérêts de ſa fille, & de ſon petit-fils, malgré la proteſtation qui avoit été faite en leur nom. La cauſe du jeune comte de Luna, bâtard du roi de Sicile, étoit la plus abandonnée ; les juges s'en apperçurent bientôt, & par pitié pour ſon enfance, autant que par un reſpectueux ſouvenir de ſon pere & de ſon aïeul, ils ordonnerent, que les trois parlemens prendroient ſoin de ſa défenſe.

ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

Ils s'en chargerent en effet; aussi vit-on bientôt arriver à Caspé trois avocats munis de procuration, trois gentilshommes, & six jurisconsultes, qui firent valoir les prétentions du jeune prince avec beaucoup de zele & d'habileté. L'affaire qui se traitoit à Caspé, étoit autant l'affaire des trois nations soumises à la couronne d'Arragon, que celle des compétiteurs, puisqu'il s'agissoit de la déclaration d'un souverain, qu'elles seroient obligées de reconnoître aussi-tôt que les électeurs lui auroient adjugé la couronne. Les trois parlemens envoyerent donc chacun leurs ambassadeurs pour soutenir les intérêts publics ; ils députerent en même temps vers les prétendans, pour les exhorter à se soumettre sans réserve à la décision qui alloit être portée, & pour représenter à chacun en particulier, qu'en cas qu'il vînt à gagner sa cause, il devoit par toutes sortes de distinctions & de faveurs adoucir à ses concurrens le chagrin d'avoir perdu la leur. Pour n'omettre aucune des précautions nécessaires à l'authenticité & à l'irrévocabilité de ce jugement, ils choisirent deux notaires de chaque nation, qui eurent ordre d'assister à la décision, & d'en faire, en présence de témoins par eux appellés, un acte en bonne forme, dont une copie

feroit délivrée à tous ceux à qui il appartiendroit. Après des réglemens si sages, le parlement d'Arragon se retira à Sarragosse, celui de Catalogne à Montblanc, & celui de Valence demeura dans sa capitale, pour être les uns & les autres plus à portée de veiller de toutes parts à la tranquillité publique.

ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

Les divers incidens que je viens de rapporter, occuperent les électeurs pendant un mois entier, quelqu'envie qu'ils eussent de donner au plutôt leur décision, il ne leur fut pas possible de toucher au fond de la question avant le commencement du mois de mai. Alors commencerent à Caspé les audiences publiques & secretes : les avocats des princes plaiderent tour-à-tour leur cause les uns en présence des autres ; ils l'expliquerent en particulier. Pendant trente jours il leur fut permis de prouver, d'attaquer, de repliquer, de contredire : ce terme étant expiré, les juges se firent donner tous les titres & tous les mémoires que chaque partie crut nécessaires, soit pour détruire les prétentions de ses concurrens, soit pour appuyer les siennes : ils s'enfermerent ensuite dans la citadelle, où il ne fut plus permis à personne d'entrer, & d'où ils ne sortirent eux-mêmes qu'au jour de la déclaration, qu'ils fixerent au

ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

vingt-huitieme de juin, afin que les trois nations en fussent averties, & qu'elles envoyassent de nouveaux ambassadeurs pour rendre cette grande action encore plus solemnelle.

Si je voulois, à l'exemple de quelques historiens modernes, hazarder ici de savantes anecdotes, & feindre des découvertes, je suivrois les électeurs dans leur retraite, & comme si j'avois été le témoin invisible de leurs conférences & de leurs délibérations, je rapporterois d'un air imposant les avis différens qui les partagerent, les raisons qui appuyoient chaque sentiment particulier, les éclaircissemens que l'on chercha de concert; enfin les nouveaux motifs & les autorités qui réunirent un assez grand nombre de suffrages pour former une décision : je trouverois même de quoi appuyer mes conjectures; & j'en aurois pour garant un annaliste Espagnol : mais la hardiesse d'un seul auteur qu'on peut soupçonner de n'être pas exact, parce qu'il est trop diffus, ne doit pas l'emporter sur le silence judicieux des autres écrivains qui ont traité ce point d'histoire; & encore moins sur le témoignage exprès de Laurent Valle, dont voici les paroles : » Lorsque les avocats des princes prétendans eurent dit & produit tout ce qu'ils

» qu'ils jugerent à propos, les juges s'en-
» fermerent dans Caspé sous le serment
» de n'en point sortir que le roi ne fût
» déclaré. Quant aux discours qu'ils eu-
» rent entr'eux, avant que de s'enfermer,
» & après qu'ils se furent enfermés; s'ils
» demeurerent long-temps en suspens,
» s'il y eut diversité de sentimens; si le
» jugement fut unanime ou s'il fut seule-
» ment à la pluralité des suffrages, je n'en
» ai rien appris, & personne n'en a pu rien
» découvrir : ils ont eux-mêmes déclaré
» dans la suite qu'ils avoient été parfaite-
» ment d'accord : peut-être la chose se
» passa-t-elle comme ils l'ont dit, peut-
» être aussi ont-ils cru que l'honneur les
» engageoit réciproquement à un secret
» inviolable «. Cette derniere réflexion renferme à mon avis ce qu'il y a de plus vraisemblable sur cet article; or, la vraisemblance dans l'histoire, doit prendre la place de la vérité, lorsque celle-ci n'est pas suffisamment attestée.

Cependant pour mettre les lecteurs en état de juger sur quel principe la couronne fut déférée à l'un des compétiteurs préférablement à tous les autres, je vais faire un précis de ce qui étoit pour & contre chacun des prétendans. Ils étoient sept parmi lesquels il y avoit cinq princes & deux princesses. Trois des

ANNÉES de J. C. 1411, & fuiv.

princes defcendoient de la maifon royale en ligne mafculine ; favoir, Alphonfe, duc de Gandie, petit-fils de Jacques, dix-feptieme roi d'Arragon ; Jacques, comte d'Urgel, arriere-petit-fils du roi Alphonfe, qui avoit fuccédé au roi Jacques ; & Frédéric, comte de Luna, fils légitimé de Martin, roi de Sicile, & petit-fils de Martin, dernier roi d'Arragon. Les deux autres princes prétendoient à la couronne par leurs meres. Ferdinand, infant de Caftille, par la reine Éléonore, qui étoit fille de Pierre le Cérémonieux, & fœur aînée des deux derniers rois, dom Jean & dom Martin. Louis d'Anjou, duc de Calabre & comte de Guife, par Yolande, fille unique de dom Jean, vingtieme & pénultieme roi d'Arragon. Les deux princeffes concurrentes étoient Yolande dont je viens de parler, & Ifabelle, femme du comte d'Urgel, qui étoit fille de Pierre le Cérémonieux ; mais d'une mere dont la condition étoit fi difproportionnée, que fon mariage & la naiffance de la fille parurent toujours fort équivoques. Je mets ici un arbre généalogique, qui rappellera d'un coup-d'œil à quel degré chaque prétendant tenoit à la maifon royale, & à la perfonne du dernier roi.

Le droit des deux princeffes ne s'étoit

pas long-temps soutenu dans les plaidoyers publics ; leurs avocats avoient eu beau faire valoir l'exemple de Donna Petronilla, fille unique du roi Ramire le Moine, qui avoit apporté la couronne d'Arragon dans la maison des comtes de Barcelone, pour en conclure sur-tout en faveur d'Yolande, qu'étant de la même maniere fille unique du roi dom Jean, le sceptre lui étoit aussi uniquement dévolu. Les agens des deux princesses, soutenoient qu'originairement la couronne d'Arragon étoit sujette à tomber en quenouille, comme les autres couronnes d'Espagne. Pétronille, disoient-ils, avoit succédé à son pere dom Ramire, & jamais son mari n'avoit pris le nom de roi. Il est vrai, que cette princesse fit porter une loi qui excluoit son sexe de la succession au trône, mais cette loi n'avoit pas paru si bien établie à Pierre quatrieme, qu'il ne crût la pouvoir abolir; & en effet, il avoit fait reconnoître sa fille aînée héritiere du royaume, à l'exclusion de dom Jacques son frere. On contesta beaucoup sur ce droit antique, mais pour le détruire absolument, on lui opposa le droit nouveau que la foiblesse ou l'intérêt des derniers rois, la voix des peuples & des exemples décisifs avoient établi pour exclure les prin-

ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1411, & fuiv.

ceffes de la fucceffion au trône. Mais delà même naiffoient deux doutes qui n'étoient pas aifés à réfoudre à des gens, dont une partie cherchoit plus les raifons de droit pour autorifer fes inclinations qu'elle n'étoit difpofée à foumettre fes inclinations à la raifon & au droit. Le premier de ces doutes étoit fi les enfans des femmes exclues étoient déchus auffi-bien qu'elles, & fi en Arragon comme en France, les feules branches mafculines du nom & de la race royale pouvoient prétendre à la fucceffion. Le comte d'Urgel & le duc de Gandie fondoient leur prétention fur l'affirmative, & foutenoient felon notre maxime, que les femmes n'ayant point de droit n'en pouvoient donner à leurs enfans. L'infant de Caftille & Louis d'Anjou alléguoient pour la négative le teftament de plufieurs rois, qui reconnoiffant l'exclufion des femmes avoient fubftitué les races de leurs filles à celles de leurs enfans mâles, fuppofé qu'elles vinffent à manquer. & c'étoit là le fondement du droit qu'ils prétendoient à la couronne. Le fecond de ces doutes, étoit de favoir fi dans l'une & dans l'autre de ces manieres de fuccéder, le droit de repréfentation avoit lieu, & fi le defcendant de l'aîné, quoique plus éloigné de la tige,

devoit être préféré au descendant du cadet, qui en étoit plus proche que lui. Par le droit de représentation, le comte d'Urgel & Louis d'Anjou l'emportoient, l'un sur le duc de Gandie & l'autre sur l'infant Ferdinand. Par le droit de proximité, le duc de Gandie au contraire devoit être préféré au comte d'Urgel, & dom Ferdinand à Louis d'Anjou. Le droit de représentation étoit le plus commun, & ceux qui avoient succédé par le droit de proximité, avoient passé pour usurpateurs dans le sentiment de presque tous les peuples ; mais leur exemple ne laissoit pas de fournir une raison de contester, & une raison apparente passe pour bonne à qui veut régner. Dans l'affaire même dont il s'agissoit, le roi de Castille issu du fils aîné d'Eléonore, mere de Ferdinand, ayant fait examiner s'il devoit prétendre au préjudice de son oncle à la couronne d'Arragon, les jurisconsultes Castillans avoient décidé en faveur de l'oncle, & le roi & la reine sa mere avoient tellement acquiescé à cette décision, quoiqu'apparemment plutôt donnée au crédit de dom Ferdinand, que sur les maximes des loix, qu'ils lui avoient promis des troupes pour le mettre en possession du royaume contesté.

ANNEES de J. C. 1411, & suiv.

Pour Frédéric, bâtard de Sicile, il ne

ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

fut pas long-temps sur les rangs. Quoiqu'à la sollicitation de son pere, il eût été déclaré capable de lui succéder par Benoît XIII, pape à Avignon ; il prétendoit que ce décret purgeant le défaut de sa naissance, ne le rendoit pas moins habile à succéder en Arragon qu'en Sicile ; mais outre que sa légitimation faite par le pape, pouvoit tout au plus le rendre habile à succéder à son pere dans le royaume de Sicile, qui étoit un fief du saint-siege, les Siciliens eux-mêmes étoient si peu disposés à reconnoître un pareil droit, qu'ils avoient envoyé protester aussi-bien que les autres insulaires, qu'ils reconnoîtroient pour leur roi celui à qui les trois parlemens donneroient leurs suffrages pour l'être.

La prétention du duc de Gandie avoit d'abord fait impression ; la qualité de petit-fils de roi en ligne directe & masculine sembloit l'approcher plus près du trône qu'aucun de ses compétiteurs ; mais cette raison après tout étoit plus spécieuse que solide ; aussi les avocats du comte d'Urgel l'eurent-ils bientôt réfutée, en faisant voir que les descendans d'une branche cadette n'ont aucun droit à une couronne, tant qu'il reste des enfans mâles de la branche aînée ; & qu'ainsi le comte d'Urgel, qui descendoit

en droite ligne du roi Alphonse quatrieme, l'emportoit incontestablement sur le duc de Gandie, qui étoit fils de l'infant dom Pedre, frere cadet de ce roi. ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

La concurrence ne se soutenoit donc plus guere qu'entre le comte d'Urgel, l'infant de Castille & le duc de Calabre : elle rouloit sur deux points de droit. Le comte d'Urgel prétendoit que les princesses n'ayant aucun droit à la succession, leurs enfans ne pouvoient y en avoir aucun. L'infant de Castille, conjointement avec le duc de Calabre, soutenoit le contraire; mais ensuite l'infant tournant tête contre le duc, établissoit un autre principe; savoir, qu'entre plusieurs prétendans à une couronne, celui-là doit l'emporter sur les autres, qui lors de l'ouverture de la succession se trouve être le plus proche parent du roi qui vient de mourir, sur-tout s'il est majeur & en état de gouverner.

Les ambassadeurs Castillans sur les mémoires de Vincent Arias, évêque de Placentia, le plus habile jurisconsulte qui fût alors dans toutes les Espagnes, étoient d'abord convenus que les princesses étoient personnellement incapables d'une succession souveraine & royale; ils s'étoient même efforcés de le prouver, premiérement par la raison du bien

ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

public, qui ne souffre pas qu'une femme qui est un enfant ou un mineur perpétuel, gouverne par elle-même un état; ensuite par des loix positives du royaume qui avoient été mises à exécution deux ou trois fois, & tout récemment à la mort de dom Jean, auquel son frere l'infant dom Martin avoit succédé, ayant été appellé à la couronne par le suffrage des trois nations, quoiqu'il fût absent, quoique le roi dom Jean eût laissé deux filles majeures, & que l'aînée de ces deux princesses mariée au comte de Foix, se fût portée pour héritiere du trône : delà ils concluoient que la duchesse d'Anjou & la comtesse d'Urgel étoient personnellement exclues de la succession. Ils montroient ensuite par l'exemple d'Alphonse second, fils de Donna Pétronilla, qui avoit hérité le royaume d'Arragon de son bisaïeul maternel dom Ramire surnommé le Moine, que les enfans des princes sont habiles à succéder par eux-mêmes à leurs parens maternels : par cet endroit ils se flattoient de renverser les prétentions du duc de Gandie, & sur-tout celles du comte d'Urgel. Enfin par la supputation de l'âge du duc de Calabre, ils faisoient voir qu'il n'avoit pas même été conçu du vivant du roi dom Jean son grand-pere maternel, &

que par conſéquent la couronne ayant légitimement paſſée ſur la tête du roi dom Martin, elle étoit devenue ſon héritage qu'il tranſmettoit en mourant à ſon plus proche parent: qu'au reſte il n'y avoit pas à douter que l'infant de Caſtille ne fût le plus proche parent du dernier roi, & que par cet endroit il ne l'emportât ſur le duc de Calabre, le fils de la ſœur ayant un degré de proximité au-deſſus du fils de la niece.

ANNÉES de J. C. 1411, & ſuiv.

Ces raiſonnemens avoient plus de ſubtilité que de ſolidité : car ou le droit ancien n'avoit pas été abrogé par un droit nouveau, & pour lors les princeſſes devoient ſuccéder, puiſqu'il eſt certain par le témoignage de tous les hiſtoriens Eſpagnols, que Donna Pétronilla avoit hérité le royaume d'Arragon immédiatement de ſon pere, lors même qu'elle n'avoit point encore de fils, & qu'à peine elle étoit en âge d'en avoir; ou le droit nouveau avoit abrogé le droit ancien, & pour lors les enfans mâles des princeſſes étoient exclus comme leurs meres, n'y ayant jamais eu d'exception en leur faveur. Dans la derniere de ces ſuppoſitions, le royaume étoit dévolu au comte d'Urgel; dans la premiere, la couronne devoit être reſtituée à la ducheſſe d'Anjou, qui la tranſmettoit à ſon fils:

ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

dans aucune des deux l'infant de Castille ne pouvoit légitimement y prétendre.

Il y a bien de l'apparence que ce dilemme fut proposé aux électeurs, & qu'ils en sentirent toute la force; mais ils étoient électeurs plutôt qu'ils n'étoient juges; & quoique les parlemens eussent fait annoncer dans toute l'Europe qu'il seroit procédé à la déclaration du roi véritable par voie de justice, il est certain qu'ils avoient recommandé en secret aux neuf commissaires de faire attention dans le jugement qu'ils porteroient au bien de l'état, & aux qualités personnelles du sujet encore plus qu'à l'équité des prétentions.

L'attente d'une décision aussi intéressante, que la forme en étoit nouvelle, tenoit en suspens toute l'Espagne : les nations voisines étoient attentives à un événement si singulier, & à mesure que le terme approchoit, il se répandoit dans la ville de Caspé un silence inquiet, formé par les craintes & les espérances de différens ministres, que les parlemens & les princes y avoient envoyés. Enfin le vingt-quatrieme jour de juin, auquel on célebre la fête de S. Jean, les portes de la citadelle s'ouvrirent; il en sortit un huissier qui alla avertir les notaires des

trois parlemens, que le lendemain sur les sept heures du matin, ils eussent à se rendre au pont-levis du château avec un nombre suffisant de témoins. Le vingt-cinq qui étoit un samedi, les notaires se trouverent à l'heure & au lieu qui leur avoient été marqués : ils menoient avec eux six témoins ; savoir, Dominique de La Naïa, Guillaume Caëra & Rémond Finaller, tous trois commandans de la garnison ; Dominique Ram licencié ès droits, prieur de l'église d'Alcaniz, François de Pau & Melchior de Gualbès, gentilshommes. Le même huissier qui les avoit avertis vint les recevoir au guichet, & les conduisit dans la salle où les électeurs étoient assemblés.

Le jugement avoit été arrêté dès la veille, & les juges avoient laissé sur le bureau leurs suffrages cachetés. On les ouvrit, on en fit la lecture en présence des notaires & des témoins ; & sur le champ l'acte de la déclaration fut dressé & signé. Après que cet acte eût été lu & approuvé de nouveau, on y ajouta par ordre des électeurs que la publication en feroit faite le mardi suivant par le révérend pere maître Vincent Ferrier, & pour cet effet, le premier exemplaire lui en fut mis entre les mains par l'évêque d'Huesca. Trois autres furent distribués,

ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

l'un à l'évêque d'Huefca, pour être envoyé au parlement d'Arragon, aussi-tôt après que la publication en auroit été faite : le second à dom Boniface Ferrier pour le parlement de Valence : & le troisieme à l'archevêque de Tarragone pour celui de Catalogne.

Quoique le secret de la nomination du roi fût su de vingt-une personnes, il ne transpira point au-dehors ; & les ministres des princes prétendans n'eurent pas même de quoi fonder une conjecture favorable ou contraire aux intérêts de leurs maîtres : cependant on disposoit toutes choses pour la cérémonie de la publication, & voici quel en fut l'appareil.

Entre la ville & le château de Caspé est une grande esplanade, à laquelle toutes les rues aboutissent : au milieu de cette place, on éleva contre le portail de l'église principale, un grand théâtre de charpente, avec des amphithéâtres à droite & à gauche, un peu moins élevés. Le théâtre étoit partagé en trois espaces, que deux balustrades séparoient : dans l'espace du milieu, qui étoit beaucoup plus large que les deux autres, on dressa un autel avec des bancs des deux côtés sur la même ligne, & une chaire de prédicateur au coin de l'évangile : au-delà des deux balustrades, on prépara des sieges,

on en fit autant sur les amphithéâtres, & tout cela fut orné de superbes tapis, & des meubles les plus précieux de la couronne. ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

Comme les parlemens des trois nations avoient bien prévu que le concours seroit immense à Caspé, ils avoient eu soin d'envoyer chacun un officier général avec de nouvelles troupes, on redoubla la garde au-dedans & au-dehors. Le mardi matin à la pointe du jour, le gros de la garnison fut distribué sur les remparts, & de distance en distance dans les rues de la ville jusqu'à l'esplanade : ensuite les trois alcaïdes ou commandans de la place, suivis chacun de cinquante cavaliers, & de cinquante arbalêtriers à pied, tous habillés de velours de différentes couleurs, & les chevaux caparaçonnés de même, se rendirent à la porte de la citadelle, où dom Martin Martinez de Marzilla, général Arragonois, qui étoit arrivé depuis peu, avoit arboré le grand étendard royal d'Arragon. Peu de temps après, les ambassadeurs des trois nations & les envoyés des princes arriverent successivement, & prirent les rangs qui leur avoient été réglés : sur les neuf heures les électeurs qui étoient assemblés dans la salle du château, se mirent en marche pour se

ANNÉES de J. C. 1411, & suiv.

rendre à l'église, & delà monter à leurs places. Dès qu'ils parurent, tous les yeux se tournerent sur eux, & pendant tout le temps que dura la cérémonie, ils ne jeterent leurs regards sur personne. Tel fut l'ordre d'une assemblée si auguste.

Les électeurs étoient assis aux deux côtés de l'autel, quatre d'une part & quatre de l'autre; l'évêque d'Huesca qui faisoit le neuvieme, étant dans un fauteuil au coin de l'épître, parce qu'il officioit : du même côté au-delà de la balustrade, étoient les ambassadeurs du royaume d'Arragon, & ceux du royaume de Valence, qui avoient à leurs pieds sur des bancelles plus basses les alcaïdes & les généraux de leur nation : du côté de l'évangile, par-delà la balustrade, les ambassadeurs de Catalogne occupoient les premieres places, ayant également au-dessous d'eux l'alcaïde & le général de leur nation, & à côté les envoyés de Majorque. A droite & à gauche sur le double amphithéâtre, on voyoit les ambassadeurs de Castille, & les députés ou agens des différens princes qui prétendoient à la couronne : tout autour les officiers subalternes avec les cavaliers & les arbalêtriers des trois royaumes, le visage tourné du côté de la ville, formoient une garde à pied & à cheval.

Mariana écrit que le pape Benoît assista en personne à la déclaration du roi pour laquelle il avoit eu des soins si empressés : un auteur qui l'a suivi nous décrit le trône où le pontife fut placé ; mais comme les historiens antérieurs n'en ont point parlé, & que d'ailleurs il n'est point fait mention de la présence du pape, dans l'acte authentique de la déclaration que Jérôme Blancas a transcrit tout entier sur l'original dans ses excellens commentaires, je ne hazarderai point un fait qui me paroît au moins fort douteux, & j'épargnerai à mes lecteurs une description encore plus inutile.

ANNÉES de J. C. 1412, & suiv.

La cérémonie commença par une Messe du St-Esprit, qui fut célébrée à la vue de tout le monde. Aussi-tôt qu'elle fut finie, S. Vincent Ferrier monta en chaire, & en un clin-d'œil il se fit un silence prodigieux dans le plus grand auditoire qui fût jamais. *Réjouissons-nous*, dit le Saint, en prenant pour texte les paroles de S. Jean dans l'Apocalypse, *tressaillons de joie, & rendons gloire à Dieu, parce que les nôces de l'Agneau sont venues.* Il fit ensuite une vive peinture des malheurs où l'état avoit été exposé, pour augmenter par ce contraste la joie de les voir finir : il traça d'après l'Écriture le caractere d'un roi accompli : *C'est sur ce portrait,*

ANNÉES de J. C. 1412, & suiv.

ajouta-t-il, *& suivant ces regles, que nous en avons choisi un pour gouverner ces royaumes : Dieu nous l'a donné, malheur à ceux qui rejeteront l'Oint du Seigneur.* Il s'étendit un peu davantage sur ce dernier article ; après quoi prenant en main l'acte authentique, qui lui avoit été remis pour en faire la publication, il éleva la voix, & proclama l'infant Ferdinand de Castille, roi d'Arragon, de Valence, & comte de Barcelone.

Au nom de l'infant, il s'éleva un cri de *vive Ferdinand ! vive le roi !* qui passant de bouche en bouche, se répandit bien avant dans les campagnes, & se porta jusque dans les villes voisines. Au milieu des acclamations du peuple, & au bruit des trompettes, l'évêque d'Huesca entonna le *Te Deum*, pour rendre graces à Dieu d'un si heureux succès, & l'assemblée s'étant séparée, on vit voler de toutes parts des couriers, qui alloient porter cette grande nouvelle aux parlemens, la répandre dans les trois royaumes, & l'annoncer au nouveau monarque.

Ainsi fut terminé, deux ans & quelques mois après la mort du roi dom Martin, vingt-unieme roi d'Arragon, ce dangereux interregne, qui auroit livré l'état, ou à une conquête étrangere, ou à une tyrannie domestique, si la pré-

voyance du parlement d'Arragon, la modération de celui de Catalogne, la sagesse de dom Ximénès de la Cerda, grand-justicier, la fermeté du gouverneur-général, dom Gilles Ruys Lihorio, & le zele courageux de l'illustre Béranger de Bardaxin n'avoient levé tous les obstacles, qui s'opposerent successivement à une décision pacifique. Je n'ajouterai point de réflexion à cette narration, dont la longueur demandera peut-être quelque indulgence. Mariana m'avoit paru trop concis dans l'exposé d'une affaire si importante ; je me suis donc mis à faire des recherches dans les historiens qui l'ont précédé, & parce qu'il m'en a coûté de la peine, j'ai succombé à la tentation de n'en rien perdre.

ANNÉES de J. C. 1412, & suiv.

Ferdinand étoit à Cuença dans la Castille nouvelle, lorsque les couriers, partis de Caspé après la publication, lui annoncerent, qu'il venoit d'être déclaré roi ; il en prit donc le titre, & il écrivit en cette qualité au roi de Castille, son neveu. Peu de jours après, il reçut une solemnelle députation du parlement d'Arragon : l'évêque d'Huesca à la tête de trois autres ecclésiastiques, quatre seigneurs *ricos-hombres*, quatre gentilshommes, & sept personnes du quatrieme ordre ou des communes, vinrent lui présenter les

ANNÉES de J. C. 1412, & suiv.

respects & les soumissions de l'assemblée. Ils avoient ordre de s'en tenir à ces termes généraux, & de revenir aussi-tôt après, parce que Ferdinand, quoiqu'il fût déclaré roi, ne pouvoit être reconnu en cette qualité par la prestation du serment de fidélité, que dans les états généraux, où il devoit lui-même avant toutes choses promettre avec serment la conservation des coutumes & des privileges de la nation. Le grand-justicier & Bérenger de Bardaxin furent députés en particulier, & à demeure auprès de sa personne pour l'en instruire, pour le mettre au fait de l'état des affaires, & pour lui inspirer les sentimens qu'il lui convenoit de prendre envers ceux qui avoient été ses compétiteurs, ou qui s'étoient déclarés en leur faveur. Les députés du parlement de Catalogne lui recommanderent en particulier le comte d'Urgel, qu'ils espéroient engager à lui rendre l'obéissance d'un sujet, & l'hommage d'un vassal. Enfin les députés du royaume de Valence le conjurerent d'oublier tout le passé, & de venir au plutôt rendre la tranquillité à des sujets, dont il feroit le bonheur, & qui feroient le sien.

Comme il étoit régent du royaume de Castille, pendant la minorité du roi dom Jean II, son neveu, il ne crut pas

devoir remettre l'autorité royale toute entiere entre les mains de la reine, qui partageoit la régence avec lui : le parti qu'il prit fut de nommer l'évêque de Siguença & l'évêque de Carthagene, avec quatre ſeigneurs pour aſſiſter aux conſeils en ſa place. Il donna enſuite quelques jours au réglement des affaires, qui lui parurent mériter davantage ſes attentions. Pendant ce temps-là la plupart des officiers Caſtillans ſe rendoient à Cuença, dans le deſſein de conduire juſque ſur ſon trône un prince qui avoit été leur général, & ſous les ordres duquel ils avoient acquis tant de gloire dans la guerre contre les Maures : la nouvelle reine Éléonore d'Albuquerque arriva avec les princes & les princeſſes ſes enfans, & l'on ſe mit en marche les derniers jours du mois de juillet.

ANNÉES de J. C. 1412, & ſuiv.

Le roi étoit à cheval avec les quatre princes ſes aînés, dom Alphonſe, dom Jean, dom Henri & dom Sanche, que quelques auteurs appellent dom Ferdinand : le cinquieme qui ſe nommoit dom Pedre, & qui n'avoit encore que huit ans, étoit dans le char de la reine avec les deux princeſſes, Marie & Éléonore, dont l'une fut reine de Caſtille, & l'autre de Portugal. A quelque diſtance des frontieres d'Arragon parut la nobleſſe de ce

ANNÉE de J. C. 1412, & suiv.

royaume, & celle du royaume de Valence. Tous mirent pied à terre à la vue du roi, & vinrent lui baiser la main. La noblesse de Catalogne n'avoit pas jugé à propos de sortir des frontieres de l'état; elle étoit donc restée sur les terres d'Arragon; & ce ne fut qu'à l'entrée du royaume qu'elle salua le roi : elle prétendit même que suivant l'usage reçu dans de pareilles cérémonies, il falloit s'en tenir à une profonde inclination sans descendre de cheval. Le roi ne leur en fit pas un accueil moins gracieux; mais pour montrer davantage la confiance qu'il avoit en ses nouveaux sujets, il se tourna alors du côté des seigneurs Castillans qui l'avoient accompagné, & après les avoir remerciés, il les congédia, ne se réservant que les anciens officiers de sa maison.

A mesure qu'on approchoit de Sarragosse, le cortege grossissoit : les seigneurs accouroient de toutes parts à la rencontre du nouveau roi, & lorsqu'il entra dans la capitale, on remarqua que de tous les grands qui avoient le titre de *ricos-hombres*, il ne manquoit que le seul dom Antoine de Lune. Cette entrée eut assez l'air d'un triomphe, & la fête en dura plusieurs jours, pendant lesquels le roi, la reine, les princes & les princesses étoient obligés de se donner continuellement en

ſpectacle. Ferdinand jouiſſoit avec plaiſir de cette tendreſſe publique, & de la joie ſincere qui paroiſſoit ſur tous les viſages ; mais comme il alloit toujours à l'eſſenciel, dès le lendemain de ſon arrivée, qui étoit le cinquieme jour d'août, il convoqua les états généraux du royaume pour le vingtieme, & en même temps il fit publier une amniſtie pour tous ceux qui avoient pris parti dans les derniers troubles. On en excepta ſeulement les auteurs & les complices de l'aſſaſſinat qui avoit été commis en la perſonne de l'archevêque de Sarragoſſe.

ANNÉES de J. C. 1412, & ſuiv.

Au jour marqué l'aſſemblée ſe trouva très-nombreuſe dans la grande égliſe de ſaint Sauveur. Le roi y ayant été conduit par le gouverneur général, commença par jurer lui même entre les mains du *juſtice* majeur, la conſervation des privileges, des libertés & des coutumes du royaume. Il ſe plaça enſuite ſur le trône qui lui avoit été préparé, & il reçut le ferment de fidélité de tous les états. Parmi les grands vaſſaux qui vinrent lui rendre hommage, le duc de Gandie qui avoit été un de ſes concurrens, fut le premier qui lui baiſa la main, & qui s'avoua ſon vaſſal pour le comté de Ribagorce : la comteſſe douairiere d'Urgel & le bâtard de Sicile en firent autant par

ANNÉES de J. C. 1412, & suiv.

procureur, pour les terres qu'ils tenoient de la couronne : après quoi les états députerent au prince Alphonse, fils aîné du roi, pour le prier de se rendre à l'assemblée. Il y vint, & après le serment ordinaire entre les mains du *justice* majeur, il fut proclamé prince de Girone, héritier présomptif de la couronne, & en cette qualité gouverneur & lieutenant-général de l'état.

Pendant ce temps-là, le comte d'Urgel, à qui il ne restoit de ses prétentions, que la haine publique & le souvenir des excès qu'il avoit commis, cherchoit des prétextes pour manquer à la parole qu'il avoit solemnellement donnée de se soumettre au jugement des électeurs, & de reconnoître pour roi celui qu'ils désigneroient. Marguerite de Montferrat sa mere, ne cessoit de lui répéter : *Mon fils, il faut être roi ou rien.* Elle seconda même par ses intrigues les efforts qu'il fit pour se soustraire à l'obéissance d'un prince qu'il regardoit comme l'usurpateur d'un trône qui lui appartenoit. Ferdinand mit tout en œuvre pour l'engager à prendre le parti de la soumission ; mais d'abord le comte feignit une maladie pour n'être pas obligé de se trouver aux états, & d'y prêter le serment de fidélité : il tenta ensuite le duc d'Anjou, qui ne se trouva

pas en état de lui prêter la main : enfin ayant ramassé quelques troupes, il voulut se fortifier dans les villes de son appanage, en attendant des secours qu'il mandioit en France & dans la Guyenne Angloise, mais le roi ne lui en donna pas le temps. Pendant que le duc de Gandie, qui avoit rendu hommage au nouveau monarque, tenoit la campagne avec un corps de troupes, Ferdinand alla brusquement assiéger le comte, qui s'étoit fortifié dans Balaguer. Après une assez longue résistance, il perdit sa place & la liberté. Le roi le condamna à une prison perpétuelle ; il le fit même transférer à Uruenna, place forte de Castille, de peur que la vue de ses disgraces ne réveillât dans le cœur de ses compatriotes une compassion dangereuse : ainsi le flegme & la modération acquirent à Ferdinand un trône, que la précipitation & l'emportement firent perdre à son rival. La mere du comte fut quelque temps après arrêtée & mise hors d'état de continuer ses pratiques secretes. L'infante Isabelle d'un naturel porté à la douceur, reçut du roi, son neveu, toutes les marques de distinction dues à son mérite & à sa naissance. Pour dom Antoine de Lune, qui par opiniâtreté ou par désespoir étoit demeuré fidele au comte dans sa ré-

ANNÉES de J. C. 1412, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1412, & suiv.

volte, il fut contraint de demander pardon. Mais par de nouvelles imprudences, il fut obligé d'abandonner le royaume, & les grands biens qu'il y possédoit. Il se retira en Guyenne, delà il passa en France, & puis en Angleterre : ses malheurs enfin firent oublier ses crimes, & après vingt années d'exil, il revint dans sa patrie, où s'étant enfermé à Mequinença, on lui laissa couler en repos les misérables restes d'une vieillesse obscure & mal-aisée.

La réputation & le bonheur du nouveau roi firent en Italie ce que la sagesse de ses démarches venoit de faire en Espagne : la Sicile & la Sardaigne furent soumises à son autorité, avant qu'il eût pensé à les soumettre ; & en moins de deux ans il vit aux pieds de son trône tous ceux qui s'étoient armés pour lui disputer des couronnes. Les premiers momens de cette tranquillité si long-temps desirée, furent employés à réparer les désordres, que les troubles passés avoient répandus dans les deux royaumes & dans la principauté. Ferdinand assembla tour-à-tour les états des trois nations, & choisissant dans chaque assemblée les hommes les plus distingués par leur sagesse, & par leur zele pour le bien public, il prit avec eux des mesures efficaces & promptes pour rétablir la police dans les villes,

villes, le travail & l'agriculture dans les campagnes, l'union parmi les grands, la subordination, la justice & l'abondance dans toute l'étendue de sa domination. Années de J. C. 1412, & suiv.

Ces soins domestiques ne lui déroberent aucune des précautions qu'il devoit prendre contre les attaques du dehors: les villes frontieres étoient hors d'insulte; des troupes nombreuses & bien disciplinées fermoient tous les passages de Guyenne en Arragon, & de France en Catalogne. De tous ses compétiteurs le seul duc d'Anjou pouvoit encore lui causer quelqu'inquiétude: ce prince à la vérité étoit plus occupé de la conquête du royaume de Naples sur Ladislas, que de soutenir les droits de sa femme & de son fils sur l'Arragon. La France plus agitée que jamais de troubles domestiques, avoit plutôt besoin de l'entremise & du secours de Ferdinand, qu'elle n'étoit en état de lui disputer la possession de son nouveau royaume: un monarque qui auroit eu des vues moins étendues s'en seroit tenu à des sûretés présentes; Ferdinand ne s'en contenta pas, persuadé qu'un droit litigieux est toujours sujet à des révolutions; il voulut avoir une rénonciation de la duchesse d'Anjou & du duc de Calabre. Ladislas lui fit naître l'occasion de la demander & de l'obtenir. Les

ANNÉES de J. C. 1412, & suiv.

ambaſſadeurs qu'il lui avoit envoyés de Naples pour le complimenter ſur ſon heureux avénement à la couronne, avoient ordre de lui propoſer une ligue offenſive & défenſive contre leur commun rival. Ferdinand répondit, que Louis avoit été ſon concurrent, mais qu'il n'étoit pas ſon ennemi. Il communiqua la propoſition qu'on lui faiſoit à la reine douairiere d'Arragon, mere de la ducheſſe d'Anjou, cette confidence adroite eut l'effet qu'il s'en étoit promis; la reine avertit ſa fille de la négociation, & le duc pour en arrêter le cours, renonça par un écrit authentique à toutes les prétentions que ſa femme & ſon fils pourroient avoir ſur le royaume d'Arragon, moyennant cent cinquante mille florins, que Ferdinand s'obligeoit de leur payer.

Depuis la mort du jeune roi Martin, les vicomtes de Narbonne avoient mis les affaires de Sardaigne en grand danger. La puiſſance de Ferdinand rendit Guillaume, petit-fils d'Aimeric, plus circonſpect à pouſſer la guerre, & plus facile à écouter les conſeils de ceux qui lui perſuaderent de traiter de ſes droits avec ce prince. La maniere honorable dont il en fut reçu dans un voyage qu'il fit à ſa cour pour négocier cet accommodement, acheva de le gagner. Il lui vendit

ce qu'il possédoit en cette isle, & par-là Ferdinand ôta à la monarchie d'Arragon un grand obstacle à l'entier assujettissement d'un royaume, qui lui avoit coûté tant de sang. Le peu qu'il en restoit à soumettre ne lui donna plus d'inquiétude, & il mit les choses en tel état, qu'au premier loisir qu'on auroit d'y mener un peu plus de troupes, on n'y laisseroit plus rien à faire. La Sicile lui fit plus de peine. Dom Bernard Cabréra, comte de Modica en cette isle, qui avoit tant contribué à en assurer la conquête, avoit été soupçonné durant l'interregne de s'en vouloir faire roi, par l'audace qu'il avoit eue de prétendre au mariage de la reine dont il étoit devenu amoureux. La reine l'avoit méprisé. Il avoit armé pour se saisir d'elle, & cette princesse avoit été obligée d'appeller à son secours Loharri, amiral de Sicile, ennemi juré du comte. Delà il s'étoit formé deux partis qui avoient divisé le royaume; celui de Cabréra avoit fait de si grands progrès, que ce général avoit assiégé la reine dans Palerme. Elle lui avoit échappé; mais Cabréra continuant son siege, espéroit que Palerme une fois réduite, en quelque lieu que la princesse se retirât, il s'en rendroit aisément maître, lorsqu'allant reconnoître des postes il fut trahi, fait prison-

ANNÉES de J. C. 1412, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1413, & suiv.

nier, & mis entre les mains de l'amiral, qui le traita indignement dans un château où il l'enferma. Pendant que ces choses se passoient en Sicile, Ferdinand ayant été déclaré roi, un de ses premiers soins fut de conserver un si beau fleuron de sa couronne. Il envoya des ambassadeurs pour affermir l'autorité que son prédécesseur avoit donnée à la reine, avec ordre à l'amiral de lui envoyer Cabréra. L'amiral s'en étant excusé sur ce qu'il avoit dessein, disoit-il, de le mener lui-même au roi, Ferdinand fut embarrassé, étant dangereux de pousser dans la conjoncture du temps un homme d'un si grand crédit. Il crut néanmoins devoir risquer un commandement nécessaire pour affermir son autorité, & par l'événement cette fermeté parut être le bon parti. L'amiral n'osa repliquer. Le comte de Modica fut mis entre les mains des ambassadeurs, & envoyé au roi, qui lui pardonna; ce prince l'ayant apparemment jugé assez puni par sa faute même, & par le ridicule que lui avoit attiré une passion de jeune-homme dans un vieillard respectable d'ailleurs par des actions fort éclatantes. Je sais que le judicieux Surita a douté, & de cet amour, & de cette ambition du comte : il a cru que Valla dont nous la tenons, en avoit voulu faire un roman.

Cet écrivain en effet rapporte des circonstances assez remarquables de ce fameux événement, & l'on voit bien qu'il a affecté d'orner sa narration de divers faits mêlés de tragique & de plaisant, qui ont l'air de ces anecdotes que les gens sages ne croient pas : mais pour le fonds, outre que Valla écrivoit dans un temps trop proche de celui du fait qu'il écrit, pour oser débiter une fable de la nature de celle-là, à bien examiner les raisons de Surita, elles paroissent foibles, pour détruire l'autorité d'un historien, qu'il dit lui-même se piquer plus qu'un autre de dire la vérité. Quoi qu'il en soit, la disgrace de Cabréra & la soumission de Loharri rendirent la Sicile assez paisible, pour ôter au roi l'inquiétude qu'il avoit de ce côté-là. Il ne se passa pas néanmoins bien du temps qu'il n'en eût deux nouveaux sujets. Le premier fut le bruit qui se répandit, qu'un des infans de Portugal recherchoit la reine de Sicile, & que ce mariage se traitoit. Ce bruit ne troubla pas long-temps le repos de Ferdinand. Le roi de Navarre rappella sa fille, qui devint héritiere de son royaume : mais les efforts que firent les Siciliens pour détacher leur monarchie de celle d'Arragon, donnerent une bien plus longue inquiétude au roi. Il avoit envoyé en

Annees de J. C. 1413, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1413, & suiv.

cette isle en qualité de gouverneur l'infant dom Juan, l'un de ses fils. Les Siciliens prirent cette occasion de proposer à Ferdinand de donner à ce fils qu'il aimoit la couronne de Sicile en partage. Ferdinand n'y voulut point entendre, & ne put se résoudre à consentir au démembrement d'une partie si considérable de la sienne, qu'il vouloit laisser à son fils aîné dans l'état qu'il l'avoit reçue des derniers rois ses prédécesseurs. Le respect que tous les enfans du roi Ferdinand avoient pour lui, épargna à ce prince le chagrin qu'il auroit eu de voir cette séparation. Les Siciliens presserent dom Juan d'accepter le sceptre qu'ils lui offroient, & qu'ils sembloient même le vouloir forcer de prendre : mais le jeune prince avertit toujours fidellement le roi son pere de toutes leurs démarches & des siennes, & ils firent si bien tous deux, agissant de concert l'un avec l'autre, que les Siciliens n'oserent pas pousser cette affaire plus loin.

Si l'on sentit en Arragon la douceur d'un regne que tant de vertus rendoient aimable & glorieux, les Castillans ne furent pas moins sensibles à l'honneur qui leur revenoit d'avoir donné un roi à leurs voisins; l'amour qu'ils portoient au prince régent & leur générosité naturelle les

engagea à lui faire présent de cent mille écus d'or, qui avoient été levés pour faire la guerre aux Maures avec lesquels on venoit de signer une treve. La reine y joignit une couronne très-riche : jamais présent ne fut fait avec plus d'inclination. Cette princesse étoit charmée qu'on eût rendu justice au mérite de l'infant; elle l'étoit encore davantage, de ce que par l'éloignement du régent, elle devenoit seule maîtresse du gouvernement & des trésors de Castille.

ANNÉES de J. C. 1414, & suiv.

Les états étoient convoqués à Sarragosse pour les premiers jours du mois de février de l'année 1414 : ce fut alors que le roi se voyant paisible possesseur de son royaume, fit la cérémonie de son sacre, & quelques jours après celle du couronnement de la reine. Les joûtes, les tournois, tous les exercices de chevalerie accompagnerent cette fête où se trouverent les ambassadeurs de France & d'Angleterre : sur la fin du mois, on vit encore arriver ceux de l'empereur. Ces ambassades n'étoient pas de pur cérémonial; les ministres des trois couronnes après les premiers complimens, agirent de concert auprès de Ferdinand, pour le faire entrer dans le glorieux projet que leurs maîtres avoient formé d'éteindre le schisme, qui depuis près de quarante

ANNÉES de J. C. 1414, & suiv.

ans désoloit l'église. Charles VI, roi de France, avoit commencé ce grand ouvrage si digne d'un roi très-chrétien. Sigismond de Luxembourg, qui de roi de Hongrie avoit été élu empereur après la mort de Robert de Baviere, le poursuivit avec un zele qui rend encore aujourd'hui sa mémoire respectable chez toutes les nations catholiques; mais on peut dire, que Ferdinand y mit la derniere main.

La voie de cession ou de déposition qu'on avoit prise si infructueusement au concile de Pise, n'auroit pas eu un succès plus heureux à celui de Constance, si les rois de Castille, d'Arragon & de Navarre, avec les comtes de Foix & d'Armagnac, qui suivoient encore l'obédience de Benoît XIII, n'avoient enfin abandonné cet antipape dans son obstination à retenir la tiare pontificale, que l'intérêt & la voix de l'église lui redemandoient depuis si long-temps. Ferdinand n'avoit pas oublié l'empressement que Benoît avoit eu de le voir sur le trône d'Arragon, & les mouvemens qu'il s'étoit donnés pour l'y placer; sa reconnoissance étoit égale au bienfait, aussi ne la fit-il céder qu'à l'amour qu'il devoit à l'église, encore même chercha-t-il à accorder ces deux devoirs, de maniere

qu'il ne manquât ni à sa religion ni à son bienfaiteur. Dans cette vue, il alla d'abord lui rendre une visite à Morella dans le royaume de Valence, où cinquante jours de conférence, & les honneurs qu'il lui rendit pendant tout ce temps-là, jusqu'à le servir à table, & lui porter la robe en public, ne firent pas la plus légere impression sur un vieux politique, qui ne se laissoit ni séduire par les caresses, ni abattre par les contradictions.

ANNÉES de J. C. 1415, & suiv.

Ferdinand envoya peu de temps après ses ambassadeurs au concile qui s'assembloit à Constance, & comme il conservoit toujours une grande autorité en Castille, il engagea la reine à donner aussi cette marque de soumission à l'église; mais dans les instructions qu'il donna aux uns & qu'il fit donner aux autres, il leur étoit singuliérement recommandé d'apporter tous leurs soins à ce que le concile ne procédât point à la déposition de Benoît, quand même les deux autres papes auroient donné leur démission, jusqu'à ce qu'on eût fait de nouveaux efforts pour l'engager à quitter volontairement le pontificat. Le roi en écrivit à l'empereur, qui étant entré dans ses raisons, & y ayant fait entrer les peres du concile, voulut bien faire un voyage exprès jusqu'en Espagne, dans l'espé-

ANNÉES de J. C. 1415, & suiv.

rance que Ferdinand lui donnoit, qu'ils pourroient tous deux ensemble obtenir de Pierre de Lune ce qu'il n'avoit pu en obtenir jusqu'à présent seul à seul.

L'empereur partit donc de Constance, & après avoir traversé toute la France, il entra dans le Roussillon, où le prince de Girone l'attendoit sur la frontiere pour le recevoir, l'accompagner ensuite, & lui faire rendre tous les honneurs qui étoient dûs à sa dignité. Il s'en fallut peu que Benoît toujours soupçonneux, & toujours ennemi des voies de conciliation, ne manquât au rendez-vous : enfin le roi à force d'égards & de prieres, l'amena jusqu'à Perpignan avec une garde de quatre cents chevaux, & de cinq cents arbalestriers que le pontife avoit levée pour sa sûreté. Perpignan avoit été choisi pour être le lieu de la conférence; l'empereur y fit son entrée le dix-septieme de septembre : Ferdinand avoit eu soin d'y assembler les ambassadeurs de tous les princes qui étoient sous l'obéissance de Pierre de Lune, afin, ou que sa démission, s'il la donnoit, fût plus authentique, ou que son refus, s'il persistoit dans son opiniâtreté, rompît tout d'un coup les engagemens que ces princes & leurs sujets conservoient encore avec lui : le premier de ces deux partis étoit en toute

maniere le plus convenable & le plus souhaité ; déja l'antipape Grégoire XII avoit envoyé par procureur sa démission au concile, & le vrai pape Jean XXIII y avoit donné la sienne pour le bien de la paix : il n'y avoit pas d'apparence que Benoît s'écartât de l'exemple de ses compétiteurs, lui qui avoit si souvent promis, & qui avoit même protesté avec serment, qu'il renonceroit au gouvernement de l'église dès que ceux qui le lui disputoient, ou qui le partageoient avec lui, y auroient renoncé. Cependant il éluda long-temps la proposition que l'empereur & le roi lui en firent, & lorsqu'après les instances les plus fortes & les plus tendres, ces deux princes lui demanderent, quelle étoit enfin sa derniere résolution? » Ma résolution, répondit-» il, & mon devoir, sont de ne point » abandonner la barque de saint Pierre » qui m'a été confiée, j'ai toujours été » le vrai pape, aujourd'hui je suis le seul; » malheur à moi si je laisse le troupeau » de JESUS-CHRIST sans pasteur ; anathême à ceux qui attaqueront l'unité, » & qui troubleront la tranquillité de l'é-» glise en mettant à ma place un étranger » & un mercenaire «. Sur cette réponse, qui étoit une insulte faite au concile, à l'empereur, & à tous les souverains, on

ANNÉES de J. C. 1415, & suiv.

ANNÉES de J. C 1415, & suiv.

se sépara : Sigismond reprit la route de Constance, Benoît regagna par mer son château de Péniscola, où il vit bientôt toute son église renfermée avec lui ; car Ferdinand ne le regardant plus que comme un schismatique endurci, dont il redoutoit peu les anathêmes, renonça par un édit public à son obédience. Son exemple en détacha la Castille, la Navarre, le pays de Foix & le comté d'Armagnac. Ces états avec le royaume d'Arragon, celui de Valence & la principauté de Catalogne s'unirent au concile de Constance. Par cette union dont Ferdinand fut le seul auteur, & par l'élection de Martin V qui suivit de près la déposition de Pierre de Lune, toutes les nations catholiques ne firent plus qu'un seul troupeau sous un seul & même pasteur universel.

L'élévation d'un prince Castillan au trône d'Arragon promettoit une intelligence durable entre les deux nations : elle fut cimentée par le mariage du prince de Girone avec l'aînée des infantes de Castille, par celui du roi de Castille avec l'aînée des infantes d'Arragon, & par une promesse de ne point marier l'infante Catherine, seconde sœur du roi dom Jean, qu'à un des princes enfans de Ferdinand. Par ces alliances les deux fa-

milles régnantes sembloient ne faire plus qu'une seule famille ; mais les liens du sang si foibles entre les particuliers, quand l'intérêt ou les passions leur donnent atteinte, se relâchent encore ou se rompent plus aisément entre les princes. Dieu ne fit que montrer Ferdinand à ses sujets, il mourut presqu'aussitôt après qu'il eût rendu la paix à l'église, & sa mort ouvrit la porte à des divisions, dont l'opiniâtreté mit les deux royaumes sur le penchant de leur ruine ; il en coûta la vie à une infinité de sujets, & fit couler le sang des princes. C'est ce que je vas exposer en abrégé, pour conduire insensiblement l'esprit de mes lecteurs à la grande révolution, qui réunit enfin les deux royaumes sous une seule puissance.

ANNÉES de J. C. 1416, & suiv.

Catherine de Lancastre, reine douairiere de Castille, devenue seule régente du royaume après le couronnement, & encore plus après la mort de son beau-frere, le roi dom Ferdinand, n'avoit pensé qu'à se préparer un long regne : dans ce dessein elle s'étoit appropriée les fonds destinés à la guerre de Grenade, qu'elle eut l'adresse d'éloigner d'abord par une treve de quelques années. Ensuite s'étant attachée une partie des grands par des bienfaits, tenant les

ANNÉES de J. C. 1416, 1417, 1418, & suiv.

autres dans le devoir par l'espérance ou par la crainte, elle élevoit le roi son fils dans la retraite & dans l'éloignement des affaires. Ce prince avoit déja près de quatorze ans qu'il ne connoissoit encore personne hors de sa maison, & qu'il ne savoit que faire assez passablement des vers. Cependant la reine à qui son ambition satisfaite donnoit tout le temps de jouir tranquillement des plaisirs qui étoient de son goût, trouva dans la bonne chere & dans les excès de table la fin d'une vie trop délicieuse pour durer long-temps : elle étoit dans la cinquantieme année de son âge, & le roi entroit dans la quatorzieme, lorsqu'elle lui laissa par une mort subite le gouvernement de l'état. Le fardeau étoit trop pesant pour un jeune prince sans éducation & sans expérience, cependant on le déclara majeur ; les états prirent seulement une précaution, en réglant que toutes les lettres & toutes les expéditions royales seroient contresignées par deux des conseillers de la jonte ou du conseil d'état.

Jean II, que la nature & l'éducation avoient fait le plus indolent de tous les hommes, seroit resté toute sa vie dans cette espece de tutelle, si ses favoris n'avoient eu intérêt de l'en tirer pour être eux-mêmes ses tuteurs d'une autre façon. Aussi

étoit-il né pour obéir, & l'on peut dire que pendant quarante-un ans de regne il n'a pas régné un seul jour. Dom Sanche de Rojas, archevêque de Tolede, qui avoit eu la surintendance de l'éducation du roi, eut aussi les prémices de sa confiance : c'étoit un homme adroit à se ménager la bienveillance des souverains, en se façonnant à leurs vertus ou à leurs défauts. Pendant la régence de Ferdinand, le zele de ce prince contre les Maures avoit fait du prélat un guerrier, qui le casque en tête au-lieu de la mître, affrontoit les bataillons infideles : sous le gouvernement de la reine il devint un courtisan sédentaire, qui étoit de toutes les intrigues du palais : enfin la voix publique l'accusa de s'être attiré les bonnes graces du jeune roi son éleve, en flattant sa paresse par une indulgence aveugle, ou par une dissimulation politique. Quoi qu'il en soit, le ministere, ou plutôt le regne de l'archevêque ne dura pas long-temps ; souple & complaisant avec son maître, il devenoit fier & impérieux dès qu'il traitoit avec les grands du royaume : cet odieux contraste les révolta ; ils s'éloignerent de la cour, & l'autorité de dom Sanche, que le roi n'étoit pas en état de faire respecter au loin, se trouva bientôt bornée à

ANNÉES de J. C. 1416, 1417, 1418, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1416, 1417, 1418, & suiv.

l'enceinte du palais, où il continua de régner sur le prince & sur les favoris, jusqu'à ce qu'un d'entr'eux entreprit de le supplanter.

Alvare de Lune commandoit alors la garde du roi : c'étoit un homme de trente ans, qu'une naissance équivoque, une enfance obscure, & une jeunesse orageuse n'empêcherent pas de parvenir au plus haut degré de fortune & de grandeur, où un particulier puisse jamais aspirer. Sa mere qui étoit une courtisanne Arragonoise lui avoit donné aussi-bien qu'à deux autres de ses freres, le nom du plus illustre de ses amans ; mais ce seigneur, qui sous le feu roi avoit occupé une grande place à la cour de Castille, ne voulut jamais reconnoître ni Alvare ni ses freres, comptant peu sur la fidélité de leur mere, que la débauche avoit successivement livrée à des hommes de la plus basse condition. Le pape Benoît XIII, & l'archevêque de Tolede, dom Pédro de Lune, prédécesseur de dom Sanche de Rojas, charmés l'un & l'autre de l'esprit & de la bonne grace d'Alvare, voulurent bien le reconnoître pour leur parent : il n'avoit que quinze ans, lorsqu'il alla se présenter à eux ; le prélat & le pontife contribuerent également à son éducation, & il profita si bien de leurs leçons & de tous ses

exercices, qu'ayant paru trois ans après aux états de Guadalajara à la suite de l'archevêque, il y fut regardé comme le jeune cavalier le plus aimable & le plus accompli qui fût à la cour. La reine qui lui trouva un caractere complaisant, & beaucoup de gentillesse dans l'esprit, le plaça auprès du roi son fils pour amuser & pour divertir son enfance.

ANNEES de J. C. 1416, 1417, 1418, & suiv.

Alvare ne s'acquitta que trop bien de sa commission : le jeune monarque prit un goût pour lui qui s'accrut avec l'âge, & qui devint un attachement très-vif : il n'étoit à son aise qu'avec ce favori, partout ailleurs il s'ennuyoit même avec la reine, qui en conçut d'abord quelque jalousie. Elle auroit cependant fait grace à Alvare de cette préférence, qu'il paroissoit avoir gagné sur elle dans le cœur de son fils, si elle ne l'avoit pas soupçonné dans la suite de vouloir aussi partager son autorité sous le nom du roi. C'étoit l'endroit délicat où il étoit dangereux de blesser cette princesse : le favori fut bientôt écarté, mais son absence ayant jeté le roi dans une tristesse insurmontable qui fit craindre pour sa santé, Alvare ne tarda pas à être rétabli, & les grands auxquels cet éclat fit connoître davantage l'empire qu'il s'étoit acquis sur l'esprit de leur souverain, s'empresserent à lui faire

ANNÉES de J. C. 1416, 1417, 1418, & suiv.

la cour. La reine en fut piquée, mais il fallut dissimuler; elle se flatta que le temps & les diversions affoibliroient peu-à-peu une liaison, dont son ambition étoit alarmée; son espérance fut vaine, & sa jalousie l'emportant enfin sur sa tendresse, elle résolut de se défaire à quelque prix que ce fût d'un rival qu'elle ne pouvoit plus souffrir. Alvare reçut donc en secret une défense d'entrer chez le roi; les menaces dont cet ordre fut accompagné, & de faux avis qu'on lui fit donner d'une conspiration qui alloit éclater contre sa personne, l'effrayerent si fort, que ne se croyant pas en sûreté, non-seulement à la cour, & dans la Castille; mais encore dans toutes les Espagnes, il se réfugia précipitamment en France.

Une amitié formée des premiers sentimens de l'enfance devient une espece de passion, sur-tout dans une ame douce & paresseuse tel qu'étoit le roi. Ce jeune prince n'avoit pas encore parlé en maître; il le fit dans cette occasion, & la reine intimidée à son tour, n'eut point d'autre parti à prendre, que de rappeller Alvare, à qui le roi donna pour une plus grande sûreté le commandement de sa garde. Ce triomphe du favori & le nouveau crédit que lui acquirent les disgraces passées, jeterent la reine dans un chagrin

qui avança la fin de ses jours. La mort de cette princesse, & le ministere odieux de l'archevêque dom Sanche, firent naître à Alvare l'espérance & l'occasion d'être quelque chose de plus que le favori du roi. Il n'étoit pas de caractere à s'en tenir au personnage de pur complaisant; il pensa donc à régner à son tour sous le nom & sous l'autorité de son maître; & certainement il avoit de grands talens pour y réussir, des vues pénétrantes & étendues, un courage élevé, un esprit fertile en expédiens & en ressources, beaucoup d'habileté à feindre des sentimens & des projets qu'il n'avoit pas, encore plus à dissimuler ceux qu'il avoit; de l'insinuation dans le particulier, de l'éloquence en public. En un mot, il auroit pu être un grand roi, s'il fût né sur le trône; du moins auroit-il passé pour un des plus habiles & des plus heureux ministres dont l'histoire ait fait mention, si son maître avoit eu assez de fermeté pour lui être aussi constamment fidele qu'il le fut à son maître.

Un homme de ce caractere n'eut pas de peine à persuader à un prince foible, & par conséquent jaloux de son autorité, qu'il étoit temps de se tirer de la servitude où l'archevêque & son conseil le tenoient; aussi dans les états qui se tinrent

ANNÉES de J. C. 1419 jusqu'à 1424.

à Madrid en l'année 1419, le roi qui entroit dans sa quinzieme année déclara, qu'il se chargeoit sans réserve du gouvernement de son royaume. Tous les ordres applaudirent à cette déclaration, parce que la haine du ministere passé, & l'amour du changement, inclinations qui sont de tous les temps & de toutes les nations, empêcherent d'en démêler le ressort secret. Alvare ne se découvroit point, il se contenta pendant cette assemblée d'étudier le terrain, & il s'apperçut bientôt que ses rivaux les plus redoutables, seroient les princes d'Arragon. Alphonse qui avoit hérité la couronne de son pere, uniquement occupé des grands projets qu'il exécuta dans la suite en Italie, où il mena dom Pedre le plus jeune de ses freres, étoit bien éloigné de se mêler des affaires de Castille: dom Sanche, grand-maître de Calatrava, étoit mort à-peu-près dans le même temps que le roi dom Ferdinand son pere: dom Jean qui fut bientôt après roi de Navarre, & dom Henri, grand-maître de St-Jacques, se trouverent aux états. Leur qualité de premiers & de seuls princes du sang, attira sur eux les regards de toute la nation; quoiqu'ils ne fussent guere plus âgés que le roi, ils firent sentir dès-lors qu'ils connoissoient sa foi-

bleſſe, & que c'étoit à eux à y ſuppléer dans le gouvernement de l'état. Tous les grands s'empreſſèrent à mériter leurs bonnes graces, & l'archevêque de Tolede en particulier ſe mit fort avant dans la confiance de dom Jean. Alvare de Lune, ſans négliger celui-ci, voyant cependant que la premiere place étoit priſe, s'unit intimement à dom Henri, & peu-à-peu les inclinations & les intérêts de la cour ſe partageant entre ces deux princes, peut-être en ſeroient-ils venus à une rupture éclatante, ſi dom Jean ſur ces entrefaites n'avoit été obligé de quitter la Caſtille pour ſe rendre à Pampelune, où tout étoit diſpoſé pour célébrer ſes nôces avec Blanche, héritiere de Navarre, & veuve du dernier roi de Sicile. Ce mariage, dont nous aurons occaſion de parler fort au long dans la ſuite, fit prendre à dom Jean le titre de prince de Navarre, qu'il conſerva juſqu'à ce que le roi ſon beau-pere lui laiſſa en mourant la dignité & l'autorité royale.

ANNÉES de J. C. 1419 juſqu'à 1424.

Pendant que dom Jean étoit aux états de Navarre, où il ſe faiſoit reconnoître en qualité d'héritier de la couronne; dom Henri qui voyoit avec une ſorte d'émulation fort approchante de l'envie, ſes deux freres aînés, héritiers chacun d'un royaume, voulut à quelque prix que ce

ANNÉES de J. C. 1419 jusqu'à 1424.

fût jouer le premier rôle en Castille, & s'y rendre maître du gouvernement. Il disposoit assez de l'esprit du roi par le moyen d'Alvare; mais il crut que la voie la plus courte & la plus sûre pour parvenir à ses fins, étoit de se rendre maître de sa personne; dans ce dessein il se lia étroitement avec le connétable dom Ruys Lopez d'Avalos: c'étoit un homme toujours prêt à prendre un parti violent contre la cour, parce qu'il ne pouvoit digérer qu'un prêtre y eût plus de crédit que lui; il désignoit ainsi l'archevêque de Tolede. La partie étant liée avec ce seigneur & avec quelques autres, on leva secrettement des troupes, & après s'être assuré d'Avila, en y mettant une forte garnison, dom Henri suivi d'un bon nombre de ses gens bien armés, se jeta brusquement dans Tordésillas, où étoit la cour. Il arrêta d'abord le grand-maître de la maison du roi, & tous ceux qui pouvoient lui faire quelque ombrage; ensuite étant entré chez le roi même, après lui avoir rendu très-respectueusement ses devoirs, il le fit partir sous une bonne garde, & le conduisit lui-même à Avila.

Dans cette ville, tous les partisans du prince Arragonois s'étant assemblés sous le beau nom d'états, présenterent

à ſa majeſté deux très-humbles requêtes. La premiere, qu'il lui plût accomplir ſon mariage avec la princeſſe d'Arragon: la ſeconde, qu'il voulût bien accorder l'infante Catherine ſa ſœur, au prince dom Henri, à qui elle étoit deſtinée, puiſque ſon frere Jean avoit pris d'autres engagemens. Le premier article ne ſouffrit pas de difficulté; on fit venir la princeſſe, & les nôces ſe célébrerent aſſez triſtement, comme on le peut juger. Quant à la ſeconde propoſition, le roi y conſentit à la vérité, n'étant pas en état de rien refuſer; mais l'infante qui avoit prévu le coup, s'étoit enfermée dans un monaſtere, & ne vouloit point entendre parler du prince, qui lui paroiſſoit un raviſſeur plutôt qu'un époux; Alvare de Lune fut chargé de l'adoucir. Ce favori qui ſentoit la captivité du roi beaucoup plus vivement que le roi même, penſa qu'il falloit combler les vœux du prince, & l'accabler de biens, afin que le charme de la bonne fortune le rendît moins vigilant & moins circonſpect: il obtint donc le conſentement de l'infante; il fit plus, il engagea le roi à lui donner en dot le marquiſat de Villena, ſous le titre de duché, quoique cet article eût été refuſé au roi d'Arragon, lorſqu'il avoit épouſé l'infante Marie, ſœur aînée de

ANNÉES de J. C. 1419 jusqu'à 1424.

Catherine. Il affecta encore de faire voir à dom Henri une lettre, par laquelle le roi sollicitoit le pape de déclarer la grande maîtrise de St-Jacques, & les villes, les châteaux & les terres qui en dépendoient, héréditaires en faveur des enfans qui naîtroient du mariage de sa sœur l'infante Catherine avec son cousin l'infant dom Henri, sur le chapitre duquel il s'expliquoit dans les termes les plus affectueux.

Henri se laissa surprendre à des pieges si bien déguisés; il crut ne pouvoir assez reconnoître les obligations qu'il avoit au favori, & pour le récompenser de ses bons offices, il lui fit donner par le roi le comté de St-Étienne de Gormaz. En même temps le roi ayant proposé au prince Arragonois d'aller à Talavera dans le pays de Tolede, où ses nôces avec l'infante se feroient beaucoup plus agréablement, le prince donna sur le champ ses ordres, & disposa tout pour le voyage. Cette proposition avoit été suggérée par le nouveau comte de Gormaz, qui connoissant le pays, prenoit des mesures justes pour mettre le roi en liberté: en effet, pendant que tout étoit en fêtes à Talavera, le roi qui aimoit fort la chasse en prenoit souvent le divertissement. Un jour que ses gardes qui

qui étoient tous à la dévotion de dom Henri l'avoient perdu de vue, le comte qui ne le quittoit point lui fit tourner bride, & courant devant lui par des routes détournées, le conduisit à Montalban. C'est un château situé assez avantageusement sur le Tage, à moitié chemin de Talavera à Tolede.

ANNÉES de J. C. 1419 jusqu'à 1424.

Cette évasion jeta Henri dans une fureur, qui lui fit faire une faute encore plus grande que toutes celles qu'il avoit faites jusqu'alors : car ayant ramassé tout ce qu'il put d'officiers & de soldats, il alla assiéger le roi dans le lieu de sa retraite. Un tel attentat fit horreur à tous les bons Castillans; ils accoururent en foule de toutes parts; & le prince de Navarre, qu'on avoit empêché d'en venir aux mains avec Henri dès le commencement de sa révolte, s'étant approché de Montalban avec des troupes, les rebelles n'eurent plus d'autre parti à prendre que celui de la retraite. Le prince Henri fut aussi présomptueux à espérer le pardon de ses attentats, qu'il avoit été hardi à les commettre : tandis que le roi tenoit les états à Madrid, & que toute l'assemblée, sans en excepter le prince de Navarre, opinoient à le poursuivre comme ennemi, on le vit paroître tout-à-coup dans la ville. Il osa même aller au

ANNÉES de J. C 1419 jusqu'à 1424.

château pour saluer le roi ; mais il n'y fut pas plutôt entré, qu'on l'arrêta, & le jour même il fut conduit en prison dans la citadelle de Mora : les biens qu'il possédoit en Castille furent confisqués par arrêt des états ; on condamna personnellement à la même peine le connétable qui s'étoit retiré en Arragon avec la princesse, épouse de dom Henri ; & l'on envoya jusqu'à Naples porter les plaintes au roi Alphonse, de ce que la reine d'Arragon qui gouvernoit ses états pendant son absence, y donnoit retraite à des criminels de lese-majesté.

Cependant la cour & la ville retentissoient des louanges du prince de Navarre : on exaltoit son courage, on admiroit sa fidélité, & les plus simples le plaignoient d'avoir eu à poursuivre un ennemi si cher. Le roi dans les premiers momens de sa liberté dont il lui étoit redevable, ne savoit quelles caresses lui faire : mais le comte de Gormaz qui estimoit les actions par les motifs, s'en tint à des démonstrations de joie & de reconnoissance : les hommes qui ont les mêmes passions se devinent : il avoit apperçu l'émulation ou plutôt la jalousie des deux freres, & il jugea que le prince de Navarre s'étoit lui-même payé de ses services en ruinant un rival, que les liens

du sang ne lui rendoient que plus dangereux ; sa conjecture étoit juste : dom Jean d'Arragon n'avoit pas moins d'ambition que son frere, mais comme il étoit moins bouillant & moins emporté, il la conduisoit plus sagement à ses fins ; déja sûr d'un royaume par le mariage qu'il venoit de faire avec l'héritiere de Navarre, héritier lui-même de l'Arragon, parce que le roi dom Alphonse son frere n'avoit point d'enfans, il ménageoit encore des espérances beaucoup plus éloignées sur la couronne de Castille, qu'il vit enfin dans sa vieillesse passer sur la tête de Ferdinand son fils, surnommé le Catholique. L'intérêt avoit donc encore plus de part que le devoir à ce zele qu'il venoit de faire paroître en faveur du roi contre la tyrannie de dom Henri. Il ne vouloit pas que personne s'emparât de l'autorité à son préjudice, & il étoit plus touché de l'usurpation que son frere en avoit faite, que des excès auxquels il s'étoit porté contre la personne du souverain.

Annees de J. C. 1419 jusqu'à 1424.

Il ne falloit donc pas beaucoup compter sur la fidélité du prince de Navarre, aussi se changea-t-elle en cabale & en révolte dès qu'il perdit l'espérance de gouverner. Or il ne fut pas long-temps sans la perdre. Le comte de Gormaz, après s'être fait presser par le roi, & solliciter par les

ANNÉES J. C. 1424, 1425, 1426, & suiv.

courtisans de prendre l'épée de connétable, se rendit enfin ; & pour lors dépouillant cette feinte modestie, qu'il crut ne plus convenir à sa nouvelle dignité, il prit ouvertement le timon des affaires, & devint le seul dispensateur des graces. L'élévation du favori mit dans le cœur du prince de Navarre, un retour de sensibilité sur la prison de son frere ; il pressa le roi d'Arragon d'interrompre ses conquêtes en Italie, pour venir délivrer les princes du sang de la tyrannie d'Alvare de Lune. Sur ces instances réitérées, Alphonse se disposa à faire un tour en Espagne, & après avoir nommé dom Pedre général de ses troupes & vice-roi de Naples, il s'embarqua & vint aborder à Valence. A son arrivée, le roi de Castille lui fit faire des complimens, & il en fit faire au roi de Castille ; ce commerce de civilité ne dura pas long-temps. Le roi de Castille envoya bientôt renouveller la demande qu'il avoit déja faite, qu'on lui livrât le connétable dom Ruys Lopez d'Avalos. Le roi d'Arragon n'y répondit qu'en demandant à son tour la liberté de l'infant dom Henri. Après plusieurs ambassades réciproques, où les deux rois se plaignirent beaucoup l'un de l'autre sans se satisfaire, la guerre alloit s'allumer, lorsque dom Jean qui sur ces entrefaites

devint roi de Navarre par la mort de son beau-pere, eut l'adresse de se faire agréer pour médiateur dans une cause où il étoit partie. La paix ne pouvoit se rétablir qu'en rendant à dom Henri la liberté. Alvare s'y attendoit, il voulut même se faire un mérite auprès du jeune prince en prévenant la décision du médiateur; mais on ne lui en sût aucun gré, & le roi de Navarre étendant le plein pouvoir qu'il avoit reçu du roi de Castille, bien au-delà des intentions de ce monarque, décida que non-seulement dom Henri sortiroit de prison; mais qu'on lui rendroit encore les dignités & les biens qu'il avoit possédés en Castille: les complices de sa révolte furent absous, & peu s'en fallut que le connétable d'Avalos ne revînt triomphamment arracher à Alvare sa dépouille.

ANNÉES de J. C. 1426, & suiv.

Ce ne fut-là qu'un léger prélude des chagrins que le roi de Navarre préparoit au roi de Castille & à son ministre. Plus jaloux de gouverner les états d'autrui que les siens, il laissa la reine à Pampelune avec une autorité absolue, & passa d'abord en Arragon, où s'étant abouché avec le roi Alphonse & ses deux autres freres, dom Henri & dom Pedre, il concerta avec eux un nouvel attentat contre l'autorité royale. Les grands de Castille

Années de J. C. 1426, & suiv.

étoient fort disposés à s'unir à un prince, qui venoit de porter un coup fatal à l'autorité du ministre. Il résolut de profiter de cette conjoncture pour chasser Alvare, & pour s'emparer du gouvernement. Il entra donc en Castille, & après avoir salué le roi, ou plutôt après avoir reçu les hommages de toute sa cour, il se retira à Medina del Campo, où la reine Éléonore sa mere avoit fixé sa demeure depuis la mort de Ferdinand. Dom Henri se rendit en même temps à Ocagne, sans avoir pu obtenir la permission de voir le roi. Les deux princes se virent souvent en secret, pour se communiquer les lettres qu'ils recevoient des seigneurs disposés à entrer dans la conjuration. Louis de Gusman & Jean de Soto Mayor, l'un grand-maître de Calatrava, & l'autre d'Alcantara, se trouverent à une de leurs entrevues; Velasco, grand-chambellan du roi, s'y joignit, & tous trois en leur nom, & au nom de la plus grande partie des grands, promirent avec serment qu'ils appuyeroient les princes de tout leur crédit & de toutes leurs forces, dans le dessein qu'ils avoient de délivrer le roi des pernicieux conseils, & le royaume de l'injuste domination du connétable.

Les états venoient de se tenir à Toro,

& l'on y avoit apperçu des étincelles du feu qui alloit s'allumer ; les cahiers n'étoient remplis que de plaintes sur la dépense excessive & sur les prodigalités du roi ; sa garde fut réduite à cent hommes, au-lieu de mille qui la composoient auparavant. Alvare qui la commandoit sentit bien qu'on en vouloit à lui, il le sentit encore plus, lorsqu'il fut ordonné que les libéralités que sa majesté feroit avant que d'avoir atteint la vingt-cinquieme année de son âge, seroient nulles, à moins qu'elles ne fussent confirmées alors par de nouvelles donations : il se hâta donc de rompre une assemblée dont il auroit dû se défier, parce que la convocation en avoit été sollicitée par le roi de Navarre, sous prétexte de restituer à l'infant dom Henri un équivalent pour le marquisat de Villena, qu'on lui avoit ôté par confiscation, & qui avoit été réuni au domaine de la couronne. De Toro, la cour avoit passé à Zamora, sur la frontiere de Portugal. Pendant le séjour qu'elle fit dans cette ville, le roi fut informé que dom Henri étoit sorti d'Ocagne, & s'avançoit dans la Castille avec une suite nombreuse & bien armée ; sur le champ il avoit envoyé un ordre à ce prince de retourner dans le lieu de sa retraite : sa désobéissance fit naître

ANNÉES de J. C. 1427, & suiv.

des soupçons qui obligerent à se rapprocher, pour être à portée de prévenir l'exécution de ses desseins; mais il n'étoit plus temps. Le roi de Navarre, dont on ne se défioit pas, avoit levé le masque; les deux princes ne tarderent pas à se joindre, & lorsque le roi fut arrivé à Simança, dans le voisinage de Valladolid, il apprit que les révoltés avoient fait de cette grande ville le lieu de leur assemblée. Ils l'en informerent bientôt eux-mêmes par une requête signée des deux princes, des deux grands-maîtres, du grand-chambellan, & d'un grand nombre de seigneurs, qui demandoient l'éloignement du connétable de Lune, & la réformation de la maison du roi. Jamais on ne manqua de griefs contre le ministere, sur-tout lorsqu'il est entre les mains d'un favori, le mécontentement & la jalousie les grossirent dans cette occasion, & la trahison consomma en même temps & justifia aux yeux du public la perte du connétable.

Le roi qui ne sentoit jamais mieux combien Alvare lui étoit cher & nécessaire, qu'après quelque temps de séparation, donna dans un piege que les conjurés lui firent tendre par son confesseur. C'étoit un Cordelier nommé François de Soria; ce bon religieux qui ne se con-

noissoit pas trop en intrigues politiques, se chargea de faire agréer au roi que pour le bien de la paix, il fût nommé des arbitres, deux du côté de la cour, & deux du côté des princes, avec un cinquieme juge, qui seroit l'abbé de S. Benoît de Valladolid, & qu'on s'en tînt à ce qu'ils prononceroient pour ou contre le ministere. Le consentement que le roi eut la foiblesse de donner à cette proposition, fut bientôt suivi d'une sentence, & l'on vit par un exemple aussi burlesque que pernicieux, des sujets, condamner judiciairement leur souverain à se défaire de son ministre, pour donner toute sa confiance à ses plus déclarés ennemis. Les arbitres qui tous avoient été gagnés, ordonnerent que le roi se retireroit à Cigalès; que les princes Arragonois se rendroient auprès de sa majesté, pour l'aider dans le gouvernement de l'état; & que le connétable, avec toutes ses créatures, s'absenteroit de la cour pendant dix-huit mois.

ANNÉES de J. C. 1427, & suiv.

Alvare de Lune céda à la tempête sans en être abattu; il sortit du palais avec un air plus tranquille que ses rivaux n'y entrerent; mais avant que de quitter la cour, il avoit pris de justes mesures pour y être bientôt rappellé. Son grand talent étoit la connoissance des hommes, prin-

ANNÉES de J. C. 1428, & suiv.

cipalement de ceux à qui il avoit affaire ; il le mit en œuvre dans cette occasion ; persuadé que son maître ne pourroit jamais s'accoutumer à son absence, il l'instruisit en partant de ce qu'il avoit à faire pour en abréger le terme. » Sire, lui dit-il, » vos deux ennemis doivent être » votre ressource : vous connoissez le » flegme du roi de Navarre, l'impétuosité de dom Henri, & la jalouse ambition de tous les deux : ce qui les unit » aujourd'hui les divisera dès que vous le » voudrez : flattez le premier par les dehors d'une entiere confiance, ne vous » plaignez jamais de lui, mais plaignez-vous à lui des hauteurs & des continuelles révoltes de son frere ; abandonnez à l'un le maniement des affaires, & » la distribution des graces, tandis que » vous ferez sentir à l'autre de l'indifférence & du ressentiment. Cette inégalité & la défiance réciproque les rendra » plus ennemis l'un de l'autre, qu'ils ne » le sont à présent de vous & de moi : dom » Henri ne pourra s'empêcher de faire » un éclat : la cour se partagera en deux » factions ; & pour lors je reviendrai » faire le reste & vous mettre en liberté «. Ce projet réussit : l'abattement & la langueur du roi firent juger le retour du connétable infaillible, & même nécessaire : ce

pauvre prince le follicitoit auprès du roi de Navarre ; le connétable en même temps écrivoit à dom Henri les lettres les plus preffantes & les plus foumifes : les deux princes voulurent fe fortifier l'un contre l'autre de l'amitié du favori : tous deux s'employerent à le faire revenir. Tous deux à fon retour devinrent fes courtifans ; & le connétable qui ne fe croyoit pas obligé à beaucoup de reconnoiffance, leur ayant adroitement débauché leurs amis, les réduifit à la trifte néceffité de fe retirer, l'un dans fon royaume, l'autre en Arragon auprès du roi Alphonfe.

ANNEES de J. C. 1428, & fuiv.

Le roi de Navarre amufa pendant quelque temps fon chagrin par la fête de fon couronnement, & par celle du couronnement de la reine ; il affembla fes états, où il fit reconnoître le prince de Viane fon fils, & deux princeffes fes filles, pour héritiers fucceffifs de la couronne ; mais ce n'étoient là que de légeres diftractions qui ne lui faifoient point oublier l'affront qu'il avoit reçu en Caftille, & dont il étoit réfolu de fe venger. Dom Henri de fon côté fit au roi d'Arragon une peinture de la tyrannie du connétable, telle que la colere & la honte la lui fuggérerent. Alphonfe étoit un prince vindicatif, jufqu'à facrifier fa religion à

ANNÉES de J. C. 1428, & suiv.

son ressentiment. Depuis six ans il avoit ranimé le schisme dans ses états, pour punir le pape Martin V, de ce qu'il avoit confirmé par ses bulles l'adoption que la reine de Naples avoit faite de Louis d'Anjou son compétiteur. Non content d'avoir fait rendre de nouveau l'obéissance à Benoît XIII, que le roi Ferdinand en avoit déclaré indigne ; il s'étoit porté après sa mort à des excès ridicules, en ordonnant aux deux cardinaux qui restoient seuls de cette obédience schismatique, de s'enfermer dans une espece de conclave, & d'y procéder à l élection d'un nouvel antipape. Il eut honte dans la suite de l'odieux scandale qu'il avoit donné à toute l'église, & lorsque dom Henri vint le joindre, il le trouva occupé à régler avec le cardinal de Foix, légat du pape, la maniere dont on procéderoit à la déposition de Gilles Mugnos, qui avoit succédé à Benoît, sous le nom de Clément VIII. Peut-être l'intérêt eut-il autant de part que le remords à la satisfaction, que le roi d'Arragon fit à l'église : ce prince vouloit encore tenter la fortune sur le royaume de Naples ; & il ne lui eût pas été avantageux de porter en Italie la réputation de schismatique.

Le désespoir de dom Henri, les plain-

tes du roi de Navarre, & les nouvelles qui venoient tous les jours de la puissance absolue du connétable de Castille, firent suspendre à Alphonse les préparatifs de sa flotte pour entrer dans la querelle de ses freres : comme il étoit aussi fier & quelquefois aussi présomptueux que magnanime, quoique ce dernier titre lui eût été donné en surnom par les Italiens & par les Espagnols, il ne prétendit rien moins, que d'obliger le roi de Castille à lui livrer un insolent favori qui abusoit, disoit-il, de l'autorité royale pour persécuter les princes du sang. Le connétable se mit peu en peine de ses discours, & fut bientôt en état de faire tête à toutes les forces d'Arragon & de Navarre. Il engagea le roi à prendre de nouveau le serment de tous les grands de son royaume. Après quoi l'ayant mis à la tête d'une armée formidable, il alla chercher l'ennemi; les Castillans & les Arragonois étoient déja presque en présence, lorsque les deux reines accoururent, & se plaçant comme autrefois les Sabines entre leurs freres & leurs maris, elles empêcherent qu'on en vint à une bataille; mais elles ne purent obtenir la paix. Le roi de Castille, ou plutôt le connétable, se sentoit trop supérieur à ses ennemis pour n'en pas tirer l'avantage

Années de J. C. 1429, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1429, & suiv.

qu'il s'étoit promis de les chasser pour jamais du royaume ; on attaqua en même temps l'Arragon, la Navarre & les places qui appartenoient en Castille aux princes ligués ; la plupart furent prises, & données sur le champ aux principaux seigneurs pour les attacher constamment aux intérêts de la cour, en les rendant irréconciliables avec les princes. On porta le fer & le feu jusqu'aux portes de Pampelune. Monreal, Xativa, Hariza, & plusieurs autres villes furent emportées dans le royaume d'Arragon, où l'armée des deux rois n'osa plus tenir la campagne.

Lorsque la saison avancée fit cesser les opérations d'une guerre si inégale, le roi d'Arragon devenu plus modeste, envoya des ambassadeurs au roi de Castille pour lui demander la paix. Le roi de Navarre ne tarda pas à en faire de même ; les états se tenoient alors à Burgos, & le connétable eut la satisfaction de voir ses ennemis lui demander grace dans une assemblée générale du royaume ; il ne se contenta pas de ce vain triomphe, mais comme il vit les états disposés à lui fournir des fonds pour une seconde campagne, il persuada au roi que jamais il ne seroit sûrement & tranquillement sur son trône, à moins qu'il n'achevât de dépouiller le roi de Navarre de tout ce que

lui, la reine sa femme & le prince de Viane son fils, possédoient en Castille. Tous les grands appuyerent un avis dont ils espéroient que l'exécution leur seroit avantageuse ; les ambassadeurs furent congédiés, & le roi après avoir fait publier un édit de confiscation de toutes les terres, villes, droits, seigneuries & appanages qui appartenoient dans toute l'étendue de la Castille aux quatre princes d'Arragon, à leurs femmes ou à leurs enfans, marcha à de nouvelles conquêtes avec une armée encore plus forte & plus nombreuse que l'année précédente. Tout plia devant lui ; à son arrivée les villes ouvroient leurs portes, & la frontiere de Navarre étoit déja entammée par la prise de la Guardia, lorsque le roi d'Arragon fit proposer une treve de cinq ans, à des conditions si avantageuses, que le connétable lui-même ne put pas les rejeter. Il abandonnoit au roi de Castille toutes les places dont il s'étoit rendu maître. Les princes ne redemandoient point les appanages qu'on leur avoit confisqués ; ils prioient seulement qu'on rendît la liberté & les biens à la reine Éléonore leur mere, que le roi sur des soupçons d'intelligence avec eux avoit fait enlever de ses terres d'une maniere violente, & qui ne fit pas honneur

ANNÉES de J. C. 1429, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1430, & suiv.

à son conseil, pour l'enfermer dans le couvent de sainte Claire de Tordésillas. Moyennant cette grace, qui parut à tout le monde une justice, le roi d'Arragon se faisoit garant, que ni le roi de Navarre ni ses deux autres freres n'entreroient point en Castille pendant tout le temps que dureroit la treve, & afin qu'ils ne fussent pas tentés les uns ou les autres de donner atteinte à sa parole, il les engagea tous trois à le suivre en Italie, où ce prince fut enfin assez heureux pour joindre la couronne de Naples à ses autres états, après avoir essuyé d'abord les plus affreux revers, & la prison même.

Tels furent les progrès & la fin de la premiere guerre des princes de Castille sous le roi dom Jean deuxieme. Deux fois dans l'espace de douze ans, ce malheureux prince y perdit la liberté, deux fois il en tira une vengeance éclatante, & pour se conserver de l'autorité royale le seul droit de choisir un ministre qui gouvernât à sa place, il fut enfin obligé de chasser de son royaume tous les princes de son sang. Le connétable devint donc le maître absolu du roi & de l'état. Son ministere lui fit honneur; on vit régner la tranquillité au dedans, & l'on fit au dehors des entreprises glorieuses, qui par une suite de victoires mémorables,

& par la prise de plusieurs villes, où le roi se trouva en personne durant trois campagnes avec tous les grands & presque toute la noblesse de son royaume, firent sentir aux Maures de Grenade que leur empire ne pourroit se soutenir en Espagne, lorsque les Castillans réunis les attaqueroient de toutes leurs forces ; d'où il est aisé de juger que la plupart des guerres civiles qui naissent de la jalousie du ministere, n'ont pour fondement que l'ambition des grands, déguisée sous le beau prétexte du bien public.

ANNÉES de J. C. 1431, 1432, & suiv.

Catherine, reine d'Arragon, & Blanche, reine de Navarre, gouvernoient leurs états pendant l'absence des deux rois avec beaucoup de sagesse & de tranquillité, lorsqu'une nouvelle bien funeste vint y répandre la consternation. La reine de Naples & Louis, duc d'Anjou, son fils adoptif, & son successeur à la couronne, étant morts à fort peu de distance l'un de l'autre, les grands du royaume & le peuple s'étoient partagés en deux factions, dont la plus considérable, qui étoit maîtresse de la capitale, avoit proclamé roi suivant les intentions & le testament de la reine, René, duc de Bar, frere de Louis, duc d'Anjou, qui en poursuivant les droits de sa femme au duché de Lorraine, contre le comte de

ANNÉES de J. C. 1433, 1434, & 1435.

Vaudemont son oncle, avoit été pris & étoit encore dans les fers entre les mains du duc de Bourgogne. L'autre parti moins nombreux, mais aussi redoutable par la qualité de ceux qui le composoient, avoit député au roi d'Arragon qui étoit alors en Sicile avec les trois princes ses freres, pour lui offrir de le reconnoître pour leur souverain, en vertu de l'adoption faite autrefois de sa personne par la reine, & abrogée depuis par une seconde en faveur de Louis d'Anjou. Ces seigneurs, à la tête desquels étoient le prince de Tarente, le duc de Sessa, les comtes de Fondi & de Lorta, écrivoient à Alphonse, qu'ils s'étoient emparés de Capoue, & que s'il venoit débarquer à Sessa, dont ils étoient maîtres, pourvu qu'il amenât seulement mille chevaux, & deux mille hommes d'infanterie à sa solde, ils espéroient le placer sur le trône, avant que leurs adversaires eussent pu obtenir la liberté de son compétiteur. Alphonse ne balança pas un moment sur une proposition que ses desirs avoient prévenu. Il y avoit long-temps qu'il se tenoit armé à tout événement ; il monta sa flotte, & suivi du roi de Navarre, de dom Henri, & de dom Pedre ses freres, il arriva bientôt à Sessa, où le duc & les autres seigneurs Napolitains l'ayant ac-

cueilli avec les respects & les hommages dus au souverain, ils tinrent avec lui un grand conseil, dont le résultat fut l'entreprise du siege de Gaïete. ANNÉES de J. C. 1433, 1434, & 1435.

Cette ville vivement pressée & par terre & par mer, n'auroit pas fait une longue résistance, si François Spinola, & les marchands Génois qui y faisoient un gros commerce, suppléant par leur courage à la foiblesse, ou arrêtant la trahison des citoyens, n'avoient donné le temps au sénat de Gênes, & à Philippe Galéas, duc de Milan, d'envoyer une flotte à son secours. C'étoit plutôt un convoi qu'une armée navale. Le roi d'Arragon, qui fut informé de son départ, alla l'attendre à la hauteur de l'isle de Ponza, avec onze vaisseaux de guerre & quatorze de transport remplis de soldats bien armés. Le roi de Navarre, les deux princes Arragonois, & presque tous les seigneurs Napolitains s'y suivirent, croyant aller à une victoire certaine; mais ils avoient affaire au plus grand homme de mer qui fût alors dans toute l'Europe. Blaise Axaréto, qui de rameur étoit devenu général des flottes de la république, commandoit le secours, composé seulement de trois galeres qui escortoient douze vaisseaux de charge. Il détacha d'abord une chaloupe

ANNÉES de J. C. 1433, 1434, & 1435.

avec un héraut, pour déclarer au roi d'Arragon qu'il venoit apporter des vivres à ses compatriotes, & non pas livrer un combat, qu'on le laissât débarquer des provisions à Gaïete, & qu'aussi-tôt il s'en retourneroit à Gênes sans coup férir. Les Arragonois éclaterent de rire à cette proposition, & ayant apperçu en même temps trois vaisseaux Génois qui s'écartoient & qui prenoient le large, ils craignirent que le reste de la flotte ne leur échappât par une fuite précipitée ; dans cette idée ils forcent de rames, & vont à toutes voiles sur les Génois sans garder aucun ordre. Axaréto qui s'en apperçut, fit faire la manœuvre à ses vaisseaux de charge avec autant de légéreté que s'il n'avoit eu à gouverner que des barques ; & chaque navire, sur le signal du général ayant été à l'abordage du vaisseau Arragonois qu'il put accrocher, on se battit long-temps pied à pied comme sur terre. Les Arragonois beaucoup plus forts en nombre que leurs ennemis, s'embarrassoient eux-mêmes, & le mal de mer ayant mis hors de combat une partie de leurs soldats peu accoutumés au roulis, les Génois formés à la marine dès l'enfance, prenoient un grand avantage sur eux, lorsque les trois vaisseaux qui s'étoient écar-

tés avant qu'on commençât la bataille, ayant gagné le vent, vinrent achever la déroute. Axaréto qui s'étoit attaché au vaisseau que montoit le roi d'Arragon, le couloit à fond, & empêchoit que personne n'en sortît, à moins qu'on ne voulût se rendre. Alphonse voyant que l'eau entroit de toutes parts & qu'il alloit périr, ou par le naufrage, ou par le fer des ennemis, fit appeller le général & lui dit, qu'il se rendoit prisonnier du duc de Milan. Le prince de Tarente & le duc de Seffa le suivirent. Douze autres vaisseaux furent obligés de se livrer aux Génois, le roi de Navarre & dom Henri eurent le même sort que le roi d'Arragon, & si le premier n'avoit pas eu un écuyer fidele & vigoureux, il n'auroit pas échappé à la brutalité de quelques soldats qui voulurent le massacrer. Les auteurs varient sur le chapitre de dom Pedre, les uns ont écrit qu'il se sauva avec trois vaisseaux à la faveur de la nuit. D'autres prétendent qu'il ne se trouva point à la bataille ni au siege de Gaïete, étant resté en Sicile pour presser l'armement d'une nouvelle flotte. Un roi vainqueur n'a pas une suite plus nombreuse que l'étoit celle des deux rois prisonniers, on compta jusqu'à trois cents seigneurs ou gentilshommes, que le général de la

ANNÉES de J. C. 1433, 1434, & 1435.

ANNÉES de J. C. 1433, 1434, & 1435.

flotte Génoiſe mena captifs dans le Milanez, où l'on remarqua, que ſon entrée excita plus de compaſſion que de joie : aux premiers ſignaux de la victoire, les habitans de Gaïete firent une ſortie ſur les aſſiégeans, que le malheur de leur flotte & l'inquiétude ſur le ſort des princes avoit déja à demi défaits On lâcha pied de toutes parts, le camp fut pillé, on y trouva de grandes richeſſes & bien des proviſions de guerre & de bouche. Enfin les ſoldats débarqués de la flotte victorieuſe, s'étant mis à la pourſuite des fuyards, principalement des Arragonois qu'on diſtinguoit à leur teint olivâtre, il ne s'en ſauva qu'un très-petit nombre, que les ſolitudes & les bois déroberent à la priſon ou à la mort.

Ce déſaſtre que dom Pedre fit auſſi-tôt ſavoir en Arragon, où il ſollicita un grand ſecours de vaiſſeaux, d'hommes & d'argent, fut annoncé trop bruſquement à la reine Éléonore, mere des princes priſonniers ; la piété chrétienne dont elle pratiquoit avec régularité tous les exercices dans ſon château de Medina del Campo, qui étoit devenu une maiſon religieuſe, n'arrêta pas les premiers mouvemens d'une douleur vive & ſubite ; ſon cœur fut ſerré tout-à-coup, & la reſpiration n'ayant pu ſe rétablir, cette prin-

ceſſe, mere des rois d'Arragon & de Navarre, des reines de Caſtille & de Portugal, des infans dom Henri & dom Pedre, mit le comble à la déſolation de ſa famille par une mort cruelle & précipitée. La reine régente d'Arragon moins ſenſible à la captivité d'un époux qui ne l'avoit jamais fort aimée & qui en avoit aimé beaucoup d'autres, & la reine de Navarre plus ferme dans ſa douleur, ſoutinrent mieux ce revers ; comme la treve entre les deux royaumes & la Caſtille étoit ſur le point d'expirer, elles en demanderent une prorogation, la reine d'Arragon alla elle-même en ſolliciter le roi ſon frere & le connétable. La refuſer, c'eût été inſulter au malheur public : Alvare de Lune ne voulut donc pas profiter d'une occaſion ſi favorable à ſa vengeance, ſes ennemis n'euſſent pas eu la même compaſſion, & dans la ſuite il paya bien cher ſa généroſité. ANNÉES de J. C. 1435, & ſuiv.

La fortune a ſes caprices, où elle ſe joue de l'eſpérance & quelquefois même de la ſageſſe des hommes. La priſon d'Alphonſe fut le premier reſſort qui l'éleva ſur le trône de Naples, dont elle ſembloit devoir l'éloigner pour jamais. Philippe, duc de Milan, ſe laiſſa gagner par ſon priſonnier, dont il devint l'ami & le défenſeur, & les Génois, ennemis dans

ANNÉES de J. C. 1436, & suiv.

tous les temps de l'Arragon, & pour lors amis de la France, eurent le chagrin d'avoir contribué par une si belle victoire à la ruine du parti Angevin, dont ils avoient toujours soutenu les intérêts en Italie. Le roi & le duc conclurent entr'eux un traité de ligue offensive & défensive, dont le premier article qui ne tarda pas à s'exécuter, fut la liberté des deux rois & de dom Henri. Alphonse ne voulant plus exposer toute sa famille aux hazards d'une seule guerre, se contenta de garder dom Pedre pour s'en servir dans la conquête où ce jeune prince perdit la vie deux ans après au siege de Naples. Le roi de Navarre & dom Henri furent renvoyés en Espagne. Le premier avec un plein pouvoir pour gouverner le royaume d'Arragon pendant l'absence du roi, qui apparemment s'ennuya de donner si long-temps cette marque de confiance à la reine; le second avec le titre & le revenu de la principauté d'Empourias: tous deux avec un ordre précis de s'appliquer tellement à fournir des secours pour la guerre d'Italie, qu'ils fussent toujours en état de résister au ministere de Castille, & ce dernier ordre ne fut certainement pas négligé.

La prorogation de la treve alloit finir, & le roi de Navarre n'avoit garde de penser

penser à la guerre. Il minuta donc un projet de paix qu'il envoya proposer au roi de Castille, qui après avoir visité une partie de ses provinces, suivant la coutume de ces temps-là, où la cour n'avoit point de demeure fixe, s'étoit arrêté à Tolede, & y jouissoit dans des fêtes continuelles de l'abondance & de la tranquillité, que les soins du connétable entretenoient dans le royaume. Les plénipotentiaires Arragonois, à la tête desquels étoit Alphonse de Borgia, évêque de Valence, s'étant rendus à la cour, le roi nomma pour traiter avec eux, l'archevêque de Tolede, le grand-maître de Calatrava, & le comte Rodrigue de Bénaventé; le premier qui s'appelloit Jean Caréfola, étoit un frere du connétable, que le roi venoit de placer par complaisance pour son favori dans le premier siege des Espagnes, malgré l'illégitimité de la naissance. Après d'assez longues conférences la paix fut conclue entre les trois royaumes aux conditions suivantes.

ANNÉES de J. C. 1437, & suiv.

I°. Que Blanche, fille aînée du roi de Navarre, épouseroit Henri, prince des Asturies, fils aîné du roi de Castille.

II°. Que le roi de Navarre donneroit à la jeune princesse pour sa dot Medina-del-Campo, qu'il avoit hérité de sa mere,

ANNEES de J. C. 1437, & suiv.

Roa, Olmedo, & qu'il lui céderoit toutes ses prétentions sur le marquisat ou duché de Villena.

III°. Qu'en cas que Blanche n'eût point d'enfans de son mariage avec le prince des Asturies, les terres qui composoient sa dot seroient reversibles au domaine de Castille, & qu'alors pour indemniser le roi de Navarre de la perte de ces apanages, il lui seroit payé par chaque année dix mille florins d'or.

IV°. Qu'à commencer au jour de la publication de la paix, la reine de Navarre & le prince de Viane son fils auroient en survivance l'un de l'autre une pension viagere de la même somme de dix mille florins sur le domaine royal de Castille.

V°. Que le roi de Castille payeroit au prince dom Henri, pour la dot de l'infante Catherine sa femme, cinquante mille florins ; & pour les terres qui avoient été confisquées sur lui, cinq mille florins annuels sa vie durant.

VI°. Que les places qui avoient été prises dans la derniere guerre sur les frontieres des deux royaumes seroient restituées.

VII°. Enfin qu'il y auroit une amnistie générale dans les trois royaumes, pour tous ceux qui avoient pris un parti

contraire à leur devoir. Le roi de Castille en excepta seulement le grand-maître d'Alcantara, & le comte de Castro-Xeris qui s'étoit attaché au service de dom Henri; & le roi de Navarre de son côté jugea à propos d'exclure du pardon Godefroi, marquis de Cortez, bâtard de Navarre de la maison d'Évreux, qu'il soupçonna d'avoir porté ses vues ambitieuses jusqu'au trône.

ANNÉES de J. C. 1437, & suiv.

Ce traité parut onéreux à la Castille, par les grandes sommes que le roi se chargeoit de payer; mais outre qu'il les retiroit & au-delà du revenu des terres qui avoient été confisquées sur les princes Arragonois, le connétable crut ne pas acheter trop cher l'éloignement de ses rivaux, & le retranchement de tout prétexte qui eût pu les rapprocher de la cour. Ils affecterent sur cela une grande retenue, & le roi de Navarre ne voulut pas même assister aux fiançailles du prince des Asturies & de sa fille, qui se firent l'année suivante avec beaucoup de magnificence. Ce fut la reine qui amena la princesse en Castille, accompagnée du prince de Viane, son fils, de sa seconde fille la princesse Éléonore, qui étoit déja promise au comte Gaston de Foix, de l'évêque de Pampelune, & d'une nombreuse suite de dames & de

Années de J. C. 1437, & suiv.

seigneurs. Le prince des Asturies alla les recevoir sur la frontiere, étant conduit par le connétable & suivi de tout ce qu'il y avoit de jeunesse illustre dans le royaume. La cérémonie se fit à Alfaro entre les mains de l'évêque d'Osma ; & comme le prince & la princesse n'avoient que douze ans, ils se séparerent après quatre jours de réjouissances, pour retourner l'une à Pampelune, & l'autre auprès du roi son pere qui s'étoit avancé jusqu'à Osma. Tous les grands paroissoient fort soumis au roi & très-dévoués au connétable ; cependant la disgrace d'un d'entr'eux pensa faire oublier le devoir à des hommes que l'intérêt seul rendoit fideles. Pierre Manrique qui avoit été l'ame de toutes les révoltes passées, & qui après un long exil étoit enfin revenu à la cour, fut arrêté vers la fin de cette année 1437, & conduit en prison par ordre du roi sur des soupçons de cabale que firent naître ses discours toujours aigres contre le gouvernement. Manrique étoit un de ces gens de bien dont la vertu chagrine, & le zele inquiet est toujours prêt à bouleverser un état pour remédier à quelque léger inconvénient qui les choque ou qui les scandalise. Cette espece de probité, souvent plus dangereuse qu'elle n'est utile, lui avoit

donné la réputation d'un bon citoyen, que la tyrannie seule pouvoit haïr, parce qu'il haïssoit la tyrannie. Son enlevement & sa prison indisposerent le peuple, & jeterent dans l'esprit des grands des semences de division qu'on vit bientôt éclorre. L'amirante plus mécontent que les autres, parce qu'il voyoit d'un œil plus jaloux les richesses & la puissance du connétable, forma le dessein de perdre son émule. Il y fit entrer secrétement les comtes de Lédesma, d'Areillan, de Mendoze, de Medina-Céli & de Bénaventé; ceux-ci en gagnerent d'autres, & l'évasion de Manrique, qui sur ces entrefaites se sauva par une fenêtre du château, où il étoit mal gardé, ayant extrêmement grossi la faction, elle leva le masque, & députa au roi pour lui demander l'éloignement du connétable; heureusement le roi trouva un secours inopiné, qui le mit en état de résister à la violence que les conjurés vouloient faire à son autorité. Un aventurier Castillan, qui de simple soldat étoit devenu chef de bande, sortoit de France, où il avoit rendu de grands services à Charles VII contre les Anglois. Il envoya offrir au roi de Castille ses services avec quatre mille hommes déterminés à le suivre par tout; l'offre fut acceptée, & Villandras,

ANNÉES de J. C. 1437, & suiv.

Années de J. C. 1458, & 1459.

c'étoit le nom du capitaine, que le roi fit comte de Ribadeo, amena bientôt sa petite armée, qui tint d'abord en respect les séditieux; mais l'esprit de révolte avoit déja gagné toutes les parties du royaume. Tolede, Salamanque, Valladolid, Léon, Ségovie, Avila, Burgos, & la plupart des grandes villes se déclarerent bientôt pour la ligue. Les seigneurs qui étoient le plus attachés au roi l'abandonnerent & se retirerent dans leurs châteaux. Pour comble de malheur les princes Arragonois entrerent en Castille, où sous prétexte de défendre le roi contre des ennemis domestiques, qu'on les soupçonnoit de lui avoir suscités, ils s'emparerent du gouvernement, chasserent le connétable, & se firent restituer toutes leurs anciennes possessions. Manrique fut rappellé, & le roi de Navarre lui donna une place dans le nouveau conseil du roi, qu'il composa tout entier de ses créatures; mais il ne jouit pas long-temps du fruit de sa révolte, étant mort la même année à Valladolid, pendant qu'on y célébroit les nôces du prince des Asturies avec la princesse, fille du roi de Navarre.

Ce mariage qui ne forma jamais de véritable union entre l'époux & l'épouse, forma entre le gendre & le beau-pere une

liaison funeste au roi & à l'état. Le jeune prince qui auroit dû sentir que les ennemis du roi étoient les siens, puisqu'ils attaquoient ouvertement l'autorité souveraine, au-lieu de se faire l'appui du trône, se joignit à ceux qui s'efforçoient de l'ébranler. Séduit par les fausses caresses du roi de Navarre, échauffé par les discours de ses favoris, qui lui représentoient tous les jours, qu'il étoit temps qu'il tirât le roi, & qu'il se tirât lui-même de dessous la tutelle du connétable, il demanda d'abord, que le roi chassât d'auprès de sa personne ceux que le connétable y avoit placés ; il appuya ensuite une requête, par laquelle les princes & les seigneurs confédérés demandoient avec hauteur, qu'on fît le procès au connétable, & que par provision on le dépouillât de ses charges ; & parce que le roi, qui n'avoit été que trop facile jusqu'alors, tint ferme sur ce dernier article, & ne voulut pas même y faire de réponse, le prince quitta la cour, & sa retraite fournit un prétexte aux mécontens pour déclarer la guerre au connétable, comme à l'ennemi de la maison royale & de l'état. Le connétable arma de son côté pour sa défense, l'archevêque de Tolede son frere, & quelques seigneurs qui étoient encore ses amis, ou

Années de J. C. 1440, & 1441.

Années de J. C. 1441, & suiv.

qui craignoient les princes d'Arragon, dont ils avoient partagé les dépouilles, vinrent à son secours avec leurs vassaux; on attaqua des villes de part & d'autre, on livra des combats, & le roi fut pendant une année entiere le spectateur inutile d'une guerre qui se faisoit sans lui dans son royaume, mais à laquelle il n'avoit que trop de part, & dont il devint enfin la victime.

Le roi de Navarre n'avoit pris ouvertement aucun parti dans ces mouvemens civils; il faisoit agir le prince dom Henri son frere, & se tenoit auprès du roi pour être en état de faire grace aux vaincus, de donner la loi aux vainqueurs, & de rappeller à soi toute l'autorité, lorsque les deux factions se feroient mutuellement affoiblies. Un événement auquel il ne s'attendoit pas, l'obligea de quitter la cour. Dom Henri se laissant emporter à sa vivacité dans la poursuite du connétable, avoit été coupé par son ennemi qui l'assiégeoit avec toutes ses forces & celles de l'archevêque de Tolede dans le château de Torrijo; le roi de Navarre instruit par les lettres du prince de l'extrêmité à laquelle il se trouvoit réduit, courut à son secours. Le roi de Castille saisit ce premier moment de liberté pour rejoindre le connétable, & après avoir

confisqué Olmedo & Medina-del-Campo sur le roi de Navarre, il s'enferma dans la derniere de ces deux places, où le connétable & l'archevêque de Tolede, & dom Guttiérez de Soto Mayor, grand-maître d'Alcantara, se rendirent aussi-tôt avec 2000 hommes. Le roi de Navarre ne gardant plus alors de mesures, se mit à la tête des confédérés, assiégea & prit Olmedo, & vint camper avec une nombreuse armée à une portée du trait de Medina. Il avoit des intelligences dans la ville qu'il ménagea avec soin, & pour leur donner le temps de réussir, il écouta pendant quelques jours des propositions d'accommodement, & il en fit. Mariana ne fait point paroître ici sur la scene le prince des Asturies; cependant il est certain par les histoires contemporaines, & en particulier par le témoignage de l'évêque de Palence, Rodrique Sanche, qui avoit été un des confidens du roi Jean II, & qui nous a décrit son regne avec une simplicité qui ressemble à celle des historiens canoniques, que le jeune prince étoit avec la reine sa mere dans le camp des conjurés qui assiégeoient le roi. On ne lui en fit pas un grand crime, Henri, prince des Asturies, étoit encore plus foible & plus gouverné que son pere; il avoit auprès

Années de J. C. 1441, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1441, & suiv.

de lui une espece de confident ou de favori, que le connétable lui avoit donné, & qui oubliant qu'il étoit redevable de sa fortune au connétable, vouloit achever de perdre ce ministre pour prendre sa place dans l'administration de l'état. Pacheco, c'est ainsi qu'il se nommoit, & il étoit d'une maison illustre originaire de Portugal, avoit entraîné le prince dans la conjuration, & la reine par amour pour son fils, & par haine contre le ministre, les y avoit suivis.

Le roi de Navarre se servit d'eux pour accréditer son parti parmi les grands, pour justifier son entreprise parmi le peuple, & pour amuser le roi par de feintes négociations, jusqu'à ce que la trahison qu'il avoit pratiquée dans la ville, le rendît maître de la personne du roi, & l'arbitre du sort du connétable. Une nuit que la garde étoit moins exacte qu'à l'ordinaire, parce que les conférences faisoient une espece de suspension d'armes, Alvare de Bracamonté & Ferdinand de Réion, qui étoient deux espions de cour aux gages du Navarrois, le firent entrer par le quartier de Notre-Dame de l'Antigua; le roi s'éveilla le premier, au bruit de la cavalerie, qui avançoit dans la place du château; il fit d'abord sauver le connétable, l'archevêque de Toledo

& le grand-maitre d'Alcantara, par une porte souterraine qui donnoit dans la campagne ; ensuite ne craignant rien pour sa personne, il se rendit sur la place avec sa garde qui crioit, *c'est le roi*, *c'est le roi.* A ce cri tous les seigneurs confédérés s'avancerent, & mettant un genou en terre, vinrent baiser la main du roi, qu'ils reconduisirent au château, où les princes Arragonois le chargerent de chaînes d'or, en le dépouillant de toute son autorité, avec tous les dehors de la soumission la plus respectueuse. On chassa le peu de serviteurs qui lui étoient demeurés fideles, on lui en donna de nouveaux qui étoient autant de surveillans, on sévit principalement contre le connétable ; & la reine, le prince des Asturies, l'amirante & le comte d'Albe ayant été choisis pour examiner les griefs qu'on produisoit contre son ministere, porterent une sentence rigoureuse, par laquelle il étoit condamné à six ans d'exil, ou plutôt de prison, dans une de ses maisons qui étoit désignée. Défenses lui étoient faites d'écrire au roi sur aucune affaire d'état : & s'il étoit besoin qu'il le fît pour ses affaires particulieres, ses lettres devoient d'abord être rendues à la reine & au prince, qui en prendroient communication avant

ANNÉES de J. C. 1441, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1441, & suiv.

que de les rendre. Défenses à lui & à l'archevêque son frere, d'avoir des troupes à leur solde, & de faire aucunes ligues ni aucuns traités. Enfin il fut ordonné que le connétable, pour donner des gages de son obéissance, remettroit au roi dans l'espace de trente jours, entre les mains des séquestres, qui seroient nommés, toutes les places fortes qui lui appartenoient dans le royaume, & qu'il donneroit son fils en ôtage au comte de Bénaventé.

Moyennant l'exécution de ces articles, auxquels on ajouta, que les princes d'Arragon seroient dédommagés des frais de la guerre, & des jouissances de leurs apanages, dont ils avoient été privés pendant les années précédentes, les confédérés s'engagerent à licencier les troupes & à remettre toutes les places dont ils s'étoient emparés : la sentence ayant été signifiée au connétable, il n'eut point d'autre parti à prendre que de s'y soumettre, se réservant à trouver des ressources dans des conjonctures plus favorables. Il avoit ce semble à force de disgraces usé tous les moyens de s'en relever. Les princes étoient en garde contre les jalousies, & la mésintelligence qui les avoit si souvent perdus en les divisant. Maîtres absolus des graces & des em-

plois, ils les diftribucient de concert, & ils attachoient à leur fortune tout ce qu'il y avoit à la cour d'hommes accrédités par le mérite, par la naiffance & par les richeffes. Pour affermir encore davantage leur nouvelle domination, ils s'étoient déterminés fur le confeil du comte de Caftro, le plus fidele & le plus avifé de leurs ferviteurs, à prendre des alliances dans le royaume. La reine de Navarre, & la princeffe Catherine, époufe de dom Henri, étoient mortes pendant les derniers troubles; Jeanne Henriquez, fille de l'amirante, prit la place de la premiere, & Béatrix, fœur du comte de Bénaventé, époufa le prince d'Arragon. Le roi étoit gardé à vue par des courtifans affidés, qui ne le laiffoient jamais s'entretenir feul avec des perfonnes fufpectes au nouveau gouvernement. Mais de peur que la captivité dans laquelle on le tenoit, n'éclatât aux yeux du peuple, qui prend aifément compaffion des fouverains malheureux, on le promenoit de ville en ville, & on le faifoit toujours paroître au milieu d'une cour nombreufe, qui affectoit de lui rendre en public l'obéiffance la plus prompte & les refpects les plus foumis.

ANNÉES de J. C. 1443, & fuiv.

Cet artifice & des mefures fi juftes en apparence n'empêcherent pas un chan-

Années de J. C. 1443, & suiv.

gement de scene, qui vint du côté qu'on s'y feroit le moins attendu. Le prince des Asturies, auquel son âge, & encore plus le caractere de son esprit empêchoit de faire une grande attention, fut libérateur de son pere sans mérite, comme il avoit été son persécuteur sans mauvaise volonté. Enlevé de la cour par son favori, que le connétable avoit trouvé le secret de gagner, on apprit qu'il étoit à Avila, où l'évêque dom Lopez de Barriento, son précepteur, lui avoit disposé une retraite & des secours; que le nouvel archevêque de Tolede (car Carésola étoit mort), le comte d'Albe son frere, les comtes de Haro, de Plaisance, de Castagnéda, & grand nombre de seigneurs y étoient entrés; que tous les jours il arrivoit des troupes dans cette ville, & qu'on parloit hautement de délivrer le roi de la tyrannie des Navarrois. Toutes ces nouvelles étoient vraies, & si les royalistes avoient eu des forces assez considérables, ils seroient allés eux-mêmes instruire le roi de Navarre de leurs desseins, en assiégeant Tordésillas, où ce prince gardoit à vue le roi de Castille. Ne pouvant donc pas hazarder ce siege, ils marcherent à Burgos, qui s'étoit déclaré en leur faveur avec toute la noblesse du pays. Le roi de Navarre

après avoir transféré ſon priſonnier dans un poſte ſûr, & en avoir confié la garde au comte de Caſtro, s'avança à leur rencontre avec tout ce qu'il put raſſembler de troupes; mais outre qu'il ne ſe trouva pas aſſez fort pour battre l'armée du prince, l'évaſion du roi qui malgré la vigilance de Caſtro ſe ſauva de ſa priſon dans le camp de ſon fils, lui ayant fait perdre tout crédit & toute eſpérance, il fut obligé de ſe retirer en Navarre, & dom Henri ſon frere en Arragon, bien réſolus l'un & l'autre de ne pas encore abandonner la partie.

ANNÉES de J. C. 1444, & 1445.

En effet, on les vit reparoître la campagne ſuivante en état d'attaquer & de ſe faire craindre : le connétable plus habile qu'eux les amuſa quelque temps par de feintes propoſitions d'accommodement pendant qu'il lui venoit des troupes de toutes parts; après la jonction d'un ſecours conſidérable que le grand-maître d'Alcantara lui conduiſoit, il mena le roi droit à Olmedo, dont les ennemis s'étoient emparés; les princes Arragonois n'attendirent pas qu'on les vint aſſiéger, ils tinrent la campagne, & hazarderent une bataille, qui ſans être ſanglante fut déciſive par la bleſſure de l'infant dom Henri, & par la priſe de la plus grande partie des ſeigneurs conjurés.

ANNÉES de J. C. 1444, & 1445.

La nuit ayant séparé les deux armées, le roi de Navarre fit une retraite précipitée en Arragon ; & la fatigue ayant irrité la plaie de l'infant, il y mourut quelques jours après à Calatajud. Ce prince ne fut pas la seule victime de cette guerre malheureuse. La reine douairiere de Portugal, que l'ambition du duc de Conimbre, son beau-frere, avoit obligée de se retirer à Tolede, & sa sœur, la reine de Castille, étoient mortes peu de jours avant la bataille d'Olmedo, toutes deux subitement, toutes deux dans la même semaine, & toutes deux avec des symptômes, qui ne laisserent pas douter que la qualité de sœurs des princes Arragonois, & l'amitié qu'elles avoient toujours témoigné avoir pour eux, n'eût avancé la fin de leurs jours. Ainsi la famille royale d'Arragon, qui à la mort du roi dom Ferdinand étoit composée de cinq princes & de deux princesses, se trouva réduite au roi Alphonse & au roi de Navarre.

Après avoir exposé les révolutions différentes qui agiterent la Castille sous le regne de Jean deuxieme, je ne puis m'empêcher de faire ici une réflexion sur la vanité des craintes & des espérances politiques, qui s'élevent parmi les nations & chez les rois à la vue de certains événemens, & qui sont presqu'aussi-tôt

détruites par les plus légers intérêts. Lorſque les Arragonois placerent ſur leur trône un prince de la maiſon royale de Caſtille, les deux royaumes eſpérerent ſans doute de très-grands avantages d'une union ſi étroite, & les nations voiſines en conçurent de la jalouſie & de l'inquiétude. Quelles furent cependant les ſuites de cette union ? Quarante années d'une guerre opiniâtre : la déſolation des deux états : l'épuiſement des peuples : l'extinction preſque entiere des deux familles régnantes. La Caſtille & l'Arragon, il eſt vrai, ſe réunirent enfin en une ſeule monarchie ; mais cette réunion ne ſe fit point par voie de ſucceſſion ni par droit de proximité entre les rois ; le hazard la forma, & encore plus la négligence de ceux qui auroient eu intérêt de l'empêcher, comme nous le verrons dans la ſuite.

ANNÉES de J. C. 446, & ſuiv.

Après la victoire d'Olmedo & la retraite du Navarrois, le roi de Caſtille ſe crut enfin le maître dans ſes états, parce que ſon miniſtre l'étoit ; & le miniſtre crut devoir l'être plus que jamais, pour ne pas eſſuyer davantage les revers, auxquels la foibleſſe du roi l'avoit déja deux fois expoſé. Comme il fut obligé de garder le lit pour une bleſſure qu'il avoit reçue à la jambe gauche, l'armée du

ANNÉES de J. C. 1446, & suiv.

roi resta quelques jours dans son camp, pendant lesquels le conseil se tint exactement dans la tente du connétable. On y délibéra sur la maniere dont on traiteroit les prisonniers & les transfuges. L'avis du connétable décida ; il voulut que ses rivaux souffrissent la même peine qu'ils lui avoient imposée lorsqu'ils étoient les plus forts. Tous furent donc condamnés à la prison ou à l'exil. Il ne manqua pas d'y ajouter la confiscation de leurs biens, pour avoir de quoi récompenser ses créatures, & de quoi en faire de nouvelles ; mais le prince des Asturies mit à haut prix ses services & ceux de son favori, il demanda pour lui-même, & il obtint plusieurs places importantes ; & Pacheco voulant profiter du crédit de son maître, pour se disposer à le devenir (car il y avoit long-temps que son ambition lui avoit tracé le plan d'une domination encore plus absolue que celle du connétable), se fit donner d'abord le marquisat de Villena, qui avoit été jusqu'alors le plus riche apanage des princes du sang. Voulant ensuite se ménager une retraite pour les révolutions à venir, il engagea le prince à lui faire avoir la confiscation de Barcarotta, de Salvatierra & de Salvaléone sur la frontiere de Portugal. Son ambition ne fut

pas encore satisfaite, dom Pédro Giron, son frere, qui pour avoir suivi les princes Arragonois dans leur révolte, méritoit une punition, fut élu grand-maître de Calatrava, sur la déposition d'Alphonse, fils naturel du roi de Navarre, & quelque temps après, Alphonse Carillo, leur oncle, succéda à dom Guttiérez de Tolede, dans le premier archevêché du royaume. Alvare de Lune ne s'oublia pas dans la distribution des récompenses. Le séquestre de ses places fut levé, la prison de la reine de Navarre, qu'on avoit arrêtée aussi-tôt après la bataille dans Medina-de-Rio-Seco, lui répondoit de la liberté de son fils. Il ne lui restoit donc plus qu'à choisir son lot parmi les riches dépouilles qu'on enlevoit au roi de Navarre & à son frere, il le choisit bien & pour l'honneur & pour le profit. La grande maîtrise de S. Jacques étoit vacante par la mort de dom Henri; le connétable assembla les chevaliers à Avila, & ménagea si bien leurs suffrages, qu'il se fit élire à la place du prince; il s'assura en même temps de la ville de Tolede, en y mettant pour gouverneur un homme qui étoit à lui. Mais cette disposition choqua le prince des Asturies, parce qu'elle déplaçoit dom Lopez d'Aiala, que ce prince avoit toujours aimé, lors même qu'il

Annees de J. C. 1446, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1446, & suiv.

s'étoit écarté de son devoir : pour s'en venger, il arracha au roi le pardon de l'amirante & du comte de Bénavente, qui revinrent en Castille toujours aussi déclarés ennemis du connétable qu'ils l'avoient jamais été. Les troubles alloient recommencer, & déja Rodrigue Manrique, appuyé par tous les amis du roi de Navarre, & autorisé d'une bulle du pape, se portoit pour grand-maître de S. Jacques, & levoit des troupes contre le connétable, lorsque celui-ci ayant mis dans ses intérêts le favori du prince, arrêta ces mouvemens dans leur source, par la prison de Bénavente, que le roi & le prince firent arrêter de concert à Tordésillas, & par la fuite de l'amirante, qui sur la nouvelle de la détention de son ami, sortit d'Aguilar où on alloit l'assiéger, & se réfugia auprès du roi de Navarre.

Il trouva ce prince à Tudele environné de Castillans réfugiés, qui pour hâter leur rétablissement & la ruine du connétable, se portoient eux-mêmes & portoient le roi aux dernieres extrêmités; les troupes Navarroises qui étoient sur la frontiere, & les gouverneurs de quelques places qui restoient aux confédérés dans la Castille, avoient ordre de faire des irruptions dans le plat pays, afin que

le pillage excitât les peuples à la révolte ; on faisoit des levées dans toute l'étendue de la Navarre ; on donnoit les ordres pour en faire en Arragon, & comme les intérêts d'une vengeance personnelle sont toujours plus forts que ceux de la religion & de la patrie, on avoit fait une ligue offensive avec les Maures, qui profiterent de la division des Chrétiens, pour réparer les pertes qu'ils avoient faites dans les dernieres guerres. Le connétable n'étant pas encore en état de faire tête à tant d'ennemis à la fois, laissa les Infideles faire des sieges & prendre des villes en Andalousie, tandis qu'il marcha avec toutes ses forces contre les rebelles; ceux-ci ne firent pas une longue résistance; ils abandonnerent les places qu'ils avoient conservées jusqu'alors, & se retirerent en Arragon, où le roi de Castille ne tarda pas à les poursuivre avec une armée nouvelle, dont les approches répandirent la terreur dans ce royaume.

ANNÉES DE J. C. 1447, & suiv.

Les états se tenoient alors à Sarragosse. Le roi de Navarre qui y présidoit, eut le chagrin de se voir refuser des secours sur lesquels il avoit compté : les Arragonois députerent au roi de Castille, pour lui faire savoir qu'ils n'entroient pour rien dans la querelle des princes, & dans la révolte des seigneurs Castillans : qu'ils

ANNÉES de J. C. 1446, & suiv.

le prioient donc de ne point venger sur eux des injures domestiques dont ils désavouoient les auteurs, auxquels ils s'engageoient de ne prêter aucun secours. Sur cette assurance, ils obtinrent une treve de six mois, le roi de Castille partagea son armée en deux, il en envoya une partie, sous les ordres de dom Pédro Giron, faire la guerre aux Maures, tandis que l'autre s'étendit sur la frontiere de Navarre, & y reprit deux ou trois villes qui s'étoient rendues à l'ennemi par trahison ou par surprise; enfin, après avoir donné ses ordres pour les opérations de la campagne, il convoqua les états du royaume à Valladolid, & s'y rendit avec le connétable, dans le dessein d'y faire confirmer les confiscations, & les autres peines que son conseil avoit décernées contre les princes d'Arragon & contre leurs adhérans.

Pendant ce temps-là, le roi de Navarre, honteux de sa défaite, & plus honteux encore du refus qu'il avoit essuyé de la part des Arragonois, délibéroit à Sarragosse sur le parti qu'il avoit à prendre; il conservoit toujours des intelligences à la cour de Castille, où il comptoit que la rivalité des deux favoris ne tarderoit pas à mettre de la division entre le roi & le prince des Asturies; c'étoit là sa prin-

cipale ressource ; mais pour en profiter, il falloit se tenir en armes, & l'exemple de l'Arragon faisoit naître à la Navarre des desirs de paix. D'ailleurs les forces de ce royaume tout seul n'étoient pas assez considérables, pour qu'un des deux partis pût beaucoup compter sur elles ; il falloit donc à quelque prix que ce fût disposer les Arragonois à une déclaration de guerre, lorsque la treve seroit expirée ; il n'y avoit que le roi d'Arragon qui pût sur cela forcer l'inclination des peuples ; l'amirante s'offrit à aller trouver ce prince en Italie, pour l'engager à venir en personne venger les affronts de sa famille, ou du moins pour en obtenir en faveur du roi de Navarre un plein pouvoir d'attaquer la Castille, & un ordre aux états d'Arragon, de Valence & de Catalogne, de lui fournir tous les secours d'hommes & d'argent dont il auroit besoin. Cette proposition fut agréée dans le conseil. L'amirante alla s'embarquer à Barcelone, accompagné de l'évêque de Lérida, qui mourut en chemin. En même temps, le jeune comte d'Albe, dont le pere avoit été arrêté & mis en prison avec le comte de Bénavente, traversoit la France, pour aller porter au roi Alphonse les plaintes des grands de Castille, que le connétable

ANNÉES de J. C. 1448, & suiv.

ANNÉE de J. C. 1448, & suiv.

persécutoit. Ces seigneurs l'avoient chargé des lettres les plus tendres & les plus pressantes pour exciter le roi d'Arragon à prendre compassion de la misere où les réduisoit la tyrannie du connétable, & leur attachement aux princes du sang. L'amirante & le jeune comte trouverent Alphonse occupé à faire le siege de Piombino sur la côte de Toscane. Ils en furent reçus l'un & l'autre très favorablement. Le roi leur donna plusieurs audiences en particulier dans sa tente, & en public dans son conseil, avec lequel il concerta ensuite les réponses qu'il avoit à faire au roi de Navarre & aux seigneurs Castillans. Mais avant que de reconduire les deux ambassadeurs en Espagne, je crois devoir arrêter quelque temps mes lecteurs en Italie, pour leur apprendre par quelle révolution Alphonse passa en si peu de temps de sa prison de Milan sur le trone de Naples; & comment après une suite rapide de conquêtes qui le rendirent maître absolu de presque toute l'Italie, il abandonna ses états d'Espagne au roi de Navarre son frere, & se contenta d'assurer au bâtard Ferdinand son fils la succession d'une couronne qu'il avoit conquise.

Depuis l'an 1432 jusqu'à 1442.

Pendant qu'Alphonse étoit encore prisonnier dans la citadelle de Milan, Isabeau

beau de Lorraine, femme de René, duc de Bar, n'ayant pu obtenir du duc de Bourgogne qu'il donnât la liberté à son époux, eut le courage de passer en Italie pour se mettre à la tête du parti Angevin, & s'assurer une couronne que la succession du duc Louis son beau-frere, le testament de la reine de Naples, le suffrage des peuples, & plus que tout cela, la défaite des Arragonois sembloient restituer à la maison d'Anjou, qui l'avoit déja si long-temps possédée. Cette princesse que les historiens, même Espagnols, nous représentent comme l'héroïne de son siecle, se trouva réduite à ses seules vertus pour faire réussir une entreprise si fort au-dessus de son sexe: Charles VII, roi de France, quoique vainqueur des Anglois en plusieurs rencontres, & nouvellement réconcilié avec le duc de Bourgogne, avoit encore plus besoin de secours qu'il n'étoit en état d'en donner à la duchesse. Le duché d'Anjou étoit en proie à l'avarice & à l'ambition du comte du Maine, qui s'en étoit emparé pendant la prison de son frere. Le comté de Provence, épuisé par les dernieres guerres, fournit seulement quelques vaisseaux, sur lesquels Isabeau s'embarqua & alla se jeter entre les bras des Génois. Spinola, à qui la défense de Gaïete avoit

ANNÉES de J.C. depuis 1432 jusqu'à 1442.

ANNÉES de J.C. depuis 1435 jusqu'à 1442.

fait un grand nom & donné beaucoup de crédit dans la république, lui fit donner trois galeres d'escorte. C'en fut assez pour risquer un passage que les flottes de Sicile & de Sardaigne pouvoient rendre dangereux, & la princesse ne craignit rien tant que de laisser rallentir l'ardeur des Napolitains, qui s'étoient déclarés en faveur du duc son mari. Arrivée à Gaïete, elle se rendit en diligence à Naples, où les seigneurs du parti Angevin, & les magistrats de cette capitale, ayant à leur tête Raymond des Ursins, comte de Nole, vice-roi & lieutenant-général du royaume, lui rendirent les honneurs souverains.

Sa magnanimité l'avoit placée sur le trône, sa bonne conduite l'y soutint. Un grand air de douceur & de majesté tout ensemble lui concilia d'abord le respect des grands & la tendresse du peuple ; ces sentimens passerent de la capitale dans les provinces, & dans l'espace d'un mois une si belle réputation lui amena presque tous les seigneurs du royaume, & les députés de la plupart des villes qui vinrent l'assurer de leur soumission, & prêter à leur nouveau roi le serment de fidélité entre les mains de son épouse. Pendant près de trois ans que le duc René fut encore en prison, la prudence

& le courage de cette héroïne rendirent inutiles tous les efforts du roi d'Arragon & du duc de Milan ; & son affabilité toujours noble & majestueuse au milieu de son indigence, eut plus de force pour maintenir les Napolitains dans le devoir, que les trésors d'Espagne n'en eurent pour corrompre leur fidélité.

ANNÉES de J.C. depuis 1435 jusqu'à 1442.

Cependant Alphonse mis en liberté par le duc de Milan, & assisté de toutes les forces de ce prince, pour tenter de nouveau la conquête du royaume de Naples, avoit envoyé devant le prince de Tarente & le duc de Sessa, afin qu'ils réveillassent le parti Arragonois qui se soutenoit encore à Capoue, & dans l'Abruzze. Ces seigneurs trouverent l'infant dom Pedre, qui sur l'heureuse nouvelle de la délivrance du roi, étoit parti de Sicile avec sa flotte, & avoit mouillé à l'isle d'Ischia, vis-à-vis de Naples, d'où il jetoit l'alarme sur toute la côte, & ménageoit une intelligence dans Gaïete. L'intelligence réussit. Gaïete, qui la campagne précédente avoit été l'écueil des princes Arragonois, fut livré avec son port à dom Pedre, par la trahison d'un commandant Napolitain, nommé Lançalot. Les écrivains du pays voulant couvrir le crime d'un de leurs compatriotes, attribuent la reddi-

ANNÉES de J.C. depuis 1435 jusqu'à 1442.

tion de cette place à une peste qui enleva, disent-ils, la plus grande partie de ses habitans & le commandant lui-même ; il est bien vrai, que le traître fut puni de sa trahison par une mort précipitée ; mais il est contre la vraisemblance que la peste eût ravagé cette ville, puisque l'infant y débarqua ses troupes, y appella le roi son frere, & y assembla tous les seigneurs qui étoient dans leur parti.

L'expédition de Gaïete fut bientôt suivie d'une entreprise sur Terracine, dont l'infant s'empara ; quoique cette place appartînt au pape, & fût du domaine de l'Église ; son voisinage suspect, & sa situation qui la rendoit une des portes du royaume de Naples, ne permirent pas qu'on eût pour elle un respect religieux. Dom Pedre s'appliqua ensuite à faire passer du secours dans l'Abruzze, où les villes qui avoient arboré l'étendard d'Arragon, avoient à leurs portes une armée Angevine, sous le commandement du fameux Jacques Caldora. On attendoit le roi de jour en jour, & les délais de son arrivée commençoient à donner de l'inquiétude, lorsqu'un courier apporta une lettre de ce prince, par laquelle il ordonnoit à l'infant de venir au plutôt le joindre avec sa flotte & des troupes, à Porto-Vénéré, sur la côte

de Gênes. L'infant prit fur lui une défobéiffance, qu'il jugea néceffaire dans un temps où fon abfence & l'éloignement des troupes ne pourroient manquer d'aliéner tous les amis du roi, en les abandonnant fans défenfe à leurs ennemis. Il fe contenta donc d'envoyer au rendez-vous une partie de fes galeres, fous la conduite de l'amiral Catalan Raymond de Pérellos.

Alphonfe avoit couru rifque de devenir le prifonnier des Génois, après avoir été celui du duc de Milan; à peine étoit-il arrivé à Porto-Vénéré, où des vaiffeaux de la république devoient venir le prendre pour le conduire à Gaïete, qu'il fe fit dans Gênes & dans toutes les places de la Seigneurie une révolution fubite, qui auroit entraîné la ruine de ce prince, s'il n'avoit pas amené avec lui de bonnes troupes, qu'il avoit eu la précaution de lever dans la Lombardie, & dont la préfence empêcha le commandant de Porto-Vénéré de fuivre l'exemple de fes compatriotes. Il y avoit long-temps que les Génois portoient avec peine le joug du duc de Milan, qu'ils avoient eu l'imprudence de choifir pour leur protecteur, & qui étoit devenu leur tyran. Le mépris dont il venoit de leur donner une marque fi fenfible, en traitant fans

ANNÉES de J. C. depuis 1435 jusqu'à 1442.

eux avec le roi d'Arragon, qu'ils lui avoient mis entre les mains, piqua un peuple encore fier dans son esclavage. Spinola, ennemi des Fiesques & des Frégoses, qui gouvernoient depuis long-temps sous l'autorité du duc, eut soin d'échauffer les esprits, & la chaleur alla si loin, qu'à la premiere nouvelle qui se répandit, que le roi d'Arragon traversoit le Parmesan avec des officiers & des troupes, la populace de Gênes courut en armes au palais de Pachin Alciato, que le duc de Milan avoit fait gouverneur de la ville, le tint assiégé pendant quelque temps, & obligea enfin les magistrats à lui faire trancher la tête. On fit main-basse sur tous ceux qu'on soupçonna d'être attachés au gouvernement passé. Les moins vifs pour la révolte furent obligés de faire semblant de l'être ; autrement on les eût traités d'Arragonois, & ce soupçon eût été pour eux un crime capital. Spinola fit publier dans toutes les places de l'état ce qui se passoit dans la capitale, par-tout on prit les armes pour la liberté, & l'on chassa les troupes Milanoises, à qui il ne resta que Porto-Vénéré, le château de Savone, & deux ou trois autres petits postes.

La premiere pensée d'Alphonse, lorsqu'il apprit la révolution, fut de venger

ſon allié & ſon bienfaiteur ; c'étoit dans cette vue qu'il avoit mandé dom Pedre avec une armée navale & des troupes de débarquement ; mais Spinola & les autres chefs de la conjuration n'étoient pas gens à céder à un coup de main, il falloit du temps pour les réduire, & la réponſe de l'infant ne permettoit pas de perdre un moment. Le roi envoya ſa lettre au duc pour lui ſervir d'excuſe, & auſſi-tôt après il monta ſur les galeres de Pérellos, & ſe rendit à Gaiete. Là il tint un grand conſeil, où ſe trouverent tous les ſeigneurs de ſon parti, on y délibéra principalement ſur les plaintes que le pape faiſoit retentir dans toute l'Italie de l'invaſion de Terracine. Par reſpect pour la dignité du ſouverain pontife, il fut arrêté que l'évêque de Lérida iroit l'aſſurer de la part du roi, que ſa Sainteté ſeroit toujours maîtreſſe de cette place. Mais en même temps, par défiance de ſes intentions, il fut réſolu qu'on la garderoit avec beaucoup de vigilance, & une forte garniſon ; la précaution étoit ſage : on ne tarda pas à être inſtruit d'une ligue que le pontife avoit lui-même ménagé entre le duc René, roi de Naples, la république de Veniſe, celle de Gênes, les Florentins & les Siennois, contre le roi d'Arragon & le duc de Milan, dont

ANNÉES de J.C. depuis 1435 jusqu'à 1442.

l'union causoit de grandes alarmes à toute l'Italie, & en particulier au pape Eugene IV, qui s'étoit engagé à donner l'investiture du royaume de Naples au duc de Bar, & à le maintenir de toute sa puissance temporelle & spirituelle sur le trône, moyennant, & avec promesse de la part du roi de France, qu'il abandonneroit & qu'il travailleroit même à dissoudre le concile de Bâle, qui se portoit à de violentes extrêmités contre le pontife.

Une ligue si formidable n'empêcha pas Alphonse de faire quelques progrès pendant les deux premieres campagnes. Vers le milieu de la troisieme, c'est-à-dire, au mois de mai de l'année 1438, arriva enfin son compétiteur, que le duc de Bourgogne voulut bien mettre en liberté, à la sollicitation du roi de France, moyennant une rançon considérable, qui le réduisit à une telle disette d'argent, qu'en arrivant à Naples, il n'avoit pas de quoi payer le peu de troupes qui l'avoient accompagné. Sa présence ne laissa pas de relever le courage de son parti. L'armée Angevine fortifiée de la jeunesse Napolitaine, qui offrit au nouveau roi de le suivre à de nouvelles entreprises, tint la campagne, fit des sieges, emporta des villes, & présenta deux fois la bataille au roi

d'Arragon, qui tout magnanime qu'il étoit, eut la sageſſe de ne la pas accepter. Il eut cependant la témérité quelque temps après de hazarder le ſiege de Naples, pendant que René, ſuivi de toute la nobleſſe & des principaux capitaines de ſon parti, faiſoit la guerre dans l'Abruzze; quoique cette capitale fût un peu dégarnie, & qu'elle ſouffrît beaucoup des maladies & de la diſette de vivres, elle fit cependant une plus belle réſiſtance qu'Alphonſe ne ſe l'étoit imaginé. Il fut donc obligé d'abandonner ſon entrepriſe, qui lui coûta bien cher par la perte d'un homme, qui ſeul avoit rendu plus de ſervice à la cauſe Arragonoiſe que des armées nombreuſes. C'étoit l'infant dom Pedre. Ce jeune prince qui à l'âge de vingt-ſept ans joignoit toute l'expérience & toute la ſageſſe d'un vieux capitaine à l'ardeur martiale d'un jeune héros, fut tué d'un coup de canon qui lui emporta la tête, lorſqu'il faiſoit à cheval la ronde de ſon quartier. Cet accident acheva de donner aux Angevins tout l'honneur & tout le ſuccès de la campagne. L'année ſuivante leur fut encore aſſez favorable par la priſe du Château-Neuf, où les Arragonois avoient une garniſon que les Napolitains n'avoient pu en chaſſer, ni après la déroute du roi Al-

ANNÉES de J.C. depuis 1435 juſqu'à 1442.

phonſe, ni pendant ſa priſon; mais cette ſupériorité ne dura pas long-temps.

ANNÉES de J. C. depuis 1435 juſqu'à 1442.

Le duc de Bar avec autant de bravoure & d'auſſi grandes qualités que celles de ſon rival, étoit traverſé par la malheureuſe deſtinée des princes de la maiſon d'Anjou, qui tous ont été rois ſans pouvoir jamais poſſéder de royaumes. Cette fâcheuſe étoile ne ceſſa pas d'influer dans toutes les entrepriſes des Angevins, tandis qu'un aſtre plus favorable conduiſoit les pas de leurs ennemis de proſpérités en proſpérités. La mort du fameux Jacques Caldora fut l'époque de ce changement de fortune. Il avoit long-temps ſoutenu lui ſeul les intérêts de la maiſon d'Anjou, par la réputation qu'il avoit d'être invincible. Dès qu'il ceſſa de vivre, les généraux Arragonois devinrent ce qu'il avoit été; les villes & les provinces ne tinrent plus devant eux, la plupart des familles puiſſantes du royaume, & celle même de Caldora ſe déclarerent pour le parti le plus heureux. L'Abruzze, la Calabre, la Pouille, la principauté de Salerne, Pouzzolles, Bénévent avec ſon château, & la forte place d'Averſe furent ſoumiſes ou ſe rendirent: enfin malgré les efforts du pape, qui envoya dans le royaume une armée de dix mille hommes ſous la con-

duite du cardinal de Trente ; malgré les secours réitérés des Vénitiens, des Florentins & des Génois, le duc de Bar se vit obligé au bout de trois campagnes de renvoyer sa femme & ses enfans en Provence, & de s'enfermer dans Naples, où le roi d'Arragon vint aussi-tôt l'assiéger.

ANNÉES de J.C depuis 1435 jusqu'à 1442.

Cette grande ville qui étoit alors comme elle l'est encore à présent une des plus peuplées de l'Italie, n'avoit pas assez de vivres pour soutenir un long siege. Les Génois y firent entrer un convoi. Ce secours ne dura pas long-temps à une si grande multitude ; la disette augmenta jusqu'à la famine, dès que le port eût été fermé par une flotte arrivée de Catalogne ; le peuple s'impatientoit, & les plus hardis du conseil avoient déja proposé au roi de traiter avec son compétiteur ; mais l'amour que les Napolitains portoient à leur roi, dit un historien Espagnol, grand panégyriste d'Alphonse, & dès-là peu suspect sur le compte de son antagoniste, les détermina à souffrir les dernieres extrêmités. L'exemple de ce prince inspiroit la constance ; on le voyoit parcourir à pied & sans garde les différens quartiers de la ville, visiter les maisons, entrer en connoissance des besoins les plus pressans des familles, qui n'avoient pas eu le temps ou les moyens

ANNÉES de J. C. 1442, & suiv.

de se précautionner contre la nécessité publique, traîner à sa suite une foule de pauvres, & leur faire distribuer sous ses yeux à la porte du palais le pain & le bled qu'il y avoit amassé pour sa propre subsistance.

Des attentions si généreuses, la pâleur qui marquoit sur son visage, que sa dignité ne l'exemptoit pas des souffrances communes; & plus encore que tout cela, un discours qu'il fit aux grands & au peuple dans une assemblée nombreuse, arrêterent les premiers murmures, & semblerent étouffer dans le cœur de chaque citoyen jusqu'au sentiment même des maux qu'il enduroit. » C'est pour moi » que vous souffrez, leur dit-il, ou plu- » tôt c'est afin que je sois votre roi, & » que vous continuiez à être mes sujets. » La tendresse que je vous porte me fera » partager toutes vos peines : c'est à » vous à juger si mon regne est un bon- » heur que vous deviez acheter à ce prix. » On nous promet des secours; je suis » résolu de les attendre aux dépens de » ma vie; mais en même temps je suis prêt » à sacrifier ma couronne, lorsque vous » ne pourrez plus vivre qu'en vous sou- » mettant à mon ennemi. Quoique je sois » votre roi, je veux bien aujourd'hui » dépendre de vous : parlez, & sur

» votre décision je demeure ou je me re- » tire « A ces mots il n'y eut qu'un cri dans l'assemblée pour conjurer le roi de rester, & qu'ils mourroient tous avec lui plutôt que de se rendre à l'Arragonois. ANNÉES de J. C. 1442, & suiv.

Le siege se soutint donc avec fermeté, on faisoit exactement la garde aux portes & sur les remparts. Le roi lui-même la montoit à son tour, afin que personne n'en fût exempt. Il faisoit plusieurs rondes dans la journée, tous les soirs il visitoit les postes les plus exposés, il y revenoit quelquefois les matins, & lorsque l'ennemi donnoit une alarme, ou faisoit une attaque, soit que ce fût pendant le jour, ou pendant la nuit, on le voyoit accourir des premiers avec un air de confiance, qui donnoit du cœur aux plus lâches.

Tant de précautions & une si belle défense devinrent inutiles par la trahison de deux citoyens. Environ à un mille de Naples, sous un ouvrage de maçonnerie antique, est une fontaine dont les eaux claires & abondantes se portent dans la ville par un aqueduc souterrain jusqu'à un grand réservoir, d'où elles se distribuent ensuite par différens canaux dans les rues différentes, & jusque dans les maisons des particuliers. Deux fontainiers qui étoient freres, & qui se nom-

Années de J. C. 1442, & fuiv.

moient Agnello, étoient commis par les magiftrats à la conduite des eaux, & à l'entretien des canaux & de l'aqueduc. Ces deux hommes féduits par l'appas d'une riche récompenfe, fe rendirent furtivement dans le camp du roi d'Arragon, où ayant demandé à parler à ce prince, ils lui promirent de le rendre maître de la porte Capuane, & de faire entrer toute fon armée, s'il vouloit leur donner une troupe de foldats déterminés, qui euffent le courage de les fuivre par une route difficile à la vérité, mais qui après tout n'étoit pas impratiquable. Alphonfe s'étant fait expliquer leur projet, appella un capitaine Efpagnol, nommé dom Pédro Martinez, avec Jean Caraffe & Matthieu de Gennaro, deux officiers Napolitains. Ceux-ci qui étoient des gens de confiance & d'expédition, ne balancerent pas fur la propofition que le roi leur fit de fuivre les fontainiers, & d'entrer avec leurs foldats par l'aqueduc jufqu'à un endroit de la ville, d'où ils pourroient à la faveur de la nuit égorger la garde, ouvrir la porte, & recevoir les troupes que le roi fe chargeoit d'y conduire en perfonne.

La nuit étant venue, les trois capitaines fe rendirent avec deux cents foldats à la fontaine, où les Agnello ayant

ouvert le conduit fouterrain, marcherent devant eux, ou plutôt fe traînerent par cette cafemate, qui étant fort baffe & fort étroite, ne leur permettoit pas d'être debout, & les obligeoit à faire halte à tous les foupiraux pour reprendre haleine & de nouvelles forces. Enfin après plufieurs heures d'un exercice fi violent, ils arriverent à un puits de la ville, dont l'ouverture donnoit dans la maifon d'un tailleur. Les foldats & les officiers qui n'en pouvoient plus, ne voulurent pas aller plus loin, & quoique les guides leur promiffent une iffue plus aifée & plus fûre à une diftance médiocre, ceux qui étoient les plus proches de l'ouverture, jeterent des échelles de corde fur les rebords du puits, & fe guinderent dans la maifon.

Années de J. C. 1442, & fuiv.

Heureufement pour eux le tailleur n'étoit pas chez lui; fa femme intimidée par le bruit, & arrêtée par la préfence & par les menaces du premier foldat qui parut, n'ofa ni fortir ni appeller au fecours. Ils montoient donc les uns après les autres, & déja quarante qui étoient dehors, attendoient qu'un plus grand nombre de leurs compagnons fe joignît à eux, pour aller attaquer le corps de garde de la porte la plus voifine, qu'on appelloit la porte de Sainte-Sophie, lorfque

ANNÉES de J. C. 1442, & suiv. le tailleur retournant à sa maison, & la trouvant pleine de gens armés, s'enfuit de peur, & se mit à crier, que les ennemis étoient dans la ville.

Cette alarme fit faire un coup de désespoir aux aventuriers Arragonois; quoiqu'ils fussent en si petit nombre, ils abandonnerent le reste de leur troupe, sortirent de la maison, & se jeterent avec fureur sur les gardes qui étoient à la porte de la ville.

Cependant Alphonse, qui avoit tenu pendant toute la nuit son armée en bataille, & qui s'étoit avancé à petit bruit jusque sous les remparts, où il avoit passé plus de trois heures ventre à terre avec une escorte choisie, s'étoit ennuyé d'attendre, & ne doutant plus que ses gens n'eussent été découverts ou trahis, s'en retournoit, avant que le jour parût, prendre un repos moins inquiet & en faire prendre à ses troupes, lorsque les cris qui s'éleverent de la ville, & un bruit qui ressembloit fort à celui d'un combat, lui fit tourner tête avec son escorte, qui fut bientôt suivie de toute son armée.

Ne voulant donc pas abandonner de si braves gens, qui se sacrifioient pour ses intérêts & pour sa gloire, il hâta sa marche vers le quartier de Ste-Sophie, d'où venoit le bruit de guerre; on attacha des

échelles, on escalada les murailles; mais René qui étoit accouru à la premiere alarme, avoit déja taillé en pieces les quarante aventuriers, enfermé leurs compagnons dans la citerne, placé des sentinelles à toutes les issues, & redoublé la garde aux deux portes voisines. Enfin il défendoit le rempart avec une valeur & un sens-froid, qui l'auroit mis de pair dans la postérité, avec les Césars & les Alexandres, s'il avoit été moins malheureux.

ANNÉES de J. C. 1442, & suiv.

Mais la fortune contraire le poursuivit jusque dans le plus beau jour de sa vie: car tandis qu'il faisoit sentir à Alphonse la supériorité personnelle d'un rival, que ni la force ouverte, ni la surprise, ni la trahison, ni la famine ne pouvoient abattre, une terreur panique livra la ville à son ennemi, par l'endroit qui étoit le mieux gardé & le plus à couvert de toute insulte.

Les Arragonois, sous la conduite de Pierre de Cardonne, faisoient une fausse attaque à la porte de Saint-Janvier, pour partager les forces des assiégés; ils ne se flattoient pas de réussir de ce côté-là, où une garde de trois cents Génois défendoit l'entrée de la ville, & faisoit bonne contenance sur le rempart; mais quelques femmes s'étant mises à crier, que

ANNÉES de J. C. 1442, & suiv.

tout étoit perdu, & que l'ennemi entroit dans la ville; ces braves qu'on n'osoit attaquer tout de bon, furent saisis tout-à-coup & tous ensemble, d'une de ces craintes qu'on ne peut expliquer, & prenant la fuite, on les vit se précipiter les uns sur les autres, jusqu'à ce qu'ils fussent entrés dans le Château-Neuf.

Cardonne, qui apperçut ce désordre, saisit en habile homme le moment décisif, pour faire monter ses soldats à l'assaut & y monter lui-même : en même temps, un gentilhomme Napolitain, par inclination pour le parti Arragonois, ou pour se faire un mérite auprès du vainqueur, fit ouvrir la porte, & le général Espagnol ayant fait entrer toutes ses troupes, marcha en bon ordre à travers la principale rue de la ville, ne doutant pas qu'il ne dût finir la guerre en faisant le roi prisonnier; mais ce prince plus intrépide à mesure qu'il étoit plus malheureux, vint à sa rencontre, & l'épée à la main, s'ouvrit un chemin à la citadelle, où il arriva enfin, suivi de cinq ou six de ses gens, sans avoir reçu aucune blessure. Ce fait d'armes paroîtroit incroyable, & l'on me soupçonneroit peut-être de donner trop dans l'exposé que j'en fais, à la gloire de la nation Françoise, & à la réputation de nos princes; mais j'en appelle aux

historiens Espagnols & Italiens, qui seuls m'ont fourni des mémoires sur le siege & sur la prise de Naples. Années de J. C. 1442, & suiv.

Cardonne, au désespoir d'avoir manqué une si belle proie, continua sa marche jusqu'à la porte de Sainte-Sophie, qu'il fit ouvrir, & le roi d'Arragon s'étant mis à la tête de son armée, entra dans la ville, après avoir fait publier une défense sous peine de la vie, de commettre aucun acte d'hostilité contre les personnes ou sur les biens des habitans. Deux jours après, le duc de Bar s'embarqua sur un vaisseau Génois; & le Château-Neuf, le Château-Saint-Elme, la citadelle de Capoue, avec quelques autres places qui avoient été constantes dans le parti Angevin, ne tarderent pas à se soumettre au vainqueur. Antoine Caldora, duc de Bari, qui après avoir abandonné le prince François dans sa prospérité, s'étoit déclaré pour lui dans son malheur, fut défait & obligé de reconnoître le nouveau souverain: Alphonse ayant conquis en une seule campagne un royaume, qui depuis vingt ans étoit l'objet de son ambition, convoqua à Naples, pour le premier jour de mars de l'année 1443, une assemblée générale de tous les seigneurs de l'état.

Les magistrats de cette capitale de

ANNÉES de J. C. 1442, & suiv.

zélés Angevins devenus en si peu de temps des Arragonois très-soumis, préparerent un triomphe à leur conquérant. Comme il revenoit après sa victoire de la visite des provinces, ils sortirent au-devant de lui avec toute la noblesse déja assemblée, & l'attendirent à l'entrée du fauxbourg Saint-Antoine, au-delà de la porte de Capoue. A son arrivée, ils lui présenterent une couronne d'or, ornée de pierres précieuses, & la lui ayant mise sur la tête, ils le prierent de monter sur un char magnifique, où il trouva à ses pieds sur un carreau six autres couronnes, qui marquoient sa souveraineté sur les royaumes d'Arragon, de Sicile, de Valence, de Majorque, de Sardaigne & de Corse. Le char étoit traîné lentement par quatre chevaux blancs superbement enharnachés, vingt-quatre jeunes gens, tous des plus illustres maisons du royaume, à la réserve de quatre qui étoient de familles bourgeoises de Naples, marchoient à droite & à gauche, soutenant un dais sur la tête du triomphateur. Les magistrats avec un très-grand nombre de gentilshommes de toutes les provinces, précédoient à cheval; les princes, les ducs & les grands officiers de la couronne suivoient la pompe, ayant à leur tête le bâtard Ferdinand, qu'une place

distinguée auprès du char de son pere, la livrée royale, & une suite nombreuse de pages & d'estafiers annonçoient d'avance pour être le successeur d'Alphonse au trône de Naples. On avança vers la ville; mais au-lieu d'aller à la porte de Capoue, on tourna vers le rempart où l'on avoit abattu quelques jours avant quarante toises de murailles. Ce fut par cette breche que le roi fit son entrée triomphale, comme si les Napolitains avoient voulu le faire souvenir, qu'ils étoient à lui par droit de conquête. Le reste de la cérémonie fut un mêlange bizarre de sacré & de prophane, qui se ressentoit fort du mauvais goût de ce temps-là. L'archevêque, le clergé & les reliques des saints s'y trouverent, avec des mascarades qui représentoient les douze Césars, la fortune, la sagesse, la bravoure, & les autres qualités du prince; on entendoit d'un côté les cantiques sacrés, tandis que de l'autre les jeunes dames de la premiere qualité placées sur des théâtres qu'on avoit élevés exprès, chantoient à l'honneur d'Alphonse les vers les plus galans qu'elles accompagnoient de danses; on alloit à la principale église rendre graces à Dieu, & on rendoit presque au monarque les honneurs divins, en répandant par-tout des fleurs

ANNÉES de J. C. 1443, & suiv.

Années de J. C. 1443, & suiv.

sur son passage, & faisant brûler sur des autels dressés de distance en distance, les parfums les plus exquis.

Alphonse goûta à longs traits les plaisirs d'un spectacle si flatteur. Mais les états mirent le comble à sa joie & à ses desirs, lorsqu'ils le prierent de donner au bâtard Ferdinand son fils le titre de duc de Calabre, & de le déclarer son successeur à la couronne. Ce fut une seconde fête qui eut encore beaucoup de magnificence & de célébrité. Tous les seigneurs prêterent serment au jeune prince, & le peuple fut charmé de l'espérance qu'il conçut d'avoir un jour un souverain sédentaire, qui n'auroit point d'autres sujets à gouverner.

Mais pour hériter d'un royaume qui relevoit du saint-siege, Ferdinand avoit besoin de la légitimation & du consentement du pape, qui en avoit jusqu'ici constamment refusé l'investiture à Alphonse. Il sembloit même que le pontife ne pouvoit en honneur la lui accorder, l'ayant donnée au duc de Bar, & s'étant engagé de nouveau, depuis les malheurs de ce prince, à ne jamais rétracter ce qu'il avoit fait en sa faveur. Cependant Eugene IV oublia bientôt ses promesses. L'éloignement du duc de Bar, & son apparente rénonciation à la couronne de

Naples lui servirent de prétexte ; mais deux motifs bien pressans l'engagerent à une démarche si irréguliere ; le premier fut la crainte qu'il eut, qu'Alphonse, piqué de ses refus, ne s'adressât à l'antipape Félix, que le concile de Bâle avoit élu trois ans auparavant, & qui avoit sous son obéissance la Savoie, les Suisses, & plusieurs villes d'Allemagne ; le second étoit l'espérance de tirer de Naples des secours pour mettre à la raison François Sforce, qui s'étoit emparé de la Marche d'Ancone, & qui menaçoit d'envahir tout le patrimoine de saint Pierre.

Alphonse de Borgia, évêque de Valence, qui fut pape dans la suite sous le nom de Calixte troisieme, fit au pontife les premieres ouvertures de paix, & comme il le trouva dans des dispositions favorables au roi d'Arragon, il l'engagea à envoyer un légat vers ce prince, avec un plein pouvoir pour terminer leurs différends, & pour faire une alliance qui arrêtât les invasions de Sforce ; le cardinal d'Aquilée, camerlingue de sa Sainteté, fut choisi, & vint trouver le roi à Terracine, où il fut bientôt arrêté, que le pape donneroit à Alphonse l'investiture du royaume de Naples, & qu'il accorderoit au duc de Calabre une bulle de légitimation, par laquelle il seroit dé-

claré habile à ſuccéder au trône. L'exécution de ce dernier article ſépara à la mort d'Alphonſe la couronne de Naples de la couronne d'Arragon. Dès le temps dont je parle, Alphonſe qui n'avoit plus beſoin des ſecours d'Eſpagne, ne conſervoit guere que le titre de ſon ancien royaume, dont il laiſſoit la diſpoſition entiere au roi de Navarre qui en étoit l'héritier. La guerre & l'amour, deux paſſions qui avoient partagé toute ſa vie, le fixerent en Italie, où il trouva jusqu'à ſa mort, & des ennemis qui l'occuperent, & une maitreſſe qui le captiva. Les nouvelles qui lui vinrent de la défaite de ſes freres à Olmedo dans la Caſtille, & de la mort de l'infant dom Henri, lui donnerent tout au plus quelques légeres tentations d'aller venger ſa famille; mais ces penſées céderent bientôt à de nouveaux projets.

Le duc de Milan étant mort ſans laiſſer d'enfans légitimes, Alphonſe prétendit lui ſuccéder en vertu d'un teſtament qu'il ſoutenoit que ce prince avoit fait en ſa faveur. François Sforce qui avoit épouſé une bâtarde du duc, s'appuya des Vénitiens, des Florentins & des Génois, qui le mirent en poſſeſſion du Milanez, aimant mieux avoir pour voiſin un prince particulier, qu'un roi dont la puiſſance

puiſſance & l'ambition les tiendroit dans de continuelles alarmes. La guerre s'alluma entre les deux prétendans; Sforce eut tout l'avantage, & ſe maintint en poſſeſſion de ce beau duché que la France diſputa dans la ſuite en vertu des droits que Valentine de Milan, fœur du duc, avoit tranſmis à Charles, duc d'Orléans, & au roi Louis douzieme ſes deſcendans. ANNÉES de J. C. 1449, & ſuiv.

Ce fut pendant cette guerre qu'Alphonſe reçut dans ſon camp de Piombino l'amirante Henriquez & le comte d'Albe; le premier envoyé par le roi de Navarre qui avoit épouſé ſa fille; le ſecond, par les grands de Caſtille, pour engager le roi à venir en perſonne délivrer l'Eſpagne de la tyrannie du connétable. Depuis la bataille d'Olmedo, tous les ans il promettoit de faire ce voyage; & tous les ans il lui étoit ſurvenu de nouvelles raiſons ou de nouveaux prétextes pour s'en diſpenſer. Il le promit encore cette fois-ci avec auſſi peu d'envie de le faire : voici la lettre qu'il écrivit ſur cela aux grands de Caſtille qui étoient priſonniers ou proſcrits.

„ Illuſtres amis : mon couſin l'ami-„ rante m'a inſtruit des outrages que vous „ ſouffrez. Je ne puis vous dire combien „ j'y ſuis ſenſible : aſſurez-vous que j'irai

ANNÉES de J. C. 1449, & suiv.

„ bientôt en personne & avec toutes „ les forces de mes royaumes travailler „ à votre liberté, & au rétablissement „ des affaires de Castille. J'espere avec „ la grace de Dieu vous faire sentir par „ des effets, que vous avez dans moi „ un défenseur qui ne craint ni la dé„ pense ni les dangers «.

LE ROI D'ARRAGON.

Cette lettre ayant été communiquée en secret à la plupart des seigneurs, particuliérement à ceux qui gouvernoient le prince des Asturies, leur fit naître l'espérance de ruiner enfin le connétable, & leur inspira la pensée de l'attaquer encore une fois. Le prince lui-même, qui se livroit aveuglément à la jalouse ambition du marquis de Villéna son favori, entra dans le nouveau complot. Il quitta la cour qui se tenoit alors à Madrid & se retira à Ségovie. En même temps le comte de Bénaventé, dont on instruisoit le procès, & que le connétable vouloit faire mourir, fut enlevé de sa prison par les conjurés, qui le remenerent en triomphe dans ses terres, où il arma ses vassaux, chassa les troupes du roi qui assiégeoient une de ses places, & se fortifia dans Bénaventé. La révolte de Tolede augmenta un incendie qui gagnoit peu-à-peu les différentes parties du royaume. Sarmiento,

à qui le connétable avoit fait donner le gouvernement de cette grande ville, en l'arrachant à une des créatures du prince des Asturies, voyant le peuple irrité contre le ministre à l'occasion d'une imposition extraordinaire, se déclara lui-même contre son bienfaiteur : & moins par ingratitude que par avarice, livra Tolede au prince des Asturies, après en avoir refusé l'entrée au roi. Les garnisons Navarroises faisoient des courses bien avant dans le royaume, mettant tout à feu & à sang sur les terres de ceux qui suivoient le parti du connétable & de la cour. Les Maures étoient aux portes de Séville & de Cordoue, n'attendant que l'entrée du roi de Navarre en Castille pour faire le siege de la derniere de ces deux villes.

ANNÉES de J. C. 1449, & suiv.

Dans des conjonctures si dangereuses, les seigneurs conjurés s'assemblerent à Arévalo, dans le voisinage du prince des Asturies, qui se trouva lui-même à l'assemblée, si nous en croyons quelques auteurs ; au moins est-il certain, que le marquis de Villéna y assista en son nom, & l'engagea dans la ligue. Dom Pédro de Vélasco, comte de Haro, que le roi de Navarre avoit détaché de la cour, en lui faisant espérer le mariage de sa fille avec le prince de Viane, peignit avec cette vivacité, que l'ambition inspire au-

ANNÉES de J. C. 1449, & suiv.

tant que la haine, l'esclavage où les grands se trouvoient réduits sous la tyrannie d'Alvare, l'exil des uns, la prison des autres, le danger où ils étoient tous de devenir les victimes de l'avarice, ou des soupçons d'un homme qui vouloit élever sa maison sur les ruines des plus illustres familles du royaume : il conclut à une union des princes, des seigneurs, & de la noblesse contre le ministere ; chacun applaudit, chacun s'empressa de donner son nom & celui de ses amis : Villéna engagea la parole du prince, l'amirante promit de grands secours de la part du roi de Navarre ; & avant que de se séparer, l'on arrêta que dans un mois chaque conjuré ameneroit ses troupes à Pennafiel, pour entrer en action sous les ordres du prince des Asturies.

Le connétable qui vit cette tempête se former, fut assez heureux & assez habile pour la conjurer. Les états d'Arragon assemblés à Sarragosse, refuserent constamment d'entrer en guerre avec la Castille; des divisions domestiques & une guerre étrangere qu'on suscita au roi de Navarre du côté de la France, empêcherent ce prince de se trouver au rendez-vous : les seigneurs qui étoient entrés dans la ligue, craignant de n'être pas soutenus, se tinrent dans leurs châ-

teaux; enfin le prince des Afturies honteux des démarches qu'on lui avoit fait faire, déchargea fa colere fur le marquis de Villéna, que l'évêque de Cuença, dom Lopez de Barriento fon précepteur, lui rendit fufpect au point qu'il fut chaffé, & que pour obtenir fon rappel après quelques mois d'exil, il lui fallut donner fa fille avec une dot très-confidérable au fils de Portocarrero, qui étoit fon rival dans la faveur du prince.

Années de J. C. 1450, & fuiv.

Barriento étoit l'ami le plus fidele du connétable; il avoit beaucoup contribué à fon dernier rétabliffement; dans cette occafion il foutint avec fermeté fon ouvrage: dès le commencement de la révolte ayant appris que dom Diegue de Mendoze, qui commandoit dans la citadelle de Cuença, devoit livrer cette place au bâtard de Navarre, que le roi fon pere envoyoit avec une armée pour en faire le fiege; l'évêque prit lui-même le commandement militaire de fa ville épifcopale, chaffa Mendoze, foutint le fiege avec vigueur, & obligea l'armée Navarroife de fortir en défordre du royaume, où elle avoit d'autres intelligences que fa défaite fit échouer.

Après cette expédition guerriere, le prélat alla trouver le prince fon éleve, & par le crédit qu'il s'étoit confervé fur

ANNÉES de J. C. 1451, & suiv.

son esprit, il l'engagea à se réconcilier avec le roi, & à rendre ses bonnes graces au connétable; les deux cours se réunirent. Il y eut une amnistie pour tous ceux qui étoient entrés dans la conspiration, & le connétable se piquant de générosité lorsqu'il crut n'avoir plus rien à craindre, fit rappeller l'amirante & les autres transfuges, auxquels on restitua toutes les terres qu'on leur avoit confisquées.

Le roi de Navarre lui-même ne fut pas excepté de ses bienfaits, mais c'étoient les bienfaits d'un ennemi dont il auroit dû se défier. Alvare envoya faire des propositions de paix au prince, qui fut fort aise de se voir recherché dans un temps où il auroit eu bien de la peine à soutenir la guerre. Il poussa la dissimulation jusqu'à lui faire dire, que si son fils naturel venoit lui-même à la cour de Castille solliciter son rétablissement dans la grande maîtrise de Calatrava, dont on l'avoit dépouillé à la derniere révolution, pour en revêtir le frere du marquis de Villéna, il appuyeroit sa demande : il le fit en effet; mais son dessein étoit de le commettre avec le favori du prince des Asturies, qui étant rentré en grace ne manqueroit pas d'intéresser le prince dans la querelle de son frere. La chose

arriva comme Alvare l'avoit prévu; quoique le roi décidât en faveur du bâtard Alphonse, son émule fut soutenu dans la possession de sa dignité, & le roi de Navarre eut le chagrin de voir qu'on l'avoit joué. Il s'apperçut bientôt que le connétable lui rendoit encore de plus mauvais offices dans son royaume, dans sa cour, & jusque dans sa propre famille. La guerre civile s'alluma avec violence en Navarre. Le prince de Viane, sur des mécontentemens dont nous parlerons dans la suite, arma contre son pere; la noblesse de tout temps, partagée en deux factions célebres dans l'histoire du pays, sous le nom des Beaumonts & des Grammonts, se divisa entre le pere & le fils; les villes suivirent l'exemple de la noblesse, & le roi eut bientôt assez d'affaires chez lui pour ne plus penser à inquiéter ses voisins.

ANNÉES de J. C. 1451, & suiv.

Cet événement, que le connétable avoit ménagé avec beaucoup d'adresse & de secret, rendit enfin à la Castille son ancienne tranquillité. Il sembloit aussi qu'il dût affermir le ministere, & mettre le comble à la puissance du connétable; mais une puissance qui cesse d'avoir des ennemis & des rivaux, n'est pas loin de se détruire elle-même. Depuis près de trente ans qu'Alvare de Lune avoit l'ad-

ANNÉES de J. C. 1451, & suiv.

miniſtration des affaires de Caſtille, l'ambition des princes Arragonois & les attentats auxquels ils s'étoient portés contre l'autorité royale, avoient rendu ſon crédit néceſſaire. Toute ſa vertu s'étoit déployée dans les contradictions, ſes ſuccès auſſi fréquens que ſes revers avoient toujours juſtifié ſon zele par la liaiſon de ſa fortune avec les intérêts du monarque, & l'admiration de ſes talens avoit fait ſupporter ou diſſimuler ſes défauts.

Dès qu'il fut maître abſolu du gouvernement, ſans concurrence & ſans obſtacle, redouté au-dedans, & n'ayant rien à craindre du dehors, ſes grandes qualités diſparurent, & l'on n'apperçut plus dans lui, que l'ivreſſe & les vertiges d'une fortune trop élevée ; il traita le roi avec hauteur, le prince avec mépris, les grands avec inſolence, le peuple avec dureté. L'inaction le livra au ſouvenir chagrin des injures qu'il avoit reçues, & des perſonnes qui les lui avoient faites ; il ne perdoit aucune occaſion de s'en venger, ſon pouvoir lui en fourniſſoit tous les jours de nouvelles ; les plus grands ſeigneurs du royaume, les villes & les provinces entieres payoient chérement les plus légers reſſentimens de ſes diſgraces paſſées. Le roi lui-même com-

mença à le craindre, & dès-lors il cessa de l'aimer. ANNÉES de J. C. 1451, & suiv.

On a tort d'attribuer à l'inconstance du sort ces révolutions subites, qui renversent avec éclat des hommes, que le mérite, l'intrigue ou la faveur ont élevés au faîte des honneurs & de la puissance : cette roue que nous prêtons à la fortune, n'est autre chose que le mouvement des passions humaines, & son bandeau sert beaucoup moins à lui fermer les yeux, qu'à aveugler les favoris qu'elle a comblés de ses bienfaits ; ce que j'ai rapporté du connétable de Castille, & l'exposé que je vas faire de sa chûte, feront sentir la vérité de cette réflexion.

Le premier trait de la puissance absolue du connétable après la bataille d'Olmedo, & la fuite des princes, avoit été de conclure le mariage du roi sans qu'il en fût rien, avec Isabelle de Portugal. Cette princesse arriva lorsqu'on s'y attendoit le moins, & le roi docile à son ministre, jusqu'à le faire l'arbitre de ses inclinations, l'avoit épousée à Madrigal dans un temps où le mécontentement du prince des Asturies & les factions des grands de la cour ne permirent pas d'accompagner cette cérémonie des réjouissances & des fêtes ordinaires.

Le favori avoit donc compté sur tout

ANNÉES de J. C. 1452, & fuiv.

le crédit de la nouvelle reine, qui lui étoit uniquement redevable du trône où elle étoit montée ; mais Isabelle fut assez fiere pour ne vouloir pas dépendre d'un sujet. L'empire qu'il exerçoit sur les volontés du roi, les soupçons trop fondés d'avoir empoisonné la reine, ses airs hautains, ses discours impérieux lui inspirerent dès les premiers jours une antipathie que sa reconnoissance ne put vaincre. Pendant quelque temps ennemie du connétable, d'autant plus dangereuse qu'elle affectoit de ne le pas paroître, elle entretint la jalousie des grands, elle appuya les plaintes de ceux qui prétendoient avoir été maltraités ; elle se plaignit à son tour de l'insolence d'un ministre qui méconnoissoit ses maîtres, & qui se méconnoissoit lui-même. Un jour qu'elle trouva l'esprit du roi plus aigri qu'à l'ordinaire, elle profita si bien de ce moment favorable, & elle lui peignit avec des couleurs si odieuses les richesses injustes, le pouvoir tyrannique, & les cruautés de son favori, qu'elle le détermina à oser tout pour s'en défaire.

L'exécution de ce projet n'étoit pas aisée ; le connétable étoit maître des trésors de l'état, il avoit à lui des places très-fortes ; les officiers de guerre étoient à sa dévotion, les commandans & les

gouverneurs, presque toutes ses créatures, avoient pris l'habitude de lui obéir sans attendre les ordres du roi; le roi tout seul n'avoit ni assez de fermeté, ni assez de crédit pour le faire arrêter; réduit à conspirer contre un de ses sujets, au milieu d'une cour, où tous les grands pensoient comme lui, il craignoit la pénétration du connétable: les grands eux-mêmes avoient à craindre l'inconstance du roi, & ses retours d'inclination ou de ménagement pour un homme, devant lequel il n'avoit pas la force de soupirer ni de se plaindre.

Années de J. C. 1452, & suiv.

La reine enfin fut assez courageuse pour se charger du complot & de son exécution; le hazard ou plutôt l'emportement d'Alvare lui en fournit bientôt les moyens. Dom Pédro d'Estuniga, comte de Placentia, s'étoit retiré dans son château de Beiar, sans autre dessein que celui d'y vivre tranquillement éloigné des orages de la cour. Sa retraite lui fit un crime auprès du connétable, qui se crut haï, parce qu'il étoit haïssable; sa perte fut jurée, & sur ces entrefaites, la cour ayant passé de Burgos à Valladolid, sous prétexte de mettre à la raison le jeune comte d'Albe, qui avoit armé ses vassaux pour obtenir la liberté de son pere, un corps de troupes eut ordre

ANNÉES de J. C. 1453, & suiv.

d'aller investir Beiar, & d'y surprendre le comte de Placentia. Ce seigneur fut averti assez à temps pour être sur ses gardes : il voulut même prévenir son ennemi ; dans cette pensée, il se hâta d'envoyer à Valladolid 500 cavaliers, que le comte de Haro & le marquis de Santillane lui demanderent pour assassiner le connétable. Ils arriverent trop tard, la défiance du ministre lui fit abandonner Valladolid aussi-tôt après qu'il y fut arrivé, il remena la cour à Burgos, sans en donner d'autre raison que son caprice; mais la reine avoit été instruite de la conspiration des trois seigneurs, & elle entreprit de la faire réussir à Burgos.

Dom Inigo d'Estuniga, frere du comte de Placentia, commandoit dans le château de cette ville ; on étoit donc bien sûr d'y faire entrer tous les acteurs qu'on jugeroit nécessaires à cette entreprise. Il falloit en communiquer le plan au comte. La comtesse de Ribadeo sa niece, dont la reine connoissoit parfaitement la sagesse & la discrétion, alla lui rendre une visite qui ne pouvoit être suspecte, & qui cependant fut le nœud de toute l'intrigue ; il fut arrêté, qu'une centaine de cavaliers séparés en plusieurs pelotons, se rendroient de nuit & par différens chemins à Curul, dans le voisinage de Burgos, pour

ſe tenir prêts à entrer dans le château, lorſque le gouverneur les feroit avertir : le comte eût bien voulu les conduire en perſonne, mais la goutte qui lui ſurvint l'obligea de mettre ſon fils à ſa place. Pendant qu'ils étoient en marche, la reine crut devoir inſtruire le roi des meſures qu'elle avoit priſes pour le mettre en liberté ; il n'étoit pas poſſible de lui en faire plus long-temps un ſecret, parce qu'on avoit beſoin de ſes ordres pour arrêter le connétable. La néceſſité de cette confidence penſa faire échouer le projet. Le roi eut peur, & ſe défiant lui-même de ſon autorité, il appella le connétable : » Alvare, lui dit-il, il eſt à propos & pour » vous & pour moi, que vous vous re- » tiriez ; le mécontentement eſt général, » & la révolte prête à éclater ; mon parti » eſt pris ; je vas former un conſeil qui » ſera composé des grands du royaume ; » ſi vous m'aimez & ſi vous aimez l'état, » dérobez-vous au plutôt à la haine » publique, qui de vous réjaillit ſur » moi «. C'étoit en dire aſſez, & ſi le connétable avoit été de ſang-froid, il auroit pris des meſures qui euſſent donné bien de la peine à ſes ennemis. Mais la fureur l'aveugla : perſuadé que le roi n'étoit pas capable de ſoutenir la réſolution qu'il avoit priſe, il ne fit pas ré-

ANNÉES de J. C. 1453, & ſuiv.

ANNÉES de J. C. 1453, & suiv.

flexion, que les hommes sont quelquefois fermes & emportés par timidité. Après avoir répondu insolemment au roi, qu'il ne lui obéiroit pas, mais qu'il sauroit bien punir ceux qui lui donnoient de si mauvais conseils, il se retira chez lui plein d'une sécurité présomptueuse.

Il se promenoit dans une gallerie qui donnoit sur la riviere, plus occupé des projets d'une vengeance chimérique, que des précautions qu'il auroit dû prendre contre un danger réel & prochain, lorsqu'Alphonse Pérez de Rivero, secrétaire du roi, vint le voir. La vue d'Alphonse, qui étoit assez avant dans la confidence du roi, renouvella sa colere, ou plutôt le jeta dans une espece de frénésie; il court à lui, le poignarde, & sur le champ précipite le cadavre dans le courant de l'eau: c'étoit le Vendredi-Saint, la circonstance rendit encore l'attentat plus odieux; le peuple en eut horreur, & la cour alarmée se disposoit à abandonner le roi, si la reine ne s'étoit hâtée de punir le tyran.

D'Estuniga fut mandé, il entra de nuit & déguisé dans le château; ses gens qu'il avoit disposés de distance en distance arriverent: en même temps les chefs de la bourgeoisie ayant été appellés, eurent ordre de mettre le peuple en armes dans

les places, aux portes, & à l'entrée des rues. Il étoit difficile que des apprêts si extraordinaires ne vinssent pas aux oreilles du connétable ; un de ses domestiques l'en avertit, & lui proposa de le conduire par une fausse porte, dans le fauxbourg où il auroit bientôt trouvé des chevaux pour se sauver. Trop de confiance lui fit mépriser un avis si salutaire ; il avoit raison de compter sur la foiblesse du roi, qui rétracta jusqu'à deux fois l'ordre qu'il avoit donné à d'Estuniga de le prendre mort ou vif ; mais il devoit se défier du ressentiment & de la fermeté de la reine. A la pointe du jour sa maison fut investie, il fit d'abord quelque résistance, il promit ensuite de se rendre, si on lui représentoit un ordre du roi par écrit. Le roi qui s'étoit fait une extrême violence, ne balança pas à lui écrire qu'il se rendît, & qu'il l'assuroit qu'on ne lui feroit aucun mauvais traitement. Sur ce billet, il désarma ses gens, fit ouvrir sa porte, & vint lui-même se mettre entre les mains des gardes, qui le conduisirent quelques jours après dans la citadelle de Portillo, pendant qu'on envoyoit différens corps de troupes pour s'emparer des places qui lui appartenoient, & pour saisir les trésors qui y étoient en dépôt.

La prise du connétable fit tout-à-coup

ANNÉES de J. C. 1453, & suiv.

ANNÉES de J. C. 1453, & suiv.

une révolution dans l'état ; la nouvelle qui s'en répandit dans les provinces & dans les villes, y rétablit l'autorité du roi. Les amis du coupable l'abandonnerent dès qu'il fut malheureux ; & ce qui arriva de plus singulier, c'est que sa ruine déconcerta ses plus déclarés ennemis. Villéna qui étoit rentré dans sa premiere faveur auprès du prince des Asturies, avoit engagé son maître dans une négociation qui tendoit non-seulement à faire périr le connétable ; mais à dépouiller le roi de toute son autorité. Un homme de confiance étoit venu traiter en secret avec le prince, de la part des rois d'Arragon & de Navarre, & l'on avoit arrêté, qu'Alphonse passeroit en Espagne, qu'il entreroit en Castille avec toutes les forces d'Arragon, unies à celles de Navarre, & qu'après avoir obligé le roi à lui livrer le connétable, il le forceroit à remettre le gouvernement du royaume entre les mains de son fils. Villéna qui se flattoit d'être bientôt à la place de son ennemi, & qui avoit compté sur les trésors d'Alvare de Lune, dont il avoit promis la moitié au roi d'Arragon, pour le dédommagement des frais de son voyage, fut au désespoir de s'être laissé prévenir ; mais il dissimula son chagrin, & après avoir donné avis de ce contre-

temps au roi d'Arragon, il attendit des conjonctures plus favorables à ſon ambition.

ANNEES de J. C. 1453, & ſuiv.

Le connétable ſe flatta juſqu'au dernier moment, qu'il auroit une reſſource dans le cœur du roi. Il ſe trompa, la crainte & la défiance y avoient étouffé tous les autres ſentimens : on lui donna des juges, & comme il ne manqua ni d'accuſateurs ni de crimes, il fut bientôt condamné à avoir la tête tranchée, comme criminel de leſe-majeſté, convaincu d'empoiſonnement, de maléfice, d'injuſtice, de révolte & de péculat : ſa ſentence lui ayant été prononcée, on le transféra de Portillo à Valladolid, où tout étoit prêt pour une ſi grande exécution. Après qu'il ſe fût confeſſé & qu'il eût reçu le corps de JESUS-CHRIST, on le conduiſit au lieu de ſupplice, monté ſur une mule, & précédé par un crieur public, qui annonçoit à haute voix ſes crimes & ſa condamnation. L'échafaud étoit dreſſé dans la place publique; au milieu étoit une eſpece d'oratoire ou de *prie-Dieu*, couvert d'un tapis, ſur lequel on avoit mis un crucifix entre deux cierges allumés. Alvare en arrivant, ſe mit à genoux pour adorer la croix, enſuite il s'avança vers le billot, ſur lequel on devoit lui couper la tête; ſa dévotion, ſon

ANNÉES de J. C. 1453, & suiv.

air noble & tranquille frappa tous les spectateurs. On se rappella dans ce moment tout ce qu'il avoit fait de grand & de beau dans sa vie ; & la comparaison de sa grandeur passée avec sa fortune présente, fit pousser bien des soupirs ; plusieurs mêmes verserent des larmes, lorsqu'ayant appellé un jeune-homme qui avoit été son secrétaire, & qui ne l'avoit point abandonné dans ses malheurs, il lui remit son chaperon & son anneau, en lui disant ces paroles : *Tenez, mon fils, voici les derniers présens que vous recevrez de moi.* En même temps il apperçut l'écuyer du prince des Asturies, & l'appellant par son nom : *Dites au prince,* lui cria-t-il, *qu'il récompense un peu mieux ses serviteurs que le roi ne récompense les siens.* Aussi-tôt il se mit à genoux, abattit son collet, & reçût avec intrépidité le coup de la mort. Sa tête fut mise sur un poteau, & son corps demeura trois jours exposé au public, avec un bassin à ses pieds, dans lequel les passans jetoient quelqu'aumône pour fournir aux frais de l'inhumation d'un homme, qui trois mois auparavant faisoit trembler toute l'Espagne.

Ses biens furent confisqués ; mais sa femme ayant eu la hardiesse de s'enfermer dans le château d'Escalona où étoient

fes tréfors, le roi fut obligé de l'aller affiéger en perfonne, & il n'y entra que par une capitulation, qui accordoit à cette dame la moitié des tréfors & des meubles qui s'y trouveroient. Jean de Lune, fils du connétable, n'avoit qu'une fille qui avoit époufé le fils du marquis de Villéna ; en confidération de cette alliance, on lui laiffa le comté de Gormaz. Ce fut la feule grace que le roi voulut bien accorder à la mémoire d'un favori qu'il avoit fi conftamment aimé, d'un miniftre & d'un général, qui l'avoit fi fouvent délivré de l'efclavage où le tenoient fes ennemis ; d'un homme enfin, qui après quarante-cinq années de fervice & de faveur, expia fur un échafaud les dégoûts de fon maître, la jaloufie des grands, & l'orgueil inféparable de la haute fortune où il étoit monté.

ANNÉES de J. C. 1453, & fuiv.

Fin du troifieme Volume.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce troisieme Volume.

A

A Cunha. Famille issue de Portugal, qui passa en Castille sous le regne d'Henri le Valétudinaire, *p.* 308.

Albuquerque (dom *Juan Alphonse d'*), fils naturel de Denis, roi de Portugal, s'attache à Pierre le Cruel, roi de Castille, *p.* 24. Devenu son principal ministre, il pousse vivement ceux qui brouilloient l'état, *p.* 30, 31; ensuite travaille à corriger les défauts de son maître, *p.* 36 *& suiv.* Inutilité de ses soins pour le détacher d'une passion violente qu'il avoit prise pour une jeune dame de sa cour, *p.* 37, 41. Il quitte la Castille, & se retire en Portugal, *p.* 42. Fureurs de Pierre le Cruel, contre ses partisans & contre lui, *p.* 44 *& suiv.* Albuquerque fait une confédération avec Henri de Trastamare, contre le roi de Castille, *p.* 48, qui peu de temps après le fait empoisonner, *p.* 54. Article singulier de son testament, *p.* 54, 55.

Aljubarotta (Journée d'), fameuse chez les Portugais, par la bataille qu'ils y gagnerent sur les Castillans, *p.* 225, 228.

Alphonse le Magnanime, l'aîné des fils de Ferdinand de Castille, succede à son pere au

royaume d'Arragon, *p.* 452. Il va à Naples, & laisse à la reine le gouvernement de ses états pendant son absence, *p.* 458; revient en Espagne, où il est sur le point de déclarer la guerre au roi de Castille, *p.* 460. Il tâche de ranimer le schisme contre Martin V, légitime pape, *p.* 468; mais il ne tarde pas à se repentir de ce qu'il avoit fait pour cela, *là-même.* Guerre entre lui & le roi de Castille, *p.* 469. Le mauvais succès de cette guerre l'oblige à demander la paix, *p.* 470. A quelles conditions il l'obtint, *p.* 471, 472. Il passe en Sicile, & y assiege Gaïete, *p.* 474. Il perd une bataille navale contre le duc de Milan, & y est fait prisonnier, *p.* 477. Mort d'Éléonore sa mere, *p.* 478. Sa prison sert à l'élever sur le trône de Naples, & comment, *p.* 479. Il fait la paix avec le roi de Castille, & à quelles conditions, *p.* 481. Comment il parvint à la couronne de Naples, *p.* 504 *& suiv.* Il perd son frere dom Pedre au siege de Naples, *p.* 513, dont il se rend enfin maître, *p.* 523. Triomphe que lui préparent ses nouveaux sujets, *p.* 524. Ils demandent que le bâtard Ferdinand son fils soit déclaré son successeur, *p.* 526. Ses prétentions sur le duché de Milan, *p* 528. Lettre qu'il écrit aux grands de Castille, mécontens du gouvernement de leur roi, *à la fin.*

Alphonse, comte de Gijon, *voyez* Gijon.

Aranda. Nom d'un des neuf électeurs qui donnerent un roi à l'Arragon, après la mort de Martin, *p.* 396.

Archambauld issu de la maison de Grailly, *p.* 261.

Arragon. Conduite des Arragonois, pour donner un successeur à Martin, mort sans postérité, *p.* 330 *& suiv.* 344 *& suiv.* Articles arrêtés pour procéder à l'élection, *p.* 389.

Asturie. Titre de prince des Asturies, affecté aux

ainés de Castille, *p.* 236. Personnage que joue dans l'état un prince de ce nom, sous Jean II, *p.* 487 *& suiv.*

Avalos (dom *Ruys Lopez d'*), connétable d'Arragon, contribue à une révolte qui se fait contre le roi de Castille, *p.* 454. Celui-ci demande au roi d'Arragon qu'on le lui livre pour le punir, *p.* 460.

Avis. Le grand-maitre de l'ordre militaire d'Avis en Portugal, frere naturel de Ferdinand IV, devient après sa mort roi de Portugal, *p.* 207 *& suiv.* Voyez *Jean* ou *Juan.*

Axaréto (*Blaise*), le plus grand homme de mer qui fut de son temps en Europe, gagne une bataille navale contre le roi d'Arragon, *p.* 475 *& suiv.*

Ayala (dom *Pedre d'*), occasionne de grandes divisions pendant la minorité de Henri le Valétudinaire, *p.* 280.

B

Baëza, assiégée inutilement par les Maures, *p.* 317.

Balliéra (*Jean de*), gouverneur-général du royaume de Valence, *p.* 379, prend le parti du comte d'Urgel dans les factions qui diviserent l'Arragon, par rapport à l'élection d'un roi, *p.* 380. Bataille qu'il livre au parti qui lui étoit opposé, *p.* 382 *& suiv.* Il y est tué, *p.* 385.

Bar. René, duc de Bar, reçoit l'investiture du royaume de Naples, *p.* 512. Il se renferme dans la capitale, où il est assiégé par Alphonse, roi d'Arragon, *p.* 515. Sa constance & sa bravoure à soutenir ce siege, *p.* 517 *& suiv.* Il est forcé de sortir de la ville, dont Alphonse s'étoit rendu maître, *p.* 522.

Barbuda (dom *Martin Yvan*), voyez *Yvan.*

Bardaxin (*Bérenger*), illustre Arragonois, *p.* 397, se rend recommandable dans les factions,

qui troublerent l'Arragon après la mort du roi Martin, *p.* 331. Caractere de ce grand homme, & ce qu'il fit pour pacifier le royaume, *p.* 359 *& suiv.*

Barriento (dom *Lopez de*), évêque de Cuença, précepteur du prince des Asturies, fils aîné de Jean II, roi de Castille, *p.* 533.

Bénaventé. Un duc de ce nom cause de grands troubles dans la Castille pendant la minorité du roi Henri III, *p.* 288 *& suiv.* Il prend les armes contre son souverain, devenu majeur, *p.* 298, 300. Aventures du comte de Bénaventé, *p.* 503, 532.

Bertrand (*Pierre*). Comment il fut mis au nombre des électeurs, qui donnerent à Martin, roi d'Arragon, un successeur, *p.* 399.

Blanche de Bourbon, épouse Pierre le Cruel, roi de Castille, *p.* 38, 40. Aversion de ce prince contr'elle, *p.* 40. Il donne ordre d'enfermer Blanche dans le château de Tolede, *p.* 51.

Bragance. Origine de cette illustre maison, qui occupe aujourd'hui le trône de Portugal, *p.* 228.

C

Cabréra (dom *Bernard*), *p.* 65, autrefois gouverneur de Pierre IV, roi d'Arragon, souvent général de ses armées, & alors son principal ministre, est condamné au supplice, & exécuté par son ordre, *p.* 108.

Cardonne (*Pierre de*) se distingue au siege de Naples, où il introduit Alphonse, roi d'Arragon, qui le formoit, *p.* 522, 523.

Cascaëz. D'où sont issus les marquis qui portent aujourd'hui ce nom en Portugal, *p.* 307.

Caspé, ville sur l'Ebre, assez voisine du royaume de Valence, fameuse par l'assemblée qui s'y tint pour l'élection du successeur de Martin, roi d'Arragon, *p.* 392. Ce qui se passa dans cette assemblée, *p.* 407 *& suiv.*

Castille. Les papes s'engagent à ne nommer aux évèchés de ce royaume, que du consentement des rois, *p*. 145. La couronne de Castille passe à Henri de Trastamare, & à lui finit la branche des rois issus de Raymond de Bourgogne, *p*. 154.
Castro (dom *Fernand de*) se révolte contre son souverain Pierre le Cruel, roi de Castille, *p*. 50, 52, 58; fait ensuite sa paix avec lui, & s'attache tellement à sa personne, qu'il devient son meilleur ami, *p*. 123, 258. Il est fait prisonnier dans la révolution qui termina la vie de Pierre le Cruel, *p*. 151. Mis en liberté, il se retire en Galice, qu'il souleve contre Henri, devenu roi de Castille par la mort de son compétiteur, *p*. 163; perd une bataille, & se retire en Portugal, *p*. 168. Sa mort, *p*. 172.
Centellas (*Bernard de*), chef d'une des deux factions, qui diviserent le royaume de Valence, par rapport à l'élection d'un roi d'Arragon, *p*. 380. Bataille livrée entre sa faction & la faction contraire, *p*. 383 *& suiv*. Centellas aidé des Castillans, remporte la victoire; *p*. 385.
Cerda. Mort des derniers princes de cette maison, *p*. 78, dont les grands biens tombent, par Isabelle, *p*. 78, dans celle des ducs de Medina-Céli, *p*. 160.
Cerda (*Ximenès de la*), voyez *Ximenès*.
Cerdan (dom *Juan*), grand-justicier d'Arragon, se distingue par son zele pour sa patrie après la mort de Martin, *p*. 331. 395.
Charles V, roi de France, *p*. 103, après la défaite du roi Jean, pris à la bataille de Poitiers, voit ses desseins traversés par le roi de Navarre, *p*. 62, qu'il fait empoisonner, *p*. 97. Devenu roi par la mort de son pere, il confisque tout ce que le roi de Navarre avoit de places dans la Normandie, & près de Paris,

Paris, *p.* 103, & enſuite lui en rend quelques-unes, *p.* 128. Conquêtes de Charles ſur les Anglois, *p.* 173, 174. Mort de ce prince, *p.* 184.

Charles VI, roi de France, permet aux guerriers de ſon royaume d'aller au ſecours de Jean I, roi de Caſtille, alors en guerre avec le Portugal, *p.* 184, 191. Il lui envoie enſuite du ſecours contre les Anglois, qui avoient fait irruption dans ſon royaume, *p.* 231, 232. Ambaſſade de Charles VI aux états d'Arragon, aſſemblés pour l'élection d'un roi, *p.* 388.

Charles le Mauvais, roi de Navarre, *p.* 62, ſe lie avec Pierre le Cruel, roi de Caſtille, *p.* 97, contre celui d'Arragon, *p.* 99. Le roi de France, Charles V, confiſque toutes les places qu'il poſſédoit en Normandie & près de Paris, *p.* 103. Mort du frere du roi de Navarre, tué dans un combat, *là-même.* Ligue entre la Navarre, l'Arragon & Henri de Traſtamare, *p.* 106, 107. Charles ſe réconcilie avec la France, *p.* 128. Son embarras dans la guerre qui ſe fait entre Pierre le Cruel, ſecouru par le prince de Galles & Henri de Traſtamare, protégé par la France, *p.* 129, 130. Il ſe fait arrêter par un des chefs du parti d'Henri, *p.* 131. Comment après la bataille de Navarette, il recouvre ſa liberté, *p.* 139. Il marie ſon fils aîné avec Éléonore, fille d'Henri de Traſtamare, roi de Caſtille, *p.* 161; qui pour le punir de ſon inquiétude, ſe ſaiſit peu de temps après d'un grand nombre de ſes villes, *p.* 180. Crime horrible de Charles à l'égard de Gaſton Phébus, comte de Foix, *p.* 195 *& ſuiv.* Sa mort, *p.* 237.

Charles le Noble, fils du précédent, monte ſur le trône de Navarre, *p.* 237. Mécontentement que lui donne la reine ſon épouſe, *p.* 298, 302.

Compoſtelle. Rôle que joue dans la Caſtille un

archevêque de cette ville, pendant la minorité d'Henri III, *p.* 283, 295, 300, 302.

E

Éléonore d'Albuquerque, reine d'Arragon, *p.* 427, 479.

Esſuniga (dom *Inigo d'*), gouverneur de Burgos, *vers la fin*, ſe ſaiſit d'Alvare de Lune, *dernieres pages.*

F

Ferdinand, le cadet des deux fils de Jean I, roi de Caſtille, donne dès ſa plus tendre enfance, des marques du plus beau naturel, *p.* 241. Henri III, ſon frere aîné, ſe repoſe ſur lui du gouvernement de ſes états, auquel ſa ſanté ne lui permet pas de veiller, *p.* 313. Après la mort de Henri, on le preſſe de prendre la couronne, au préjudice de ſon neveu, qui n'avoit encore que vingt-deux mois, *p.* 314. Il refuſe conſtamment de le faire, & ſe contente du titre de régent, *p.* 315. Ombrages que prend de lui la reine-mere; ſa ſageſſe à les diſſiper, *p.* 316, 317. Il marche contre les Maures de Grenade, *p.* 317, 318. Les ombrages de la reine-mere ſe renouvellent, *p.* 319. Il défait les Maures, *p.* 320. La réputation de probité & de valeur qu'il s'étoit acquiſe dans toute l'Eſpagne, font pancher les Arragonois en ſa faveur, pour lui mettre leur couronne ſur la tête, *p.* 321, 342, 366. On lui députe pour le prier d'envoyer un corps de troupes dans l'Arragon, *p.* 365. Ce qui ſe paſſe à cette occaſion, *p.* 367. Les Caſtillans, envoyés en Arragon par Ferdinand, livrent bataille aux factieux de Valence, qui cherchoient à troubler l'élection qu'on étoit prêt de faire d'un roi d'Arragon, *p.* 380 *& ſuiv.* Ils remportent la victoire, *p.* 385. Sur quel fondement Ferdinand prétendoit à la couronne

d'Arragon, *p.* 410. Elle lui est déférée par les électeurs assemblés à Caspé, *p.* 424. Ferdinand prend le titre de roi d'Arragon, *p.* 425; & part avec toute sa famille pour aller prendre possession du trône, *p.* 427. Il indique à son arrivée à Sarragosse une assemblée générale des états, *p.* 429. La Sicile & la Sardaigne se soumettent à son autorité, *p.* 432. Sa sagesse & son bonheur établissent une entiere tranquillité dans ses états, *p.* 433, 438. Générosité des Castillans à son égard, *p.* 439. On le presse de contribuer à faire finir le schisme qui déchiroit l'église, *p.* 440. Ce qu'il fait pour cela, *p.* 441 *& suiv.* Mariages qui unissent l'Arragon à la Castille, *p.* 444. Il meurt trop tôt pour le bonheur des deux royaumes, *p.* 445.

Ferdinand IV, roi de Portugal, voyez *Portugal.*

Ferrier (*S. Vincent*) est choisi pour être un des neuf électeurs, qui devoient donner un roi à l'Arragon, désolé par un long interregne, *p.* 398. Son frere Boniface Ferrier est choisi avec lui pour la même fonction, *p.* 399. S. Vincent monte en chaire pour déclarer le choix qu'avoient fait les électeurs du roi d'Arragon, *p.* 423.

Foix. Le comte de Foix, en vertu de son mariage avec Jeanne, fille aînée de Jean, roi d'Arragon, prétend à cette couronne, *p.* 258; mais sans pouvoir faire valoir ses prétentions, *p.* 259, 260. Sa mort & celle de la comtesse sa femme, font passer leur nom & leurs héritages à la maison de Grailly, *p.* 261.

G

Galles (prince de), *p.* 123. Ce qu'il fait en faveur de Pierre le Cruel, roi de Castille, chassé de ses états par Henri de Trastamare, *p.* 126

& *suiv.* & comment il en est récompensé, *p.* 139 & *suiv.* Il meurt, *p.* 173.
Gualbès (*Bernard de*), un des électeurs Catalans qui contribuerent à l'élection du successeur de Martin, roi d'Arragon, *p.* 399.
Génois. Les Génois se révoltent contre le duc de Milan, qu'ils avoient pris pour leur protecteur, & qui en cette qualité les tyrannisoit, *p.* 510.
Gijon (le comte de), frere du roi Jean I de Castille, souleve contre lui l'Asturie, *p.* 189. Le roi le réduit & lui pardonne, *p.* 192; & ensuite le condamne à une prison perpétuelle, *p.* 241. Après la mort du roi, il en est tiré & admis au nombre des tuteurs de son successeur encore en bas âge, *p.* 286, 287. Il prend les armes contre son souverain, *p.* 298. Celui-ci marche pour le réduire, *p.* 303. Son affaire est mise en arbitrage, & le roi de France qui avoit été choisi arbitre, le condamne comme rebelle à implorer la clémence du roi de Castille, *p.* 305. Sa destinée & celle de ses descendans, *p.* 306.
Ginez Rabaza, habile jurisconsulte, *p.* 399.
Girone. Quand le titre de duc de Girone commença à être affecté à l'héritier présomptif du royaume d'Arragon, *p.* 23.
Gormaz (comte de), voyez *Lune* (*Alvare de*).
Grailly. Les héritages de la maison de Foix tombent dans cette maison, *p.* 261.
Guesclin (*Bertrand du*), capitaine Breton, avec une armée de France, défait Philippe d'Évreux, frere du roi de Navarre, *p.* 103. Abrégé de la vie de ce grand homme, *p.* 112 & *suiv.* Il vient à la tête d'une puissante armée, au secours d'Henri de Trastamare, en guerre alors avec l'Arragon contre la Castille, *p.* 115; & le détermine à se faire déclarer roi de Castille, *p.* 118, 120. Sage conseil qu'il lui donne, lorsque Pierre le Cruel, aidé

du prince de Galles, étoit entré en Navarre, pour reconquérir son royaume, dont il avoit été chassé, *p.* 131. Guesclin, dont on n'avoit pas suivi l'avis, est pris à la bataille de Navarette, *p.* 136. Il recouvre sa liberté, passe en Castille pour secourir Henri de Trastamare, qui y étoit rentré, *p.* 147; & le rétablit sur le trône, dont la mort de son rival lui assure la possession, *p.* 153, 154. Henri devenu roi, le crée duc de Molina, *p.* 157, 160, & le roi de France connétable, *là-même.* Mort de du Guesclin, *p.* 184.

Gusman (Éléonore de). Faction excitée par Eléonore dans le royaume de Castille, après la mort d'Alphonse XI, *p.* 25 *& suiv.* Elle est arrêtée prisonniere par ordre de Pierre le Cruel, successeur d'Alphonse, *p.* 28. Mort de deux de ses plus puissans protecteurs, *p.* 32. Elle perd elle-même la vie, *p.* 33.

H

Henri II, comte de Trastamare. Son caractere, *p.* 26. Après la mort de son pere, il se réfugie dans Algézire, *p.* 27; mais il est bientôt obligé de quitter ce poste pour faire sa paix avec Pierre le Cruel, son frere & son roi, *p.* 28. Il se retire en Asturie pour tâcher de sauver la vie à sa mere, qu'on avoit fait prisonniere, & que la reine-mere vouloit immoler à sa vengeance, *p.* 29. Ses desseins deviennent inutiles, & après la mort de sa [illegible], *p.* 33, il est contraint d'implorer une seconde fois la clémence du roi, *p.* 34. Il s'unit avec Albuquerque, disgracié par le roi de Castille, *p.* 48. Sa faction devient redoutable au roi, *p.* 52, 55, qui trouve cependant le moyen de la dissiper, *p.* 57, 58. Henri se retire en France, *p.* 61. Le roi d'Arragon lui donne le commandement de la meilleure partie de ses troupes dans la guerre que lui déclare le roi

de Castille, *p.* 71, 72. Événemens de cette guerre, *p.* 72 *& suiv.* Henri gagne une bataille sur Pierre le Cruel, *p.* 75, 76. La division se met entre Henri & dom Ferdinand, frere du roi d'Arragon, *p.* 87. Paix entre l'Arragon & la Castille, *p.* 88, 90. Henri passe en France une seconde fois, *p.* 90, d'où il amene quelque secours au roi d'Arragon, attaqué de nouveau par celui de Castille, *p.* 102. Le roi de Castille propose au roi d'Arragon, pour préliminaire de la paix, qui se négocioit entr'eux de faire mourir Henri de Trastamare, *p.* 104. Celui-ci évite le piege, dissimule habilement, & entre dans une ligue qui se fait contre la Castille, entre le roi d'Arragon & le roi de Navarre, *p.* 106. Du Guesclin, avec une puissante armée de France, vient au secours des ligués, *p.* 112 *& suiv.* Henri est déclaré roi de Castille, *p.* 120, & couronné à Burgos, *p.* 122. Pierre le Cruel abandonné, quitte la partie pour un temps, & va à Bayonne implorer la protection du prince de Galles, *p.* 123, qui prend sa défense, *p.* 126. Henri perd la bataille de Navarette, *p.* 134 *& suiv.* & se réfugie en France pour la troisieme fois, *p.* 137. Il y ramasse des troupes, *p.* 143, revient en Castille, *p.* 145, & signale son entrée dans le pays, par un serment qui donne beaucoup d'ardeur à son armée, *p.* 146. Il remporte sur son rival une victoire décisive, *p.* [illegible]. Mort funeste de Pierre le Cruel, *p.* 153. Embarras où se trouve Henri après la mort de son compétiteur, *p.* 155 *& suiv.* Ses vertus lui acquierent la possession paisible du trône de Castille, *p.* 159. Le roi de Portugal lui fait la guerre, *p.* 162. Quels en furent les principaux événemens, *p.* 163 *& suiv.* Procédé violent de Henri à l'égard du gouverneur de Carmone, qui avoit été obligé de se rendre à composition

en livrant sa place, *p.* 167. Mort du frere de Henri, dom Tello, *p.* 168. Paix entre le Portugal & la Castille, *p.* 169, 171. Henri envoie des secours à la France, alors en guerre avec les Anglois, *p.* 172 *& suiv.* & après avoir terminé heureusement des affaires importantes, il meurt d'une mort précipitée, *p.* 180, 181.

Henri III, surnommé *le Valétudinaire*, *p.* 280, monte sur le trône de Castille encore en bas âge, *p.* 244. Troubles que cause dans l'état le testament du feu roi son pere, *p.* 281 *& suiv.* Divisions dans le conseil de la régence, *p.* 287 *& suiv.* Devenu majeur, il déclare qu'il veut gouverner par lui-même, *p.* 296. Embarras que lui suscitent quelques-uns de ses tecuire, *p.* 300; & force le Portugal, après une guerre assez vive, de demeurer tranquille, *p.* 307, 308. Il lui naît un fils, *p.* 309. Traits particuliers qui caractérisent ce prince, *p.* 310 *& suiv.* Sa mort, *p.* 313.

Henri, fils de Ferdinand de Castille, qui fut appellé à la couronne d'Arragon, est fait grand-maître de St-Jacques, *p.* 452, & veut à quelque prix que ce soit jouer le premier rôle en Castille, sous Jean II, prince foible & indolent, *p.* 453, 454. Pour réussir, il commence par se rendre maître de la personne du roi, *p.* 454; il se laisse jouer par un des favoris de ce prince, *p.* 456; ce qui cause son malheur, *p.* 456, 457. Le roi d'Arragon, son frere, demande qu'on lui rende la liberté dont on l'avoit privé, *p.* 460. On la lui accorde, *p.* 461. Mesures qu'il prend pour se venger de l'affront qu'il avoit reçu en Castille, *p.* 462. Le ministre qui le lui avoit procuré est éloigné de la cour, *p.* 464. Cet exil ne dure pas long-temps, & Henri se voit bientôt forcé de se retirer en Arragon, où il anime le roi son frere

contre la Castille, *p.* 467. Il passe en Sicile avec le roi d'Arragon & celui de Navarre, ses freres, *p.* 472. Il est fait prisonnier de guerre par l'armée navale du duc de Milan, *p.* 477, & ensuite mis en liberté, *p.* 480. Il entre de nouveau dans les révoltes de Castille, *p.* 486, & y périt, *p.* 495.

Henriquez. Fable sur l'origine de cette maison, une des plus illustres d'Espagne, *p.* 43. Vraie tige de cette maison, *p.* 44, 317.

Henriquez (*Jeanne*), fille de l'amirante de ce nom, épouse le roi de Navarre, *p.* 493. Elle est faite prisonniere à la journée d'Olmédo, *p.* 499.

Hérédia. Maison puissante, dont étoit l'archevêque de Sarragosse, assassiné par Antoine de

I

Jacques, roi de Majorque, beau-frere de Pierre IV, roi d'Arragon, dépouillé de ses états par son beau-frere, *p.* 4 *& suiv.* Il se retire en France, *p.* 8, & est tué lorsqu'il étoit prêt de faire une descente dans son isle, *p.* 20, 21.

Jacques, frere de Pierre IV, roi d'Arragon, *p.* 9, tombe dans la disgrace de son souverain, *p.* 10; & cherche à s'en venger par la révolte, *p.* 11. Vigueur avec laquelle il la pousse, *p.* 12. Son frere est contraint de faire la paix avec lui, *p.* 13; mais il trouve le moyen de le faire assassiner secrettement, *p.* 14.

Jacques, neveu de Pierre IV, roi d'Arragon, échappé d'une cage de fer, où celui-ci l'avoit fait renfermer, tente avec le secours du prince de Galles de rentrer en possession du royaume de Majorque, usurpé par son oncle, *p.* 127. Sa mort, *p.* 161.

Jacques (ordre de S.). Premier exemple du grand-maître de cet ordre marié, *p.* 152.

Jean ou *Juan I*, fils aîné d'Henri II, roi de Cas-

tille, ci-devant appellé comte de Trastamare, monte sur le trône, par la mort de son pere, *p.* 182. Son respect pour les conseils que lui fait donner son pere en mourant; son caractere & son portrait, *p.* 183, 184. Le desir de joindre la couronne de Portugal à la sienne, le met en danger de perdre celle-ci, *p.* 185. Il entre en Portugal avec une armée, *p.* 189. Il envoie défier au combat Ferdinand IV, roi de Portugal, à qui il étoit venu un puissant secours d'Angleterre, *p.* 191. Le roi de France Charles VI permet aux guerriers de son royaume de passer en Castille pour soutenir le roi Jean, *p.* 191, 192. Embarras que lui cause le comte de Gijon son frere, *p.* 189, 192. Il traite secrettement de la paix avec Ferdinand, *p.* 193. Cette paix se conclut au grand mécontentement des Anglois alliés du Portugal, *p.* 195. Jean passe en Portugal, & pourquoi, *p.* 206 *& suiv.* Quel succès y eurent ses armes, *p.* 210 *& suiv.* & dans quel état il retourna en Castille, *p.* 227. Le roi de Portugal engage les Anglois à venir faire la guerre à Jean, *p.* 229. Ceux-ci entrent dans la Castille, *p.* 231. Jean négocie avec eux la paix, *p.* 232, 233, & la conclut à certaines conditions, *p.* 234, qu'il remplit exactement, *p.* 236. Suspension d'armes entre le Portugal & lui, *p.* 239. Jean profite de ce repos pour bien régler son état, *p.* 240. Mort tragique de ce prince à l'âge de trente-trois ans, *p.* 244. Troubles que cause son testament pendant la minorité de son fils, *p.* 280 *& suiv.*

Jean II, petit-fils du précédent, monte sur le trône de Castille à l'âge de vingt-deux mois, *p.* 313, 315. Son éducation, *p.* 446. Son oncle Ferdinand, régent de son royaume, est appellé à la couronne d'Arragon, *p.* 321, 424. Jean perd la reine sa mere, & est après sa mort déclaré majeure, quoiqu'âgé seulement

de quatorze ans, *p.* 451, 452. Sa molesse & son indolence, *p.* 446. Caractere des favoris qui le dominerent, *p.* 452 & *suiv.* Le prince dom Henri, fils de Ferdinand, qui avoit été régent du royaume, se rend maitre de sa personne pour dominer plus sûrement dans l'état, *p.* 454. Un des favoris de Jean trouve moyen de le mettre en liberté, *p.* 457. Intrigues formées contre ce favori, *p.* 459 & *suiv.* Il est éloigné de la cour, *p.* 465, où il revient peu de temps après, *p.* 467, & engage le roi à faire la guerre au roi d'Arragon, & à celui de Navarre, ses ennemis, *p.* 466. Comment elle fut terminée, *p.* 470, & à quelles conditions se fit la paix entre les trois couronnes, *p.* 471, 472, 481. Révolte dans son état, & quelles suites elle eut, *p.* 484 & *suiv.* Jean perd la liberté & comment, *p.* 491. Ce que font les rebelles pour en ôter la connoissance aux peuples, *p.* 493. Le roi recouvre la liberté, *p.* 495, & gagne une bataille décisive contre les révoltés, *p.* 496. Nouveaux troubles, *p.* 502, 503 & *suiv.* Il fait enfin mourir Alvare de Lune, son favori, qui avoit été la source de toutes les révoltes qui avoient agité la Castille, *à la fin.*

Jean ou *Juan*, fils aîné de Pierre IV, roi d'Arragon, *p.* 245, refuse d'épouser l'héritiere de la Sicile, & se marie contre le gré de son pere avec Yolande de Bar, *p.* 248. Monté sur le trône par la mort de son pere, il commence son regne par une action violente à l'égard de sa belle-mere, *p.* 249. Caractere de ce prince, *p.* 250. Mémoire que lui présentent les grands du royaume, tandis qu'il tient les états-généraux, *p.* 253. Sa condescendance prévient une révolte dangereuse, dont le mémoire étoit l'annonce, *p.* 254. Il meurt subitement, *p.* 258.

Jean, frere d'Alphonse, roi d'Arragon, & fils

de Ferdinand de Castille, à qui Alphonse succéda, *p.* 452; prend la qualité de prince de Navarre, & se fait reconnoître héritier présomptif de cette couronne, *p.* 453. Il s'oppose les armes à la main à la tyrannie de dom Henri, qui avoit ôté la liberté au roi de Castille, pour gouverner en maitre ses états, *p.* 457 *& suiv.* Il monte sur le trône de Navarre, *p.* 460, 461. Ses intrigues pour ôter l'autorité au ministre du roi de Castille, qui gouvernoit despotiquement ce royaume, *p.* 461 *& suiv.* Ce ministre est éloigné de la cour, *p.* 465, mais il ne tarde pas à y être rappellé, *p.* 467, & lui est obligé de retourner dans son royaume de Navarre, *là-même.* Guerre entre lui & le roi d'Arragon, contre celui de Castille, *p.* 469. Le mauvais succès de cette guerre l'oblige à demander la paix, *p.* 470. Le roi de Castille confisque tout ce qu'il avoit de biens dans ce royaume, *p.* 471. Treve entre la Castille & lui, *p.* 472. Il passe en Sicile avec le roi d'Arragon, *p.* 473. Il est fait prisonnier par la flotte du duc de Milan, *p.* 477. Mort de la reine Éléonore, sa mere, *p.* 478, 479. Il est délivré de prison, *p.* 480, & fait la paix avec le roi de Castille, *p.* 481. Condition du traité, *p.* 481, 482. Ce qu'il fait dans une nouvelle révolte des Castillans contre leur roi, *p.* 487 *& suiv.* Il perd une bataille, où les principaux des seigneurs révoltés sont pris, *p.* 495. Il cherche à se relever de cet affront, *p.* 501 *& suiv. p.* 518 *& suiv.* Il est joué par le connétable de Castille, *à la fin*, qui périt enfin sur un échafaud, *là-même.* Le roi Alphonse laisse à Jean la disposition du royaume d'Arragon, *là-même.*

Jean ou *Juan*, frere naturel de Ferdinand IV, après la mort de celui ci monte par son habileté sur le trône de Portugal, *p.* 206, 219. Il gagne sur le roi de Castille, son compétiteur,

une célebre victoire, *p.* 225, 226. Sages mesures qu'il prend pour n'en pas perdre le fruit, *p.* 229. Les Anglois qu'il avoit suscité pour ennemis à la Castille, l'abandonnent & font leur paix avec le Castillan, *p.* 234, qui obtient de lui peu de temps après une suspension d'armes pour six ans, *p.* 239.

Jean, fils de Pierre IV, roi d'Arragon, né de Constance de Sicile sa troisieme femme, *p.* 22.

Interregne. Ce qui se passe pendant le long interregne qui suivit la mort de dom Martin, vingt-unieme roi d'Arragon, *p.* 324. 424.

Justice-Majeur d'Arragon ou *Grand-Justicier.* Institution de ce magistrat établi juge entre le roi & les peuples de ce royaume, *p.* 275. Ce magistrat est présentement aboli en Espagne, *p.* 277, 278.

L

Levi (Samuel) Juif, grand-trésorier de Castille, meurt dans les tourmens, *p.* 84.

Lope de Haro, &c.

Lune. Maison des plus distinguées d'Arragon, *p.* 329. Ce que fait Benoît XIII, autrement Pierre de Lune, *p.* 255, dans les factions qui s'éleverent dans le royaume après la mort de Martin, qui n'avoit point laissé de postérité, *p.* 330, 349, 373 *& suiv.* Conduite d'Antoine de Lune dans la même occasion, *p.* 349 *& suiv.* Il massacre l'archevêque de Sarragosse, *p.* 362. Il est déclaré rebelle à la patrie, *p.* 364. Sa destinée, *p.* 431, 432, & celle de Benoît XIII, *p.* 440, 468 *& suiv.*

Lune (Alvare de). Ce que c'étoit, & quel fut son caractere, *p.* 448 *& suiv.* Ses intrigues pour se rendre maître des affaires sous Jean II, roi de Castille, *p.* 451 *& suiv.* Il est fait comte de Saint-Etienne-de Gormaz, *p.* 456, & délivre le roi de l'esclavage où le tenoit dom Henri, frere du roi d'Arragon, *p.* 457. Il est fait con-

nétable de Castille, *p.* 459, 460. Cabale qui se forme contre lui, *p.* 461. Il est éloigné de la cour, *p.* 464, 465, où il ne tarde pas à revenir, *p.* 467. Ce qu'il fait pour se venger du roi d'Arragon & de celui de Navarre, ses ennemis déclarés, *p.* 469 *& suiv.* Sa générosité à leur égard, *p.* 479. Il est chassé de Castille, & comment, *p.* 486 *& suiv.* Sentence portée contre lui, *p.* 492. Il rétablit ses affaires, *p.* 495, & redevient plus maître que jamais, *p.* 497. Il est élu grand-maître de S. Jacques, *p.* 499. Nouveaux troubles que causé dans l'état la jalousie des grands contre son ministere, *p.* 503. Il conjure la tempête qui se formoit, *à la fin.* Son orgueil le précipite enfin du faîte de la fortune, *là-même*; & il meurt sur un échafaud, *là-même.*

M

Manrique (Pierre). Ce que c'étoit, & quelle fut sa destinée, *p.* 484, 485, 496.

Marie de Portugal, mere de Pierre le Cruel, demande à ce prince la tête d'Éléonore de Gusman, autrefois sa rivale, *p.* 28, & vient enfin à bout de la faire périr, *p.* 33. Elle entre dans une ligue que les seigneurs mécontens du gouvernement avoient formée contre son fils, *p.* 54, 55. Forcée dans Toro, elle quitte la partie, & se retire en Portugal, où elle meurt de poison, *p.* 61, 63.

Martin V est élu pape, *p.* 444. Alphonse, roi d'Arragon, renouvelle le schisme qui avoit précédé son élection, *p.* 468; mais ce nouveau schisme ne dure pas long-temps, *là-même.*

Martin, duc de Montblanc, frere cadet de Jean, roi d'Arragon, épouse Marie de Lune, *p.* 254. Il marie son fils aîné avec l'héritiere de Sicile, *p.* 254, & le met en possession de ce royaume, *p.* 255. La mort de son frere lui

ouvre le chemin au trône d'Arragon, *p.* 253, & l'habileté de sa femme le lui applanit, *p.* 259. Il y monte du consentement des états-généraux, *p.* 260, & fait reconnoître le roi de Sicile son fils pour héritier présomptif de ses couronnes, *p.* 261. Sa sagesse & son bonheur dans le gouvernement de ses peuples, *p.* 262, 263; ses chagrins domestiques, *p.* 264. & *suiv.* son second mariage, *p*, 269. Mouvemens qui s'élevent dans son royaume par rapport à son successeur, *p.* 269 & *suiv.* Mort de Martin, & le trouble qu'elle cause dans Barcelone, *p.* 329. Ses obseques, *p.* 333.

Médina-Céli. Tige des ducs de ce nom, *p.* 160.

Mendoze. Origine de cette maison, une des plus anciennes d'Espagne, *p.* 45.

Milan. Les affaires du duc de Milan liées avec celles d'Alphonse le Magnanime, roi d'Arragon. Voyez *Alphonse.*

Mistréta (le comte de), ministre impérieux de Sicile, *p.* 245, assiege Agouste, *p.* 246; est défait & obligé de lever le siege, *p.* 247.

N

Naples. Comment ce royaume vint à Alphonse le Magnanime, roi d'Arragon, *p.* 507 & *suiv.* Siege de la capitale, *p.* 513, 523.

Navarette. Bataille de ce nom, *p.* 134 & *suiv.*

Norogna. D'où est sortie cette famille illustre dans le Portugal, *p.* 435.

O

Olmedo. Bataille d'Olmedo sous Jean II, roi de Castille, *p.* 495.

P

Pacheco, issu d'une maison illustre originaire de Portugal, joue un grand rôle en Castille sous le regne de Jean II, *p.* 490, 498.

Padilla. Passion de Pierre le Cruel pour une jeune

demoiselle de ce nom, *p.* 37. Combien elle fut funeste au repos de la Castille, *p.* 40 & *suiv.* Mort de cette demoiselle, *p.* 94.

Papes. Ils accordent au roi de Castille de ne nommer aux évêchés que de leur consentement, *p.* 145.

Perellos (le baron de), partisan du comte d'Urgel, dans les factions qui diviserent l'Arragon pour l'élection d'un roi, *p.* 381.

Phebus (*Gaston*), comte de Foix, fait mourir son fils par la méchanceté de Charles le Mauvais, roi de Navarre, *p.* 197 & *suiv.*

Pierre, surnommé *le Cruel.* Dans quel état étoient les affaires lorsqu'il commença à régner, *p.* 23 & *suiv.* Il tombe dangereusement malade, & sa maladie fait tenir aux grands bien des discours indiscrets, *p.* 29, 30. Revenu en santé, il fait mourir Éléonore de Gusman, & plusieurs autres personnes qui lui faisoient ombrage, *p.* 33. Son activité à réprimer la faction que formoient ses freres bâtards, *p* 34. Il fait punir de mort plusieurs de leurs partisans, *p.* 36. Son mariage avec Blanche de Bourbon, souffre de grandes difficultés de sa part, & comment, *p.* 38 & *suiv.* Il est enfin célébré, *p.* 40. Aversion qu'il prend pour sa nouvelle épouse, & les traitemens indignes qu'il lui fait, *p.* 41 & *suiv.* Ses fureurs contre Albuquerque, fils naturel de Denis, roi de Portugal, qui avoit été son principal ministre, & que les vices du prince avoient engagé à quitter la cour, *p.* 42 & *suiv.* Albuquerque se ligue avec Henri de Trastamare contre le roi, *p.* 48, dont la passion lui fait un nouvel ennemi dans la personne de Fernand de Castro, *p.* 50. Conduite du roi pour dissiper cette nouvelle révolte, *p.* 51. Proposition que lui font faire les ligués pour mettre bas les armes, *p.* 53. La reine sa mere entre dans la ligue, *p.* 55. Le roi en détacha Fernand de Castro, *p.* 58. Il convoque les états

à Burgos, & en tire des secours d'argent, pour faire la guerre aux ligués, *p.* 58, 59. Il prend sur eux Tolede, *p.* 60, & Toro, *p.* 61. Mort de la reine-mere en Portugal, où elle est empoisonnée, *p.* 63. Pierre, après avoir pacifié son royaume, déclare la guerre au roi d'Arragon, *p.* 66. Quelle fut l'occasion de cette guerre, *p.* 67; & combien elle dura, *p.* 68. Evénemens qu'elle produisit, *p.* 69 & *suiv.* Il fait couper la tête au dernier des princes de l'illustre maison de la Cerda, *p.* 78, & assassiner le grand-maître de S. Jacques, frere d'Henri de Trastamare, *p.* 79, 80, le cadet des infans d'Arragon, *p.* 80, la reine, mere de l'infant, sa femme & plusieurs autres personnes du premier rang, *p.* 81, 82, 83. Paix entre la Castille & l'Arragon, *p.* 88, 90. Pierre fait mourir la reine sa femme Blanche de Bourbon, *p.* 92. Trahison qu'il fait au roi de Grenade qu'il massacre contre le droit des gens, *p.* 96, 97. Il fait contre le roi d'Arragon une ligue offensive avec Charles le Mauvais, roi de Navarre, & tombent ensemble sur les états de celui-là, *p.* 99. Testament de Pierre le Cruel, & quelle en fut l'occasion, *p.* 100. Il demande au roi d'Arragon pour préliminaire de paix la tête de Ferdinand d'Arragon son frere, & celle d'Henri de Trastamare, *p.* 104. Ce dernier entre dans une ligue qui se fait entre le roi d'Arragon & celui de Navarre, contre la Castille, *p.* 106, 107. Danger que Pierre court sur mer, & pélerinage qu'il fait après l'avoir évité, *p.* 109. Henri de Trastamare appuyé d'un puissant secours de France, *p.* 110, est déclaré roi de Castille, *p.* 120, & couronné à Burgos, *p.* 122. Pierre le Cruel, chassé de son royaume, vient à Bayonne implorer le secours du prince de Galles, *p.* 123, 124, qui se déclare pour lui, *p.* 126. Il gagne la bataille de Navarette,

p. 135 ; contraint ſon rival de ſe réfugier en France, *p.* 137 ; & ne pouvant ſe venger de lui, exerce ſa cruauté ſur ceux qui avoient ſuivi ſon parti, & qui avoient été faits priſonniers, *p.* 137, 138, 141. Ses mauvais procédés avec le prince de Galles, *p.* 140 *& ſuiv.* Il s'attire de nouveau la haine de ſes ſujets, *p.* 144. Conte ridicule fait ſur lui à l'occaſion du ſecours qu'il demanda aux Maures de Grenade, pour réſiſter à Henri qui étoit rentré en Caſtille avec une puiſſante armée, *p.* 146. Pierre eſt vaincu, *p.* 150 ; fait priſonnier, *p.* 152, & termine ſa vie par une cataſtrophe des plus étranges, *p.* 154.

Pierre IV, ſurnommé *le Cérémonieux*, roi d'Arragon. Parallele entre lui & Pierre le Cruel, *p.* 1 *& ſuiv.* Celui-là ſacrifie à ſon ambition [illegible] & ſon propre frere, *p.* 9, 14. La mort du dernier excite une révolte dans ſon royaume, *p.* 14, 15. Le roi la diſſipe par ſa prudence & par ſa fermeté, *p.* 16 *& ſuiv.* Il unit au royaume d'Arragon celui de Majorque, dont il avoit chaſſé Jacques ſon beau-frere, qui périt en voulant y rentrer, *p.* 20, 21. Son mariage avec Conſtance de Sicile qui lui donne un prince, *p.* 22. Ses démêlés avec les Génois pour les iſles de Sardaigne & de Corſe, *p.* 65 *& ſuiv.* Le roi de Caſtille lui déclare la guerre, *p.* 67. Quel en fut le ſujet & combien elle fut opiniâtre & meurtriere, *p.* 67, 68 *& ſuiv.* La diviſion ſe met entre les principaux chefs de ſes armées, *p.* 87. La paix qui ſe fait entre le roi de Caſtille & lui, la fait ceſſer, *p.* 88, 90. Le roi de Caſtille & celui de Navarre le prennent au dépourvu, & contre la foi des traités tombent ſur ſes états, *p.* 99. Henri de Traſtamare vient avec un corps de troupes à la défenſe du roi d'Arragon, *p.* 102 ; à qui celui de Caſtille propoſe pour préliminaire de la paix, qu'il faſſe mourir Henri & Fer-

dinand d'Arragon son propre frere, *p.* 104. Le roi d'Arragon fait mourir ce dernier, *p.* 105, & manque l'autre, *p.* 106. Ligue entre le roi de Navarre & lui, dans laquelle entre Henri, *p.* 107. Le roi d'Arragon fait mourir Cabréra, autrefois son gouverneur & alors son ministre, & pourquoi, *p.* 108. Secours qui lui viennent de France sous la conduite de Bertrand du Guesclin, *p.* 110 *& suiv.* Suspension d'armes que lui moyenne le prince de Galles avec Pierre le Cruel, *p.* 141. Après la mort de celui-ci, il fait la paix avec Henri, devenu roi de Castille, *p.* 162. Affaires épineuses qui occupent sa politique, *p.* 201 *& suiv.* Il manque la Sicile par l'imprudence de Jean son fils aîné, *p.* 245 *& suiv.* Sa mort, *p.* 249.

Portugal, *Ferdinand IV*, roi de Portugal, après la mort de [illegible] Henri, successeur de ce prince, *p.* 162. Traité qu'il fait avec le roi Jean I, fils aîné & successeur d'Henri, *p.* 185; & ensuite avec l'Angleterre, *p.* 188. Suites de l'un & de l'autre, *p.* 189 *& suiv.* Voyez *Jean I*, roi de Castille. Nouvelles affaires entre la Castille & le Portugal, *p.* 205 *& suiv.*

R

Rabasa (Ginez), habile jurisconsulte, est nommé pour être un des électeurs qui devoient donner un roi à l'Arragon désolé par un interregne très-turbulent, *p.* 399.

Ram (Dominique), un des électeurs qui furent choisis pour nommer un roi d'Arragon pendant l'interregne qui suivit la mort de Martin, *p.* 396.

Rie (Jean de), seigneur François, ambassadeur de France en Castille, a rendu sa mémoire & son nom immortels dans l'Histoire Castillane, & comment, *p.* 223.

Rocabertin (vicomte de), *p.* 129. Comment il

contribua à la mort de Pierre le Cruel, *p.* 153.
Conquêtes qu'il fait en Grece, *p.* 245.

Rojas (dom *Sanche de*), archevêque de Tolede ; son caractere, *p.* 447.

Ruys Lihorrio (dom *Gilles*), gouverneur général du royaume d'Arragon, fait paroitre son zele pour la patrie après la mort de Martin, qui n'avoit point laissé de postérité pour lui succéder, *p.* 331, 394.

Ruys Lopez d'Avalos, voyez *Avalos*.

S

Sagarriga (*Pierre*), un des électeurs Catalans qui procéderent à l'élection d'un roi d'Arragon après la mort de Martin, *p.* 399.

Schisme dans l'église romaine, produit par la contestation d'Urbain VI & de Clément VII, concurrens à la papauté, *p.* 180.

Samuel Levi, voyez *Levi*.

Sarragosse. Meurtre d'un archevêque de cette ville, *p.* 361, 362. Suite de cet assassinat, *p.* 363 & *suiv.*

Sicile. Affaires de la Sicile avec l'Arragon, *p.* 245 & *suiv.* 454 & *suiv.* 473 & *suiv.* Le roi d'Arragon Alphonse le Magnanime devient roi de Naples, & comment, *p.* 502 & *suiv.*

Soria (*François de*), cordélier, confesseur de Jean II, roi de Castille, *p.* 464.

Tello (dom), seigneur d'Aguilar, frere de Henri de Trastamare, *p.* 25 ; soutient celui-ci contre Pierre le Cruel, *p.* 34 ; l'abandonne, *p.* 56, & rentre dans ses intérêts, *p.* 58. Il traite avec Pierre, *p.* 64 ; se distingue à la guerre, *p.* 70, 130. Il passe en France, & pourquoi, *p.* 80. Il prend la fuite à la bataille de Navarette, *p.* 135. Sa mort, *p.* 167, 168.

Tello de Palomeque (dom), officier Castillan, *p.* 43.

Teſtament. Celui de Jean I cauſe de grands troubles dans la Caſtille pendant la minorité de Henri III ſon fils, *p.* 280 & *ſuiv.*

Traſtamare (*Henri,* comte de), voyez *Henri.*

Traſtamare (comte de), de la maiſon de Caſtille, *p.* 282, & connétable de ce royaume, *p.* 299, eſt nommé, non ſans difficulté, un des tuteurs du jeune roi Henri le Valétudinaire, *p.* 285. Il ſe met à la tête d'une faction, *p.* 298; il ſe range par néceſſité à ſon devoir, *p.* 302, & remue de nouveau preſque auſſi-tôt après, *p.* 303.

Tolede. Démêlés entre l'archevêque de Tolede & celui de Compoſtelle, *p.* 283. L'archevêque de Tolede eſt mis en priſon, & preſque auſſitôt élargi, *p.* 295.

V

Vaſco, archevêque de Tolede, eſt exilé par Pierre le Cruel, & ſe retire à Conimbre, où il acheve ſaintement ſon exil & ſa vie, *p.* 83.

Valſéca (*Guillaume de*), un des électeurs Catalans qui donnerent un ſucceſſeur à Martin, roi d'Arragon, *p.* 399.

Villaine (*le Begue de*), *p.* 124, 143, fait priſonnier Pierre le Cruel, *p.* 152.

Urgel (*Jacques*, comte d'), voyez *Jacques.*

Urgel (*Jacques*, comte d'), premier prince du ſang d'Arragon par [illegible] dans la ligne maſculine, *p.* 269, 410, prend des meſures pour ſuccéder à Martin, roi d'Arragon, qui n'avoit point d'enfans, *p.* 270, 273. Il veut ſe faire déclarer héritier préſomptif, *p.* 273, 274. Le grand-juſticier du royaume fait échouer ſon projet, *p.* 279. Soupçons que jette ſur lui un hiſtorien d'avoir hâté la mort de ſon ſouverain, *p.* 323. Il veut s'emparer par les voies de fait de la lieutenance-générale du royaume, *p.* 325, 328. Déſeſpéré de n'avoir pas pu en venir à bout, il quitte la cour, *p.* 326. Après

la mort du roi, il prend des mesures pour s'assurer la couronne, *p.* 328; allume sous main le feu de la guerre civile, pour en venir plus aisément à bout, *p.* 347, 348. Le parlement de Barcelone l'oblige à s'éloigner de la ville où il travailloit à gagner des suffrages en sa faveur, *p.* 352. Ses intrigues pour troubler la diete où devoit se faire l'élection d'un roi, *p.* 354 *& suiv.* L'assassinat de l'archevêque de Sarragosse, *p.* 362, commis par un de ses partisans, aliene contre lui tous les esprits, *p.* 363, 365. Il perd la protection des Catalans qui avoient toujours été portés en sa faveur, *p.* 367, 369, 377. Réponse pleine de fierté qu'il fait à la lettre que lui avoient adressée les parlemens d'Arragon, de Valence & de Catalogne, pour lui faire part de la convocation de la diete, où devoit se faire l'élection d'un roi, *p.* 394. Sur quel fondement il prétendoit à la couronne d'Arragon, *p.* 410. Il en est exclus, *p.* 424. Son désespoir le porte à prendre les armes contre le roi élu, *p.* 430, qui le prend & le condamne à une prison perpétuelle, *p.* 431.

X

Ximénès de la Cerda (Jean), grand-justicier d'Arragon, *p.* 275, fait paroître une grande fermeté dans une occasion délicate, *p.* 279.

Ximénès (Jean), cordélier, évêque de Malte, *p.* 337.

Ximénès Urrea est tué dans une bataille, *p.* 18.

Y

Ynez de Castro, maîtresse de dom Pedre, prince de Portugal, est mise à mort, & pourquoi, *p.* 63.

Yolande d'Arragon, *p.* 270, 340, 351; ce qu'elle fait en faveur de la reine de Naples sa fille, *p.* 351, 410.

Yvan Barbuda (dom *Martin*), grand-maître d'Alcantara, trompé par un hermite visionnaire, fait une irruption en Grenade, dans l'espérance de s'en rendre maître, & y perd la vie, *p.* 299. Son épitaphe, & ce que dit de lui Charles-Quint, *p.* 301.

Fin de la Table des Matieres du IIIe. Volume.



